PANEGYRIQUES

DU PERE

DE SEGAUD.

Bibliothecae Scholarum Piarum

BIBLIOTEKA

Dział 17
Znak 669
Nr inw. 3057

Dział
Znak
Nr inw. 1208

N: 169.

PANEGYRIQUES

DU PERE

DE SEGAUD

de la Compagnie de JESUS.



A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE COIGNARD,
Imprimeur du Roi.

D. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Zbiór

TABLE

Des Panégyriques contenus dans ce Volume.

PAnégyrique de Saint François de Sales, *page.* 1
Panégyrique de S. Jean-François Régis. 42
Panégyrique de Saint Louis. 57
Panégyrique de Saint Auguſtin. 131
Panégyrique de Saint François Xavier. 174
Sermon pour une Vêture. 211
Sermon pour une Profeſſion Religieuſe. 244
Autre Sermon pour une Profeſſion Religieuſe. 283
Oraiſon Funébre de Monſeigneur le Dauphin. 313
Oraiſon Funébre de Léopold, Duc de Lorraine. 355

PANEGYRIQUE
DE
SAINT FRANÇOIS
DE SALES.

De forti egressa est dulcedo.

C'est de la force qu'est sortie la douceur.
Juges, 14. 14.

DANS les portraits du commun des hommes on s'étudie d'ordinaire à les flatter : dans les portraits des Saints on cherche presque toujours à se flatter soi-même. L'on saisit dans leurs plus héroïques vertus la lueur apparente de tout ce qui peut favoriser nos foiblesses ; l'on s'attache à les considérer dans le seul point de vûe qui les rapproche de nous, sans trop jetter les yeux sur ce qui nous en éloigne. L'on veut trouver dans leurs dispositions & dans les nôtres du rapport & de la conformité, non pas pour s'animer à leur devenir semblables, mais pour les

faire ſemblables à nous, s'il ſe peut. Telle eſt l'adreſſe de l'amour-propre à s'inſinuer juſques dans l'idée que l'on ſe forme des Saints, & dans l'étude que l'on fait de la ſainteté.

Ainſi parce que dans la dévotion même, on n'eſt pas ennemi des accommodemens & des facilités, la douceur du ſaint Evêque de Genève eſt le ſeul trait qui frappe dans ſon caractère. On en laiſſe échapper la force qui en fait proprement le fond. Ce n'eſt que par l'aimable tempérament de ſes vertus que ſaint François de Sales eſt connu parmi les Fidéles. On aime à ſe le repréſenter forçant par-tout l'héréſie dans ſes retranchemens, ſans jamais forcer les hérétiques, & faiſant refleurir dans l'Egliſe la piété primitive, ſans en rappeller l'ancienne ſévérité; corrigeant les pécheurs avec bonté, & fortifiant avec onction les foibles; enſeignant à vivre chrétiennement au milieu du monde, & tranquillement dans le ſein de la retraite; paiſible Réformateur des abus du ſiécle, & ſage Modérateur des auſtérités du Cloître; auſſi raiſonnable dans les différentes régles qu'il a tracées de la Vie Religieuſe & Séculiére, Laïque & Sacerdotale, dont il eſt également le Maître, que ſociable dans le commerce différent des campagnes & des villes, des provinces & des Cours qu'il a viſitées, & dont il fut également l'Apôtre. C'eſt par-là, dit-on, qu'il eſt devenu l'amour des peuples, & le modéle des Paſteurs. Liſez, liſez ſa vie; ſeule autrefois elle ſervit de preuve à la vérité de la Foi. Parcourez ſes écrits; ſeuls encore ils ſervent d'attrait à la perfection de la vertu: vous n'y trouverez par-tout que modération, & que douceur, point d'effort, ni de violence.

Vierges Chrétiennes, ſes chères Filles, & ſes dignes Eléves! vous qui pratiquez ſes maximes, & qui ſuivez ſes exemples! vous le ſçavez, ſi pour les pratiquer, & pour les ſuivre, il en coûte peu; & ſi cette vertueuſe douceur, ſon plus bel héritage, n'eſt pas le prix de bien de rudes combats & de pénibles victoires. Mais c'eſt par l'hiſtoire même de votre Bienheureux Pere & de votre illuſtre Fondateur, que je dois aujourd'hui convaincre tous ceux qui m'écoutent, que la véritable douceur vient proprement de la force; qu'elle n'en dégénère jamais, & que ſi la ſienne n'en eût tiré ſon origine & ſon appui, jamais elle n'auroit eu de ſi héroïques ſentimens, ni produit de ſi merveilleux effets: *De forti egreſſa eſt dulcedo.*

Je conviens donc que la douceur fut ſon vrai caractère: j'avoue même, ce qui paroît admirable, que par ſa douceur il triompha de l'erreur dans la doctrine, & du relâchement dans les mœurs: je re-

connois encore, ce qui semble un nouveau prodige, qu'il triompha de l'erreur par la douceur de ses mœurs, & du relâchement par la douceur de sa doctrine. Ce que j'ajoûte, & ce qui enchérit sur toutes ces merveilles, c'est que cette douceur victorieuse de l'erreur fut dans ses mœurs le fruit de toute la force apostolique; vous le verrez dans mon premier Point: c'est que cette douceur victorieuse du relâchement est encore dans sa doctrine le précis de toute la force chrétienne; vous le verrez dans mon second Point: *De forti egressa est dulcedò.*

Puis-je chercher ici, Chrétiens, à vous ébloüir, & à vous surprendre? Je parle d'un Saint qui n'est pas si fort éloigné de nos jours; la mémoire en est encore toute fraîche; les faits en sont encore récens; nous en avons devant les yeux les glorieux monumens, & nous en tenons entre les mains les précieux ouvrages. L'instruction que j'en prétends recueillir, doit donc être d'autant plus puissante & plus efficace sur vos cœurs, que la preuve en est plus présente à vos esprits. Implorons le secours de la sainte Vierge, qu'il honora toujours comme sa Protectrice, & qu'il aima constamment comme sa Mere, *Ave.*

I. PART. *Clim. gradu 5.*

QUELLE est donc, demande saint Jean Climaque, cette douceur évangélique, cette douceur propre des Apôtres, cette douceur victorieuse du monde & de ses erreurs, cette douceur enfin, à laquelle l'Evangile attache pour récompense l'empire de la terre? c'est-à-dire, le manîment des esprits, & la conquête des cœurs. C'est, répond ce Pere, une douceur plus qu'humaine, une douceur plus qu'angélique, une douceur toute divine, & semblable à celle du Sauveur. Aussi ce divin Pasteur de nos ames dit, en instruisant ses Apôtres & ses Disciples: Apprenez, non pas des hommes, non pas même des Anges, mais de moi qui suis votre Sauveur & votre Dieu; apprenez la douceur: *Discite à me quia mitis sum.* Pouvoit-il leur marquer d'une maniére plus nette & plus précise que cette douceur qu'il leur donnoit pour caractère, n'avoit rien de naturel, ni d'humain, puisqu'il la leur donnoit comme l'abbrégé de ses léçons & le précis de ses exemples; leçons surnaturelles, exemples tout divins: *Discite à me quia mitis sum.* *Matt. 11. 29.*

C'est ce qui a fait dire à saint Jean Chrysostôme qu'il n'y avoit rien de plus violent ni de plus fort que cette bonté pastorale, & cette douceur apostolique: *Nihil hâc pastorali mansuetudine violentius.* *Chrysost. Hom. 58 in Genes.*

En effet, à quoi cette bonté & cette douceur si efficace pour s'insinuer dans les esprits & pour gagner les cœurs, a-t-elle engagé le Sauveur du monde? à quoi

a-t-elle porté les vrais Apôtres & les zélés Pasteurs? A quoi a-t-elle réduit en particulier le saint Evêque de Genève, zélé Pasteur & véritable Apôtre de ces derniers tems? à sacrifier tout, & à tout souffrir pour le salut des ames. Reméde amer & violent aux Médecins charitables qui s'en servent, puisqu'il les oblige eux-mêmes à de sévères retranchemens, & à des mortifications douloureuses. Reméde doux & engageant pour les ames égarées qui le reçoivent, puisqu'il les éclaire, & qu'il les raméne sans violence & sans effort par voie de salutaires & d'éclatans exemples. Reméde spécifique & nécessaire, sur-tout en certains tems d'erreur, où des ténébres plus épaisses demandent des lumiéres plus vives, & qui puissent dissiper le plus opiniâtre aveuglement. Ainsi lorsque le Sauveur l'employa, & que ses premiers Disciples le mirent en usage, l'idolâtrie regnoit dans l'univers, les passions érigées en divinités, les vices en vertus, le libertinage en religion, s'étoient emparés des temples & des autels. Pour venir à bout de les renverser & de les détruire sans rigueur & sans armes, il falloit une douceur miraculeuse, & qui fût à toute épreuve, à l'épreuve de tout ce qui pouvoit la faire tomber dans la molleſſe, comme à l'épreuve de tout ce qui pouvoit la porter à l'aigreur. C'est pour cela que le Sauveur disoit à ses Apôtres, qu'il les envoyoit au milieu des loups, pour y vivre comme des agneaux, toujours prêts à quitter la toison qui les couvre, & à recevoir le coup qui les immole : *sicut oves in medio luporum.* Matt. 10. 16.

L'héréſie dans ces derniers siécles n'avoit pas fait moins de progrès, lorsque Dieu suscita saint François de Sales pour en arrêter le cours, & pour en réparer les ravages. Le lieu de sa naissance étoit environné de ces contrées malheureuses où dominoit l'erreur. Genève en étoit la capitale, le Chablais & le pays de Gex les remparts. Là plus qu'ailleurs on ne voyoit par-tout que vases sacrés rompus, que reliques mises en cendres, qu'images brisées, que temples abattus, qu'autels détruits, & des Prêtres devenus eux-mêmes leurs victimes. Pour faire ouvrir les yeux sur ces affreux désordres à un peuple furieux, qui respiroit à la fois la révolte, l'apostasie, le sacrilége & le carnage, il ne falloit rien de moins fort qu'une douceur toute divine, une douceur semblable à celle du Sauveur, une douceur inébranlable dans l'entreprise, qui sacrifiât tout, & une douceur inaltérable dans l'exécution, qui souffrît tout pour le salut des ames; & par conséquent une douceur de conduite & de mœurs, qui fût le fruit de toute la force apostolique : *de forti egressa est dulcedo.*

Tel fut le caractère de la douceur qui

rendit saint François de Sales victorieux de l'hérésie : caractère qui lui a mérité le bel éloge que l'Ecriture applique à Moyse, quoiqu'il ne convienne en propre qu'au Sauveur : il a été sur la terre le plus doux de tous les hommes : *vir mitissimus super omnes.*

Num. 12. 3.

Douceur inébranlable dans l'entreprise, & qui sacrifia tout au salut des ames : premier caractère de la douceur de saint François de Sales, caractère de mœurs qui suppose une force apostolique. Quelle étrange douceur en effet d'immoler tour à tour à l'ardeur de son zéle la nature, la fortune & le respect humain? Tels furent les différens obstacles qui traverserent plus d'une fois les pieux desseins de ce nouvel Apôtre, & ses heureux succès sur l'erreur.

Je dis d'abord ses pieux desseins : car encore qu'il ne connût pas dans les commencemens toute l'étendue de sa vocation, il sentit au moins que Dieu l'appelloit à l'état ecclésiastique : état à la vérité qui ne respire que la paix & la douceur, mais en déclarant la guerre à l'erreur & au vice ; & avec quelle ardeur ne s'empressa-t-il pas de s'y disposer & d'y répondre ? On le vit dès-lors travailler également & à se sanctifier lui-même, & à se mettre en état de sanctifier les autres. Double travail que le sacerdoce impose aux hommes apostoliques, depuis qu'il ne plaît plus à

Dieu de renouveller ses premiers miracles, ni de rendre tout-à-coup ses Ministres, comme autrefois ses Apôtres, tels qu'il les faut pour instruire & pour gagner les ames. C'est bien le moins que la Religion fasse, pour défendre la vérité, ce que fait l'hérésie pour accréditer le mensonge ; qu'elle embrasse la science & la réforme, & qu'elle joigne la culture de l'esprit au réglement des mœurs. C'est ce qu'entreprit saint François de Sales avec courage, & c'est à quoi il réussit, non sans effort & sans peine.

Quel soin ne prit-il pas d'abord de conserver la fleur de sa premiére innocence ! Quelle application n'apporta-t-il pas à acquérir de bonne heure le mérite d'une érudition profonde ? Quelle attention n'eut-il pas à unir ensemble les belles connoissances & les bonnes mœurs, l'étude des lettres & la pratique des vertus ? On montre encore aujourd'hui, vous le sçavez, avec une égale vénération, dans les villes où il a passé sa jeunesse, & les lieux sacrés où il jetta les solides fondemens de sa sainteté, & les célébres écoles où il donna des preuves éclatantes de sa capacité. Alliance nécessaire à la douceur apostolique, qui demande de la vertu & du sçavoir ; mais alliance si rare à son âge & sur-tout dans sa condition. La jeunesse fut toujours la saison des plaisirs, & la noblesse faisoit alors profession d'ignorance.

Alliance qui le fit dès-lors regarder comme la merveille de son siécle ; & qui fit dire entr'autre au fameux *Possevin*, son directeur d'étude & de conscience, que ce jeune Seigneur seroit dans peu & l'oracle du monde entier, & l'ornement du Clergé. L'événement ne tarda guère à vérifier la prédiction.

Mais quand il fallut enfin embrasser le ministère sacré, & déclarer le choix qu'il en avoit fait dès qu'il avoit eû assez de raison pour le connoître ; grand Dieu ! que de combats à livrer à la nature ! que de sacrifices à faire à la grace ! Un pere absolu, dont il avoit jusqu'alors aveuglément suivi les volontés, & dont il alloit entiérement renverser les dispositions dans un âge où la reconnoissance demandoit qu'il lui fit goûter les fruits d'une honorable éducation, & qu'il le dédommageât des dépenses que lui avoient coûtées ses études à Paris & à Padoue, ses voyages d'Italie & de France. Une mere tendre, qui n'avoit jusques-là supporté qu'avec peine son éloignement nécessaire, & qu'il alloit encore affliger par une retraite volontaire, dans un tems où elle s'attendoit à l'attacher auprès d'elle, pour être dans ses embarras domestiques sa consolation & son appui. Un établissement des plus avantageux qui se présentoit, & dont il ne pouvoit se défendre sans s'opposer aux vœux de la famille, sur le point, en qualité d'aîné, d'en maintenir l'honneur & d'en remplir les espérances. O Dieu ! quels assauts à soûtenir à un esprit doux & à un cœur sensible ! Hélas ! vous le sçavez, ames religieuses, on n'a déja que trop de son propre penchant à combattre, quand il s'agit de renoncer au monde pour se donner à Dieu ! Ces dehors si rians du siécle imposteur & ces avenues austères de la voie évangélique, balancent souvent dans une ame tout l'attrait de la vocation, & la font pencher vers le monde. Quel courage ne faut-il donc pas quand les régles de la prudence, les loix de la tendresse, les droits du sang se liguent contre elle de concert & l'attachent : ah ! ce n'est pas alors assez d'être courageux & intrépide, il faut, dit saint Jérôme, être en quelque sorte dénaturé & cruel : *Per calcatum perge patrem, per calcatam perge matrem* ; ou si vous reconnoissez que saint François de Sales sans dureté naturelle a pû faire plier la nature sous le joug doux & léger du Sauveur, avouez au moins qu'il n'y eut que le zéle le plus fort, c'est-à-dire, le zéle le plus apostolique, qui lui pût inspirer une douceur pareille ; *de forti egressa est dulcedo.*

Ce furent bien d'autres efforts quand après ces premiéres démarches, si pénibles à la nature, il fallut faire encore un pas beaucoup plus rude ; quand Dieu dévoilant ses desseins sur ce vase d'élection,

lui montra ce qu'il avoit à souffrir pour sa gloire ; quand ce nouveau Lévite nommé par l'Evêque de Genève, pour en être le nouvel Apôtre & l'Ange de paix, reçut sa premiére mission pour la ville de Tonon & le pays du Chablais. L'entreprise étoit hardie. Cette terre ouverte à ses travaux étoit aux yeux des Catholiques ce qu'étoit dans l'idée des Israélites la Terre promise, une terre ingrate & maudite, qui dévoroit, disoit-on, les étrangers, & qui changeoit en monstres ses habitans. Cette cité meurtriére que l'on donnoit pour premier théâtre à son zéle, passoit pour une autre Jérusalem qui lapidoit ses Missionnaires, & qui massacroit ses Prophétes. Au seul nom de sa conquête, lorsque son Pasteur osa seulement en faire la proposition, le troupeau frémit, le Clergé trembla, & toute l'assemblée demeura interdite : François de Sales s'y offrit seul. Il l'accepta sans crainte & sans réplique. Quelle consternation alors dans sa famille! que de vives représentations ! que de sollicitations pressantes ! que de violentes oppositions ! Plaintes, cris, larmes, tout fut employé à le fléchir ; mais tout fut inutile. Cette sensibilité qu'il avoit fait paroître au récit des malheurs de ce peuple égaré, disparoît au moment qu'on lui parle de ses fureurs : ce silence qu'il n'avoit pû garder à la simple proposition de courir à sa poursuite, il le garde à toutes

les instances qu'on lui peut faire pour en différer au moins l'exécution. Cette facilité qu'il avoit eûe à accepter une mission si périlleuse, il ne l'a plus pour se rendre aux raisons capables de l'en détourner, ou de l'en distraire. Il semble qu'à l'exemple du Prophéte il soit devenu tout-à-coup sourd & muet aux remontrances réitérées des parens, des amis, des étrangers même & des indifférens : *tamquam surdus non audiens, & sicut mutus non aperiens os suum.* Mais non, Chrétiens, le zéle, quoiqu'un feu surnaturel & divin, ne détruit point l'humanité, n'endurcit point la nature. Ce fils obéissant écoute la voix d'un pere qui s'oppose à sa résolution, & qui veut l'éprouver au moins avant que de l'approuver : mais il écoute encore plus la voix de Dieu qui lui crie comme autrefois au pere des fidéles : Sortez au plutôt du lieu de votre naissance : arrachez-vous au sein de vos parens ; abandonnez la maison de votre pere, & venez où je vous appelle : *Egredere de terrâ & de cognatione tuâ, & de domo patris tui, & veni in terram quam monstrabo tibi.* Ce fils reconnoissant entend les soupirs d'une mere qui murmure & se plaint de son peu d'égard pour elle : Eh ! quoi ? mon fils, me ménagez-vous si peu après m'avoir ôté, en vous dévoüant à l'autel, la consolation de vous avoir auprès de moi ? m'enviez-vous, en vous exposant à la mort, l'espé-

Ps. 37. 14.

Gen. 12. 1.

rance de vous revoir encore ? ah ! laiſſez-moi mourir au moins avant que de m'oublier. Mais il entend en même tems les deſirs de l'Egliſe qui le preſſe, comme cette pieuſe mere des Machabées : Mon fils, ayez pitié de moi ; voyez l'état déplorable où je ſuis : ſouvenez-vous que je vous ai porté dans mon ſein, & rendez à vos freres, qui s'en ſont ſéparés, tous les ſoins que j'ai pris de vous juſques ici : *Fili mi, miſerere mei, quæ te in utero portavi... & in ætatem iſtam perduxi.* Si céder d'une part, ce fut docilité, d'autre part il ne put réſiſter ſans effort ; & il eſt toujours vrai de dire que la force produiſit en lui la douceur : *de forti egreſſa eſt dulcedo.*

2. Mac. 7. 27.

En effet, depuis ce premier effort ſur lui-même, quel amour ! quelle charité ! quelle tendreſſe pour le prochain ! Au ſortir de la maiſon de ſon pere, il en oublie toutes les douceurs ; il ne penſe plus qu'aux affreux périls où l'erreur a jetté ceux que ſa religion lui fait regarder comme ſes freres. S'il s'arrête en chemin au ſort des Allinges, ce n'eſt point pour regarder en arriére des lieux paiſibles qu'il ne regrette pas ; c'eſt pour contempler de loin cette carriére apoſtolique à laquelle il aſpire. Timide mercénaire, il ne prend pas la fuite à la vûe du loup raviſſant ; mais zélé paſteur, il s'offre pour le ſalut du troupeau. Seigneur, dit-il en ſoupirant,

l'ennemi eſt entré dans votre bergerie. J'en vois devant mes yeux les triſtes ravages ; ou qu'il me lâche ſa proie, ou qu'il m'ôte la vie. Puis tout-à-coup en homme inſpiré il s'écrie : Revenez, brebis errantes, revenez, l'Egliſe vous rappelle, rentrez dans ſon bercail.

Plus en lui de mouvemens naturels, depuis qu'il les a ſacrifiés aux mouvemens plus forts du zéle apoſtolique qui l'anime : *de forti egreſſa eſt dulcedo.*

Dois-je ajoûter qu'il ſacrifia de même les intérêts de ſa fortune, & devons-nous en être ſurpris ? Ajoûtons-le, Chrétiens Auditeurs, & ne laiſſons pas de l'admirer. L'attache à la fortune, ſur-tout dans ces derniers tems, eſt comme une ſeconde nature pour le commun des hommes : ce n'eſt guère que dans les hommes vraiment apoſtoliques que ſe trouve un cœur déſintéreſſé : encore depuis que l'intérêt s'eſt gliſſé dans le cœur d'un Apôtre, il n'en eſt point qui ne doive s'en défier ; ſi ce n'eſt pas de celui du bien, c'eſt de celui de l'honneur : idole à laquelle ſouvent le zéle ſacrifie, après avoir ſacrifié tout à Dieu. Dans le commerce du ſiécle on veut s'enrichir ; dans le miniſtère de l'Apoſtolat on veut primer ; & la charité, cette ennemie de la cupidité, ne laiſſe pas de flatter & de ſervir même l'ambition. En combien de maniéres ce dangereux phantôme d'honneur & de fortune ſçut-il ſe

traveſtir, pour tenter la douceur de ſaint François de Sales, & la diſtraire de ſes charitables entrepriſes ? Par-tout ce généreux Apôtre ſçut toujours également le démêler & le combattre ; & de tant d'attaques qu'il en eut à ſoûtenir, il ne s'accuſa, qu'en une ſeule, d'avoir ſuccombé, non par inclination, mais par devoir, non par foibleſſe, mais par obéiſſance. Ce fut quand il accepta l'évêché de Genève, dont on le chargea ſans le conſulter, ni ſans le vouloir entendre. Douceur apoſtolique de François ! ne vous en repentez pas. Le plus grand honneur & le plus grand bien que vous y avez trouvé, c'eſt d'y beaucoup ſouffrir pour la gloire de Jeſus-Chriſt & le ſalut des ames. Ce ſaint intérêt, qui du tems des Apôtres rendoit l'épiſcopat déſirable, doit vous conſoler de la ſainte violence que fit à votre humilité le zéle d'un Prélat digne des premiers ſiécles de l'Egliſe, en vous choiſiſſant pour ſon ſucceſſeur, aux mêmes conditions qu'on choiſiſſoit les Evêques dans ces tems heureux, c'eſt-à-dire, aux dépens du repos & au péril de la vie. Hors de-là, dignités éminentes, bénéfices opulens, honneurs & revenus eccléſiaſtiques, il ſacrifia tout au parti qu'il avoit pris de vivre dans le centre de l'héréſie, & d'y répandre la lumiére de la Foi ; c'étoit-là ſa vocation, & ce fut-là toute ſa fortune. Il avoit épouſé, diſoit-il lui-même, une Egliſe pauvre &

déſolée, & il ſe ſeroit cru doublement infidéle, s'il avoit quitté pour en prendre une autre plus floriſſante & plus riche. Témoignage bien éclatant de ſon invariable douceur ! mais témoignage non moins authentique de ſon inébranlable fermeté ! *de forti egreſſa eſt dulcedo.* Car où, & devant qui l'entendit-on tenir ce langage apoſtolique, ſi rare de nos jours ? dans le Chablais & devant le peuple ? Loin de la fortune & de ſes faveurs, communément on les mépriſe ; le déſintéreſſement alors coûte peu ; l'éloignement même brigue quelquefois, & ſouvent la modeſtie ſollicite. Ce fut à la Cour, & devant l'un des plus puiſſans Rois du monde Chrétien, à qui les beſoins preſſans de ſon Egliſe l'avoient obligé d'avoir recours. Ce fut, quand toute la France charmée de ſes talens & de ſes vertus, conſpira de l'enlever à la Savoye, & voulut en faire la plus belle de ſes conquêtes. Ce fut, quand la Capitale de ce Royaume, jalouſe de ſes Provinces édifiées, comme elle, de ſes exemples & de ſes diſcours, entreprit de l'attacher à ſon ſiége ſous le titre de coadjuteur. Ce fut, quand Henri-le-Grand, le plus judicieux de ſes admirateurs, & le plus éloquent de ſes panégyriſtes, pour contenter tout le monde, fut d'avis de le donner à Rome en qualité de Cardinal. Ce fut, dis-je, dans ces flatteuſes conjonctures, qu'il préféra ſans balancer à la plus

brillante fortune, une fortune plus chrétienne, plus sainte & plus durable. Que pensez-vous que ce fût, Chrétiens ? Le rétablissement de la Religion Catholique, & la restitution des biens ecclésiastiques dans le pays de Gex. C'est ainsi que les hommes apostoliques ménagent leur crédit & usent de leur faveur. Or qu'est-ce qui a le plus de part à ce désintéressement parfait si rare de nos jours ? la douceur, ou la force ? *de forti egressa est dulcedo.*

Mais cette faveur ne lui coûtat-t-elle pas du moins quelque égard politique ? Ce crédit, ne l'acheta-t il pas par quelque respect ? Car c'est-là l'écueil le plus ordinaire de la douceur, quand elle est séparée de la force. Non, Chrétiens Auditeurs, & pour garant je veux que le Monarque, qui fut, comme je l'ai dit, & son admirateur & son panégyriste. Deux qualités du saint Evêque de Genève partagerent toujours son estime & son amitié; le désintéressement & la vigueur. Je le révère, disoit ce grand Roi, parce que mes graces ne l'ont jamais tenté ; & je l'aime, ajoûtoit-il, parce que ses avis ne m'ont jamais flatté. Eloge mémorable, glorieux au Monarque, & plus glorieux encore au saint Prélat qui l'a mérité. C'est ainsi qu'un Héros doit louer un Apôtre. De pareilles approbations montrent de part & d'autre bien de la grandeur d'ame & de la force d'esprit ; & c'est en quoi

l'un & l'autre se ressemblent. Tous deux amis de la douceur, sont ennemis de la lâcheté. Ils ne peuvent souffrir cette basse complaisance, qui ne sçait être que gracieuse, & qui n'ose être utile ; qui, de crainte de déplaire, trahit la vérité ; qui pour ménager les hommes, les endort dans leurs foiblesses ; & qui ne se rend maîtresse des volontés qu'à force de s'en faire esclave. François de Sales ne le fut jamais que de son devoir. Enfant de Dieu par le Baptême, il en garda la liberté : Ministre de Jesus-Christ par le sacerdoce, il en conserva l'autorité : Prince de l'Eglise par l'épiscopat, il en soûtint l'indépendance. Hors le Saint Siége, auquel il fut toujours plus soumis que le moindre des Fidéles, il ne plia devant les autres Tribunaux, que pour les redresser ; il ne s'insinua dans l'esprit des Grands, que pour les faire rentrer en eux-mêmes ; & ne se servit de l'ascendant qu'il avoit sur les cœurs, que pour sauver les ames. Craignit-il d'offenser la délicatesse des Magistrats de Thonon, quand, nonobstant leurs remontrances, il fit l'ouverture de la premiére Eglise, & qu'il y ramena l'exercice de la vraie Religion ? Entra-t-il dans les timides vûes du Conseil de Savoye, quand, malgré ses oppositions, il engagea le Souverain à publier l'interdit de l'hérésie & le bannissement de tous ses ministres ; & qu'il le convainquit de cette maxime si

importante à la conservation du sacré dépôt de la Foi, que pour le sauver des atteintes de l'erreur, il falloit commencer par en éloigner tous les partisans? Flatta-t-il les prétentions de la Noblesse, quand il obligea les deux grands Ordres militaires de S. Lazare & de S. Maurice, contre leurs intérêts, à rendre sans reserve, après la conversion du Chablais, les bénéfices qui leur étoient unis depuis son apostasie? Que de considérations humaines cette bonté pastorale n'eut-elle pas alors à combattre? Douceur donc inébranlable dans l'entreprise, & qui sacrifia tout; mais de plus douceur inaltérable dans l'exécution, & qui souffrit tout pour le salut des ames, les travaux, les résistances, & les persécutions. Second caractère de la douceur de saint François de Sales; caractère de mœurs, qui suppose encore une force apostolique: *De forti egressa est dulcedo.*

Car, ne prenez pas ici le change, Chrétiens Auditeurs! & sous le nom de douceur n'allez pas vous figurer une douceur sans mouvement & sans action, une douceur de représentation & de spectacle, une douceur ennemie du travail & amie du repos. Cette oisive douceur qui fait souvent tout l'attrait de l'état Ecclésiastique, n'est point propre à la conquête des ames. Pour les tirer du labyrinthe de l'erreur, & les ramener dans les voies du

salut, il faut une douceur Apostolique & une bonté pastorale. Représentez-vous donc la douceur charitable du bon Pasteur, tel que l'Evangile nous le peint, courant après la brebis égarée, & la rapportant sur ses épaules au bercail. Les antres & les rochers retentissent de ses cris: les bois & les forêts occupent ses regards: les ronces & les épines ne peuvent arrêter ses pas: point de lieux inaccessibles à sa tendresse: le jour se passe en recherches, & la nuit en inquiétudes: voilà l'image de la vie de saint François de Sales dans le Chablais. Ménagement du corps, délassement d'esprit, commerce de bienséance, zéle partial & de prédilection, inégalité de soins, acception de personnes, foiblesses, hélas, trop ordinaires à ceux qui se dévouent au salut des ames, causes funestes de rélâchement dans leurs travaux, vous ne rallentites ni n'altérâtes jamais les siens! Combien de fois le vit-on s'ouvrir un passage au travers des neiges & des glaces, pour aller recueillir quelque ame abandonnée dans les lieux les plus déserts? combien de fois l'entendit-on dans les ruines de l'Eglises démolies, exhorter le petit troupeau, qu'il venoit de rassembler à la sueur de son front? combien de fois aux instances, qu'on lui faisoit, de donner quelque repos à son corps, & quelque relâche à son esprit, répondit-il que l'œuvre de Dieu faisoit toute sa satisfaction, & que le salut

des ames étoit toute sa vie ? Mais le vit-on dans cette œuvre de Dieu si laborieuse & si pénible chercher jamais autre chose que Dieu même ? l'entendit-on dans ces travaux accablans mendier par une fastueuse ostentation de ses peines, une flatteuse compassion ? le surprit-on dans cette recherche des ames faire le moindre choix ou la moindre distinction, avare de son tems pour les unes, & prodigue de son loisir pour les autres ? il eut le cœur assez grand pour y placer tous les hommes, & assez égal pour les y mettre tous au même rang. La différence des conditions n'y mit point obstacle, non plus que les bonnes & les mauvaises qualités des personnes. La rusticité, l'ignorance des pauvres ne purent le rebuter, ni la fierté des riches le décourager. Il compatit aux foibles : il supporta les forts. Il se fit tout à tous pour les gagner tous à Jesus-Christ & à son Eglise. La douceur peut-elle se soûtenir dans de pareils travaux, si elle n'est animée de la force ? *De forti egressa est dulcedo.*

Vous me direz peut-être, que les travaux de cet ouvrier évangélique eurent de grands succès, & que le succès par lui-même soûtient assez dans les travaux. Ah ! Chrétiens ! ne confondons pas ici, je vous prie, le tems de la semence & celui de la récolte. J'avoue que le zéle de S. François de Sales fit pour le Ciel d'incroyables

progrès, & remporta de mémorables victoires sur l'enfer. Mais ces progrès furent-ils si promps & si rapides ? n'y eut-il point de retardement dans le cours de ses victoires ? & avant que de trouver tant de soumission dans les esprits, n'y trouva-t-il pas encore plus de résistance ? l'héresie ne rend pas si-tôt les armes. Son caractère est l'opiniâtreté : & pour le vaincre, ce n'est pas assez de la douceur, il faut de la constance. Que de courses infructueuses du front des Allinges à la ville de Thonon ! que de pas inutiles dans le Chablais ! que de vaines tentatives sur Genève ! à peine a-t-il rétabli une Eglise, que tout le peuple se souléve & la détruit ! il a beau, pour attirer les faux prophétes, leur crier, comme un autre Elie : Venez ; que celui d'entre vous qui fera briller la lumiére céleste & descendre le feu divin, soit reconnu pour vrai Prophête : presque tous le contredisent, le fuient, & peu le suivent ; s'il entre dans un cœur, il en trouve mille autres fermés ; pour quelques-uns qui l'approuvent, cent l'écoutent avec indifférence & même avec mépris. En vain noue-t-il des conférences paisibles avec leur chef, le fameux Théodore de Bèze : il l'ébranle, il le convainc, il le charme ; mais par un de ces secrets jugemens de Dieu, qu'il ne nous appartient pas de pénétrer, ébranlé, convaincu, charmé, prêt à se rendre à la vérité, & à

se convertir ; il a la douleur de le voir mourir dans l'héréſie, comme il y avoit vécu. De pareilles réſiſtances ſont-elles donc ailées à ſurmonter ? & ſi S. François de Sales n'eût eu du courage & de la fermeté, des commencemens ſi peu heureux ne lui euſſent-ils pas fait abandonner l'entrepriſe ? Mais, ô bonté divine, s'il ne vous eût imité dans vos adorables pourſuites ; s'il n'eût eu, à votre exemple, plus de force dans ſa douceur, que n'en a l'obſtination dans ſa dureté ; s'il n'eût dit à l'opiniâtre Genève, ce que vous dites à tant de cœurs impénitens: Je ſuis à votre porte : j'y frappe : & quoique vous me refuſiez avez outrage, je ne reçois point vos outrageux mépris : *Ecce ſto ad oſtium & pulſo.* En un mot, s'il n'eût uni la douceur & la perſévérance, que de glorieuſes conquêtes échappées pour vous ſur la terre ; que de riches couronnes perdues pour lui dans le Ciel ! bel exemple pour tous ceux, qui, de quelque maniére que ce ſoit, doivent concourir au ſalut des ames ! ne vous rebutez point des réſiſtances qu'on vous oppoſe, ni du peu de diſpoſition que vous voyez au ſuccès. Continuez vos ſoins à ce domeſtique, à cet enfant, à cet époux indocile. Ce que vous n'avez pû obtenir juſqu'ici, peut-être l'obtiendrez-vous dans la ſuite. Cependant vos peines ne ſeront point ſtériles. Dieu vous tiendra compte de tous vos

Apoc. 3. 20.

vos efforts, & tôt ou tard il récompenſera votre zéle. C'eſt dans les réſiſtances, que paroiſſent à la fois & la douceur & la force ; encore plus dans les perſécutions. *De forti egreſſa eſt dulcedo.*

Pouvoit-il s'en élever contre S. François de Sales ? & cette favorable lumiére de l'Egliſe, qui, comme ces ſignes heureux du Ciel, n'annonçoit que la paix & le calme, étoit-elle donc expoſée aux tempêtes & aux orages du ſiécle ? Oui, Chrétiens Auditeurs ! il ſuffiſoit, que ce fût une lumiére de l'Egliſe, pour exciter les noires vapeurs de l'enfer, & pour irriter le ſouffle orageux du malin eſprit. Paſſons les fréquens dangers de mort, que courut cet Apôtre dans les premiéres années de ſon apoſtolat. Dangers, dont ſouvent il ne put échapper que par miracle. Les aſſaſſins & les meurtriers ne ſont pas les plus cruels perſécuteurs des hommes apoſtoliques. L'honneur leur eſt plus précieux que la vie même, parce qu'il eſt plus important à la gloire de Dieu, & à l'édification du prochain, ſur-tout dans ce qui regarde la pureté de leur doctrine ou celle de leurs mœurs ; articles délicats & ſur leſquels le moindre ſoupçon eſt toujours pour eux un vrai crime. C'eſt par-là cependant que fut attaqué notre S. Paſteur. Mais par qui & dans quels lieux ? dans les cours des princes, par ceux dont ils ſont les idoles ; & dans les chaires de l'Evangile

par ceux qui s'en disent les oracles. Ceux-là, par des faits supposés, chercherent à noircir sa vie dans l'esprit des grands : & ceux-ci par des invectives étudiées s'efforcerent de décrier sa doctrine dans l'opinion du peuple. Que pouvoient-ils faire de pis, que de le faire passer là pour hypocrite, & ici pour séducteur. Je sçai, que dans la suite Dieu fit rétracter les uns par leur pénitence, & que l'Eglise fit taire les autres par son approbation. Mais en attendant il fallut souffrir, & souffrir en Apôtre ; c'est-à-dire, qu'il fallut également de la douceur & de la force : de la douceur pour s'abstenir de ces amers gémissemens, de ces plaintes chagrines, de ces apologies critiques, que le commun des hommes appelleroit vengeances ou ressentimens, mais que l'esprit des dévots sçait si bien déguiser en amour de vérité & en zéle de justice. De la force, afin de rendre les louanges, pour les calomnies ; les priéres, pour les imprécations ; & les bons, pour les mauvais offices. Car c'est ainsi que se vengent les Apôtres, & que celui de Genève se vengea toujours. Il eut la force de désarmer ses persécuteurs par sa charité ; de réduire ses calomniateurs au désaveu par ses éloges ; de mettre ses ennemis au rang de ses amis par ses bienfaits ; & de poursuivre leur salut pour toute satisfaction de leurs offenses. A ces traits surhumains, qui ne reconnoîtroit

également le caractère de la douceur & de la force apostolique ? *De forti egressa est dulcedo.*

Ne nous étonnons dont point du nombre prodigieux de ses triomphes sur l'hérésie : ne soyons point surpris qu'on ait compté de son vivant plus de soixante & douze mille ames redevables, après Dieu, à ses soins de leur foi & de leur salut. Ne nous récrions pas sur ce que disoit un fameux Cardinal du même tems : qu'à la vérité, il se faisoit fort de convaincre les hérétiques ; mais que c'étoit au saint Evêque de Genève de les convertir & de les gagner à Dieu. C'est que pour briser des cœurs durs, & pour subjuguer des esprits rebelles, il falloit un caractère comme le sien, également doux & fort : c'est que cette douceur pastorale soûtenue d'une force apostolique, attiroit leur estime, leur admiration & leur confiance, & forçoit leurs préjugés & leurs oppositions : c'est que ces deux qualités réunies étoient une espéce de controverse muette, mais éloquente, qui sans dispute levoit d'abord leurs plus grandes difficultés. On leur avoit dépeint l'Eglise Romaine, comme une Babylone ; son Chef visible, comme un Antechrist ; ses Ministres évangéliques, comme les émissaires de l'enfer & les suppôts de Satan ; ses ministères, comme d'horribles idolâtries ; ses dogmes, comme de profanes nouveautés ; ses loix, comme

Du Perron.

d'odieuſes tyrannies. C'étoit ce phantôme ſuppoſé, qui les avoit jettés dans l'égarement, & qui les entretenoit dans la révolte. Et ils ne remarquoient dans leur ſaint Paſteur aucun trait de cet odieux tableau qu'on leur avoit tracé. Ils n'y voyoient au contraire qu'un zéle ſans foibleſſe & ſans aigreur ; un zéle, que ni la nature, ni l'intérêt, ni le reſpect humain ne pouvoit ébranler ; un zéle, que ni les travaux, ni les réſiſtances, ni les perſécutions ne pouvoient altérer ; un zéle qui ſacrifioit tout & qui ſouffroit tout pour le ſalut des ames. Cette heureuſe découverte leur fit ouvrir les yeux ſur leurs autres mépriſes. Convaincus qu'on leur avoit impoſé ſur le caractère des paſteurs, ils ne douterent plus qu'on ne les eût trompés de même ſur la doctrine : & la connoiſſance de l'un les conduiſit à la recherche de l'autre. C'eſt ainſi que ſaint François de Sales ſervit de preuve à la vérité de la Religion & de la Foi : c'eſt ainſi que ſa douceur acheva ce que ſa force avoit commencé : c'eſt ainſi que cette douceur victorieuſe de l'erreur, fut dans ſes mœurs le fruit de toute la force apoſtolique : vous l'avez vû dans mon premier point. Voyons comment cette douceur victorieuſe du relâchement, eſt encore dans ſa doctrine le précis de toute la force Chrétienne : c'eſt le ſujet du ſecond point.

II. POINT.

C'EST, diſent les Peres, des hommes apoſtoliques & des Ecrivains ſacrés, dont parle le Prophéte, quand il vante l'art miraculeux de ces habiles enchanteurs, auxquels rien ne peut réſiſter, que la fureur d'un endurciſſement volontaire : *Furor illis ... ſicut aſpidis ſurdæ & obturantis aures ſuas, quæ non exaudiet vocem incantantium, & venefici incantantis ſapienter.* N'eſt-ce pas en effet, dit excellemment S. Auguſtin ſur ce paſſage, un enchantement ſpirituel, que d'attirer des cœurs eſclaves des ſens par les doux attraits de la grace, dans les voies les plus pénibles à la nature ? N'eſt-ce pas un charme tout divin, que d'élever des ames rampantes dans leurs foibleſſes, par des accroiſſemens inſenſibles, aux plus héroïques vertus ? N'eſt-ce pas-là les enchanter ſaintement, & ſalutairement les ſéduire ? *vocem incantantis ſapienter.* Or entre ces habiles enchanteurs, auxquels ce dernier ſiécle corrompu a été redevable, après Dieu, de ſon ſalut, un des plus célébres eſt le ſaint Evêque de Genève. Perſonne n'a mieux ſçu l'art de roidir imperceptiblement les cœurs contre leur pente naturelle : & la douceur de ſa doctrine victorieuſe du relâchement des mœurs, eſt un précis de toute la force chrétienne : jugeons-en d'abord par les effets : *de forti egreſſa eſt dulcedo.*

A peine eut-elle paru dans les chaires évangéliques cette doctrine céleſte, que le bruit de ſes oracles ſe répandit au loin dans les nations étrangères ; que ceux qui en entendirent parler, en voulurent être les juges, que les juges en devinrent les admirateurs, & que les admirateurs s'en firent les diſciples. Les campagnes & les villes, les Provinces & les Cours, la Savoie & la France s'en diſputerent les fruits. Qu'étoient-ils donc ces fruits de ſcience & de ſalut ſi fort au goût de tout le monde ? Le croirions-nous, Chrétiens ? ſi nous n'avions appris de la bouche de ſaint Paul, que l'onction divine eſt toujours mêlée d'une ſainte amertume. C'étoient des fruits de pénitence, larmes de componction, déteſtation du crime, réforme de conduite, réglement de vie : dignes éloges d'un vrai Miniſtre de l'Evangile. C'eſt ce que l'on vit non-ſeulement dans le Chablais, mais à Chamberri, à Grenoble, à Dijon, à Paris même, par-tout où furent écoutées les leçons du ſaint Evêque de Genève. N'en ſoyons point ſurpris : il les publioit alors lui-même. Ses maximes engageantes avoient dans ſa bouche une nouvelle grace pour gagner les cœurs : la ſainteté de ſes mœurs relevoit la douceur de ſes paroles ; & il étoit bien difficile de ne ſe pas rendre à de touchans diſcours, ſoûtenus d'exemples encore plus éloquens & plus pathétiques. Artifice

bien différent de celui de nos jours, où l'indulgence ſemble être pour les Maîtres, & toute la rigueur pour les Diſciples ; comme s'ils n'étoient pas tous ſoûmis aux mêmes loix ; ou qu'il fût permis, en ne ménageant point les autres, de ſe flatter ſoi-même. François de Sales en fit toujours plus qu'il n'en dit. Il ne preſcrivit jamais rien que d'indiſpenſable ; pour lui il portoit les choſes bien plus loin ; & ce double ſoin qu'il avoit de ne point ſurfaire en public la vertu, & d'enchérir en particulier ſur elle, ne fut pas le moindre des appas qui donnerent tant de vogue à ſa doctrine. Mais ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt que tracée ſur le papier, & deſtituée de la force qu'ajoûte aux vérités ſaintes la ſainteté de l'oracle qui les prononce, elle ne laiſſe pas d'avoir la même vertu. L'eſprit de ſaint François de Sales a paſſé dans ſes écrits. Il y vit, il y prêche, il y convertit encore. Qui peut compter le nombre des pécheurs endurcis qu'ils ont touchés, des pénitens chancelans qu'ils ont confirmés, des juſtes imparfaits qu'ils ont ſanctifiés ? Delà les acclamations que leur ont données tous les peuples fidéles ; delà l'empreſſement qu'ont eu toutes les nations catholiques à les traduire chacune dans ſa langue naturelle ; delà les approbations dont les ont autoriſés les premiers Prélats & les ſouverains Pontifes : delà, ce qui fait encore plus à

leur gloire, les éloges que n'ont pû leur refuſer les plus grands ennemis de l'Egliſe. D'où peut venir en faveur d'un Auteur récent cet enchantement général & ce charme univerſel dans des ſiécles ſi faſtidieux & ſi critiques ? C'eſt, dit-on, de ſa douceur. Mais encore en quoi conſiſte cette douceur victorieuſe ? en ce qu'elle réduit la piété aux devoirs les plus communs de la vie chrétienne ; en ce qu'elle établit la piété ſur les motifs les plus engageans de la vie ſpirituelle. Or n'eſt-ce pas dans ces deux points que ſe trouve réunie la force évangélique ? Appliquez-vous, Chrétiens, à ces deux courtes réflexions ; elles renferment avec la doctrine du ſaint Evêque de Genève tout le fruit de ſon éloge ; & je le croirai des plus utiles à votre ſalut, s'il peut vous conformer à la conduite de ce Guide ſi ſûr dans les voies de Dieu. La douceur de Saint François de Sales réduit la piété aux devoirs les plus communs de la vie chrétienne. Il eſt vrai, il n'y a qu'à lire, pour en être convaincu, ſon Introduction à la Vie dévote. Ouvrage digne de cet eſprit de douceur & de force qui l'inſpiroit. Son deſſein eſt d'y mettre à la portée de tout le monde le grand art de la véritable & ſolide dévotion. Il n'y traite rien que d'ancien & de commun ; mais il l'y traite d'une maniére nouvelle, & qui lui eſt particuliére. Il n'y cherche

ni le rare, ni le merveilleux ; mais il y préſente la vérité ſans déguiſement & ſans fard, la vertu ſans oſtentation & ſans enflûre. Il n'y ouvre point ces voies extraordinaires, où il n'appartient qu'au Saint-Eſprit d'élever quelques élûs : mais il y développe admirablement ces voies ordinaires que le Sauveur a tracées lui-même à tous les Fidéles. Il y diſtingue exactement le conſeil du précepte, & ce qui eſt de pure perfection, de ce qu'il y a d'obligation étroite ; mais il en montre ſi bien les liaiſons & les rapports, que de l'attachement au principal, il fait inſenſiblement paſſer à l'étude de l'acceſſoire. Il y léve tous les vains ſcrupules ; mais il y ſubſtitue de ſaintes délicateſſes. Il éclaircit les doutes ; il prévient les objections ; il applanit les difficultés ; il ne vous quitte point, qu'il ne vous ait inſtruit, conduit, produit même à la vertu ; maître, guide, pere, plûtôt que zélateur, conquérant, & vainqueur des ames. C'eſt juſtement, dit-on, cette ſingularité à éloigner, ce ſemble, tout ce qu'il y a de ſingulier, qui ravit dans ſon ouvrage. Enchantement ſpirituel, Chrétiens Auditeurs ! pour me ſervir de l'expreſſion de ſaint Auguſtin : *Vox incantantis ſapienter.* Cette conduite ſi douce en apparence, contient en effet tout ce qu'il y a de plus auſtère dans la force chrétienne. Elle écarte juſqu'aux foibleſſes, qui s'attachent à la dévotion ;

dévotion d'oiſiveté & d'inaction, dévotion de vanité & d'oſtentation, dévotion d'humeur & de caprice ; ne ſont-ce pas là dans le regne de la vertu les derniers retranchemens de l'amour-propre? Voyons-les renverſés par les innocens ſtratagêmes de cette douceur victorieuſe du relâchement des mœurs.

Elle rejette cette pieuſe fainéantiſe, qui prend pour goût de l'oraiſon le dégoût du travail, & pour ſainte récollection une inaction criminelle. Elle bannit, en attachant aux devoirs communs, toute vaine gloire & toute complaiſance ſecrète, qui ſuit les actions d'éclat, qui ſe repaît de diſtinctions, qui fait qu'on aime à ſe donner en ſpectacle, ou à ſe replier ſur ſoi-même ; à reſpirer au-dehors le parfum d'un encens flatteur, ou à joüir en ſecret de ſa propre ſatisfaction. Elle proſcrit, en ſe bornant aux devoirs les plus communs d'une vie chrétienne, l'humeur & le caprice, qui ſe forment à leur gré des ſyſtêmes biſarres de vertus imaginaires, qui ne veulent rien dans la piété qui ne ſoit de leur goût & de leur choix ; & pour qui les mêmes exercices, où les portoit auparavant, quand ils leur étoient libres, leur propre inclination, deviennent une gêne & un ſupplice inſupportables, dès qu'ils paſſent en régles de vie & en loix de Religion. Voilà le vrai champ de la force chrétienne, & voilà auſſi le juſte

plan de cette morale ſi douce du S. Evêque de Genève : *de forti egreſſa eſt dulcedo.* Vous me direz ſans doute, qu'on n'y voit pas au moins de grandes auſtérités, de grands ſacrifices, de grandes actions, & que c'eſt ce qui en fait l'attrait : autre enchantement ſpirituel dans le ſens de S. Auguſtin : *vox incantantis ſapienter.* Cette fidélité à tout ce qu'on appelle devoir, eſt un genre d'auſtérité bien pénible. Il faut être attentif à tout, pour ne s'oublier en rien : il faut ſe mortifier preſque à toute heure, pour ne s'émanciper en rien & ne jamais ſe ſatisfaire ; il faut s'aſſujettir en toute occaſion, pour ne ſe licencier ſur aucun point. Or c'eſt un ſupplice à la nature, que cette attention continuelle ſur ſoi-même : la mort coûte ſouvent moins qu'une mortification perſévérante ; & le martyre n'eſt pas toujours ſi rude qu'une ſujétion perpétuelle. Cette fidélité d'eſprit & de cœur aux devoirs les plus communs renferme de grands ſacrifices : c'eſt une eſpéce d'holocauſte, où il ne reſte rien de la victime. Les œuvres de ſurérogation laiſſent ſouvent après elles la gloire, le plaiſir, le goût, au moins le ſouvenir d'avoir fait plus que ne font les autres. Dangereuſes réſerves ſujettes à la préſomption : dangereuſes réflexions ſujettes à de grands vices. Mais dans les œuvres d'obligation on s'oublie, on ſe confond, on ſe perd, pour ainſi dire, dans la multi-

tude ; on ne sent pas le mérite de son action, on croit n'avoir rien fait, & l'on se regarde comme un serviteur fort inutile. Heureuse abnégation, anéantissement précieux ! heureuse & sainte disposition selon l'Evangile ! éminente disposition aux plus sublimes vertus ! Cette fidélité aux devoirs les plus communs d'une vie chrétienne comprend en valeur de grandes actions, quoique légères en détail : c'est un fond d'héroïsme parfait, de pratiques de Religion envers Dieu, d'exercice de charité par rapport au prochain, d'actes de générosité à l'égard des ennemis mêmes ; en un mot, c'est la moëlle la plus pure de l'Evangile. Voilà l'excellent abrégé de cette doctrine si populaire du saint Evêque de Genève. Que si vous trouvez après tout qu'il insiste sur de légères observances, c'est encore un nouvel enchantement spirituel. Car, comme il le disoit lui-même après le Sauveur, de cette fidélité dans les moindres choses dépend la fermeté dans les plus grandes : sans ces foibles secours, la vertu la plus mâle languit, & souvent même se dément : & c'est encore dans ces petites régularités, comme autrefois dans les cheveux de Samson, que réside toute la force divine. La douceur donc de sa doctrine, à la considérer dans ce premier caractère, n'est qu'un innocent artifice ; & toutes ses leçons ne tendent qu'à inspirer de la vi-

gueur. Passions au second, & voyons s'il est moins fort : *de forti egressa est dulcedo.*

François de Sales établit la piété sur les motifs les plus engageans de la vie spirituelle, l'amour de Dieu, l'amour du Sauveur. Il en a fait un livre exprès. Que dis-je, un livre ? Tous ses ouvrages ne brillent que de ce feu sacré : tous en inspirent les plus vives ardeurs : tous en communiquent les divines flammes. Faut-il s'en étonner ? l'expression de la plume suit naturellement l'impression du cœur, elle en est la fidéle interprète : c'est de l'abondance du cœur que parle la bouche & que la main écrit. Or le sien brûloit pour Dieu de l'amour le plus pur. Depuis ce mémorable combat qu'il eut à soûtenir à la fleur de sa jeunesse, & dans lequel, comme on sçait, vivement attaqué par la crainte & près du désespoir, le charité toujours accompagnée de l'espérance, le fit triompher, en le soumettant avec confiance au bon plaisir de Dieu ; depuis cet heureux moment l'amour divin fut, si j'ose ainsi parler, sa passion dominante ; Dieu seul & son Sauveur occupoient les pensées de son esprit, & régloient les mouvemens de son cœur. Si je sçavois, disoit-il dans une de ses lettres, qu'il y eût en moi la moindre étincelle d'amour qui ne fût pas pour Dieu & selon Dieu, je voudrois que mon cœur se fendît sur l'heure, pour faire sortir cette étincelle d'amour profane, rival

de l'amour de Dieu, ou plutôt son ennemi capital. Ce sont-là de ces saintes saillies qui animent tous ses écrits, & qui passent dans les cœurs de ceux qui les lisent & qui les méditent. C'est-là, dit-on, ce qui fait l'onction de sa doctrine : & moi j'ajoûte que c'est ce qui en fait aussi la force, & que ce divin amour est un charme puissant, qui par son engageante douceur conduit & dispose à la fermeté la plus vigoureuse : *de forti egressa est dulcedo.* Car qui ne sçait pas que les principes du relâchement dans la piété sont, hélas! la tiédeur, le partage & l'inconstance? Et qui ne sent pas que l'amour divin en est le plus sûr préservatif? Peut-on aimer Dieu comme il faut, & demeurer dans la tiédeur? La piété conduite par l'amour est-elle lente & paresseuse? Se contente-t-on, quand on aime, de ne pas déplaire? & le désir de plaire se trouve-t-il dans un cœur froid & indifférent? L'amour de Dieu, dit saint François de Sales après saint Augustin, est toute œuvre : il a peu de paroles : ses affections mêmes, quoique vives, sont souvent muettes : il ne s'explique bien que par les actions, & les actions ferventes. Peut-on aimer Dieu, & faire avec lui le moindre partage? Saint François de Sales nous a laissé sur ce sujet le plus beau témoignage de sa grandeur d'ame, de la force de son esprit, & du dégagement de son cœur. Il disoit que dans

la vie il désiroit fort peu de choses : que ce qu'il désiroit, il le désiroit fort peu ; & que s'il eût été à renaître, & à former ses sentimens, il n'eût rien désiré du tout. Car a-t-on droit de dire à Dieu avec le Prophéte? Seigneur, je suis tout à vous : *tuus sum ego.* Si l'intérêt, si l'ambition, si le plaisir, si la passion réclament & disent du fond du cœur, vous êtes à nous, autant ou plus qu'à Dieu? Un cœur peut-il être à la fois à tant de différens maîtres? ou s'il leur appartient effectivement à tous, n'est-ce pas un vil mercénaire & un misérable esclave, qu'un Dieu jaloux d'être aimé en Dieu, ne peut que mépriser, comme indigne de ses regards? Peut-on aimer Dieu, & tomber dans l'inconstance? L'amour de Dieu n'est pas plus changeant que Dieu même. Il est à l'épreuve de toute calomnie. Que la médisance noircisse votre nom, l'amour de Dieu vous fera bénir ceux mêmes qui vous maudissent. Que l'injustice vous dépouille de vos biens, l'amour de Dieu vous consolera de leur perte. Que la maladie ruine vos freres, use votre santé, & vous conduise aux portes de la mort ; l'amour de Dieu fera de votre lit un autel, & de votre corps une victime. Que la terre s'ébranle, que le ciel s'écroule, que l'univers périsse, l'amour de Dieu vous en fera soûtenir la chûte, regarder les débris de sang froid, & dire encore avec saint

François après saint Augustin: Bien avare est le cœur à qui Dieu ne suffit pas. Elever donc le bel édifice de la piété sur les fondemens inébranlables de la charité, comme a fait ce grand maître de la vie spirituelle, c'est posséder dans le suprême dégré l'art si difficile de diriger les ames; c'est triompher du relâchement des mœurs par l'onction de sa doctrine; c'est renfermer tout le précis de la force chrétienne sous les apparences de la douceur; c'est être, comme je l'ai déja dit, un divin enchanteur: *de forti egressa est dulcedo.* Aussi vit-on bien-tôt sous sa conduite éclore un monde tout nouveau; des hommes, ou plutôt des démons se métamorphoser en Saints & en Anges; des monstres d'iniquité se transformer en modéles de vertu, des idoles du siécle devenir autant de ressemblances vivantes du Sauveur. Aussi vit-on se former cet Oracle floriſſant, qu'un grand Pape de ces derniers tems appelle une des plus belles fleurs de l'Eglise, un des plus beaux ornemens de la Religion, auquel il donne pour devise la douceur & la force.

Tel est donc l'esprit de S. François de Sales: esprit de douceur, esprit de force. Esprit propre du Christianisme, & qu'on peut appeller l'esprit universel de l'Eglise. Esprit, qui tout héroïque & tout apostolique qu'il est, convient à tous les états, & s'acquiert avec le secours de la grace,

par le bon usage journalier de tant d'occasions de mérite qui s'y trouvent, & qu'il ne tient qu'à nous tous de ménager comme il faut. Réprimer ses humeurs & supporter celles d'autrui; rendre service, & pardonner les offenses; recevoir les avis les plus critiques avec docilité, & ne donner jamais les plus justes avec aigreur; compatir au prochain, sans se plaindre soi-même; être fidéle aux actes de justice, & ne pas omettre les œuvres de charité; en un mot, faire tout pour aller à Dieu, & pour y conduire les autres; ne sont-ce pas là des pratiques qui se présentent à toute heure, & qui nous avertissent par leur retour continuel, que la douceur & la force sont deux compagnes inséparables dans la vie chrétienne; & dont l'union fait l'accord des devoirs, le concert des vertus, l'harmonie de la perfection, le charme de l'édification, l'enchantement de la sainteté même, & j'ose dire, toute la science du salut, & la voie de l'éternité bienheureuse que je vous souhaitte, &c.

PANEGYRIQUE
DE
SAINT JEAN-FRANÇOIS
REGIS.

Curavit gentem suam, & liberavit eam à perditione.

Il a pris soin de sa nation, & il l'a délivrée des dangers du salut. Eccles chap. 50.

QUEL est donc ce nouvel Apôtre, qui remplit l'univers du bruit de ses miracles ? Est-ce un autre Xavier, Fondateur de nombreuses Eglises & d'une Chrétienté florissante ? C'est, mes Freres, dans un genre d'Apostolat plus obscur, l'héritier de son zéle pour le salut des ames, & le successeur de son pouvoir dans les œuvres de Dieu.

Tant de traits de ressemblance rapprochent ces deux grands hommes, malgré l'éloignement des tems & la distance des lieux ; qu'il est difficile de ne pas reconnoître dans le Missionnaire du Vivarais & du Vélay, l'Apôtre des Indes & du Japon.

Tous deux sortirent de familles nobles

& illustres, mais qu'ils ont encore plus annoblies & plus illustrées par leurs vertus. Tous deux reçurent au Baptême le nom de François ; nom déja consacré par le mérite de tant de Saints qui l'ont porté dans ces derniers siécles. Tous deux furent appellés à la Compagnie de Jesus, & y prirent le même esprit Apostolique qui les anima, ou plutôt qui les consuma durant leur vie. Tous deux exercerent le ministère Evangélique avec des fruits incroyables. Tous deux en dix années de travaux recueillirent pour le Ciel les plus belles moissons dans les terres les plus ingrates. Tous deux finirent leurs jours dans des lieux sauvages & déserts, mais que leur mort a rendu fameux, & leur tombeau célébres à jamais. Tous deux enfin ont courru, ont combattu, ont triomphé pour le nom de Jesus-Christ, quoiqu'en différentes carriéres. Xavier dans les vastes Régions de la Gentilité, Régis dans le sein même du Christianisme ; Xavier parmi d'anciens Idolâtres & des Payens déclarés, Régis parmi de faux Chrétiens & de nouveaux hérétiques ; Xavier au bout de l'Univers, Régis au milieu de sa patrie : tant il importe peu, pour arriver à la plus haute sainteté, où l'on agisse & ce que l'on fasse, dès qu'on n'agit que pour la gloire, & qu'on ne fait que la volonté de Dieu.

A Dieu ne plaise que je veuille par-là

diminuer la gloire de ces héros Chrétiens qui vont à travers mille périls porter la lumiére de l'Evangile aux Nations infidéles. J'oublierois un des plus eſſentiels devoirs de mon état, & je démentirois les ſentimens d'un Ordre qui fait profeſſion ſpéciale des Miſſions Etrangères ; qui s'y engage par un vœu particulier, comme à ce qu'il y a de plus parfait ; qui n'a rien de plus à cœur que d'en entretenir l'émulation, & qui, graces au Ciel, la voit encore regner parmi ſes Eléves.

Mais ſans rien perdre de l'eſtime que nous devons au bonheur de planter la Foi où elle n'eſt pas, & où elle eſt encore inconnue, reconnoiſſons aujourd'hui le mérite de la cultiver où elle eſt, & où nous l'avons nous mêmes reçue. Apprenons du nouvel exemple que l'Egliſe nous propoſe, qu'en tout champ on moiſſonne les mêmes couronnnes; qu'il ne tient qu'au Miſſionnaire d'être ce qu'eſt l'Apôtre, & qu'on peut ſuivre & imiter Xavier, en prenant Régis pour guide & pour modéle.

Exemple inſtructif & conſolant, non-ſeulement pour les Miniſtres de l'Evangile, mais encore pour les ſimples Fidéles ; puiſqu'il leur apprend que dans quelque ſphère que ſoit reſſerré le zéle, il eſt toujours capable des plus grandes actions ; que ſon mérite ſe prend non de ſon étendue, mais de ſa ferveur ; & que pour

avoir place parmi les Héros du Chriſtianiſme, il ſuffit de mériter cet éloge ; il a ſanctifié ceux avec qui il vivoit, & parmi leſquels il étoit né : *Curavit gentem ſuam, & liberavit eam à perditione.* C'eſt ce qu'a fait le Saint dont nous honorons la mémoire. Parcourons ſa vie, examinons ſes entrepriſes, & leurs ſuccès ; & voyons ſi les unes & les autres ne portent pas un caractère vraîment apoſtolique. Ses miſſions dans leurs entrepriſes, ſans avoir l'affreux appareil des Miſſions étrangères, en ont eu les plus héroïques vertus : premier Point. Ses miſſions dans leurs ſuccès, ſans avoir le brillant éclat des Miſſions étrangères, en ont eu les plus rares prodiges : ſecond Point. Voilà le précis de ſon Hiſtoire, & l'objet de notre admiration.

Si la loüange, ſelon l'oracle de l'eſprit de Dieu, eſt un tribut dont tous les peuples ſont redevables aux Saints, il n'en eſt point, j'oſe le dire, qui ait plus de droit aux éloges de la France, que celui dont nous faiſons la ſolemnité ; puiſqu'il eſt & un des premiers de la Nation, qu'elle ait vû depuis plus de trois ſiécles placé ſur les Autels par le ſaint Siége, & honoré d'un culte religieux par l'Egliſe univerſelle. Gloire en ſoit à Dieu, Auteur de toute ſainteté, & à Marie, Reine de tous les Saints. Elle viſita Régis à la mort, après l'avoir protégé durant la vie ;

doutons-nous qu'elle s'intéreſſe encore à ſa mémoire ? Offrons-lui les efforts de notre zéle en faveur d'un de ſes plus zélés & de ſes plus fidéles ſerviteurs : *Ave.*

I. PART.

RENONCER aux douceurs de ſa patrie, & s'exiler aux extrémités de la terre; haſarder ſa vie, & braver les périls de la mer ; changer de nature, & ſe faire à de nouveaux climats, à des mœurs ſauvages, à des langues étrangères ; ſe ſacrifier enfin, & ſe livrer à des eſprits farouches, à des cœurs barbares, à des peuples inhumains ; voilà les premiéres démarches des Miſſions étrangères ; voilà l'affreux appareil qu'elles préſentent d'abord ; voilà ce qu'elles ſemblent même avoir de plus méritoire. Si ce ne fut pas là la deſtinée de Régis, il en eut au moins le plus ardent déſir ; le Canada fut ſon premier attrait. Il ſoupira, tant qu'il vécut, après la converſion des Sauvages ; & il en eût été un des premiers Miſſionnaires, diſons mieux, un des premiers Martyrs, ſi l'on eût déféré à ſes demandes réitérées, & à ſes vives pourſuites ; mais l'obéiſſance qu'il préféra toujours au ſacrifice, voulut qu'il ſe contentât d'être l'Apôtre de ſa Nation, & qu'il bornât ſes ſoins au ſalut de ſes compatriotes. Que cet emploi, doux à tout autre, lui parut dur ! Qu'il ſouffrit de ſe voir exclus du nouveau monde, & relegué dans ſa patrie ! mais qu'il ſçut bien ſe dédommager dans ſa patrie de tout le fruit qu'il eût pû recueillir dans le nouveau monde !

Si les miſſions qu'il entreprit, n'eurent point l'affreux appareil des Miſſions étrangères, elles en eurent les plus héroïques vertus, ſoit pour agir, ſoit pour ſouffrir : car toute vie vraîment apoſtolique, n'eſt qu'action & que ſouffrance. C'eſt l'idée qu'en a donnée le Sauveur ; c'eſt le plan qu'en ont ſuivi les Apôtres. Pour agir, activité de zéle, égalité de ſoins, continuité de travaux ; telles ſont les vertus néceſſaires à ceux qui ſe dévouent au ſalut des ames. Vertus que Régis poſſéda, preſque dès ſon enfance. Au moins le zéle ſembla-t-il naître & croître avec lui. Son berceau par un événement ſingulier, fut le premier champ de bataille, où ce Héros naiſſant ſoûtint le premier choc de l'ennemi du ſalut, qui le regardoit dès-lors comme un ennemi redoutable. Ses langes, par un heureux préſage, furent les premiers liens dont il ſe debarraſſa, pour le combattre, ainſi qu'il le combattit toujours depuis, par un dégagement parfait, & par un dépouillement général. Le nom de l'enfer, par une inſpiration divine, fut le premier nom qu'il déteſta, lorſqu'il bégayoit encore. Le malheur de la damnation, par une inſtruction chrétienne, fut la premiére vé-

rité qu'il médita, & qu'il approfondit, dés qu'il l'eût appriſe. L'impreſſion qu'il en retint, fut de fremir d'horreur, & de fondre en larmes, au ſeul nom du péché mortel. L'avantage qu'il en retira, fut de conſerver juſqu'à la mort la grace & l'innocence de ſon Baptême. L'uſage qu'il en fit, fut de porter les pécheurs à une prompte & ſincére pénitence. Avec de tels principes inſpirés par la grace, & cultivés par l'éducation, jugez juſqu'où dut aller l'activité de ſon zéle.

Quand une fois on a bien compris ce que c'eſt que Dieu, ce que c'eſt que l'ame, ce que c'eſt que le ſalut, ſur des intérêts ſi grands & ſi négligés, peut-on être en effet indifférent & tranquille. Non, Chrétiens; un eſprit vivement frappé de la grandeur de Dieu, n'attend point de vocation particuliére, pour travailler à lui conquérir des cœurs. Il comprend qu'étant tous créés pour ſa gloire, nous ſommes tous appellés à le faire connoître, craindre, aimer, & ſervir en Dieu. Ainſi, Régis dès ſa plus tendre jeuneſſe, avant même que de ſentir aucun attrait au miniſtère ſacré, ſe fit le Miſſionnaire de ſes condiſciples, entreprit de réformer leurs mœurs, s'aſſocia dans ce deſſein les plus réglés, & forma comme un Séminaire d'Apôtres naiſſans, qui hors de l'étude, ne s'entretenoient que de Dieu, hors des Ecoles, ne fréquentoient que les Egliſes, hors

hors du travail, ne s'occupoient que de la priére, hors des bancs, ne diſputoient qu'en vertus. Un cœur vraîment pénétré de l'excellence d'une ame, ne délibére point ſur ce qu'il lui en doit coûter, pour contribuer à ſon bonheur. Il conçoit qu'étant le prix du Sang d'un Dieu Sauveur, il n'eſt rien au monde qui l'égale. Ainſi Régis, appellé de bonne heure aux fonctions évangéliques, ne balança pas un moment à quitter tout, pour les embraſſer. Grand nom, grand talens, grandes eſpérances, grands avantages pour le ſiécle du côté de la naiſſance & de l'eſprit; vous lui parûtes mépriſables, au prix d'un état humble & religieux, uniquement dévoué au bien des ames. Une ame pleinement convaincue de l'importance du ſalut, brûle du déſir d'en convaincre les autres; elle ſçait que c'eſt faute d'y penſer, que la plûpart s'égarent, & ſe perdent; & en toute rencontre elle leur en rappelle le ſouvenir. Ainſi Régis, dès les premiéres années de ſa retraite, s'acquitta des moindres exercices de zéle, comme il remplit depuis les plus grands; catéchiſa avec la même ardeur qu'il prêcha dans la ſuite; alluma dans les bourgs ce feu ſacré, dont il devoit embraſer la province; & jeune diſciple encore, recueillir des fruits prématurés, qu'eût envié un ancien Apôtre. Quel prodige de voir un jeune étudiant devenir, dès qu'il paroît, l'oracle d'unpeu-

ple entier; en bannir en peu de tems le jurement, l'ivrognerie, l'impureté; y rétablir le fréquent usage des saints Mystères, y perpétuer l'adoration du plus auguste des Sacremens, terminer les différends, régler les familles, ériger un tribunal, propre à conserver la paix, à maintenir l'ordre, à arrêter les scandales; y laisser enfin une odeur de sainteté que l'on y respire encore.

Tels furent les premiers essais de son zéle, lorsqu'il étoit encore resserré par les bienséances de l'âge & de l'état. Que fit-il donc, dès qu'il eût trouvé le tems propre, & le champ libre, pour éclater, & se répandre? Ou plutôt que ne fit-il pas? L'éducation de la jeunesse fut la premiére carriére que lui ouvrit l'obéissance; carriére, qui pour être moins brillante aux yeux des hommes, en est d'autant plus méritoire aux yeux de Dieu, & plus estimable au jugement des Saints; parce qu'elle joint beaucoup de travail à peu d'éclat, & au désintéressement des Maîtres le salut des Disciples. Ce furent toujours là les deux attraits de Régis; jamais plus vif & plus ardent dans ses entrepriſes, que quand elles étoient également obscures & pénibles, utiles aux autres, & ingrates pour lui; c'étoit alors que son zéle, pur comme celui des Anges, Ministres de Dieu, & gardiens des hommes, toujours présens, & jamais sensibles, en prenoit aussi

l'activité. Avec quelle ardeur s'acquitat-il de ce charitable emploi, qui dans la conduite des enfans l'associoit aux Bienheureux Esprits! Il y fit visiblement tout ce qu'ils y font en secret. Rien n'échappe à leur protection; rien n'échappoit à sa vigilance. Vertus à former, vices à prévenir; mœurs à régler, naturel à polir; mauvaises habitudes à corriger, bonnes coutumes à établir; saintes pensées à suggérer, pieux sentimens à entretenir; esprit à éclairer, cœur à affermir; ames à sanctifier, corps même à guérir: car dès-lors il eut le don des miracles; & ses éléves l'eussent pris pour un Ange, s'il n'eût eu de plus que les Anges, le mérite de les instruire par ses actions & ses exemples: au moins le regardoient-ils tous comme un Saint, & l'Oracle de l'Eglise en le mettant au nombre des Saints, n'a fait que confirmer ce qu'avoit déja publié la voix des enfans, dont Dieu même prise si fort la loüange: *Ex ore infantium.* N'en est-ce pas une pour Régis, qu'on ait trouvé, pour ainsi dire, le procès de sa canonisation tout instruit dans le recueil qu'avoient fait de ses exemples ceux qui les avoient eu pour premiéres leçons dès l'âge le plus tendre? Bel âge pour le salut, âge fait pour la piété, & favorable à la vertu! Ne soyez point jaloux, si vous ne putes seul occuper le zéle d'un Ouvrier à qui vous avez rapporté de si soli- *Ps. 8. 3.*

des fruits, & rendu de si beaux témoignages. Seul au moins vous absorbates les premiéres & les plus belles années de sa vie, & vous futes toujours depuis un des principaux objets de ses soins. Mais Dieu l'appelloit à des conquêtes plus difficiles; & il y voloit avec ardeur. Une seule crainte parut la rallentir, celle du Sacerdoce. Sainte frayeur qui contrebalança quelque tems l'activité d'un Apôtre, également pénétré de respect pour le Corps & le Sang de Jesus-Christ, dont il devenoit par là le Dispensateur, & de zéle pour le salut & la sanctification des ames, dont il ne pouvoit être autrement le Médecin. L'obéissance le tira de ces perplexités, causées par le conflit de ses vertus. Semblables à ces orages que l'on voit se résoudre en pluies abondantes, ces agitations sacrées aboutirent enfin à des torrens de larmes, quand il fallut offrir à Dieu pour les hommes le prix de leur salut. Depuis ce moment heureux qui lui mit entre les mains la victime des ames, il brula plus que jamais de s'immoler pour elles, à son exemple.

Bien-tôt l'occasion s'en présenta, & il ne la laissa pas échapper. Un mal contagieux, tel qu'en envoie le Ciel dans sa colère, se répand dans la ville de Toulouse, & y fait de cruels ravages. L'on sçait assez les affreuses suites de ce terrible fleau de Dieu, & le triste abandon où il

réduit ceux qui en sont frappés. Se dévouer à leur service, c'est un sacrifice de charité comparable à celui de la foi. Regis le brigua, l'obtint, s'y signala, & s'il n'eut pas le bonheur qu'il desiroit d'y mourir comme martyr, à l'exemple de plusieurs de ses freres, il eut du moins la consolation de ne plus vivre que comme Apôtre. L'activité de son zéle le fit juger propre aux missions; la voix des peuples l'y appella; l'ordre de ses Supérieurs l'y appliqua; l'autorité des premiers Pasteurs l'y employa; & il répondit à toutes leurs intentions par une parfaite égalité de soins: autre vertu apostolique.

Regis étoit né dans des lieux qui depuis long-tems étoient le théâtre des guerres civiles, & que l'héréſie, cause de leurs fureurs, avoit pris pour asyle. Tous les maux qu'enfantent la licence effrénée des armes, & l'attachement opiniâtre de l'erreur, y étoient enracinés. L'aveuglement & l'ignorance, l'impiété & l'abomination, la débauche & l'impureté, l'impunité & la tolérance, l'endurcissement & l'inhumanité, y avoient réuni toutes les misères, & de l'ame, & du corps. Tout le pays n'étoit qu'un affreux assemblage de mauvais Catholiques & d'Hérétiques obstinés, de blasphémateurs impies & de sacriléges profanateurs, de concubinaires scandaleux & de pécheresses publiques, de timides Paſ-

teurs & de foibles Magiſtrats, de pauvres non ſecourus & de malades abandonnés; voilà l'état déplorable où ſe trouvoit ſa patrie, lorſqu'il y reçut ſa miſſion : voilà dans les bornes d'une ſeule Province le vaſte champ que le Ciel offrit à ſon zéle : voilà les beſoins preſſans entre leſquels il partagea ſes ſoins. Zélé médecin, il ſçut à chacun de ces maux apporter le reméde convenable, & s'y appliquer avec la même ardeur, que s'il n'eût point eu d'autre objet ni d'autre ouvrage. Pour diſſiper l'aveuglement & l'ignorance parmi le peuple, il employa la lumiére des vérités éternelles : elle brilloit ſeule dans ſes diſcours : leur netteté les rendoit intelligibles aux plus ſtupides, leur majeſté reſpectables aux plus critiques, leur ſolidité plauſibles aux plus opiniâtres, leur onction ſalutaires aux plus inſenſibles. Auſſi n'étoient-ils préparés que par la priére, ornés que par la ſainteté, ſoûtenus que par la grace, interrompus que par les ſanglots, applaudis que par les ſoûpirs, & ne finiſſoient jamais que par des converſions. Pour arrêter l'impiété des blaſphémateurs, & l'irréligion des profanateurs, il uſa de l'autorité du caractère ſacerdotal. Miniſtre de Dieu vivant, au récit de ſon Nom deshonoré, à la vûe de ſes autels mépriſés, il entroit dans une ſainte colère. Ses cheveux ſe hériſſoient, ſon viſage s'enflammoit, ſes yeux étinceloient, ſa bouche foudroyoit;

& ce feu divin, que ſon air, ſes regards, ſes paroles, portoient juſqu'au fonds des ames, devenoit un frein redoutable aux auteurs de ces abus ſacriléges. Il faiſoit plus; non content d'arrêter le cours de ces abominations, pour en détruire la ſource, il aſſembloit les chefs des profeſſions où elles regnoient le plus, & après les avoir attirés par des diſcours pathétiques; il les conduiſoit aux pieds du Sauveur, faire amende honorable, & s'engager par un ſerment ſolemnel, à ne jamais violer ni ſon ſaint Nom, ni ſon ſaint Temple, & à ne point ſouffrir qu'on les violât en leur préſence. Pour abolir le ſcandale des commerces infames, il eut recours aux voies de la ſéparation. Bon paſteur, il couroit après les brebis égarées, il les enlevoit aux loups raviſſeurs, il les mettoit en des lieux de ſûreté : & pour établir, pour fonder, pour entretenir, pour défendre ces lieux de refuge, il s'offroit aux traverſes & aux perſécutions en généreuſe victime. Pour exciter la vigilance des Paſteurs, & ranimer la vigueur des Magiſtrats, il ſe ſervoit des régles de la ſageſſe : il reſpectoit leurs dignités, il honoroit leurs perſonnes, il ménageoit leur réputation : mais par de reſpectueuſes remontrances, il les portoit à de vigoureuſes réſolutions : par des avis circonſpects, il leur inſpiroit dans leur devoir une fermeté inébranlable : & par le zéle

particulier qu'il témoignoit pour leur salut, il les engageoit à concourir au bien des ames : enfin pour secourir les malades & pour soulager les pauvres, il épuisa tous les ressorts de la charité. C'est dans ce seul exercice que son zéle, si j'ose ainsi parler, parut saintement partial. Il préfera toujours le soin des pauvres & des malades à tout autre soin : à l'égard des uns, il avoit pour maxime, qu'il valoit mieux se prêter aux besoins même supposés, que de se refuser à un seul véritable : & il disoit en faveur des autres, que le bien spirituel qu'on faisoit aux vivans, est toujours incertain ; mais que celui qu'on fait aux mourans, n'est plus sujet à l'inconstance. Sur ces principes, il n'étoit sorte d'indigence, ni genre de maladie qu'il n'assistât ; mais lorsque l'une & l'autre se trouvoient réunies, c'étoit-là où sa compassion le portoit, où sa tendresse l'attachoit, où sa charité l'exerçoit ; sans égard à la bassesse des fonctions, à l'infection des lieux, à la contagion des maux, à la difficulté des secours. Rien ne l'arrêtoit, quand il s'agissoit de ses chers Lazares. Il ne ménageoit ni son crédit auprès des hommes, ni son pouvoir auprès de Dieu, pour leur procurer jusqu'aux délices, & leur obtenir même des miracles. Tout lui étoit possible dans l'ardeur qu'il avoit de leur être utile à tous. Son zéle pour eux sçut se multiplier durant la vie, & se perpétuer même après la mort, par l'établissement de ces assemblées charitables, dévouées au service des pauvres, au soulagement des malades & à la sépulture des morts. Je parle dans une ville où l'on voit avec édification une semblable Société. Puisse la mémoire de ce zélé Missionnaire, instituteur de tant d'Associations salutaires aux misérables, réveiller la ferveur d'une si sainte institution. On ne peut mieux honorer les Saints qu'en les imitant, & le plus sûr moyen d'attirer leur protection, est de pratiquer leurs bonnes œuvres.

Il est surprenant que Regis ait pû fournir lui seul à tant d'occupations différentes ; aussi n'en vint-il à bout, que par une continuité de travaux égale à celle qu'on a toujours admirée dans les hommes apostoliques. De quarante-trois ans qu'il vécut il n'en passa que dix dans les missions : mais de ces dix années, tout fut employé sans réserve au salut des ames ; l'été à sanctifier les villes, l'hyver à parcourir les villages : le jour à régler les vivans, la nuit à disposer les moribonds : quelques heures à exhorter les pécheurs, le reste à écouter les pénitens. Le changement de ministère étoit l'unique distraction du Ministre : l'application du tribunal le délassoit du travail de la chaire : une mission succédoit à l'autre : le passage même qui en étoit l'interruption nécessaire, en de-

venoit la continuation édifiante. Juſques dans les voyages à pied, qui ſont par eux-mêmes une aſſez grande fatigue, Régis ſe ménageoit des momens pour inſtruire, & ſa route étoit gravée par la trace de la lumiére qu'il y laiſſoit. La foule qui ſuivoit le Miſſionnaire, & celle qui venoit au-devant de lui, formoient dans le chemin un nombreux Auditoire. Les Cantiques de piété qu'on y chantoit, les pratiques de dévotion qu'on y obſervoit, les larmes de componction qu'on y répandoit, n'étoient pas les ſeuls fruits de ces ſaints pélerinages. Les pauſes en étoient marquées par des Confeſſions; & pour terme ils avoient toujours l'adoration du Sauveur dans ſes ſacrés Tabernacles. Dans cet enchaînement continuel de travaux Apoſtoliques où étoit le tems que demandent les beſoins du corps? où étoit celui que dérobent les liaiſons du ſang? Celui-ci fut abſolument retranché comme inutile, & celui-là réduit au pur néceſſaire. Depuis que Régis eut quitté ſes parens, il lui fallut un ordre exprès pour les revoir; encore ne fut-ce que pour faire ſur leurs terres l'eſſai de ſon Apoſtolat. S'il les oublia depuis, il s'oublia encore plus lui-même. Sa nourriture ne fut plus que celle des plus pauvres, ſon ſommeil qu'un ſommeil interrompu, qui le laiſſoit toujours prêt à voler au ſecours des mourans; ſon repos, que celui

de l'oraiſon, à laquelle il donnoit ſouvent les nuits entiéres. C'étoit-là qu'il recevoit de Dieu ce qu'il communiquoit aux hommes, la lumiére & l'onction. C'étoit-là qu'il traitoit & de ſa propre perfection & du ſalut des autres; c'étoit-là qu'il prenoit de nouvelles forces pour agir.

Ne vous paroît-il pas déja un véritable Apôtre? puiſque ſelon la régle des premiers Apôtres, ſon tems étoit partagé entre l'oraiſon & la prédication: *Inſtantes orationi & miniſterio verbi.* Act. 6. 4. Cependant ces prémiéres vertus ne ſont que des diſpoſitions à de plus grandes. Outre celles qui ſont néceſſaires pour agir, il en faut pour ſouffrir. Et quelles vertus encore? Contentement dans les peines, complaiſance dans les opprobres, intrépidité dans les dangers, vertus Apoſtoliques, compagnes héroïques des miſſions de Régis.

Il falloit bien qu'il aimât à ſouffrir, pour ſe plaire à des miſſions ſi pénibles. Miſſions où rien n'étoit au goût de la nature; Miſſions, dont toutes les circonſtances étoient autant de mortifications; Miſſions, qui avoient pour objet l'inſtruction des pauvres, pour ſaiſon le cœur de l'hyver, pour ſtations les réduits des campagnes; encore préféroit-il les plus inacceſſibles aux plus commodes, dès qu'il y voyoit à faire un peu de fruit. Le ſéjour le plus dur pour lui l'attiroit toujours, à moins qu'il ne s'en offrît pour

le prochain de plus néceſſaire : & quand le zéle des ames ne contrebalançoit pas l'amour des ſouffrances, jamais il ne trouvoit plus de délices, qu'où il trouvoit plus de croix. Que ne puis-je ici vous faire un tableau racourci de ſes excurſions Evangéliques ! Que n'ai-je le ſecret de graver dans vos eſprits un plan général du Vivarais & du Vélay, avec les traits particuliers des voyages différens qu'il y fit toujours à pied. Vous verriez-là de vaſtes forêts qu'il traverſa ſouvent la nuit ſans aucun guide, dans des tems affreux, par des chemins impraticables, avec des peines extrêmes, pour aller prendre à la pointe du jour, non un peu de ſommeil & de repos, mais un autre travail & de nouvelles fatigues ; ici des rochers eſcarpés ſur leſquels il montoit en dépit des glaces, les rompant de ſes mains, les froiſſant de ſon corps, & ſe frayant ainſi le chemin à des habitations inabordables durant les frimats ; d'une part des vallées étroites & profondes, où ſurpris une fois par l'abondance des neiges il demeura enfermé l'eſpace de trois ſemaines, ſans d'autre couvert qu'une cabane déſerte, d'autre lit que la terre glacée, d'autre nourriture qu'un morceau de pain noir, juſqu'à ce que la fonte des neiges & la chûte des torrens vinſſent lui ouvrir un paſſage guère plus doux & plus facile que l'obſtacle qui le retenoit. D'autre part,

de hautes & rudes montagnes, où ſon pied venant un jour à gliſſer, & ſa jambe à ſe rompre, il eut le courage, ſoûtenu de ſon compagnon, de ſe traîner ainſi deux lieues entiéres juſqu'à la prochaine Egliſe, d'y ſatisfaire à la dévotion du peuple, avant que de ſonger à ſon propre ſoulagement ; d'y confeſſer tout le reſte du jour, malgré les douleurs les plus vives. Miracle de mortification héroïque, que Dieu récompenſa par le miracle d'une guériſon ſubite, ſans qu'il reſtât le moindre veſtige du mal. A la vûe de ces lieux affreux, au récit de ſes horribles peines ſi je pouvois ici vous les peindre avec leurs naïves couleurs, ne vous récrieriez-vous pas ? Eh ! que voit-on de plus dans le champ des Miſſions étrangères, & dans le cœur de leurs Apôtres, qu'un grand champ de ſouffrances, & un cœur encore plus grand pour s'y offrir ? Que ſeroit-ce, ſi à l'énumération des croix attachées aux miſſions de Régis, j'ajoûtois le détail des macérations qu'il exerça ſur lui même ? Mais je craindrois que ce qui ne put épuiſer ſa patience, ne révoltât d'abord votre délicateſſe, & que vous ne vous laſſaſſiez bien-tôt d'entendre ce qu'il ne ſe laſſa jamais de ſouffrir. Il me ſuffira de dire ce que le Comte de la Motte-Brion, après avoir ſuivi ce ſervent Miſſionnaire dans tout le cours de ſes Miſſions, a rapporté : Que ſa conſerva-

tion ſeule étoit un miracle ; que ce qu'il faiſoit & ce qu'il ſouffroit, étoit au-deſſus des forces de la nature, & qu'il n'y avoit qu'une vertu divine qui pût le ſoûtenir dans des travaux continuels, joints à de continuelles auſtérités.

Après tout, la mortification du corps & le contentement dans ſes peines n'eſt pas ce qui diſtingue le plus les hommes Apoſtoliques. Le trait le plus marqué dans leur hiſtoire, c'eſt la mortification d'eſprit & la complaiſance dans les opprobres. Car l'exercice de l'Apoſtolat n'eſt guère révéré qu'après la mort. Le zéle durant la vie le rend odieux aux libertins qui s'en voient attaqués, ſuſpect aux gens de bien qui craignent d'être trompés, mépriſable aux ſimples qui ne ſçavent pas le connoître, reſponſable aux Sages qui peuvent & qui doivent même l'éprouver. Tous conſpirent à l'humilier; les uns par antipathie, les autres par défiance ; ceux-ci par ignorance & ceux-là par néceſſité. Au milieu de toutes ces humiliantes contradictions, demeurer ferme dans la charité, dans l'humilité, dans le ſilence, dans la ſoumiſſion, c'eſt là le caractère des Apôtres, & ce fut celui de Régis. Combien de fois en butte aux outrages des blaſphémateurs, des impudiques & des profanateurs dont il étoit le fléau, l'a-t-on vû frappé d'un ſoufflet, préſenter ſans émotion l'autre joue, ſuivant à la lettre le précepte de l'Evangile; foulé aux pieds, ſe relever ſans indignation, recevant ce mauvais traitement comme un bon office ; traîné dans la fange, en ſortir ſans agitation, béniſſant le Sauveur de ſe voir revêtu de ſes livrées ? Combien de fois accuſé par des perſonnes de mérite & de vertu, de témérité dans ſes entrepriſes, de ſimplicité dans ſes diſcours, d'indiſcrétion dans ſon zéle, l'a-t-on remarqué dans ces occaſions garder un humble & religieux ſilence, ne parler que pour excuſer ſes accuſateurs, n'attendre que de Dieu ſa juſtification & ſa défenſe ? Combien de fois pourſuivi des enfans, hué des paſſans ; raillé de tout le peuple dans les charitables corvées qu'il faiſoit tous les jours pour les malades indigens, l'entendit-on répondre à ceux qui le blâmoient de donner de ces ſcénes publiques, qu'il ſe faiſoit également honneur & du ſervice des pauvres, & du mépris du monde ; que c'étoit un double gain de faire du bien & d'en retirer des affronts ; & que l'humiliation jointe à la charité, bien loin d'avilir, ſignaloit le caractère du Miniſtre de Jeſus-Chriſt? Mais ce qu'il y eut dans ſon humilité de plus héroïque, c'eſt que l'abjection lui plut, & qu'il la reçut également, de quelque part qu'elle vînt, de quelque nature qu'elle fût, quelqu'effet qu'elle pût produire. Que quelqu'un de

ceux qui tiennent ici-bas la place de Dieu & qui en font les fonctions, en éprouvant comme lui les Saints, s'opposât à son zéle, le réprimât, le retînt, comme s'il eût été trop impétueux & trop ardent, on voyoit alors ce zélé Missionnaire s'arrêter tout-à-coup au milieu de sa course, comme le soleil à la voix de Josué, ne se point refuser aux nuages sombres, où le Ciel vouloit qu'il demeurât caché, & souffrir sans la moindre résistance ces fâcheuses éclipses. Quelle autre preuve voudroit-on encore d'un zéle vraîment Apostolique?

L'intrépidité dans les dangers? personne n'en fit plus paroître que S. Régis; personne ne brava plus souvent la mort; personne ne se familiarisa plus avec elle: sans parler des maladies contagieuses qu'il affronta, des routes hasardeuses qu'il tenta, des nuits meurtriéres qu'il passa si souvent exposé à toutes les rigueurs de la saison la plus rude: qui peut compter tant d'autres dangers plus présens encore auxquels il s'exposa pour la gloire de Dieu & le salut des ames? Avec quelle ardeur courut-il, le Crucifix à la main au secours d'une Eglise près de Sommiéres, attaquée par des hérétiques, & défendue par les habitans! Arrête, s'écria-t-il au premier qui se présenta, arrête, sacrilége profanateur de la maison de ton Dieu! tu ne forcera son Temple, qu'en

marchant sur mon corps. Frappe, si tu l'oses, mais prens garde que Dieu ne venge sur l'heure ton attentat? Paroles qui saisirent de frayeur ces impies, & les mirent en fuite. Avec quel courage alla-t-il arracher une jeune orpheline des mains d'un illustre suborneur? Prêt à se voir frappé d'un coup mortel, très volontiers, dit-il, je répandrai mon sang pour cette brebis innocente que vous enlevez au bon Pasteur, qui s'est sacrifié pour elle. Résolution qui intimida l'impudence, & qui sauva la pudeur. Avec quelle fermeté se présenta-t-il à une troupe de jeunes débauchés qui en vouloient à sa vie, parce qu'il en vouloit à leurs débauches! Je sçai, leur dit-il en les abordant, je sçai le dessein qui vous améne: ce qui m'effraie, ce n'est point la mort où j'aspire, c'est l'état où vous êtes. Que ne puis-je vous en retirer aux dépens de mon sang! Générosité qui toucha ces scélérats, & qui de ses ennemis en fit ses Disciples.

Je ne finirois pas, si je voulois rapporter tous les différens dangers où le zéle des ames l'engagea par charité, & d'où la protection de Dieu le sauva par miracle; en sorte qu'on peut dire de ce bienheureux ce que saint Cyprien a dit d'un autre Saint: Que si la Providence ne l'a pas honoré de la couronne du martyre, elle lui a fourni toutes les occasions de la mériter: *Coronâ martyrii non meritò ca-*

ruit. C'eſt l'unique endroit de ſa vie que nous ne pouvons imiter. Nous n'avons ni les mêmes extrémités à craindre, ni les mêmes riſques à courir; mais nous avons les mêmes conquêtes à faire, & les mêmes victoires à remporter. Notre Miniſtère dans l'Egliſe & votre condition dans le monde nous ouvrent une carriére à peu près ſemblable à la ſienne. Par-tout, ſans ſortir de ſa ſphère, on trouve des vicieux à corriger, des néceſſiteux à ſoulager, des foibles à fortifier, des fidéles à édifier, des critiques à ſupporter, des ennemis même à aimer. Ce n'eſt donc point un modéle indifférent pour nous, que cette activité de zéle, cette égalité de ſoins, cette continuité de travaux, ce contentement dans les peines, cette complaiſance dans les opprobres, cette fermeté même dans les perſecutions; ce ſont là les exercices qui ont élevé Régis à un ſi haut dégré de ſainteté. C'eſt par-là que ſes miſſions dans leurs entrepriſes, ſans avoir l'affreux appareil des Miſſions étrangères, en ont eu les plus héroïques vertus. Vous l'avez vû: voyons comme ſes Miſſions dans leurs ſuccès, ſans avoir le brillant éclat des Miſſions étrangères, en ont eû les plus rares prodiges: ſeconde partie de ce Diſcours.

II. PART. DEs Royaumes idolâtres, réduits au culte du vrai Dieu, des Nations infideles

ſoumiſes au joug de la Foi, de nouveaux mondes ouverts à l'Evangile & conquis à Jeſus-Chriſt, voilà les exploits Apoſtoliques que l'on admire, & qui nous donnent de la vénération pour ceux qui ont contribué à leurs commencemens, ou qui travaillent encore à leurs progrès. Le Miſſionnaire dont je fais l'éloge, n'eut point de ces éclatans ſuccès. Son zéle ſe vit borné à de moindres conquêtes; & lorſqu'à ce grand jour, dans l'aſſemblée de l'Univers, les Apôtres, ſelon les promeſſes de leur divin maître, paroîtront à la tête des Etats & des Empires qu'ils ont rangés ſous ſes loix, l'on ne verra à la ſuite de Régis que quelques Villes & quelques Bourgs qu'il a fait rentrer dans le ſein de l'Egliſe & dans la voie du ſalut. Mais je ſoûtiens que dans les limites étroites de ſon Apoſtolat, la vertu d'en-haut s'eſt déployée, comme dans les plus grands accroiſſemens de l'Egliſe. Je prétends vous y faire remarquer tous les traits divins qui vous frappent ailleurs le plus: & je dis que ſes Miſſions dans leurs ſuccès, ſans avoir le brillant éclat des Miſſions étrangères, en ont eû les plus rares prodiges, ſoit dans l'ordre de la grace, ſoit dans l'ordre de la nature.

Au ſeul nom de prodiges, je ne doute pas que pluſieurs ne ſe révoltent ou ne ſe préoccupent. Nous vivons dans un ſiécle d'eſprits forts, qui ont de la peine à ſouf-

frir tout ce qui tient de l'admirable ; qui se font un honneur de rejetter comme fabuleux ce que les autres se font une religion de reconnoître pour véritable, & qui pour éviter la confusion d'être trompés en croyant trop, pensent que le secret est de ne rien croire de tous les nouveaux miracles. Le bras du Tout-puissant est-il donc raccourci ? Ne donnons rien au mensonge, mais n'ôtons rien à la vérité. L'une & l'autre extrémité est également préjudiciable. La crédulité dans les faits douteux fait triompher le libertin, & l'incrédulité dans les faits avérés scandalise le fidéle. Crier miracle où il n'y en a peut-être point, c'est donner aveuglément dans les visions des hommes : mais vouloir aussi qu'il n'y ait plus de miracles, c'est s'élever visiblement contre les œuvres de Dieu. Le juste milieu qu'il faut prendre dans cette multitude de merveilles qu'on entend proclamer, est de ne pas légérement les croire, & de ne pas opiniâtrément les combattre ; d'examiner le dégré qu'elles ont de crédibilité, de suspendre son jugement sur ce qui n'est pas suffisamment prouvé, & de rendre hommage à ce qu'on voit soûtenu de preuves incontestables. Or tels sont les prodiges dont Dieu a autorisé la mission, & attesté la sainteté du Missionnaire que nous honorons.

Prodiges dans l'ordre de la grace : esprits convaincus, cœurs convertis, mœurs réformées ; ce sont-là des effets de la grace, qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître pour des miracles, quand les changemens sont prompts, que les moyens sont foibles, & que les suites sont durables. La promptitude des changemens, la foiblesse des moyens, la durée des suites, sont donc les trois caractères visibles des prodiges dans l'ordre de la grace ; caractères qui ne nous permettent pas de douter que la mission de Régis n'ait été l'ouvrage de Dieu.

Quel changement plus subit & plus prompt que celui du Vivarais entier, sanctifié dès les premiéres excursions de cet homme Apostolique ? Ce n'étoit point un de ces changemens usités par tant d'exemples, qu'ils font douter si la nature y a moins de part que la grace. Il s'agissoit de rappeller au goût de la vertu, à l'amour de la soumission, au zéle de la Foi, des ames endurcies à l'iniquité, aguerries à la révolte, asservies au fanatisme : quoi de plus rare ? Ce n'étoit point un de ces changemens facilités par l'affoiblissement des obstacles qu'il y avoit à vaincre : il falloit braver tous les efforts de l'héréſie, qui depuis cinquante ans travailloit avec ardeur à établir dans ces malheureuses Contrées sa demeure, à s'y assûrer un asyle, à s'y faire un retranchement impénétrable : quoi de plus diffi-

cile ? Ce n'étoit point un de ces changemens préparés par la ſucceſſion des tems qui amènent tout. Il n'y avoit encore que trois années que la Religion dans le ſoulévement avoit eſſuyé une ſanglante perſécution. Les Monaſtères brûlés ou abattus, les Egliſes détruites ou pillées, les Autels profanés ou démolis, étaloient l'affreux ſpectacle de mille ſacriléges tout récens : quoi de plus oppoſé ? Ce n'étoit point un de ces changemens commencés par la diſpoſition des eſprits qui viennent enfin à ſe reconnoître. Ils étoient aigris plus que jamais par le reſſentiment de la punition. Le déſir de ſe venger, l'envie de ſe faire craindre, la honte de céder, ne leur inſpiroient que la fureur & la rage : quoi de moins favorable ? Ce n'étoit point un de ces changemens ménagés par l'entremiſe de ceux qui y étoient le plus intéreſſés. Depuis qu'Eucher de Saint Vital, Evêque de Viviers, avoit été chaſſé de ſon ſiége, ſon ſucceſſeur content de l'avoir recouvré, ne ſongeoit qu'à s'y maintenir, & n'oſoit ſeulement tenter la viſite de ſon Diocèſe, loin d'en entreprendre la réforme : quoi de plus déſeſpéré ? Il ſe fit cependant ce changement inopiné, dès que Régis parut. C'étoit-là, Seigneur, le moment de ſes miſéricordes : c'étoit-là le Miniſtre de vos triomphes. A ſa vûe, la rébellion ſe diſſipe, le vice tombe, l'héréſie ſe rend, la pureté

de la doctrine ſe rétablit, la piété des ſentimens ſe renouvelle, la ſainteté des mœurs refleurit. Ce zéle Miſſionnaire ne fait point de pas ſans faire des changemens. Par-tout où il ſe montre, la lumiére ſuccéde aux ténébres, l'ordre aux déréglemens, & la plus pure vertu aux plus grands crimes. Le Vivarais ne ſe reconnoît plus ; il eſt étonné de ſe trouver en moins de rien rempli de zélés Catholiques, de pénitens ſincères, & de Chrétiens fervens. Quoi de plus divin qu'une pareille révolution ? Quel prodige de grace de voir ces bêtes féroces, qui ravageoient depuis ſi long-tems l'héritage du Seigneur, après avoir ceſſé d'être hommes, devenir tout-à-coup des Anges ; s'aſſembler en foule dans ces ſaints lieux qu'ils avoient déſolés ; louer à l'envi ce ſacré nom qu'ils avoient tant de fois blaſphémé ; adorer tour à tour ces divins Myſtères qu'ils avoient foulés aux pieds ; célébrer avec pompe ces jours de fêtes qu'ils avoient fait ceſſer ; rechercher avec ferveur cet adorable Sacrifice qu'ils avoient voulu enſevelir ſous les ruines de ſes Autels, & coopérer avec zéle à ces graces du Sacerdoce, qu'ils avoient tâché d'éteindre dans le ſang de leurs Prêtres !

Quelle merveille ! de ne plus lire dans ces yeux cruels, où étoient peints à toute heure le vol, le meurtre, le viol, l'incendie, que les traits les plus marqués de la

douceur, de la charité, de la modeſtie, de la piété chrétienne ; de les remarquer plus frappés de la terreur des jugemens de Dieu, qu'ils ne l'avoient paru de la crainte des châtimens des hommes ; de les obſerver baignés d'autant de pleurs qu'ils en avoient fait répandre ; de les contempler auſſi pénétrés de leur ſainte triſteſſe, qu'ils avoient été attachés à leurs ſatisfactions criminelles. Quel miracle ! de n'entendre parler que de reſtitutions entiéres, de réconciliations ſincères, de réparations complettes, de retraites volontaires, de jeûnes auſtères, d'aumônes abondantes, en un mot, de fruits de pénitence, où tout retentiſſoit auparavant d'uſurpations, de querelles, de médiſances, d'infamies, de débauches, d'uſure, en un mot, du débordement de toutes les paſſions ; d'en être réduit à douter des témoignages publics, & à vouloir être le témoin oculaire de la vérité, comme le voulut être l'Evêque de Viviers, de n'oſer preſque en croire ſes propres yeux, & de ne pouvoir revenir de l'étonnement d'une ſi prompte réforme, comme n'en revinrent jamais les Paſteurs particuliers de ces lieux. Voilà les prodiges qui ſignalerent les travaux de ce ſaint Miſſionnaire ; voilà les bénédictions qui engagerent en dix années cinq Diocèſes différens à ſe le diſputer ; Montpellier, Niſmes, Valence, Viviers, & le Puy. Voilà les ſuccès

cès qui l'ont fait juſtement regarder comme un véritable Apôtre, c'eſt-à-dire, comme un homme puiſſant en œuvres : *Potens opere.* Act. 7. 22.

Mais quels moyens employa-t-il pour de ſi grandes & de ſi ſubites converſions ? Les moyens les plus foibles. Autre caractère des prodiges de la grace. Se peut-il faire en effet ſans miracle, que la ſeule préſence d'un ſimple Miſſionnaire opére ce que n'avoient pû perſuader les paroles les plus touchantes ; que la ſeule parole achéve ce que n'avoient pu commencer les plus ſçavantes inſtructions ; & que ſa ſeule inſtruction gagne ce que n'avoient pu obtenir les ames les plus puiſſantes ? Autant de traits miraculeux de cette grace victorieuſe, qui ne l'abandonna jamais dans le cours de ſes Miſſions. Dans les mœurs il y a des déſordres qu'il eſt naturellement impoſſible d'arrêter tout-à-coup, ſur-tout parmi le menu peuple. Le défaut d'éducation, dont il n'a nul principe, l'engourdiſſement de la raiſon, dont il fait peu d'uſage, l'impétuoſité de la paſſion, dont il ſuit les caprices, quand l'habitude s'y joint, le rendent ſourd aux plus vives remontrances. Rien de plus incorrigible qu'un débauché groſſier & brutal. Tels furent une infinité de pécheurs, perſécuteurs d'abord de Régis, mais bientôt ſes admirateurs. Leur coutume étoit de répondre

aux exhortations par des insultes, aux avis par des menaces, aux réprimandes par des coups. Régis ne fit que les souffrir, & se taire ; & les voilà fondans en larmes, prosternés à ses pieds, soumis à sa conduite. N'est-ce pas là un plus grand prodige que de guérir sur le champ, comme il fit tant de fois, des maladies incurables, par la seule invocation du nom de Jesus-Christ. Dans l'erreur il y a des esprits qu'il est moralement impossible de ramener si vîte, sur-tout parmi le sexe. La curiosité qu'il suit volontiers pour guide, les préventions qu'il prend aisément pour évidence, la réforme qu'il embrasse indifféremment pour Evangile, la cabale qu'il adopte aveuglément pour Religion, quand la vertu s'en mêle, le rendent inébranlable aux raisons les plus fortes. Point d'esprit moins réversible qu'une pieuse hérétique, ou une dévote séduite. Ainsi le reconnut entre plusieurs autres, une Dame illustre par sa naissance, & son mérite ; jusques-là, long-tems la gloire, mais enfin le désespoir du Calvinisme. Tous les raisonnemens des plus fameux Docteurs, des plus habiles Théologiens, des plus sçavans Controversistes, faisoient moins d'impression sur elle, que les applaudissemens du parti, dont elle étoit l'idole. Régis ne fit que la voir, & lui parler, & elle se dément, elle chancelle, elle se rend à ses premiéres paroles. N'est-

ce pas là une merveille bien plus rare que celle qui lui fut familiére, d'éclairer des aveugles, par la vertu du signe de la Croix.

Enfin, dans la révolte il y a des cœurs qu'il est humainement impossible de promptement fléchir, sur-tout parmi des hommes nés & nourris dans les fureurs de la guerre. L'amour de la liberté qui leur est naturel, la haine de la contrainte qu'ils ne peuvent souffrir, un fonds de mauvaise volonté toujours prête à éclater, quand l'intérêt survient, les rendent inflexibles à l'obéissance. Nuls sujets plus indisciplinables, qu'un reste de mutins mal domptés. C'est ce que fit voir la Ville de Privas, jusques-là l'émule, & dans peu le modéle des Cevennes. Louis XIII. en personne, l'assiégea, la prit, la rasa : mais il ne put la soumettre. Il fallut que le ménagement prît la place de la rigueur. Régis ne fit qu'y venir, & y prêcher, & cette tumultueuse Babylone devient une Jérusalem paisible. N'est-ce pas là un miracle plus surprenant, que de chasser les démons, comme il les chassa par la force des exorcismes de l'Eglise ? Vous me direz sans doute que ces moyens si foibles en apparence, étoient soûtenus d'exemples puissans. J'en conviens : mais quels étoient-ils donc ces exemples ? N'étoit-ce pas ceux dont j'ai déja fait le détail ? Exemples de pauvreté évangélique, d'hu-

milité chrétienne, de soûmission religieuse. Considérez bien la nature de ces saints exercices ; opposez-leur le caractère de ceux qu'ils ont, je ne dis pas à la longue édifiés, mais sur le champ réformés ; l'obstination de leurs esprits, l'esclavage de leurs cœurs, la corruption de leurs mœurs ; & vous avouerez que de si grandes vertus étoient étrangement déplacées parmi de si grands vices ; que bien loin d'être des engagemens & des moyens d'une prompte conversion, ils en devoient être naturellement des retardemens & des obstacles ; & qu'il faut nécessairement dire des Missions de Régis, ce qu'on a dit des Missions des plus grands Apôtres, que le doigt de Dieu étoit là, & que de pareils chefs-d'œuvres ne pouvoient venir que de sa main toute-puissante : *A Domino factum est istud, & est mirabile in oculis nostris.* Ps. 117. 23.

La durée des suites en est une derniére preuve ; troisiéme caractère des prodiges de la grace. Toute plante que n'a pas plantée le Dieu du Ciel dans la terre des Elus, est bien-tôt arrachée ; & tout édifice qu'il n'a pas posé lui-même sur la pierre ferme de son Eglise, est bien vîte abattu. Ce n'a pas été là le sort des ouvrages de Régis. Pour vous en convaincre, je ne rapporterai pas ce qu'ont attesté des personnes dignes de foi, que d'un si grand nombre de femmes débauchées qu'il

a retirées du crime, il n'y en a presque point qui n'ait vécu depuis dans une retraite continuelle, & dans une ferveur persévérante. Je ne ferai pas valoir ce qu'on a remarqué long-tems après sa mort, que des pécheurs publics dont il avoit fait des Pénitens exemplaires, venoient encore tous les ans à son tombeau, ranimer leurs soupirs, & renouveller leurs larmes. Je ne recueillerai pas ce qu'on admire dans ces dépositions juridiques, si glorieuses à sa mémoire ; que dans un âge avancé des éléves de l'héréſie le reconnoissent pour leur Maître dans la Foi, protestent de n'avoir pas même été tentés de douter depuis ses instructions, & se disent dans la disposition de donner pour elle & leurs biens, & leurs vies. Laissons ces témoignages étrangers ; venons à ce que nous avons nous-mêmes entendu, lû & vû de nos jours, dans la persécution des Cevennes, où se sont trouvés ces généreux Fidéles, qui dans ce dernier siécle, ont arrosé l'Eglise de leur sang, & qui l'ont couverte de leurs plaies. N'est-ce pas dans ces mêmes lieux où Régis avoit ramené la Foi Catholique, où se sont formés ces zélés Pasteurs, qui se sont laissé égorger à la garde de leur troupeau, & qui Prêtres & victimes tout à la fois, ont mêlé dans le même sacrifice leur sang au Sang du Sauveur ? N'est-ce pas dans ces mêmes Temples où Régis avoit rallu-

mé le feu ſacré du zéle apoſtolique, où ſe ſont ſignalées ces meres chrétiennes, qui après avoir accoutumé leurs enfans par mille feintes réitérées, à l'aſpect de la mort, ont eu enfin la gloire qu'elles déſiroient, de ſouffrir en elles & en eux un double martyre? N'eſt-ce pas dans ces mêmes chaumiéres que Régis avoit embraſées de l'amour divin, où ſe ſont élevées ces Vierges ſaintes, qui préférant la pudeur à la vie, ont eu le courage de reprocher en face aux impies leur impiété, afin d'amortir leur lubricité en irritant leur fureur? N'eſt-ce pas dans ces mêmes campagnes, où Régis avoit répandu l'odeur de la pureté angélique? Tous ces Héros récens, & toutes ces nouvelles Héroïnes ſont ſortis d'un peuple fraîchement imbu des leçons de Régis, & tout plein encore de ſes exemples? Recueillez, peuple reconnoiſſant, recueillez ces palmes & ces Couronnes cinquante ans après que votre Apôtre en a jetté les ſemences; recueillez-les pour les offrir par ſes mains à Dieu, comme autant de miracles de graces, dont il a autoriſé ſa Miſſion divine.

Serons-nous après cela ſurpris qu'il ait atteſté la ſainteté du Miſſionnaire par tant de prodiges dans l'ordre de la nature? Les uns coûtent bien moins à Dieu que les autres. Auſſi n'entreprendrai-je point ici d'en détailler le nombre, ni d'en van-

ter la grandeur. Je me contenterai d'en rapporter en peu de mots les preuves, afin de ne laiſſer ſur ce point aucun doute à l'incrédulité. Prodiges dans l'ordre de la nature: maux guéris, biens procurés, événemens prédits; prodiges dont on ne peut douter quand les faits ſont notoires, que les témoins ſont différens, & que les témoignages ſont authentiques. La notoriété des faits, la diverſité des témoins, l'authenticité des témoignages, ſont donc les trois preuves évidentes des prodiges dans l'ordre de la nature: preuves qui doivent achever de vous convaincre que Régis a été véritablement un homme de Dieu: *Homo Dei.*

Quoi de plus hautement publié, par exemple, & de plus univerſellement reconnu, que la multiplication miraculeuſe qu'il fit juſqu'à trois fois en faveur des Pauvres, à la vûe de toute la ville du Pui, étonnée de ce prodige? L'extrême diſette de bled qui déſoloit toute la Province, & qui redoubloit la vigilance des Magiſtrats, l'affreuſe multitude des indigens dont Régis lui ſeul s'étoit chargé, & qui attiroit l'attention du public, l'inviſible fécondité de ce grenier qui ſe vuidoit ſans s'épuiſer, & qui ſe rempliſſoit ſans qu'il y entrât un ſeul grain de nouveau; l'inquiétude & l'admiration ſucceſſive de la dépoſitaire qui venoit ſouvent au ſaint homme crier famine, & qui retrouvoit

la même abondance à son retour; la confiance inébranlable de ce nouveau Joseph, qui sur le fonds de la Providence, après une provision modique, contre les lumiéres de tous les Sages à qui son entreprise parut une folie, ne cessa de pourvoir à tous les besoins de cette Egypte famélique; ce sont-là autant de circonstances que personne n'ignora, ni ne put ignorer durant une année entiére que ce miracle subsista. En vain l'opiniâtre incrédulité voudroit-elle revenir contre un fait que la voie publique attesta, contre lequel nul ne s'inscrivit en faux, & dont l'humilité même de Régis ne put se défendre que par le silence & la fuite.

Quoi de plus public & de plus avéré que le pressentiment qu'il eut & la prédiction qu'il fit de sa mort? Il étoit alors à la fleur de son âge & dans le fort de ses Missions; & contre sa coûtume il en interrompit le cours, pour venir par une retraite de quelques jours, se disposer à ce jugement redoutable même aux plus grands Saints. Nulle atteinte de mal, nulle apparence de danger, nul présage de mort: cependant il dit à ses amis & à ses freres le dernier adieu; il leur annonce sa fin prochaine, il en marque même le tems assez court: d'où le sçavoit-il, que de Dieu? Pouvoit-il prévoir que retournant à sa Mission vers la Fête de Noël, surpris par la nuit, égaré par le hasard, ou plûtôt

par un ordre de la Providence, il seroit obligé tout dégouttant de sueur, de se retirer, comme Jesus naissant, au refus de tout hospice, dans une espéce d'étable, afin que, selon ses plus ardens désirs, il reçût la mort où son Sauveur avoit pris pour lui la vie? Miraculeuse circonstance qui charma ses douleurs, & soûtint encore ses forces dans le ministère Evangélique, dont il ne quitta l'exercice que pour rendre entre les mains de Jesus & de Marie les derniers soupirs. Quand il n'auroit fait d'autres miracles ni prédit d'autres événemens que ceux dont je viens de parler, n'en seroit-ce pas assez pour qu'on le regardât comme un Thaumaturge & un Prophéte?

Quoi de plus examiné & de mieux prouvé entre mille autres guérisons, que celle qui se fit à son tombeau peu de tems après sa mort? Ce n'étoit pas un simple mal, c'en étoit plusieurs compliqués. L'aveuglement étoit le moindre. Toute la Ville de Vanose qui vit partir pour son vœu ce cadavre vivant, crut qu'il alloit à son propre sépulchre prendre place, & non pas à celui d'un autre chercher la santé. Les intéressés s'y opposerent, les incrédules en rirent, les indifférens même en eurent pitié. Mais quelle fut leur surprise, quand après neuf jours à peine écoulés, ils le virent reparoître sain & sauf, reproduit, pour ainsi dire, & ranimé!

Ce ne ſont pas là de ces merveilles anciennes, ſecrétes, éloignées, où l'on puiſſe dire que l'obſcurité des choſes, la diſtance des lieux, l'éloignement des tems ſoient favorables à ceux qui voudroient en impoſer. Celles-ci ſe ſont faites en préſence d'un grand peuple, près de nous, & de nos jours. Quoi de plus capable d'inſpirer, ſurtout en France, de la vénération pour cet homme de miracles que la notoriété de ces faits publics !

La diverſité des témoins, autre preuve des prodiges dans l'ordre de la nature. Ce ne ſont pas ſeulement les ignorans & les ſimples qui atteſtent ces miracles : leurs atteſtations ſeroient peu d'impreſſion. On eſt eloquent à exagérer ce feu de perſuaſion & cette impétuoſité de foi qui leur fait ſouvent voir ce qu'ils ne voient pas ; ce ſont auſſi les Grands & les Sçavans du ſiécle. Ce nouveau Bienheureux compte déja une infinité de nobles & d'illuſtres cliens. Il ſemble que comme durant ſa vie les Villes le diſputoient aux Campagnes pour Apôtre, de même après ſa mort, tout enſeveli quil eſt parmi les pauvres, les riches le leur diſputent encore pour bienfaiteur. Ce ne ſont pas ſeulement des Catholiques qui les préconiſent ces miracles : on pourroit croire que l'envie de venger la Foi dans un pays où elle a reçu tant d'outrages, leur a fait imaginer des miracles où il n'y en a pas, en faveur de

celui qui en a été comme le pere ; ce ſont des hérétiques même de profeſſion. La force de la vérité leur a arraché la condamnation authentique de l'héréſie, en leur arrachant la confirmation juridique des prodiges opérés au tombeau du Miſſionnaire Catholique ; & la Providence a permis qu'après avoir hautement déclaré qu'ils ſe convertiroient, s'ils les voyoient ces prodiges, ils aient pourtant ſigné qu'ils les ont vûs, & ne ſe ſoient pas convertis, afin que le témoignage de leur plume ennemie ne pût être douteux.

Enfin, ce ne ſont pas ſeulement les lieux de ſa naiſſance, de ſes travaux & de ſa mort qui publient ſes miracles ; peut-être viendroit-il en penſée qu'ils ſont trop prévenus de ſa ſainteté, ou trop intéreſſés à ſa gloire ; ce ſont les quatres parties du monde. Je ne ſçai par quel miracle plus grand qu'aucun de ceux dont on lui fait honneur, l'univers entier dépoſe en ſa faveur, & prétend avoir reſſenti de toutes parts des effets de ſon crédit auprès de Dieu. Son nom a pénétré par-tout où a pénétré l'Evangile. Il n'eſt point de Nation qui n'ait envoyé au Bourg obſcur où ſon corps repoſe un tribut de reconnoiſſance, & toutes les langues ont déja célébré ſes bienfaits. Que peut répondre l'incrédulité à une conviction ſi manifeſte? Quelques particuliers peuvent aiſément ſe porter à en tromper quelqu'autres : il

se peut faire même que plusieurs se laissent quelque tems ébloüir & surprendre ; mais il n'est pas possible que la multitude conspire à accréditer inutilement le mensonge & à embrasser aveuglément l'erreur. Cet état est trop violent à la conscience & trop contraire à la raison, pour être si universel & si durable. Que peut-elle exiger de plus, pour s'assûrer de la vérité de ces miracles ? L'authenticité des témoignages ; & c'est par où je finis.

Dans le culte comme dans le dogme, ce que le Chef & le corps des Pasteurs ont décidé, doit être regardé comme le jugement infaillible de l'Eglise. Or voilà ce qui autorise la solemnité qui nous assemble. Vingt-deux Prélats, Archevêques & Evêques du Languedoc, exposent que Dieu a fait naître parmi eux un homme Apostolique, doüé du don des miracles ; ils se félicitent avec le Prophéte de ce que le désert refleurit de jour en jour, comme le lys, par le concours des fidéles charmés des merveilles qui s'y opèrent ; ils assûrent qu'ils sont tous témoins qu'au tombeau de Régis, les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent, & que le bruit de ces merveilles s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre. Ils protestent qu'il n'est plus en leur pouvoir d'empêcher qu'on ne lui rende les honneurs qui ne sont dûs qu'aux Saints ; & que les

peuples s'imaginent que ceux qui s'y opposent, obéissent moins aux ordres de l'Eglise, qu'ils ne résistent à la volonté de Dieu : ce sont leurs propres paroles. Le souverain Pontise, après un examen canonique, déclare qu'il est bien juste que les fidéles s'empressent d'honorer ceux que Dieu couronne dans le Ciel d'une félicité immortelle, & dont il atteste la sainteté sur la terre par les miracles qui suivent leur mort. Il reconnoît que parmi ces hommes illustres, la grace de Jesus-Christ a fait éclater partout la gloire de ce nouveau disciple de sa compagnie, & il consent qu'on lui rende tous les honneurs qu'on rend aux Bienheureux préconisés par l'oracle de l'Eglise : c'est le précis de son Décret.

C'est donc l'Eglise universelle, mes Freres, qui dans cet homme miraculeux vous offre un puissant Protecteur. Adressez-vous à lui pour obtenir l'abondance des bénédictions spirituelles. Ce sont-là les miracles qui vous intéressent le plus. Nous ne vous blâmerons point d'y recourir dans vos afflictions temporelles. La nature souffrante cherche dans le Ciel de nouveaux consolateurs. Outre les secours qu'on en attend, la piéte même autorise à glorifier ceux que Dieu glorifie, en confiant les besoins de la vie, à qui, pour les soulager, il confie son pouvoir. Mais souvenez-vous que le Saint que nous in-

voquons, n'a pas eu moins d'empire sur les ames que sur les corps ; qu'il a fait encore de plus grands prodiges dans l'ordre de la grace que dans l'ordre de la nature ; & qu'il a du moins autant été l'attrait des pécheurs & le guide des pénitens, que le pere des pauvres & l'asyle des affligés. Mettez donc surtout en œuvre ce don précieux qu'il a eu d'éclairer les esprits, de toucher les cœurs & de changer les mœurs : prenez-le pour médiateur de la miséricorde, encore plus que de la puissance divine ; & dans l'inévitable nécessité des maux de la vie, demandez-lui indifféremment qu'il vous obtienne, ou le miracle de votre délivrance, ou le miracle de votre patience, & ne l'intéressez absolument qu'au soin de votre salut. Je vous le souhaitte.

PANEGYRIQUE DE SAINT LOUIS.

Sanctimonia & magnificentia in sanctificatione ejus.

La sainteté & la grandeur concourent également à sa gloire. Au Pseaume 95.

S'IL faut qu'il y ait de la sainteté & de la grandeur dans le culte de Dieu, afin qu'il y ait quelque sorte de proportion entre le service que l'on rend, & le Maître que l'on sert ; on ne peut disconvenir que c'est principalement aux Monarques qu'il appartient de servir Dieu, comme il veut être servi ; & de lui rendre un culte qui lui plaise. Leurs hommages sont & plus nobles & plus purs que ceux des autres hommes ; plus nobles, parce que leurs personnes étant plus élevées, leurs respects sont aussi plus éclatans ; plus purs, parce que leur volonté étant plus indépendante, leur soumission est aussi plus méritoire. D'ailleurs ayant plus reçû de Dieu, ils sont en état de lui rendre davantage ; & comme ils ont plus de bien & de pouvoir, ils ont les occa-

sions & les moyens de lui offrir de plus précieuses victimes, & de lui faire de plus grands sacrifices.

Mais quel Roi s'acquitta jamais mieux de ce devoir, & rendit à Dieu un culte & plus noble & plus saint tout à la fois que le grand & pieux Monarque, dont j'entreprends l'éloge, & dont nous honorons aujourd'hui la mémoire? Monarque qui sembla n'être élevé sur le premier Thrône du monde, que pour rendre la piété plus éclatante; & n'avoir reçû de Dieu le Sceptre & la Couronne de France, que pour lui en faire un continuel hommage, comme au Souverain de l'univers. Monarque qui ne parut être sur la tête des autres hommes, que pour leur servir de modéle; & pour leur apprendre par sa soumission à révérer la majesté de celui qui regne sur les Rois. Monarque qui ne se regarda sur la terre comme l'image vivante de la grandeur de Dieu, que pour faire respecter son nom; comme le Dépositaire de son autorité, que pour faire observer ses loix; comme le Ministre de ses vengeances, que pour punir ses offenses; comme le Dispensateur de ses trésors, que pour répandre ses bienfaits; comme le Chef de son peuple, que pour le rendre heureux & saint; comme le Fils-aîné de son Eglise, que pour en soûtenir les intérêts; enfin, comme le premier Roi de la Chrétienté, que pour être l'Apôtre de la

Religion, le Martyr du zéle, & la victime de la Foi.

C'est ce sacré mêlange de grandeur & de sainteté qui a paru dans toute la conduite de saint Louis, & que je vais vous exposer comme son vrai caractère. Caractère qui tout admirable qu'il est, n'en est pas moins imitable aux grands & aux petits, aux riches & aux pauvres, aux heureux & aux affligés. Saint Louis regne encore après sa mort sur ses sujets, & leur fait à tous la loi par son exemple.

A son seul nom, je ne doute pas que vous n'applaudissiez d'abord, pauvres & affligés, vous, dont il fut toujours, & dont il est encore aujourd'hui le Patron & le Pere. Mais pensez-vous que ce soit là le seul endroit qui doive vous intéresser à sa mémoire? Vous y trouverez bien d'autres sujets de consolations. Vous y apprendrez que votre état est proprement le nœud de cette heureuse alliance de la grandeur & de la sainteté qui fait l'admiration de tous les siécles; que l'on n'y entre qu'à proportion qu'on se rapproche de votre condition; qu'il faut être saintement pauvres & chrétiennement affligés, pour être héroïquement saints & glorieusement prédestinés; que les imitateurs de S. Louis doivent non-seulement vous aimer comme lui; mais encore, à son exemple, vous devenir semblables; c'est-à-dire, dévots, humbles, patiens, mortifiés, simples, in-

nocens, soumis, & toujours résignés à la divine Providence; & que par conséquent si les grands se sanctifient avec plus d'éclat, vous avez, pour vous sanctifier, bien plus de facilités, & beaucoup moins d'obstacles.

Pour vous, riches & puissans du siécle, vous y reconnoîtrez que c'est à tort que vous vous plaignez des oppositions de votre état à la sainteté; que si elles sont grandes, elles ne sont pas insurmontables, & qu'il y a même dans ces empêchemens trop réels d'inestimables avantages pour qui sçait en profiter. Ne dites donc plus, pour vous disculper, que ceux qui tiennent comme vous, les premiers rangs dans le monde, ne peuvent prétendre aux plus hauts rangs parmi les Saints.

Saint Louis n'a-t-il pas été tout ensemble & un grand Roi, & un grand Saint? je dis plus: s'il n'eût été un grand Roi, seroit-il un si grand Saint? & s'il n'eût été un grand Saint, auroit-il été un si grand Monarque? Deux paradoxes apparens que j'entreprends de justifier par le détail de sa vie. Vous y verrez les vertus chrétiennes honorées par les qualités royales; c'est la premiére Partie: & les qualités royales sanctifiées par les vertus chrétiennes: c'est la seconde Partie de ce Discours.

Pour mériter votre attention, il suffit

que ce soit l'éloge d'un des plus grands Saints, & d'un des plus grands Rois de France. Mais pour le rendre utile à votre sanctification, j'ai besoin du secours de cette Vierge incomparable, que la Sainteté même a choisie pour sa Mere; & que la France reconnoît pour sa Reine. Disons lui donc, *Ave.*

I. PART.

IL y a bien de la différence entre un grand Roi, & un Roi saint. Pour mériter le nom de Grand, il faut un Monarque qui se distingue par toutes les qualités royales; qui puisse étendre ses vûes au-dehors, & veiller à la sûreté de ses Etats; & qui sçache aussi se renfermer au-dedans, & descendre dans les détails de tout son Royaume; qui excelle dans la guerre, & qui cultive la paix; qui commande avec autorité, & qui se fasse obéir avec douceur; qui établisse parmi ses sujets l'empire de la justice, & le regne de l'abondance. C'est en cela que consiste la grandeur du Monarque; mais ce n'est pas là ce qui fait sa sainteté.

Pour mériter le nom de Saint, il faut de plus qu'il posséde toutes les vertus chrétiennes; une piété sincère, une humilité profonde, une charité parfaite, une austérité exemplaire. Il faut que, malgré tous les plus grands obstacles, dans l'embarras des affaires politiques, il s'attache à s'unir étroitement à Dieu; que dans l'é-

lévation du plus haut rang, il n'ait de mépris que pour lui-même ; que, dans l'usage du pouvoir absolu, il aime à faire indifféremment du bien à tous, même à ceux qui l'offensent ; & que, dans l'affluence de tous les plaisirs, il s'étudie à se mortifier sans cesse.

Caractère de sainteté d'autant plus héroïque & plus glorieux à la Religion, qu'on l'y a jugé long-tems impossible. Au moins étoit-ce le sentiment de Tertullien, deux cents ans après la naissance du Christianisme ; que si jamais les Césars devenoient Chrétiens, ils cesseroient d'être Césars ; ou que si les Chrétiens devenoient Césars, ils cesseroient d'être Chrétiens. L'expérience a fait voir le contraire : & saint Louis en est un illustre exemple. Il a sçu réunir dans sa personne & tout ce qui fait les grands Rois, & tout ce qui fait les grands Saints, mais avec un accord & une égalité qui, sans effacer les qualités royales, a honoré, j'ose le dire, les vertus chrétiennes.

En effet les mêmes vertus n'ont point par-tout le même éclat. La piété dans une vie tranquille, l'humilité dans une médiocre condition, la charité dans une honnête fortune, l'austérité dans un état pénible, passent pour des mérites demi-volontaires & demi-forcés, pour des vertus de bienséance & de nécessité ; & n'ont que peu de part à l'estime & à l'approbation générale. Placez-les à la Cour ; mettez-les sur le Thrône ; donnez-leur en main le sceptre & les rênes de l'Etat ; c'est là qu'elles paroîtront dans tout leur jour ; & qu'elles forceront les esprits les plus aveugles & les plus critiques à leur rendre le tribut d'honneur qui leur est dû. Un Monarque, modéle de dévotion & de piété dans le plus grand tumulte ; de modestie & d'humilité dans la plus haute élévation ; de charité & d'indulgence dans l'autorité suprême ; d'austérité & de mortification au milieu des délices de la Cour ; voilà proprement le chef-d'œuvre de la grace, voilà la gloire de la Religion, voilà le grand miracle du Christianisme, que saint Louis a fait éclater dans tout le cours de sa vie. Reprenons par ordre chaque article.

Monarque d'abord, modéle de dévotion & de piété dans le plus grand tumulte des affaires du monde : premier caractère de la sainteté de saint Louis.

Jamais regne ne fut plus agité, ni moins paisible que le sien. Il se vit obligé dès sa plus tendre jeunesse, d'avoir les armes à la main, pour défendre les droits de sa Couronne. Sa minorité traversée par les Princes ses voisins, & par les plus puissans Seigneurs de son Royaume, fut comme le présage de tout le reste de sa vie ; vie à la vérité illustre & glorieuse, mais vie laborieuse & pénible, tissue d'allarmes

& de dangers. Pour se faire jour à travers tous ces obstacles, & pour en sortir vainqueur, comme il en sortit tant de fois, quel travail, quelle vigilance, quelle application ne lui fallut-il pas ?

Il eut à appaiser les mécontentemens de Philippe son oncle, Comte de Boulogne ; à fixer l'inconstance de Thibaut, Comte de Champagne ; à réprimer les factions de Robert, Comte de Dreux ; à soûtenir les efforts de Hugues, Comte de la Marche ; à vaincre l'opiniâtreté de Raymond, Comte de Toulouse ; à s'opposer à l'invasion des Anglois ; à arrêter les incursions des Albigeois ; en un mot, à triompher d'une multitude prodigieuse de voisins jaloux, de mortels ennemis, & de sujets rébelles.

Le Royaume pacifié au-dehors, il fallut le régler au-dedans. Les Loix depuis long-tems étoient sans vigueur, les mœurs sans discipline, la licence sans frein, la justice sans intégrité, l'innocence sans appui, & les cœurs sans humanité. L'usure, le duel, le blasphême, la simonie, la fraude, la vengeance, & la violence sembloient en France des maux invétérés & incurables, qui jusques-là avoient inutilement épuisé l'attention, & rebuté même le zéle de nos Rois.

Ces désordres domestiques furent-ils enfin corrigés par ses soins infatigables ; vinrent alors les guerres étrangères : guerres saintes, à la vérité, dans leurs motifs, mais onéreuses dans leurs entreprises, & malheureuses dans leurs succès. Lever de puissantes armées, & les faire passer au-delà des mers ; former des siéges, & livrer des batailles ; voir les victoires s'évanoüir, & se changer en disgraces : ô Dieu ! quel regne ! & quel destin ! Telle fut toute la vie de notre incomparable Monarque.

Au milieu de tant de soins accablans, la piété fut toujours le premier objet de ses soins. Il la fit monter sur son Thrône ; il la fit asseoir sur son Lit de Justice ; il la fit paroître à la tête de son Camp ; il voulut qu'elle l'investît dans son Palais ; qu'elle présidât à ses conseils ; qu'elle conduisît ses entreprises ; qu'elle réglât ses démarches ; en un mot, qu'elle fût aussi maîtresse, & plus maîtresse que lui-même : puisqu'en lui soûmettant tout ce qu'il avoit de puissance, il se fit le premier de ses sujets.

Gloire en soit à Dieu, & après Dieu, à cette pieuse & édifiante Reine, qui jetta de bonne heure dans l'ame du jeune Louis ces semences héréditaires de piété & de religion, dont elle ne cessoit de lui donner l'exemple ; qui eut moins à cœur d'en faire un grand Prince, que d'en faire un grand Saint ; & qui pour cela lui fit comprendre de bonne heure, que les Rois sont indignes de regner, s'ils ne sont d'a-

bord regner Dieu avec eux, & sur eux-mêmes. Telles furent ses premiéres leçons. Instructions bien différentes de celles de ces parens peu chrétiens, qui ont plus de soin d'élever leurs enfans dans la science du monde, que dans la science du salut. La Reine Blanche, persuadée que la crainte du Seigneur est le fondement de la grandeur, & le commencement de la sagesse, prit à tâche de graver dans le cœur de son fils la Loi divine qu'il devoit observer, avant que de remettre en ses mains le sceptre royal qu'il devoit porter; & de lui apprendre à fléchir & à trembler lui-même aux pieds des Autels, avant que de faire fléchir, & trembler les hommes aux pieds du Thrône. Vertueuse Princesse, vos saintes leçons furent écoutées; & le regne de votre fils fut véritablement le regne de la piété.

Piété publique & déclarée. Le seul titre qu'il prit de Louis de Poissy, lieu de son baptême, préférablement à tant d'autres titres attachés à sa naissance, ou dûs à ses victoires, montre assez qu'il faisoit plus d'état des biens spirituels, que de tous les avantages temporels; qu'il aimoit mieux être enfant de Dieu & de l'Eglise, que Roi de France; & qu'il préféroit la grace d'une naissance chrétienne à tous les droits sacrés de la majesté royale.

Piété exemplaire & édifiante. Quel spectacle

tacle pour tous les Grands, que S. Louis dans le lieu saint, & durant nos adorables mystères! Là, dans l'appareil de sa majesté, son respect profond aprenoit aux courtisans combien l'autel est plus respectable que le thrône; & ce que sont devant ce Dieu caché ces dieux visibles dont ils font leurs idoles. Là, dans l'accablement des soins de la royauté, son assistance réguliére faisoit voir aux gens occupés, combien le service de Dieu est plus important que le gouvernement du monde entier; & ce que sont les plus grandes affaires des hommes au prix de l'unique affaire du Chrétien. Là, dans la prospérité, comme dans l'adversité, son attention, son ardeur toujours nouvelle à prier, montroit aux heureux du siécle, combien les graces du salut sont infiniment plus précieuses que toutes les autres graces; & ce qu'il y a de distance du bonheur du tems au bonheur de l'éternité.

Piété stable & solide. Ce n'étoit point sur des lueurs fugitives ni sur des sensibilités passagères, qu'il régloit les mouvemens de sa dévotion; mais sur les vûes fixes & sur les sentimens invariables de sa foi. Foi si ferme & si indépendante de l'impression des sens, qu'une apparition miraculeuse de Jesus-Christ dans une hostie visiblement transformée aux yeux de tous les assistans, ne put le résoudre, pour l'y voir, à faire un seul pas; parce que, di-

soit-il, il le voyoit tous les jours par les yeux de la Foi aussi sûrement, que les Anges qui le voient face à face.

Piété pure & irréprochable. La vie sainte qu'il menoit fut toujours une expression fidéle de sa religion. Les yeux les plus perçans n'y purent jamais découvrir le moindre écart. Et malgré toutes les tentations du monde réunies & rassemblées à la Cour, il sçut conserver jusqu'au dernier soupir la fleur précieuse de sa premiére innocence. Thrésor! hélas! bien rare parmi les Grands du siécle. Aussi avoit-il toujours présente à l'esprit cette premiére leçon de la piété chrétienne, qu'il avoit sucée, pour ainsi dire, avec le lait de sa mere : plûtôt la mort que la moindre tache : *potiùs mori quàm fœdari.*

Piété agissante & efficace. Elle ne se borna pas à former dans son esprit de beaux projets ; elle ne s'arrêta pas à faire naître dans son cœur de bons désirs ; elle ne se contenta pas même de le porter à quelques œuvres saintes. Elle animoit toutes ses actions ; elle l'affectionnoit à tous les devoirs ; elle l'intéressoit à tout ce qui l'intéressoit elle-même. S'il songeoit à désarmer & à se concilier ses ennemis, il s'attachoit encore plus à les convertir & à les gagner à Dieu. S'il travailloit à policer son royaume, & à en retrancher les abus, il s'employoit encore mieux à purger le sanctuaire, & à en bannir le sacrilége. S'il

proscrivit l'usure, il extermina la simonie. S'il eut toujours soin de donner de bons juges à son peuple, & de s'assûrer de la probité de ceux qu'il élevoit aux charges publiques, il n'omit rien pour choisir de dignes ministres à l'Eglise, sans avoir d'autre égard dans la distribution des bénéfices qu'au seul mérite. Convaincu de cette maxime si sage de saint Augustin : que la dévotion des Princes est différente de celle des sujets ; & que la piété royale consiste à faire le bien qui ne peut être fait que par les Rois : *in hoc serviunt Domino reges, cùm ea faciunt quæ non possunt facere, nisi reges.* *August. Ep. 202.*

Pieté ferme & vigoureuse. Rien n'étoit capable de l'ébranler, quand il s'agissoit de la gloire de Dieu. Que ne dut pas coûter à ce Monarque, le plus clément de tous les Monarques du monde, le supplice rigoureux qu'il ordonna contre les blasphémateurs. On sçait combien de fois on le sollicita d'en commuer, ou d'en modérer la peine, du moins en faveur de quelques illustres coupables. Mais l'on sçait aussi ce qu'il répondit à ces sollicitations mondainement officieuses & politiquement charitables. Je voudrois de bon cœur, disoit-il, que l'on me perçât la langue à moi-même avec le fer & le feu, si je pouvois obtenir à ce prix, qu'aucune langue ne blasphémât jamais le saint nom de Dieu.

Enfin piété tendre & affectueuse. Sainte Chapelle de son palais, monument éternel de sa piété, & fidéle témoin de sa ferveur ! dans ces heures si chères qu'il passoit réguliérement chaque nuit aux pieds de son Sauveur, combien de fois l'entendîtes-vous s'écrier, rampant sur la terre baignée de ses pleurs & échauffée de ses soupirs : O, mon Dieu ! que j'aime & que je cherche ; jusques à quand vous refuserez-vous donc à mes impatiens désirs ! ou montrez-vous à moi, ou faites-moi mourir afin que je vous voie. J'entends votre voix qui m'appelle. Je sens votre présence qui m'attire. Je cours à l'odeur de vos divines vertus ; & je ne puis vous contempler vous-même dans ce lieu de banniſſement & d'exil. Ames bienheureuſes, qui joüiſſez de la félicité que j'eſpère ! vous ne ſentez pas le tourment que je reſſens, de poſſéder dans le monde tout ce que je ne déſire pas, & d'être privé du ſeul bien que je déſire. C'étoit-là le ſujet ordinaire de ſes méditations & de ſes priéres en ce ſaint lieu, dit un hiſtorien de ſa vie. Quel exemple pour vous, Grands du monde, qui prétendez que les occupations du ſiécle tariſſent les ſentimens, diſſipent l'eſprit, deſſéchent le cœur, abſorbent le tems de la priére, nuiſent en un mot aux devoirs de la Religion & aux exercices de la piété ! quel exemple, dis-je, pour vous, que celui d'un Monarque plein de dévo-

tion & de piété dans l'embarras continuel de tout un Royaume !

Monarque, modéle le plus admirable de modeſtie & d'humilité dans l'élévation du premier rang ; ſecond caractère de la ſainteté de ſaint Louis.

La modeſtie & l'humilité ſont toujours de belles vertus, quelque part qu'elles ſe trouvent : & il faut bien, dit S. Bernard, que ce ſoient des vertus honorables, puiſque la vanité même & l'orgueil s'en parent ſouvent & s'en font honneur. Mais il faut avouer auſſi, ajoûte ce Pere, qu'elles ont je ne ſçai quoi de plus grand dans les Grands du monde : qu'elles empruntent un nouveau luſtre de l'éclat qui les environne ; & que ſi on les reſpecte dans la médiocrité, & juſques dans la baſſeſſe, on les admire dans la ſupériorité du mérite & dans l'élévation du rang. Or quel Prince fut jamais plus grand & plus élevé que le ſaint Monarque, dont je fais ici l'éloge ? Grand & élevé, non ſeulement par le rang qu'il tenoit de ſa naiſſance, mais beaucoup plus encore par ſa réputation & ſa gloire. Il étoit né Roi ; &, ce qui eſt bien plus glorieux, il fut jugé digne de l'être. Son mérite lui fit des ſujets, hors même de ſes états. Ce ne ſont point de faits douteux dans nos Hiſtoires, que l'offre que les Chrétiens lui firent de l'Empire, durant le cours de ſes victoires ; & que le choix que les Sarraſins en voulurent faire pour leur

Bernard. de grad. humil. 6. 9.

Empereur même après sa défaite. Comme si le monde entier réuni en sa faveur, eût prononcé d'un commun accord, que c'étoit trop peu d'une couronne pour tant de royales vertus. Cependant quel Prince fut jamais plus modeste & plus humble? N'en jugeons point, si vous le voulez, par l'indifférence qu'il témoigna pour de si flatteuses distinctions; par le soin qu'il prit alors lui-même de faire graver l'histoire de ses désastres avec cette inscription si modeste: Louis captif pour le nom du Seigneur; par la simplicité qu'il conserva toujours dans ses habits hors des cérémonies publiques; par les humbles exemples qu'il donna tant de fois aux yeux de sa cour & à la tête de ses armées, de s'abaisser aux pieds des pauvres, de panser de ses propres mains les plaies de ses soldats, de rendre aux mourans & aux morts, dans des tems de peste, les derniers services. Ce sont-là des pratiques d'humilité, toujours respectables, sur-tout dans un grand Roi; mais qui peuvent après-tout être communes à l'humilité feinte & à l'humilité véritable. On peut par honneur refuser des honneurs offerts; fouler aux pieds le faste par un autre faste; par grandeur d'ame descendre quelquefois du faîte de la grandeur, & avouer dans sa vie quelque petit foible connu, par un foible beaucoup plus grand, mais plus caché aux yeux des hommes. Deux caractères inimitables à l'orgueil ont signalé dans S. Louis l'humilité, & l'on fait regarder comme une des plus belles vertus des Monarques. La haine de la flatterie, & l'amour de la vérité: c'est à ce prix qu'il mit toujours & sa faveur & sa confiance. Miracle, s'écrioit autrefois S. Ambroise dans un pareil sujet; miracle: un Roi puissant n'a pas voulu qu'on le flattât, & a souffert même qu'on le reprît. Miracle: un Roi guerrier a distingué les amis de la vérité des ennemis de sa personne. Miracle: un Roi victorieux a couronné toutes ses victoires par la victoire de la vaine gloire & de l'orgueil: *ille regio clarus imperio, cùm corriperetur, non infremuit.* Il parloit, à la vérité, d'un grand Prince, mais aussi d'un grand pécheur. S. Louis aussi grand que David, étoit plus irréprochable. Cependant il disoit tous les jours comme lui: *Corripiet me justus in misericordia, & increpabit me.... oleum autem peccatoris non impinguet caput meum.* Qu'on me reprenne, j'y consens, je le désire même; je prendrai toujours les avis pour des bienfaits: mais loin de moi ces funestes enchanteurs, dont la voix flatteuse empoisonne les cœurs des Princes ennivrés de l'encens qu'on leur donne. La vérité & la justice rougissent de leurs applaudissemens, & démentent leurs éloges. Grand Roi, grand guerrier, grand conquérant, tant qu'on voudra: je ne dois point oublier que je ne suis de- Ps. 140. 4. 5.

vant Dieu qu'un ſerviteur inutile ; trop heureux, s'il veut bien agréer ſes foibles ſervices ; que le premier tout au plus de ſes ſujets, qui doit être le plus ſoumis à ſes ordres ; qu'une vile créature, qui n'eût jamais rien été, ſi ſa main toute-puiſſante ne l'eût tiré du néant comme les autres ; qu'un malheureux pécheur, objet éternel de ſa diſgrace, ſi Jeſus-Chriſt ne l'ût racheté de ſon ſang. Voilà toute l'idée qu'il avoit de ſes grandeurs. Voilà les titres qu'il falloit lui donner pour lui plaire.

Mais ſi S. Louis haïſſoit la flatterie, & s'il fuyoit les flatteurs, c'étoit principalement en matiére de conſcience. Il vouloit qu'on lui repréſentât ſes devoirs, & qu'on lui remontrât ſes défauts dans toute leur rigueur : & s'il s'appercevoit qu'on le ménageât ſur ces deux points, c'en étoit aſſez pour qu'il eût recours à d'autres guides, qui euſſent plus de lumiére, plus de droiture, ou plus de courage. Ces lâches complaiſances & ces tempéramens dangereux, dont on ſe ſert quelquefois par reſpect avec les Grands, pour leur adoucir les remontrances, & les leur rendre plus ſupportables, n'étoient point de ſon goût. La vérité la plus amère étoit toujours pour lui la plus aimable ; & c'étoit lui faire ſa cour, que de lui découvrir les moindres négligences qui pouvoient ſe gliſſer dans le gouvernement de ſon peuple, ou lui échaper dans ſa conduite particuliére.

Pouvoit-il mettre plus bas l'orgueil, que de le faire ainſi ramper aux pieds de ſes cenſeurs les plus ſévéres ? Mais pouvoit-il porter plus haut l'humilité, que de la faire ainſi regner ſur une tête couronnée & triomphante ? Monarque, modéle admirable de modeſtie & d'humilité, au plus haut rang d'élévation & de grandeur.

Monarque, modéle encore parfait de charité & d'indulgence dans l'exercice du pouvoir abſolu & ſouverain : troiſiéme caractére de la ſainteté de S. Louis.

La bonté, diſoit un Ancien, s'allie rarement avec la puiſſance. Les meilleurs Souverains n'ont pas toujours été les plus abſolus ; & les Rois les plus abſolus n'ont pas toujours été les plus populaires. Saint Louis fut également, & le maître, & le pere de ſon peuple ; le maître par ſon autorité, & le pere par ſa charité. C'eſt ce qu'il ſeroit inutile de prouver. Ce n'eſt que ſous ces deux qualités que toute la France l'aime encore & le révére. Mais ce qui eſt eſſentiel à mon ſujet, & utile à votre inſtruction, c'eſt que, comme ſaint Louis ſe ſervit de la charité pour tempérer l'autorité & la rendre plus aimable, il ſe ſervit auſſi de l'autorité pour honorer la charité & la rendre plus reſpectable. Car il employa l'autorité ſouveraine à épurer, à régler, à perpétuer la charité chrétienne. Trois caractéres de charité qui l'ont rendu dans cette vertu le modé-

le de tous les tems & de toutes les conditions.

Saint Louis employa ſon autorité à épurer ſa charité, en purgeant d'abord de toute dette de juſtice le fond qu'il deſtinoit aux œuvres de miſéricorde ; regardant comme autant d'œuvres d'iniquité les libéralités qu'on fait aux dépens de ce qu'on doit aux autres. Pour cela ne fit-il pas publier un édit, par lequel il permit ; que dis-je ? par lequel il ordonna de ſe plaindre de toutes les injuſtices qui s'étoient pû gliſſer ſous ſon regne. Non content d'avoir ſatisfait à l'équité pour lui-même, ne travailla-t-il pas à y ſatisfaire pour ſes ancêtres ? & ſans craindre de troubler leurs cendres, ou plûtôt ne ſongeant qu'à acquitter leurs ames, ne répara-t-il pas, autant qu'il put, tous les torts qu'avoient cauſés de leur tems les malheurs publics dont ils avoient été les auteurs forcés, ou plûtôt les victimes innocentes ? Dans les conteſtations inſéparables de ces ſortes de diſcuſſions, ne fut-il pas le premier à prononcer contre ſes droits, pour peu qu'ils lui paruſſent douteux ? & ſouvent ſeul de ſon avis, ne décida-t-il pas au préjudice de ſes intérêts en faveur de ceux de ſon peuple ? Qu'il ſeroit à ſouhaiter, je ne dis pas ſeulement pour le bien des pauvres, mais encore plus pour le ſalut des riches de nos jours, que chacun d'eux imitât cet exemple ;

qu'il voulut ainſi remonter à l'origine de ſes richeſſes, porter la ſonde juſqu'au premier fondement de la fortune, ne pas tant appréhender de faire le procès à la mémoire de ſes peres, & ne plus ſe repoſer ſur une bonne foi ſuſpecte, qui ne peut jamais tenir lieu devant Dieu de preſcription juſte & légitime, mais plûtôt d'uſurpation aveugle & volontaire.

La matiére de la charité étant ainſi bien épurée, S. Louis ſe ſervit encore de ſon autorité pour régler ſur elle l'étendue de ſes bienfaits : c'eſt-à-dire, qu'autant qu'il compta d'hommes qui lui devoient fidélité & obéiſſance, autant en compta-t-il auxquels il devoit aſſiſtance & protection : qu'il ne crut pas ſes ſujets nés pour lui, mais qu'il ſe crut né pour ſes ſujets ; & que juge équitable de ſes devoirs, il ne regarda jamais la ſouveraineté, toute abſolue qu'elle eſt, que comme un véritable miniſtère redevable à tous ceux qui en dépendent.

De-là que dut-il arriver, & qu'arriva-t-il en effet ? que durant tout le cours de ſon regne il arrêta le cours des larmes en France, hors les larmes que la France répandit plus d'une fois pour lui : que de ſon tems, quoiqu'il y eût bien des malheurs, il n'y eut point de miſérables ; qu'il n'y eut au contraire ſorte de beſoin, eſpéce de néceſſité, genre d'affliction dans tout le reſſort de ſon royaume, qui ne reſ-

sentît les effets de sa charité : qu'ainsi parmi les richesses il ne fut riche que pour les pauvres ; qu'il ne s'estima jamais que l'œconome des biens qu'il possédoit ; & que laissant à Dieu la gloire de les lui avoir donnés, à son peuple l'utilité de les partager, il ne se réserva jamais que le seul plaisir de les distribuer : plaisir bien pur & bien digne d'une ame héroïque & chrétienne, que celui de faire des heureux ! mais plaisir bien peu goûté de la plûpart des Grands du monde, qui n'en trouvent d'ordinaire aujourd'hui qu'à la table, au théâtre & au jeu ; sans parler d'autres plaisirs encore plus criminels qui en les perdant les déshonorent.

Enfin S. Louis, après avoir réglé sa charité sur son pouvoir, se servit encore de ce pouvoir pour perpétuer sa charité & la rendre durable. Il n'en resserra pas le regne dans le sien ; il voulut qu'elle eût des sujets, lorsqu'il ne pourroit plus en avoir lui-même. Il lui assûra dans l'avenir, par des établissemens solides, des indigens qu'elle pût nourrir ; de orphelins qu'elle pût élever ; des malades qu'elle pût guérir ; des aveugles qu'elle pût conduire ; des incurables qu'elle pût consoler ; des vierges qu'elle pût mettre hors d'atteinte du danger ; des pécheresses qu'elle pût retirer du désordre. C'est ainsi qu'après l'avoir faite par ses restitutions la réparatrice des siécles passés, par ses

profusions la bienfaitrice des tems présens, il l'établit encore par ses fondations la Reine de la postérité la plus réculée.

Après cela faut-il s'étonner si la charité ainsi honorée par S. Louis, honora S. Louis à son tour ; si elle le fit non-seulement respecter, mais adorer de tout son peuple. L'Ecriture rapporte que Salomon, pour se concilier le respect & la bienveillance de ses sujets, fit graver au tour de son char pour devise : Amour, & Charité : & qu'il composa ces deux mots de pierres si précieuses & si brillantes, qu'on les eût prises pour des lettres de flammes.

Saint Louis n'eut pas besoin d'un semblable appareil. Il n'avoit qu'à paroître. L'amour vigilant de pere, & la charité de mere pour tout son peuple brilloient sur son front ; & lui attiroient de tous ceux qui le voyoient, les vœux & les hommages. Aussi sa garde lui fut-elle toujours inutile, soit pour veiller à sa sûreté personnelle, soit pour faire honneur à la majesté royale. Souvent sur un thrône de gazon, & sous un dais de feuillage dans les allées de Vincennes, il portoit des Arrêts autant & plus respectés, que s'il les eût prononcés parmi les fleurs de Lis, & sur son Lit de Justice. Digne récompense d'un Monarque, modéle parfait de charité & d'indulgence dans l'usage de l'autorité souveraine.

Enfin, Monarque, modéle inimitable

d'austérité & de mortification au milieu des délices de la Cour. Quatriéme caractère de la sainteté de saint Louis.

La Cour, dit Jesus-Christ, fut toujours le séjour privilégié des plaisirs : *Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus Regum sunt.* C'est là que se rassemblent toutes les joies du monde, aussi-bien que toutes les douceurs de la vie ; les peines qui y naissent, sont des peines d'esprit causées par les passions du cœur ; on veut que les satisfactions des sens les adoucissent, & les charment, au lieu qu'elles les entretiennent & les irritent. L'austérité en est bannie, peu séante, dit-on, à des Grands, que leur naissance, que leur éducation, que leur rang, & leur caractère obligent à vivre autrement que le commun des hommes : comme s'il y avoit dans le Christianisme deux Evangiles différens ; l'un austère & pénible pour le peuple ; l'autre commode & facile pour les Grands ! La mortification y est interdite, trop nuisible, à ce qu'on prétend, à des santés précieuses à l'Etat, & nécessaires au bien public : comme si l'intérêt d'un Etat Chrétien ne demandoit pas en tout genre de vertu de grands exemples ; & qu'il ne fût pas du bien public que ceux qui sont d'ordinaire de grands pécheurs, fassent aussi profession d'être d'austères pénitens ! Les jeûnes & les abstinences y sont tout au plus regardées comme de simples cérémonies légales, susceptibles de dispenses favorables qu'ils accordent aux moindres raisons, ou plûtôt aux moindres prétextes que l'amour-propre invente sans peine, & qu'une complaisance servile approuve sans remords. Raisons imaginaires ! spécieux prétextes ! vous serez à jamais confondus par les macérations effrayantes du plus saint de nos Monarques. Malgré vous, & vos approbateurs, l'austérité regnera dans son Palais. La mortification exercera sur lui ses rigueurs. Les abstinences & les jeûnes exténueront son corps, usé déja par les fatigues de la guerre. Son sang même sera prodigué à la pénitence, & arrosera sa pourpre royale. Cette Couronne d'épines, l'objet de sa vénération & de sa tendresse, fleurira parmi les Lis, & imprimera sur sa chair innocente les sacrés stigmates du Sauveur du monde. Et lui-même enfin, au milieu des délices de la Cour, sera comme une victime environnée de fleurs, pour être offerte avec plus de pompe en sacrifice. Quel exemple pour les Grands ! Mais quelle leçon redoutable pour le peuple ! Car si ce saint Roi, austère & mortifié dans le sein des plaisirs, a fait l'apologie de la sévérité évangélique, & l'éloge de la mortification chrétienne ; ne sera-t-il pas à la fin des siécles pour tous ses sujets la censure de leur sensualité, & la condamnation de leur délicatesse ? Ecoutez ce ter-

Matt. 11. 8.

rible oracle, qui semble contredire les paroles de l'Evangile, mais qui en renferme le véritable sens; & ne le laissez jamais échapper de vos esprits. Non, ce ne sera pas la Reine du Midi, qui s'élévera contre vous au Jugement de Dieu; comme l'a dit J. C. contre les Juifs : *Regina austri surget in judicio.* Dieu vous réserve à vous autres, Chrétiens, & François, un plus glorieux Défenseur de l'austérité de sa Loi, & un Juge plus sévère de la molleſſe de vos mœurs. Ce sera votre Roi même, dont vous honorez aujourd'hui la mémoire, & dont vous redouterez alors la présence. Eh! quoi? vous dira Dieu, en le mettant avec vous en paralléle : quoi? un Roi, sur le thrône, dans la pourpre, à la cour, où les aises, les douceurs, les délices de la vie semblent être autorisées par les bienséances de la condition, a porté la haire, endossé le cilice, pratiqué les autres austérités du cloître; & des particuliers, comme vous, confondus parmi le peuple, à qui ils devoient l'exemple, & dans une vie privée n'ont pas voulu s'assujettir aux observances les plus communes du Christianisme, & se sont soustraits aux mortifications les plus usitées dans l'Eglise! Quoi? un Roi irreprochable dans sa vie, qui conserva jusqu'à la mort la grace de son Baptême, s'est condamné lui-même à toutes les rigueurs que lui inspiroient ma crainte &

Matt. 12. 42.

mon amour; & des pécheurs, comme vous, chargés de crimes, se sont révoltés contre les moindres châtimens, que leur ménageoit ma tendresse & ma miséricorde, pour échange de l'enfer! Quoi? un Roi élevé dès l'enfance dans l'horreur du péché, & consommé dans la pratique de la vertu, a toujours pris les plus austères préservatifs contre le vice; & de tardifs pénitens, comme vous, tout pleins encore de leurs mauvais penchans & de leurs vicieuses habitudes, ont refusé de fuir les plaisirs dangereux, ont recherché encore les amorces & les attraits les plus flatteurs! quelle honte, & quel reproche! & qu'opposer à un si éclatant modéle? Achevons d'en recueillir les principaux traits : & après avoir vû dans saint Louis les vertus chrétiennes honorées par les qualités royales; voyons-y les qualités royales sanctifiées par les vertus chrétiennes : c'est le sujet de ma seconde Partie.

II. PART.

C'EST une ancienne injure que l'on a faite de tout tems à la vrai Religion, & qu'on lui fait encore de nos jours, de supposer que les vertus qui sont les grands Saints, nuisent aux qualités qui font les grands hommes : que la douceur, par exemple, énerve la valeur; que la droiture s'oppose à la politique; que le désintéressement empêche les conquêtes; &

que l'humilité ravale la grandeur. Ce ſont là de ces contradictions apparentes de mœurs, que les preuves évidentes des faits détruiſent. Il ne faut que conſulter dans la vie des Saints les plus fameux exemples ; ils nous forceront de convenir que, bien loin que le grand Saint nuiſe au grand homme, il le perfectionne à coup ſûr, en même tems qu'il le ſanctifie. Mais pour détruire entiérement le faux préjugé qui bleſſe le Chriſtianiſme, & qui lui fait injure ; pour établir la vérité contraire, qui lui fait honneur, & qui lui rend juſtice : je ne veux aujourd'hui que le caractère de ſaint Louis, tel que nous le repréſente l'hiſtoire de ſa vie : guerrier ſans animoſité, politique ſans artifice, conquérant ſans intérêt, héros ſans foibleſſe. Mettons chacun de ces traits dans tout ſon jour. Il n'en eſt pas un ſeul qui ne fourniſſe matiére au plus grand & au plus ſaint Panégyrique.

De l'aveu de tous les Hiſtoriens, ſa valeur fut toujours plus que royale, & ſa douceur plus qu'humaine. Dans ſes premiéres guerres, il ne ceſſa d'être vainqueur, que parce qu'il n'eut plus d'ennemis à vaincre. Il parut ſi redoutable dans les combats, & ſi aimable dans la victoire, que dès-lors il n'y eut plus d'étranger qui ne voulut être ſon allié, ni de rébelle qui refuſât de l'avoir pour Maître. Chacun briſa donc le bouclier &

l'épée ; & ſes triomphes ne lui coûterent plus d'autre peine que de permettre qu'on l'approchât. L'honneur ſuprême des anciens Vainqueurs étoit de ſe vanter qu'ils étoient venus, qu'ils avoient vû, & qu'ils avoient vaincu : celui de ſaint Louis fut de pouvoir dire, que ſes ennemis venoient, qu'ils le voyoient, & qu'ils s'en retournoient déſarmés. Un ſeul, c'eſt le Comte de la Marche, un ſeul refuſe de ſe rendre à ſa clémence : toujours prêt à reprendre les armes, il oblige le vainqueur à renouer malgré lui le fil de ſes victoires ; & par un dernier attentat, ouvrant le Royaume à l'Etranger, & lui livrant l'Etat, il force la modération du Souverain à laiſſer agir ſon courage. Dieu, quelles actions, & quelles journées ! Jamais le ſoleil en éclaira-t-il de plus brillantes ? La ſeule défenſe du Pont de Taillebourg, où l'épée à la main, le Roi ſoûtint lui ſeul l'effort de toute une armée, efface ce que l'ancienne Rome a le plus vanté dans ſes plus fameux guerriers. Mais voici peut-être ce qui vaut ce que l'Egliſe a le plus admiré dans ſes plus grands Saints. C'eſt qu'au fort de la mêlée, au milieu du carnage, dans la chaleur du combat, lorſque tout tombe ſous ſes coups, ou que tout fuit ſes regards, la modération retienne & arrête ſon bras ; c'eſt qu'il écoute la compaſſion & la pitié dans l'horreur des batailles ; c'eſt qu'il

conserve un cœur Chrétien sous des armes sanglantes ; c'est enfin que le Comte de la Marche trois fois rébelle, trois fois vaincu, trois fois réconcilié & absous, serve lui seul comme d'un triple monument à sa valeur & à sa clémence.

Les sentimens qu'il eut, il prit soin de les inspirer à son peuple : il voulut apprendre à ses Sujets à joindre la douceur Chrétienne à la valeur militaire ; & il ne put souffrir que dans son Royaume, le point-d'honneur, tout cher qu'il est à la Nation, prévalût aux loix de la miséricorde recommandée par l'Evangile. En même tems donc qu'il méditoit ces guerres de réligion & de zéle, que l'un a nommées guerres saintes, il proscrivoit ces combats de colère & d'orgueil, que l'on nomme Duels : combats journaliers, qui étoient passés en exercices ; parce que l'on se faisoit un honneur de les offrir, & une honte de les refuser : combats perpétuels, qui dans la paix éternisoient la guerre ; parce que le moindre différend s'y décidoit par le fer, & qu'on y lavoit dans le sang la moindre offense : combats acharnés, qui dépeuploient l'Etat de ses meilleurs Sujets ; parce que la réputation de bravoure en faisoit toujours l'attrait, & que le seul nom de brave en étoit souvent la cause : combats par là même plus préjudiciables à la France, que tous ceux que lui livroient ses ennemis ; parce que de deux combattans, l'un à coup sûr périssoit pour elle, & l'autre vainquoit pour eux : combats enfin diaboliques, qui ne pouvoient être engagés ni soûtenus que par les fureurs de l'enfer ; parce que l'on n'en sortoit jamais innocent, & qu'on y mouroit toujours coupable. Cette bravoure inhumaine, cette brutale valeur, cette manie sanguinaire succomba sous l'autorité de saint Louis ; & tant qu'il regna, elle n'osa regner en France. Si depuis elle s'est relevée parmi nous, quoique proscrite tant de fois par les sévères Edits d'un si saint Roi & des Successeurs de son Christianisme, aussi bien que de sa Couronne ; c'est que les maximes des Saints sont toujours opposées aux maximes du monde ; c'est que les uns, après Jesus-Christ, font consister le véritable courage à tout pardonner & à tout souffrir ; & que l'autre le met au contraire à tirer raison de l'offense, & à ne pas laisser d'affront impuni. Mais, Messieurs, je n'ai qu'un mot à dire, pour condamner aujourd'hui vos sanguinaires vengeances. Si pour renoncer à ce que vous appellez point-d'honneur, il faut, selon vous, renoncer au titre de brave, il faudra donc soûtenir que saint Louis, le plus débonnaire de tous les Rois du monde, a été de tous les guerriers le plus lâche. Or c'est ce que ni la voix de la renommée, ni la foi de l'Histoire ne permettent pas seulement de penser, ni au plus hardi

vindicatif d'avancer. Direz-vous que ce n'eſt point dans les actions de clémence que ſaint Louis a fait le plus éclater la grandeur de ſon courage ? Et moi, Meſſieurs, je dis ſur la foi des mêmes garants que j'ai déja cités, qu'il a paru plus grand & plus brave aux yeux de l'Univers, dans la facilité merveilleuſe qu'il acquit à pardonner, que dans l'heureuſe habitude qu'il eut de vaincre ; dans la bonté avec laquelle il alloit au devant du coupable, que dans la fermeté avec laquelle il ſe préſentoit à l'ennemi ; dans l'inſenſibilité qu'il faiſoit paroître aux offenſes, que dans l'intrépidité qu'il montroit dans les dangers. Oui le monde, je dis même le monde profane, l'a plus admiré dans le généreux pardon qu'il accorda au Comte de la Marche, après tant de révoltes, & dans lequel il lui épargna, en lui faiſant grace, juſqu'à la honte de la demander, que dans les ſix batailles rangées qu'il gagna lui-même en perſonne dans la France & dans la Paleſtine, où il fit, comme l'on ſçait, des chefs-d'œuvres de courage & des prodiges de valeur. Le monde, je dis le monde même infidéle, lui a plus applaudi, quand il apprit qu'il avoit traité ſi favorablement les Aſſaſſins envoyés pour le tuer par le Prince des Arſacides ; qu'il les avoit comblés d'honneurs & de préſens ; & que, pour plus grande ſûreté, il les avoit fait encore reconduire

avec eſcorte : que quand il le vit depuis combattre ſi vaillamment à Maſſoure, rompre les Eſcadrons, enfoncer les bataillons percer lui ſeul un gros d'ennemis, pour dégager le Comte d'Anjou ſon frere, qu'ils emmenoient priſonnier au milieu de leur armée. Tant il eſt vrai que la douceur n'énerve point le courage, & qu'elle ne fait en le corrigeant, que le ſanctifier. C'eſt ce qu'a fait voir aux yeux de l'Univers un Roi guerrier ſans animoſité.

J'ai dit de plus : politique ſans artifice, ſecond trait de l'héroiſme de Saint Louis.

La droiture Chrétienne & la ſimplicité Evangélique paſſent dans l'eſprit des Sages du monde pour de grands obſtacles à la ſcience & à la ſageſſe du Gouvernement politique. Ils s'imaginent que les coups d'Etat ne veulent point un bras ſi retenu, ni un cœur ſi gêné par la délicateſſe de la conſcience. N'être point eſclave de ſa parole ; ſçavoir à propos brouiller ſes voiſins ; profiter au moins de leurs méſintelligences & de leurs déſunions ; ſe joindre aux plus foibles, pour affoiblir le plus fort, c'eſt-là, ſelon eux, le grand art de regner. Faux Sages du ſiécle ! préſomptueux Politiques ! penſez-vous donc que des Royaumes & des Empires Chrétiens, dont les plus fermes appuis ſont la Religion & la juſtice, ne puiſſent autrement s'accroître ou ſe ſoûtenir que

par de ruſes & des artifices, que condamneroient des payens, & dont des Sultans rougiroient ?

L'Hiſtoire de ſaint Louis ſera toujours une preuve de la vérité contraire. Jamais Prince peut-être n'a eu plus de fâcheuſes intrigues à démêler, plus de malheurs imprévûs à réparer, plus d'épineuſes affaires à traiter, plus de génies profonds à pénétrer, plus d'eſprits fins & fourbes à manier, plus de Princes habiles à contrebalancer. A-t-il jamais ſuivi ces pernicieuſes maximes, que la ſageſſe du monde approuve, mais que condamne la ſageſſe de l'Evangile ?

Religieux obſervateur de ſes Traités, tandis que la politique des Cours étrangères en violoit la foi, dès qu'elle étoit contraire à leur utilité, ſaint Louis garda toujours inviolablement ſa parole, lors même qu'on l'en tenoit quitte. Témoin la reſtitution qu'il fit faire aux Sarrazins d'une partie de la ſomme dont on étoit convenu avec eux pour ſa rançon, & dont ſes Officiers, à ſon inſçû, les avoient fruſtrés par adreſſe.

Zélé conſervateur de la paix, tandis que la politique des Cours étrangères entroit dans toute ſorte de Ligues préjudiciables aux Alliés, pour peu qu'elles fuſſent favorables à leurs intérêts, ſaint Louis vécut toujours en bonne intelligence avec ſes Voiſins, même à ſon propre préjudice.

dice. Le Thrône de Sicile, où le Comte d'Anjou ſon frere & Edouard Roi d'Angleterre ſon concurrent aſpiroient, put-il le réſoudre, pour favoriſer les juſtes prétentions de ſon Sang, à fomenter les injuſtes revoltes des Anglois contre leur Roi légitime ?

Fils reſpectueux de l'Egliſe, tandis que la politique des Cours étrangères ſe faiſoit un point-d'honneur de braver en toute occaſion la puiſſance Eccléſiaſtique, ſaint Louis reſpecta toujours la ſainteté de la Thiare, lors même qu'il ſoûtenoit l'indépendance de la Couronne. Ne donna-t-il pas dans ſes Etats un aſyle au Pape chaſſé des ſiens par l'Empereur Fréderic ? Mais en même tems ne refuſa-t-il pas conſtamment de recevoir de la main du ſouverain Pontife l'inveſtiture de l'Empire qu'il lui offroit en reconnoiſſance de ſes bienfaits ? Juſte appréciateur des droits du Sacerdoce & de ceux de la Royauté.

Qu'a-t-il gagné, me direz-vous, par un procédé ſi généreux ? & quel fruit a-t'il tiré d'une ſi ſcrupuleuſe droiture ? Le ſurnom de *véritable* que lui donnerent les Sarrazins, eux à qui le ſeul nom de Chrétien étoit alors plus que jamais odieux & mépriſable ; la confiance de tous les Potentats de l'Europe, qui vinrent de conſert plus d'une fois à ſon thrône le rendre arbitre de leurs différends, & le faire Juge de leurs intérêts ; la protection viſible

de Dieu sur sa race royale, que nous voyons de nos jours placée & affermie sur les deux plus beaux Thrônes du monde Chrétien & Catholique, dont elle est tout-à-la-fois la gloire & l'appui. Toute la sagesse du siécle en auroit-elle fait un plus grand Roi ? & la sagesse de l'Evangile en fait de plus un grand Saint, en le rendant politique sans artifice.

J'ai ajoûté: conquérant sans intérêt: troisiéme trait de l'héroisme de Saint Louis.

Non, ce ne fut ni l'ardeur de vaincre ni le désir de s'agrandir qui armerent les mains victorieuses de notre saint Monarque. Loin de son Histoire de si affreuses taches! Sans un désintéressement parfait la grandeur guerrière n'est devant Dieu qu'une grande injustice, la force que fureur, & la gloire des armes que le triomphe de l'ambition & de l'orgueil. Tout Conquérant n'est grand & respectable dans ses exploits, qu'autant que le zéle du bien public les condamne, & que la gloire de Dieu les couronne. Eh quoi! voudrions-nous qu'une Religion aussi sainte, aussi charitable que la nôtre, approuvât des succès fondés sur la ruine de tant de misérables, s'ils ne contribuoient pas à former des enfans de Dieu, des Bienheureux & des Saints ? Quel spectacle, grand Dieu! pour l'Eglise, qui abhorre le sang, & qui n'aime que les larmes de la pénitence! Quel spectacle pour cette

Mere pacifique! Que des villes saccagées, des trophées sanglans, des arcs de triomphe cimentés de pleurs ! si elle n'y voit pas arboré le signe du Salut & l'Etendart du Sauveur. Pour les Invalides.

Et voilà, braves guerriers, victimes généreuses de la Religion, aussi-bien que de l'Etat, voilà la solide consolation, que vous goûtez dans ce saint & magnifique asyle, que vous a ouvert leur reconnoissance, & que vous ont mérité vos services. Voilà, dis-je, votre véritable bonheur, de pouvoir dire aux pieds de cet Autel, où vous faites si réguliérement votre cour : C'est pour vous, Dieu des Armées, qui nous étalez ici vos richesses, & qui nous dispensez vos faveurs! c'est pour vous, que nous avons de grand cœur prodigué notre sang, & exposé tant de fois notre vie. Ce superbe Edifice érigé à votre auguste Nom, & consacré sous les auspices du plus saint de nos Rois, montre à tout l'univers le désintéressement de nos armes, & fait voir qu'elles n'ont eu d'autre but, que la gloire du Sauveur & le salut des ames. L'esprit de saint Louis, transmis de race en race à sa postérité, a sur-tout éclaté dans le fondateur, & éclatte encore de nos jours dans le conservateur de ce grand & pieux ouvrage. Chef d'œuvre, moins de politique, que de religion ; la récompense des services militaires devient ici l'école des vertus

Chrétiennes. L'exacte discipline qui s'y observe, le bel ordre qui y regne, le bon exemple qui y est en vigueur, le choix distingué des chefs, le mérite reconnu des Officiers, le zéle infatigable des Ministres de Dieu; en un mot, ce qui attire ici les yeux de tous les étrangers, & ce qui nous procure le plaisir, sans sortir de cette enceinte, d'y voir toutes les nations du monde: tout dans ce royal établissement fait le portrait & l'éloge du Monarque conquérant qui l'a fondé, & du Monarque pacificateur qui y veille: tout n'y respire que la grandeur & la piété: c'est-à-dire, l'héroïsme.

Or tels furent les exploits de saint Louis. Son cri de guerre & sa devise dans le cours de ses conquêtes, a toujours été ce beau Cantique des Anges: La gloire à Dieu dans le Ciel, & la paix sur la terre aux hommes qui ont le cœur droit. S'il désarme le Comte de Toulouse, chef audacieux de l'orgueilleuse secte des Albigeois, il veut, que, la croix à la main, il fasse un désaveu public, & une abjuration solemnelle de toutes leurs erreurs; & qu'à la face de l'Eglise & de ses Ministres, il donne des marques sincères de sa pénitence, comme il avoit donné des assûrances authentiques de sa soumission aux pieds du Thrône & du Roi. S'il se réconcilie avec les autres Seigneurs rébelles a l'autorité royale; ce n'est qu'à condition qu'ils

prendront avec lui la Croix, pour l'aller planter dans les terres infidéles, & pour la faire triompher des ennemis de la foi. S'il entre victorieux dans la ville de Damiette, après avoir passé la mer à la vûe des Sarrazins étonnés de son courage; humble dans sa gloire & désintéressé dans sa prise, pour tout monument de sa victoire & de son domaine, il fait porter devant lui la Croix, & la suit, non pas avec le faste d'un vainqueur, mais avec l'humilité d'un pénitent.

Mais quoi, me direz-vous? La Croix, toujours la Croix pour tout symbole de ses triomphes, & pour tout fruit de ses victoires? Oui, mes Freres, toujours la Croix. C'est par la Croix, & dans les souffrances, que la vertu s'épure, que la sainteté se consomme, & que le vrai héros, c'est-à-dire, le héros sans foiblesse paroît. Dernier trait de l'héroïsme de saint Louis.

Ne cherchons donc point ici, par un adoucissement étudié, à déguiser ses disgraces; c'est le plus beau champ de sa gloire. Ne rougissons point de le peindre au milieu des débris de ses conquêtes: nous l'y trouverons toujours lui-même, ou plûtôt nous l'y verrons au-dessus de lui-même, plus héros encore, & plus saint aux approches de la mort, qu'il ne fut jamais. N'allons point, par une fausse délicatesse, trop ordinaire aux panégyristes des Grands, trancher son éloge où

finissent p. 126. 127.

quoique nourrit du lait le plus pur des vérités du Christianisme, n'eut point d'autre foi que la foi du tems, *Fides temporum* : foi propre de tout ceux qui n'en ont proprement aucune. Celle qui regnoit alors dans l'Afrique, faisoit profession de maintenir les droits de la raison contre la tyrannie prétendue de la créance commune. Elle blâmoit hautement les Catholiques de vouloir dominer sur les esprits, & de les obliger à renoncer à leur propre jugement. Elle rejettoit comme faux & apocryphe tout ce qui lui paroissoit choquer le bon sens, & demander des soumissions trop aveugles & trop respectueuses : elle se vantoit au contraire de n'imposer aucun joug aux simples, & d'ouvrir aux curieux la source des belles connoissances. Quel attrait pour un bel esprit & un génie supérieur tel qu'étoit Augustin ! La beauté de son esprit & la supériorité de son génie fut donc pour lui, comme pour le premier Ange, le principe de son malheur & l'origine de son crime.

Mais comme la grace, & une grace même abondante, selon saint Augustin, ne manqua pas au premier Ange, pour l'empêcher de tomber dans la révolte, aussi la grace fit-elle des efforts, & de grands efforts en faveur d'Augustin, pour lui inspirer la soumission. Jugeons-en par tous les soins que prit sainte Monique,

l'espace de vingt années, pour soumettre à la Foi l'esprit indocile de son fils. C'est lui-même qui nous apprend à juger de la sorte, & de sa coupable indocilité, & de sa soumission miraculeuse. Car ce fils reconnoissant, en recommandant dans ses écrits à tous ceux qui liront son histoire dans la suite, de se souvenir devant Dieu de celle dont il a reçu la vie ; (monument incontestable de l'antiquité de la priére pour les morts), n'a-t-il pas aussi imposé la loi à tous ceux qui parleront à jamais de sa conversion, de ne pas oublier celle qui après Dieu y a eu le plus de part : preuve authentique en sa faveur de la surabondance des miséricordes divines.

Oui le seul nom de Monique sera toujours l'éloge de tout ce que la grace a fait pour convertir Augustin, comme Augustin converti a fait l'éloge de tout ce que Monique a fait pour le gagner à la grace. Avec quelle reconnoissance ne parle-t-il pas des tendres soins de cette vertueuse mere, qu'il appelle à juste titre doublement sa mere, & selon la chair & selon l'esprit ; parce qu'il lui doit tout à la fois & sa vie & son salut, & son sang & sa foi : *Mater carnis meæ salutem meam carius parturiebat corde casto.* Avec quelle préférence ne met-il pas les peines que lui donna sa naissance spirituelle, bien au-dessus des tourmens que lui causa sa naissance temporelle ; parce que celle-ci sui-

réserve ce héros à de nouvelles & de plus rudes épreuves. Il faut, que sans se rebuter de cinq années de captivité dans la Terre-sainte, il en tente encore une fois la conquête ; qu'il y fasse de nouveaux exploits ; & que tout à coup arrêté par le fléau d'une maladie populaire, il y meure martyr de son zéle, & victime de sa foi. Il n'en murmurera point, Seigneur, & il n'emportera de la vie, qu'un seul regret : c'est de mourir dans une terre, où l'on ne vous honore pas.

N'entreprenons pas ici, chers Auditeurs, d'approfondir & de sonder les desseins de la divine Providence, qu'il adora & qu'il bénit dans ses rigueurs. Deux mots suffisent pour la justifier & pour nous instruire.

Saint Louis vouloit glorifier Dieu par ses conquêtes ; & Dieu voulut qu'il le glorifiât par ses disgraces. C'est la maniére de le glorifier la plus héroïque & la plus Chrétienne, & par conséquent la plus digne du héros qui l'accepte & qui s'y soumet ; & de Dieu même qui la choisit & qui la préfère à toute autre maniére de le glorifier en ce monde. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, disoit en mourant notre saint Roi, il n'y a que vous, qui soyez un assez grand maître, pour mériter d'être aimé & servi, lors même que vous affligez ceux qui vous servent & qui vous aiment. Finissons son éloge par ses derniéres paroles qui finirent sa vie & en renferment tout le fruit.

Tous ne sont pas Rois ; tous ne sont pas conquérans : tous n'ont pas, comme saint Louis, à honorer les vertus Chrétiennes par des qualités royales, ni à sanctifier des qualités royales par les vertus Chrétiennes. Mais chacun de nous, selon son état, a plus ou moins à souffrir. Aimons donc, servons, & glorifions Dieu dans notre état & sur-tout dans nos souffrances : sans avoir la grandeur de saint Louis, nous en aurons la sainteté.

Pour vous, grand Roi & grand Saint, qui voyez du haut du Ciel regner sur votre thrône, celui qui doit être le successeur de vos vertus Chrétiennes, & l'héritier de vos qualités royales ; gravez de plus en plus dans sa personne sacrée ces premiers traits de ressemblance, qui frapperent les yeux de toute l'Europe au moment de son Sacre ; traits de grandeur & de Christianisme tout à la fois : déja, pour gage de votre protection, vous lui avez obtenu les plus rares faveurs : Une épouse toute semblable à la pieuse Reine votre mere : même esprit, même conduite, même attachement à la Religion & à tous ses devoirs ; Une postérité nombreuse, un digne rejetton de grands Rois ses ayeux dont cette Eglise consacrée à votre nom, conserve les cœurs, & dont toute la France révere

PANEGYRIQUE
DE
SAINT AUGUSTIN.

Gratia Dei ſum id, quod ſum : & gratia ejus in me vacua non fuit,

Ce que je ſuis, je le ſuis par la grace de Dieu : & la grace que Dieu m'a faite, n'a point été ſans effet 1. Cor. chap. 15.

QUOIQUE toute ſainteté ſoit l'ouvrage de la grace du Seigneur, qui couronne ſes propres dons, en couronnant nos vertus, il eſt pourtant certains caractères de ſainteté qu'on attribue plus particuliérement à la grace ; certains Saints qui lui devoient ce ſemble davantage que les autres, ſoit parce qu'ils lui ont en quelque façon plus coûté, & qu'ayant trouvé de plus grands obſtacles à leur ſanctification, il lui a fallu, pour ainſi dire, de plus grands efforts pour les ſanctifier, ſoit parce qu'elle en a plus retiré, & qu'ayant produit par leur moyen des changemens plus extraordinaires & plus ſurprenant dans les autres ames, ſa force & ſa vertu a paru plus ſenſiblement dans leurs perſonnes, ſoit parce qu'elle les a

la mémoire : Une Cour pleine d'ardeur & de zéle : Un peuple animé des mêmes ſentimens ; en un mot des ſujets tout prêts au premier ordre à marcher pour ſon ſervice, & à ſacrifier, s'il le faut, leurs vies pour ſa gloire. Continuez en ſa faveur de retracer dans ſon hiſtoire les merveilles de votre regne : n'en exceptez que les diſgraces, qui retomberoient ſur un Royaume qui vous eſt cher, & dont vous êtes le patron, après en avoir été le modéle ; au bon uſage d'un ſiécle entier que nous lui déſirons de proſpérités temporelles, ajoûtez pour l'avenir l'aſſûrance des félicités éternelles, où nous conduiſe tous, &c.

élevés comme ſes plus beaux & ſes plus rares prodiges à un plus éminent dégré de mérite, & qu'elle les a rendus plus parfaits & plus ſaints dans le genre même le plus ſublime de la perfection & de la ſainteté, ſoit enfin parce qu'elle s'en eſt ſervie pour des miniſtères plus honorables & plus éclatans, & qu'ils ont été entre ſes mains de plus nobles & de plus illuſtres inſtrumens de ſes divines opérations & de ſes miracles.

Tel a été dans tous ces ſens l'incomparable Auguſtin, le ſecond Apôtre de la grace, dont la doctrine ſur ce point capital de la Religion, a toujours paru ſi sûre, que les Pontifes en ont formé leurs déciſions, les Conciles leurs décrets, les Docteurs leurs réponſes, les Académies leurs leçons, & l'Eglige ſes oracles.

Mais ce ſecond Apôtre de la grace en avoit été d'abord l'ennemi comme le premier. Comme lui, il lui avoit long-tems réſiſté; comme lui, il lui avoit déclaré la guerre; comme lui, il avoit combattu ſon Auteur, ſa Doctrine & ſes Diſciples; comme lui enfin, il s'étoit ligué avec ſes plus cruels perſécuteurs.

Ainſi deux différens combats ont partagé la vie d'Auguſtin, & illuſtré ſon hiſtoire; l'un contre la grace, l'autre en faveur de la grace du Sauveur. Il a combattu la grace, & il en a été vaincu; il a combattu pour la grace, & il a été vainqueur. Ce premier triomphe de la grace ſur Auguſtin, en a fait un des plus ſoumis enfans de l'Egliſe, & un des plus ſervens amis de Dieu. Ce ſecond triomphe d'Auguſtin en faveur de la grace, en a fait un des plus célébres Peres de l'Egliſe, & un des plus grands zélateurs de la gloire de Dieu.

Cette double victoire ne vérifie-t-elle pas dans ſaint Auguſtin cet oracle divin que tous les Orateurs ſacrés lui ont donné pour deviſe, & qui fait ſon véritable éloge, auſſi bien que celui de ſaint Paul: Ce que je ſuis, je le ſuis par la grace de Dieu: *Gratiâ Dei ſum id quod ſum.* Voilà le triomphe de la grace ſur Auguſtin. La grace que Dieu m'a faite n'a point été ſans effet: *Gratia ejus in me vacua non fuit.* Voilà le triomphe d'Auguſtin à l'avantage de la grace.

Voyons donc ſimplement dans les deux parties de ce Diſcours, ce que la grace fit en faveur d'Auguſtin, & ce qu'Auguſtin a fait en faveur de la grace: le triomphe que la grace a remporté ſur ſon eſprit & ſur ſon cœur, & le triomphe que la grace a remporté par ſon organe & ſon miniſtère ſur les erreurs & ſur les vices.

En deux mots, ce qu'Auguſtin a reçu de la grace, ce ſera mon premier point; & ce qu'Auguſtin a rendu à la grace, ce ſera mon ſecond point, & tout le ſujet de ſon Panégyrique.

C'eſt vous, Eſprit Saint, qui avez donné Auguſtin au monde, pour être le Docteur univerſel de tous les Chrétiens, & le maître commun de tous les fidéles : vous vous êtes ſervi de lui, pour diſſiper en différens tems les différentes erreurs & les différens vices de tous les hommes & de tous les fidéles : s'il en regne encore dans le nôtre, qu'il revive ce ſaint Docteur dans tous les eſprits, & qu'il en diſſipe les ténébres ! C'eſt la faveur que nous vous demandons par l'interceſſion de cette Mere de grace, qu'il a ſi ſouvent réclamée dans ſes priéres, & ſi dignement louée dans ſes Ecrits. *Ave.*

I. PART.

JAmais conquête n'a été plus digne de la grace, & ne lui a fait plus d'honneur, ou plûtôt, jamais la grace ne s'eſt fait plus d'honneur à elle-même que par la conquête d'Auguſtin : ſoit qu'on ait égard à la qualité du ſujet, ſoit qu'on regarde la difficulté de l'entrepriſe ; ſoit qu'on examine le choix des moyens ; ſans conſidérer encore les effets de la réuſſite, les avantages qu'en eſpéroit l'Egliſe, les fruits que la grace elle-même devoit en recueillir dans la ſuite.

En effet, quel ſujet fut jamais plus digne de tous les ſoins, &, ſi j'oſe le dire, de toutes les attentions de la grace qu'Auguſtin, ce miracle d'érudition, dont on a dit qu'il n'y a ſorte de connoiſſance qui

lui ait échappé, & que la ſcience a manqué où il a manqué de ſcience ; ce prodige de pénétration, qui dans la rapidité de ſes progrès ſembloit plûtôt inventer que s'inſtruire, & devenir maître preſqu'auſſitôt que diſciple ; ce genie du premier ordre, pour qui il n'y eut rien de ſi caché qu'il ne decouvrît, de ſi embarraſſé qu'il ne démêlât, de ſi ſublime qu'il n'atteignît, de ſi vaſte & de ſi profond qu'il ne comprît, depuis ſes premiers principes juſqu'à ſes moindres conſéquences ; ce modéle d'éloquence naturelle, qui joignoit aux ſubtilités de la raiſon, les agrémens du diſcours ; également capable d'aller à l'eſprit par le cœur, & au cœur par l'eſprit, toujours aſſûré, quoi qu'il avançât, de perſuader & de plaire.

La bonté de ſes inclinations répondoit à la beauté de ſes talens. Eloquent, comme je viens de le dire, juſqu'à perſuader, s'il eût voulu, le menſonge & l'injuſtice, il prononçoit toujours contre lui-même en faveur de la juſtice & de la verité. Ambitieux juſqu'à vouloir s'élever ſans baſſeſſe, & jaloux de ſon honneur, juſqu'à le ſoûtenir ſans fierté ; il reſpectoit le mérite par-tout où il le trouvoit placé, & ne cherchoit jamais à ſe faire valoir à ſon préjudice. Auſſi modéré dans ſes diſputes que fidéle dans ſes amitiés, il ménageoit juſqu'à ſes adverſaires, & ſe gagnoit l'affection de ceux dont il combattoit les

sentimens. Heureux si parmi tant des belles qualités, trop de curiosité d'une part, & d'autre part tant de tendresse, jeune encore, ne l'eussent jetté dans des engagemens, qui égarerent Salomon & aveuglérent Tertullien dans leur vieillesse.

C'étoit-là sans doute une conquête bien capable de faire honneur à la grace. Mais plus l'entreprise devoit être glorieuse; plus elle paroissoit difficile. Il falloit tout à la fois soumettre son esprit & détacher son cœur; l'un entêté d'une hérésie dominante, & l'autre possedé de la plus tyrannique de toutes les passions.

L'hérésie, quelque difficile qu'elle soit à vaincre, n'est pas après-tout insurmontable dans la plûpart des esprits. De sérieuses réflexions sur la nouveauté de son origine, sur la fausseté de ses principes, sur la continuité de ses variarions, sur la noirceur de ses attentats & l'excès de ses fureurs, aident une ame simple à revenir aisément de ses préventions, à se rendre à une autorité divine, à plier enfin sous le joug de la Foi.

Mais quand l'erreur s'est emparée d'un esprit éminent & supérieur aux autres, ô Dieu, quels efforts de votre grace ne faut-il pas pour en triompher? La curiosité lui tient lieu de guide, la présomption de lumiére, la nouveauté d'attrais, & le mensonge de vérité. Les routes spécieu-

ses qu'il s'ouvre le charmant, la distinction flateuse qu'il en attend, l'y engage, les premiers applaudissemens qu'il en reçoit l'y confirment, & la honte qu'il auroit de reculer l'y retient. Il se mocque de la foi des simples; la crédulité de nos peres lui fait pitié; les révélations sont pour lui des songes, & les miracles des fables. En un mot il tient pour le plus absurde de tous les paradoxes le premier axiôme de la Foi : Que la vrai science du fidéle ne consiste pas à raisonner & à comprendre, mais à croire & à se soumettre : *Credere oportet accedentem ad Deum.* Quand on considére ces prodigieux égaremens, ou faute d'une foi bien humble, tombent naturellement les plus grands génies, & qui de tout tems ont rendu la conversion des chefs de partis presqu'impossible, n'est-on pas tenté de dire avec saint Augustin qu'il est bien plus avantageux pour le salut, de n'avoir pas tant d'esprit que d'en avoir trop, puisque ce trop d'esprit, s'il n'est contrebalancé par l'humilité de la Foi, expose au plus grand danger, & conduit à la plus infaillible perte? *Hebr.* 11. 6.

Quoi qu'il en soit; c'est dans ce déplorable état que la grace trouva cet aigle naissante, quand elle entreprit de l'élever des ténébres à la lumiére, & d'en faire l'aigle de la Foi. Né dans un siécle où le Manichéisme fleurissoit, Augustin, *quoique &c* 136. 139.

finissent ses succès : ce seroit lui faire injure, & lui ravir la plus belle partie de son histoire.

Au jugement des vrais héros, c'est-à-dire, des vrais Chrétiens, trente années des plus brillans exploits ne suffisoient pas, pour le faire admirer, ni pour l'élever au comble de la grandeur véritable. Eh que lui falloit-il donc ? des revers : quel fond de modération & de constance, quel dégré d'élévation & de force, quelle ressource de Religion & de foi ne découvrirent-ils pas dans un Prince accoutumé aux triomphes ; & peu fait aux disgraces ? il vit dans sa premiére croisade ses commencemens les plus heureux, terminés par d'affreux désastres ; ses espérances les mieux établies, trompées ; ses desseins les mieux conduits, déconcertés : ses armées les plus florissantes, dissipées. Que dirai-je de plus ? il se vit lui-même captif & dans les fers. O Dieu ! quel changement d'un Roi vainqueur & conquérant en un Roi vaincu & défait ! Le vit-on néanmoins changé ? autre en ses malheurs, qu'en ses succès ? & différent de lui-même, selon ses fortunes différentes ?

Vous en futes vous-mêmes surpris, Infidéles & Barbares : vous croyiez venir insulter un esclave dans vos fers. Vous y trouvâtes un Roi très-Chrétien, aussi libre dans sa prison, que sur son thrône. Quel fut son premier soin lorsqu'il y entra ? de demander son livre de priere, pour bénir ce Dieu qui sembloit ne le bénir pas. Quelle fut sa premiére parole dans la perte de sa liberté ? ni cette perte, ô mon Dieu, ni toute autre, ne me fera jamais manquer à la fidélité que je vous dois. Quelle fut sa premiére réponse, lorsqu'on lui parla de payer sa rançon ? que les Rois de France ne se rachetoient pas. Quelle fut sa premiére demande quand il fut question de négocier la paix ? la délivrance de ses sujets captifs, & non la sienne : ne jugeant pas sa liberté assez précieuse, pour être préférée à celle des autres, ou plutôt s'estimant plus heureux de languir dans les fers pour Jesus-Christ, que de regner sur le premier thrône du monde. Quelle fut sa caution dans son élargissement ? sa parole : plûtôt mille morts, que de prêter un serment impie, suggéré par des renégats. Quelle fut enfin sa promesse à un des premiers chefs Ottomans, qui charmé de ses vertus, lui demandoit en grace d'entrer à son service ? Je te fais mon Lieutenant, si tu te fais bon Chrétien. N'est-ce pas là le vrai héros, le héros parfait, le héros sans foiblesse ?

Aussi les vainqueurs s'avouent eux-mêmes vaincus par sa fermeté. Ils reçoivent de lui la loi, au lieu de la lui donner : tous sont prêts à remettre leur sceptre dans les mêmes mains, qui portoient leurs chaînes. Mais Dieu ne le permet pas. Il

vit le cours & les loix de la nature, & que celle-là combattoit ſes préventions & ſes penchans: *Majore me ſollicitudine parturiebat ſpiritu quàm carne peperat.* Avec quelle complaiſance ne rappelle-t-il pas le ſouvenir des bons avis qu'elle joignoit aux bons exemples, & des attentions qu'elle avoit à profiter de toutes les heureuſes conjonctures que la grace lui ménageoit; de la mort d'un ami, de la converſion d'un diſciple, d'une maladie dangereuſe, pour le faire ſouvenir qu'il pouvoit bientôt mourir comme l'un & qu'il devoit au plûtôt ſe convertir comme l'autre: *Converſationem ejus piam in te & ſanctam, in nos blandam atque morigeram.* Avec quelle fidélité ne compte-t-il pas tous les mouvemens qu'elle ſe donna, tous les dangers qu'elle courut, tous les voyages qu'elle fit pour lui, ſoûtenue de la grace, & par terre & par mer, ne le perdant jamais de vûe, & le ſuivant partout pas-à-pas, de Tagaſte à Carthage, de Carthage à Rome, de Rome à Milan, pour trouver le lieu propre à l'attaquer, & le moment favorable de le vaincre? *Venit ad me mater mea, pietatis fortis, terrâ marique ſequens, & in periculis omnibus ſecura.* Avec quelles actions de graces n'expoſe-t-il pas, & les ſoupirs qu'elle pouſſoit en ſecret, & les larmes mêmes qu'elle répandoit en public, & les vœux qu'elle offroit à l'autel, & les priéres auxquelles elle intéreſſoit les amis de Dieu, comme des ſacrifices continuels qu'elle faiſoit nuit & jour pour la converſion de ſon fils? *Per lacrymas ejus diebus ac noctibus pro me ſacrificabatur.* Avec quelle conſolation enfin ne rapporte-t-il pas, comme d'heureux préſages de ſon ſalut, & la viſion qu'elle eut en eſprit de ſon fils aſſis avec elle ſur la même régle, & l'oracle qu'elle entendit de la bouche d'un ſaint Evêque. Qu'un enfant de tant de priéres & de larmes ne pouvoit jamais périr, ni échapper pour toujours à la grace? *Vade, fieri non poteſt ut filius tot lacrymarum pereat.*

Il échappe néanmoins long-tems ce fugitif à la lumiére, & ce rebelle à la grace. Un rayon de vérité luit quelquefois à ſes yeux, mais il s'y mêle toujours un fond de ténébres. La vanité de la philoſophie lui déplaît, parce qu'il n'y lit rien de Jeſus-Chriſt, dont la doctrine depuis l'enfance étoit gravée dans ſa mémoire, & le nom dès le berceau retentiſſent à ſes oreilles. Mais il ne peut goûter la ſimplicité de l'Ecriture, parce qu'il n'y trouve ni l'enflûre des idées de Platon, ni l'élégance du ſtyle de Cicéron. Ce n'eſt plus, ſi vous voulez, un infidéle, mais ce n'eſt pas encore un Chrétien: il ne ſçait, à proprement parler, ce qu'il eſt; c'eſt lui-même qui le confeſſe. J'allois errant, dit-il, de ſecte en ſecte, & d'opi-

nion en opinion, au gré de mon caprice. Tantôt je me déclarois pour l'une, & tantôt je tenois pour l'autre. Il n'y en avoit aucune que je ne vouluſſe embraſſer; & pas une que je ne fuſſe prêt d'abandonner. Aujourd'hui Manichéen, le lendemain je ne l'étois plus. Je déſeſpérois même ſouvent de parvenir à la vérité que je fuyois, en ne ceſſant de la chercher, & après bien de variations, fatigué de mes recherches, je tombois inſenſiblement dans les ſentimens des Académiciens, qui ne tenoient rien de certain: aimant mieux avec eux douter de tout, que de prononcer en aveugle entre tant de différens partis, ſur des probabilités apparentes, & de vraies incertitudes: *Fluctus cogitationum mearum in Academiarum ſententiam ferebatur.* O Dieu! qu'eſt-ce que le plus beau génie du monde, ſi la Foi ne l'éclaire pas?

C'eſt un cahos, dit ſaint Auguſtin, en parlant de ce qu'il étoit avant ſa converſion; c'eſt un cahos que l'eſprit de l'homme, ſans la Foi; & un cahos tel qu'étoit l'univers avant la création. Tout y eſt ou néant, ou ténébres; vuide affreux, ou ſombre obſcurité; voilà ſon partage. Il faut que Dieu lui parle, & qu'il s'en faſſe écouter, pour que le jour y paroiſſe, & qu'il en ſorte quelque fertilité. Ainſi, parlâtes-vous, Seigneur, ajoûte-t-il, & vous fites-vous entendre à ce néant or-

gueilleux, où mon eſprit étoit plongé. Non: ce n'eſt point la voix éloquente de votre ſerviteur Ambroiſe, quoiqu'elle vous ſervît d'organe; c'eſt votre voix toute-puiſſante, qui perça juſqu'au fond de mon ame, & qui lui dit: Que la lumiére ſe faſſe, & tout-à-coup la lumiére ſe fit: *Intonuiſti voce grandi; fiat lux, & facta eſt.* Plus de rêves, ni de ſonges: plus d'ombre, ni de nuit; mille brillantes clartés du Ciel ſortent de ce cahos ténébreux, & y font éclore les premiers fruits de la grace: foi vive, ferme eſpérance, penſée de l'éternité, goût des livres ſaints, reſpect pour la véritable Egliſe, & ſur-tout ſoumiſſion à ſon infaillible autorité.

Soumiſſion d'eſprit à l'autorité de l'Egliſe. Voilà proprement la première victoire que la grace remporta ſur Auguſtin. Soumiſſion qu'il prit tout le reſte de ſa vie pour régle de ſa foi; juſqu'à proteſter qu'il ne croiroit pas même à l'Evangile, s'il n'y étoit pas déterminé par l'autorité de l'Egliſe: *Ego Evangelio non crederem, niſi me Eccleſiæ commoveret autoritas.* Soumiſſion qu'il regarda toûjours depuis comme le caractére eſſentiel de tout vrai Fidelle, juſqu'à traiter à la lettre de faux Chrétiens, & d'Antechriſt tous ceux qui ne l'avoient pas: *Pſeudo-Chriſtiani ſunt, & Antichriſti.* Soumiſſion à laquelle il vouloit qu'on s'attachât, comme à la colonne inébranlable de la vérité, dans les

différentes conteſtations qui pouvoient s'élever dans l'Egliſe : juſqu'à déſeſpérer d'y voir regner la paix, tant qu'il ne verroit pas regner la ſoumiſſion dans les eſprits. L'Egliſe Romaine prononce, diſoit-il ; l'Oracle divin a parlé ; la cauſe eſt finie. Faſſe le Ciel que l'erreur finiſſe auſſi! *Cauſa finita eſt : utinam finiatur error* ! N'eſpérons pas en effet qu'aucune erreur finiſſe autrement, qu'a fini l'égarement d'Auguſtin ; par une parfaite ſoumiſſion à l'autorité de l'Egliſe, Mere & Maîtreſſe de tous les Fidéles.

Après cette premiére victoire de la grace ſur l'eſprit d'Auguſtin, déſabuſé deſormais des funeſtes erreurs qui l'avoient ſéduit dans ſa jeuneſſe, il fallut en remporter une autre, encore plus difficile, ſur ſon cœur, captivé ſous les loix de la plus tyrannique de toutes les paſſions, qui l'avoit charmé dès l'âge le plus tendre. Il en avoit ſenti les traits, & avalé le poiſon, avant même d'en connoître les dangers, & d'en prévoir les ſuites ; & malgré la maxime établie parmi les Sages, que l'étude & la molleſſe ne s'allient guère enſemble ; il confeſſe avec regret que ſa premiére & ſa plus forte paſſion fût celle, non de ſçavoir, & de vouloir s'inſtruire ; mais d'aimer, & de chercher à plaire : *Quid enim tunc deſiderabam, niſi amare & amari* ?

La ſcience même par le mauvais uſage qu'il

qu'il en fit d'abord, ne ſervit que trop ſa tendreſſe. Il ſe plut à l'entretenir, & à l'accroître par la lecture & la repréſentation de ce qu'il y a de plus tendre dans les Poëtes. Les folles amours de leurs héroïnes & de leurs héros paſſionnés l'attachoient à l'excès, & le touchoient juſqu'aux larmes. Non content de les lire dans leurs ouvrages, il couroit encore les voir ſur les théâtres, arroſant les uns & les autres de ſes pleurs ; ſans ſonger que c'étoient autant d'horribles ſacrifices qu'il faiſoit à des idoles de chair, des prémices de ſon cœur. Hélas ! dit-il, aveugle que j'étois, j'avois pitié d'une Didon malheureuſe ; & je n'avois pas pitié de moi-même, malheureux pécheur. Je pleurois la mort imaginaire de cette amante déſeſpérée ; & je ne pleurois pas la véritable mort de mon ame embraſée des mêmes feux ; toujours prêt à m'attendrir ſur les avantures de la fable, j'étois inſenſible à l'hiſtoire qu'elle me traçoit de mes malheurs : & ſemblable à des malades qui trouvent du ſoulagement à entendre parler des maux d'autrui, qui reſſemblent à leurs maux, je prenois plaiſir à voir repréſenter ſur la ſcéne les fureurs de la paſſion, dont j'étois moi-même le miſérable eſclave : *Quid miſerius miſero non miſerante ſeipſum ; flente Didonem, & non flente mortem ſuam* ? Après un tel témoignage, appuyé & ſoûtenu d'un pareil

exemple, qu'on vienne nous dire que les Romans & les Spectacles ſont des plaiſirs innocens, & même utiles, & non des ſources de corruption & de crime, & des écoles de vice & de paſſion ?

Quel progrès en effet une paſſion vive, cultivée avec tant de ſoin, & déguiſée avec tant d'artifice, ne fait-elle pas dans un jeune cœur, où elle ne trouve déja que trop de diſpoſitions? Apprenons-le de ſaint Auguſtin, qui ne nous a ſi bien tracé la peinture de ſon état dans le peché, que pour nous faire admirer la force de la grace dans le miracle de ſa converſion. De ma mauvaiſe volonté, dit-il, ſe forma d'abord une inclination dangereuſe: *Ex voluntate perverſa facta eſt libido.* Devenu bien-tôt eſclave de cette malheureuſe paſſion, elle devint bien-tôt pour moi une impérieuſe habitude; *Dum ſervitur libidini, facta eſt conſuetudo.* Et faute de rompre cette habitude tyrannique, elle ſe changea dans une eſpéce de néceſſité, dont je n'ai pû déſormais m'affranchir, que par un miracle de la grace: *Dum conſuetudini non reſiſtitur, facta eſt neceſſitas.*

Car en vain la grace avoit-elle en ma faveur épuiſé tous les moyens dont elle a coutume de ſe ſervir pour détacher les cœurs. En vain pour me gagner, avoit-elle réuni & les larmes continuelles de ma mere, & les avis ſalutaires de

mes amis, & les exhortations éloquentes d'un ſaint Paſteur, qui m'avoit bien perſuadé, mais qui ne m'avoit pas encore converti. En vain par une douce violence avoit-elle, à ſon ordinaire, ſémé d'épines toutes les voies où je n'eſpérois trouver que des fleurs: *Irruebam in voluptates, irruebant in me dolores.* Graces victorieuſes de tant de cœurs! mon cœur vous diſputoit toujours la victoire. J'étois retenu dans mes coupables engagemens, non par des liens étrangers, mais par des liens que je m'étois forgés moi-même; captif volontaire de ma propre liberté, plus inflexible que le plus dur métal: *Ligatus eram, ſuſpirabam non ferro alieno, ſed meâ ferreâ voluntate.* Etrange captivité! biſarre ſervitude! je la déteſtois: & cependant je l'aimois. J'aurois bien voulu en ſortir: & néanmoins j'y voulois toujours demeurer. Je demandois à Dieu mon élargiſſement: & je craignois d'être exaucé: Je m'agitois comme un forcené dans mes chaînes: & mes agitations ne ſervoient qu'à les rendre plus péſantes. Mes efforts étoient ſemblables à ceux d'un homme aſſoupi, qui ouvre les yeux, qui étend les bras, qui leve la tête, comme pour s'éveiller en apparence; mais qui retombe incontinent dans ſon lit, & ſe replonge plus que jamais dans ſon ſommeil: *Similes erant conatibus expergiſci valentium.* Dans cet aſſoupiſſement

léthargique, tantôt je croyois voir la volupté avec tous les plaisirs des sens, me tirer par la robe, en me disant : Augustin, veux tu donc nous quitter ? pourras-tu bien vivre sans nous ? prens garde à quoi tu t'engages : quoi ? t'ensevelir tout vivant ! mourir avant ta mort ! vieillir au moins à la fleur de ton âge ! quel projet ! *Dimittis nos* ? Et tantôt il me sembloit que la chasteté se présentoit à moi avec les plus belles vertus ses compagnes, & me disoit, en étalant à mes yeux, malgré leurs sévérité, tous leurs charmes : Eh ! quoi ? ne pourras-tu pas ce que celles-ci & celles-là ont pû ? quelle lâcheté de n'oser entreprendre ce que tant d'autres plus foibles que toi ont exécuté ? n'as-tu pas honte d'aimer mieux céder à la foiblesse de tes voluptés criminelle, qu'à la force de tant de vertueux exemples ? *Non poteris quod isti & istæ* ? A cela je répondois en temporisant : Eh ! bien, il faut donc changer : mais du moins encore un peu de tréves. Le terme est court. Ce sera bien-tôt. Demain, sans plus de remise. Et ce terme si proche s'éloignoit toujours. Ce tardif *bien-tôt* ne venoit jamais. Ce *demain* attendu avoit comme les autres un lendemain, en danger, hélas ! chaque jour, de n'avoir plus à attendre qu'une éternité de regrets : *Modo dicebam, & illud modo non habebat finem.*

O Dieu ! qu'est-ce qu'un cœur uniquement créé pour vous, quand il s'attache indignement aux créatures, & qu'il brûle honteusement pour elles ? C'est un amas de corruption qui fait horreur : semblable à ce feu sacré, que les Israëlites, durant leur captivité, enfoüirent au fond de la terre ; & qui s'y changea bientôt en eau croupissante & bourbeuse. Il faut que, sous les ordres de Néhémias, cette fange s'épure aux rayons du soleil, pour revenir à son origine, & remplir sa destinée. Figure admirable qui s'accomplit à la lettre dans Augustin. Figure que les Peintres même ont pris soin d'exprimer, quand ils nous ont représenté ce saint Docteur, tenant les yeux fixement attaché au Ciel, & portant en sa main un cœur surmonté de flammes. En deux traits voilà toute l'histoire de sa conversion. Voilà l'abrégé de tout ce que fit pour lui la grace. Un rayon de lumiere divine éclaire d'abord son esprit, & en bannit toutes les erreurs ténébreuses. Une étincelle d'amour divin embrase son cœur, & en dissout à l'instant tous les liens criminels. Mais son Néhémias fut saint Paul, dont il devoit être l'imitateur, & dont il étoit déja le disciple. Car il tenoit entre ses mains ce volume tout divin de ses Epîtres, si pleines de lumiére & d'ardeur ; lorsqu'au fort de ses agitations & de ses incertitudes, il entend cette voix miraculeuse ; Prends, & lis, Augustin : *Tolle, & lege.* Ecoute

ton Maître, je ſuis ton modéle ; il obéit ; & tombe juſtement ſur ce paſſage fameux: Dépouillez-vous, eſclave de la chair, du vieil homme, & revêtez-vous en eſprit de l'homme nouveau. C'en eſt aſſez : à cet avis de ſaint Paul, comme autrefois à la priere de Néhémias, le feu du Ciel s'empare de ce cœur charnel, & le tranſforme en un cœur tout céleſte. Ses ſentimens s'élevent, ſes intentions ſe purifient, ſon zéle s'enflamme, ſes affections prennent l'eſſort, ſes déſirs volent, & ſa volonté ſe fixe non plus aux plaiſirs des ſens, mais à la félicité des ſaints. Auguſtin n'eſt déja plus ſeulement la conquête, la victime, l'holocauſte de l'amour divin ; il eſt lui-même tout feu, tout flamme, tout amour de Dieu, tout homme divin.

Témoins ces dévots Entretiens, appellés communément Soliques ; ſi remplis de l'onction de l'Eſprit ſaint, qu'on ne peut s'empêcher, en les liſant, de convenir que c'eſt l'Eſprit de Dieu qui parle à Dieu dans ſaint Auguſtin, & avec ſaint Auguſtin dans ceux qui en péſent les paroles, & qui en prennent l'eſprit & les ſentimens.

Témoins ces beaux Commentaires ſur les Pſeaumes. Ouvrage qu'on regarde juſtement comme l'abrégé de toute l'Ecriture ; parce qu'il réunit l'ancien & le nouveau Teſtament ; l'Evangile & la Prophétie ; qu'il en fait voir le parfait accord ; & que la gloſe eſt auſſi originale que le texte même. Mêmes lumiéres : mêmes ardeurs : mêmes impreſſions : & par conſéquent même Auteur. L'amour divin dans le cœur de David avoit compoſé ces ſacrés Cantiques ; l'amour divin les a développés dans le cœur de ſaint Auguſtin.

Témoins enfin ſes Confeſſions : livre à la portée de tous les Chrétiens, & à l'uſage de tous les fidéles ; également propre à inſpirer aux pécheurs la pénitence, & aux juſtes la ferveur ; capable de ſervir à toutes les ames de leçon & de modéle. Il y regrette tous les momens paſſés dans l'oubli de Dieu. Maudit ſoit le tems, Seigneur, où j'ai été pour vous ſans amour ! *Væ tempori quo te non amavi* ! Il bénit ſans ceſſe l'heureux inſtant de ſon retour à Dieu. O Bonté infinie, qui vous êtes ſouvenu de moi, malgré toutes mes ingratitudes ! *Deus, vita mea, qui oblitum tuî non es oblitus* ! Il y déſire uniquement la mort, afin de s'unir à l'unique objet de ſes déſirs. Puiſqu'il faut mourir, pour vous voir, ô Dieu de mon cœur ! faites donc que je meure, afin que je vous voie ! ou que je vous voie, afin que je meure d'amour ! *Cor meum flamma tui amoris accendat* ! En trois mots, regret, reconnoiſſance, & déſir, c'eſt le précis de ſes ſentimens ; c'eſt le plan qu'il nous a donné lui-même de ſa vie, qui, depuis

sa conversion, ne fut plus que charité parfaite, & amour divin.

Voilà ce que la grace a fait en faveur d'Augustin. Voilà les victoires signalées qu'elle a remportées sur son esprit & sur son cœur. Voilà les changemens miraculeux qu'elle a opérés dans son ame : humilité d'esprit, & détachement de cœur. Humilité d'esprit, pour le soumettre à l'Eglise : détachement de cœur, pour l'attacher à Dieu.

Miracles de grace, que saint Augustin ne cessa d'admirer ; & qu'il demanda toujours à Dieu de renouveller en lui : Créez en moi, disoit-il à Dieu dans ses Ouvrages, avec le Prophéte, créez en moi cet esprit droit, & ce cœur nouveau, tels que vous les avez déja créés autrefois : *Cor mundum crea in me, Deus, & spiritum rectum innova.* Puisqu'il est écrit que vous ne rejettez point de votre face un cœur contrit par amour, & un esprit humilié par la Foi : *Cor contritum & humiliatum non despicies.* Je dis, créez en moi, ajoûte-t-il ; parce que la sanctification d'une ame n'est pas moins un miracle de votre toute-puissance, que la création du monde entier. L'une a même sur l'autre cet avantage, que le néant, quand vous fites tout de rien, ne résista pas, ne put même résister à votre volonté ; au lieu que l'ame, que vous voulez convertir, (je ne le sçai que trop, hélas ! par ma funeste expérience,) peut toujours résister ; & résiste même souvent à votre grace. Cependant vous avez vaincu mes résistances, & triomphez de ma liberté. Achevez donc, Seigneur, ce que vous avez commencé, & couronnez votre ouvrage : *Cor mundum crea in me Deus, & spiritum rectum innova.*

Ps. 50. 12.

Ibid. 19.

Ainsi parloit de lui-même le saint Docteur de la grace. Que devons-nous donc penser de nous, nous qui en sommes les Disciples ? Si Augustin converti demande à Dieu qu'il le convertisse encore : si cet Ange de lumiére, si ce Séraphin sur la terre, se plaint tantôt de son peu de foi, & tantôt de son peu d'amour ; nous qui flottons sans cesse entre la vertu & le vice ; nous, dont la créance est si foible, & la contrition si imparfaite, avons-nous droit de nous rassurer sur nos ombres de pénitence, & sur nos apparences de conversion ? O flambeau de la Foi chrétienne ! ô flamme de l'amour divin ! ne connoîtrons-nous donc jamais vos forces, que par l'exemple des Saints ? & n'en ressentirons-nous point les triomphant effets dans nos ames ? humiliez nos esprits, en les éclairant ; purifiez nos cœurs, en les embrasant. Faites de nous tous de dignes enfans de l'Eglise par la soumission la plus parfaite ; & de parfaits enfans de Dieu par son plus pur amour. C'est ce qu'a fait la grace pour saint Augustin.

Voyons ce que saint Augustin a fait pour la grace. Seconde Partie de son Eloge.

I. PART.

SI Augustin fut un sujet illustre des conquêtes de la grace, il en a été aussi un des plus glorieux instrumens; puisqu'il l'a rendue victorieuse des plus grands ennemis, qu'il la combattent, en la faisant triompher des erreurs & des vices; & que par là il a proportionné ses services à ses obligations, en lui soumettant les esprits, comme elle avoit soumis le sien; & lui gagnant les cœurs des autres, comme elle avoit gagné son cœur dans ses égaremens. Ce qu'il y a de plus remarquable & de plus éclatant dans les victoires qu'Augustin remporta, pour la grace, c'est qu'il se servit heureusement, pour la faire triompher des autres, des mêmes armes, dont elle s'étoit servi, pour triompher de lui; je veux dire, de toutes les forces de la Foi chrétienne, pour lui assujettir les esprits; & de tous les charmes de l'amour divin, pour lui conquérir les cœurs; en sorte qu'il semble que Dieu n'ait permis qu'il résistât, & qu'il échappât si long-tems à la grace, que pour lui aprendre à combattre sous elle, & à vaincre pour elle; fidéle imitateur de ses poursuites, après avoir été l'infidéle objet de ses recherches.

L'esprit d'hérésie avoit été le premier tyran de l'esprit d'Augustin; & ce fut à

l'esprit d'hérésie qu'Augustin converti déclara d'abord la guerre, comme au premier ennemi de la grace. Que de combats en sa faveur ne livra-t-il pas? pour lui rendre dans les autres ce qu'il avoit reçû d'elle; la lumiére de la Foi, & l'attachement à la vérité, qui ne se trouve que dans une parfaite soumission à l'autorité de l'Eglise. Par-tout, où ce précieux don de la grace, ce sacré dépôt de la Doctrine que Jesus-Christ a confié à son Epouse, est attaqué, il vole avec ardeur à sa défense. C'étoit-là son attrait, sa fonction; son talent, & pour ainsi dire, sa mission. La grace ne l'avoit détaché du camp de ses ennemis, que pour rompre leurs complots, & pour la soûtenir contre leurs attaques: tantôt de vive voix, & tantôt par écrit; ici dans des conférences particuliéres, & là dans des disputes publiques, sur-tout dans ces Assemblées composées des Chefs du peuple de Dieu; Assemblées où il s'agissoit de décider du sort des combats de la grace; Assemblées dont saint Augustin étoit toûjours l'ame, l'intelligence, & l'oracle.

Ce n'est donc pas sans dessein que le Dieu du salut, & l'Auteur de la grace fit naître ce saint Docteur dans un siécle de ténébres & d'erreurs. Siécle où l'enfer avoit vomi de son sein de nouvelles hérésies, & entretenoit encore de ses noires vapeurs celles des trois premiers siécles de

l'Eglise ; siécle où se trouvoient réunis sous le même étendart de la révolte, les Ariens, & les Apolinaristes : les Circoncellions, & les Donatistes; les Helvidiens, & les Jovinianistes ; les Manichéens, & les Priscillianistes ; les Sabelliens, & les Ebionites; les Novatiens, & d'autres monstres d'erreur; divisés entr'eux en apparence, pour l'honneur de leurs Sectes, mais tous ligués au fond pour la perte des ames. Cette armée formidable d'ennemis du salut ne parut assemblée, du tems de saint Augustin, que pour multiplier ses combats, & signaler ses victoires. Il les attaqua tous en effet ; il les défit ; il leur enleva grand nombre de leurs partisans ; les soumit à l'autorité de l'Eglise ; les attacha, captifs volontaires, à son char, & les mena lui-même à sa suite en conquérant, couronné de ses Ecrits victorieux & triomphans. C'est la belle expression de saint Ambroise : *Laureatus scriptis coronatur suis.*

Ecrits triomphans en effet, qui nous fournissent encore aujourd'hui des armes contre tous les ennemis de la Foi, & les adversaires de la grace ; en sorte que, pour forcer les détours artificieux, & les captieuses subtilités des derniéres hérésies, il n'a fallu que prendre saint Augustin pour guide, & opposer à tous leurs faux raisonnemens son autorité décisive & sans réplique. Ecrits triomphans, dont tout

les hérétiques de nos jours tâchent en vain de se prévaloir : car, hélas ! dequoi n'abusent-ils pas ? (*Augustinus totus meus est*, disoit Calvin.) Mais, qui, malgré l'abus visible qu'ils en font, & le beau nom de Disciples de saint Augustin, dont ils se parent, tournent à leur confusion, & ne servent qu'à leur défaite. Ecrits triomphans, dont l'éclat a percé, & s'est fait jour dans les esprits les plus opposés au Christianisme, dont ce saint Docteur a fait l'apologie, & démontré la vérité contre les Incrédules, les Payens, les Déistes, dans ses beaux Livres de la Cité de Dieu. Ecrits enfin triomphans, qu'on peut appeller avec justice, pour leur multitude & leur variété, la Bibliothéque universelle des Peres ; puisqu'ils combattent en détail toutes les erreurs, que les autres ont attaquées chacun en particulier ; & qu'ils détruisent par avance, celles mêmes qui du tems de saint Augustin, n'étoient pas encore nées, ni prêtes d'éclorre.

Grands & fameux Héros du Christianisme ! noms gravés à jamais dans les Annales de l'Eglise ! Cypriens, Irénées, Justins, Athanases, Chrysostômes, & Cyrilles ! Je ne crains point de vous offenser, si j'ose dire, sans rien diminuer ni des succès que la grace a donnés à vos combats, ni des victoires qu'elle doit à vos travaux, qu'Augustin seul a eu plus

à combattre pour la grace, & plus à vaincre pour elle. L'un d'entre vous, ſon contemporain quoique ſon ſupérieur en âge, l'a hautement reconnu, & en fait l'aveu public. Jérôme courbé ſous le faix de ſes lauriers, bien plus que ſous le poids de ſes années, quitta la plume, ſe condamna lui-même au ſilence, malgré ſon amour pour la Religion, & ſon zèle pour l'Egliſe, dès qu'il vit Auguſtin en prendre la défenſe; & ne voulut plus dire, ni écrire autre choſe, ſinon qu'il n'y avoit plus rien à dire, ni à écrire, après Auguſtin. Mais dans quelle occaſion encore lui rendit-il un ſi glorieux témoignage? Dans le combat de la Foi le plus important à la gloire du Ciel, & au ſalut des ames.

De toutes les héréſies qui ont attaqué la Doctrine de l'Egliſe, il n'y en a point eu de plus redoutable par ſa ſubtilité, ni de plus funeſte par ſa contagion, que le Pélagianiſme, qui, ſous prétexte de défendre contre les Manichéens les droits de la liberté de l'homme, anéantiſſoit la grace de Jeſus-Chriſt, le fruit de ſes mérites, & le prix de ſon Sang; en ſoûtenant que cette grace n'étoit ni néceſſaire aux hommes pour toute ſorte de bonnes œuvres; ni indépendante des mérites humains, ni toute-puiſſante ſur nos volontés, pour les tourner, comme il lui plaît; ſans toutefois lui faire violence, ni bleſſer leur liberté, ni leur impoſer la moindre néceſſité.

L'Auteur d'une ſi dangereuſe héréſie étoit un homme d'un caractère encore plus dangereux. Il joignoit à la profeſſion de l'état le plus parfait, la pratique de la vie la plus auſtère, mortifiant en lui-même la nature, tandis qu'il la flattoit dans les autres; & à la faveur d'une brillante réputation & d'une ſainteté apparente, il inſinuoit ſon mortel poiſon d'autant plus facilement dans les cœurs, qu'il les y trouvoit plus préparés par les funeſtes effets du péché Orignel, dont il nioit auſſi la propagation dans les ames, où il a laiſſé, pour premier héritage, l'enflûre de l'orgueil, & l'eſtime de ſa propre excellence.

Cette pernicieuſe héréſie auroit bientôt ſappé tous les fondemens du Chriſtianiſme. Une religion purement naturelle ſe ſeroit élévée ſur ſes ruines; & avec le dogme de la grace, tous les autres dogmes de la Foi auroient infailliblement ſuccombé, ſi Dieu ne leur avoit ſuſcité un Défenſeur, comme Auguſtin. Son zéle s'alluma à la vûe du péril, qui menaçoit l'Arche du Seigneur. Il s'agiſſoit de la grace, dont il attendoit ſon ſalut, & à laquelle il devoit ſa converſion. Comme il en avoit plus que perſonne reſſenti les effets, il ſe crut plus obligé que les autres, d'en ſoûtenir les droits; & Dieu, qui l'avoit deſtiné ſpécialement à ſa défenſe, lui en avoient nettement développé dans les divines Ecritures les Myſtères & les ſecrets.

Il entra donc en lice avec les adversaires de la grace, & il se servit d'abord, pour les combattre, & la défendre, des premiers principes de la Foi. Il avoit appris de saint Paul, son Maître, que nous ne pouvons rien de nous-mêmes; mais que ce que nous pouvons, vient de Dieu: *Non sumus sufficientes ex nobis : sed sufficientia nostra ex Deo est.* 2. Cor. 3. 7. Et voilà la nécessité de la grace. Il avoit appris de S. Paul que la grace ne se donne pas au mérite : car alors elle ne seroit plus grace: *Non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei* : Rom. 9. 16. en voilà la gratuité. Il avoit appris de S. Paul, que Dieu a pitié de qui il lui plaît, & qu'il laisse s'endurcir qui il lui plaît : *Cujus vult miseretur ; & quem vult indurat.* Rom. 9. 18. En voilà l'efficacité. Mais il n'avoit pas appris de saint Paul, comment cette grace, tout efficace, toute puissante qu'elle est, s'accorde avec la liberté de l'homme ; comment elle agit infailliblement sur nos volontés, & avec nos volontés, sans leur faire la moindre violence ; comment enfin nous lui obéissons immanquablement, & cependant avec mérite, & sans nulle nécessité ? Sur le bord de ces abysmes profonds, le grand Apôtre lui-même s'arrête, & se recrie : O profondeur de la science de Dieu ! *O altitudo* ! Rom. 11. 33. Il faut avoir toute la pénétration, & encore plus, toute la soumission d'esprit à l'esprit de Dieu, qu'avoit saint Augustin, pour les sonder

avec sûreté, si toutefois elle peuvent être sûrement sondées ces profondeurs impénétrables ; autrement, on s'y égare, & l'on s'y perd, ainsi que s'y égara, & s'y perdit Pélage avec ses Disciples. Ce premier combat entre la nature & la grace, où la grace, par le ministère de saint Augustin, eut tout l'avantage, se termina dans une conférence paisible. Les deux partis ne s'étoient alors que mesurés. Ni l'un ni l'autre n'avoient pas encore déployé toutes leurs forces. Mais quand, selon la coutume, la cabale, l'intrigue, la séduction, vinrent à l'appui de la nouveauté de l'hérésie, il fallut à l'autorité opposer l'autorité ; l'autorité des premiers Pasteurs de l'Eglise à celle des partisans de l'erreur. Ce fut alors que Saint Augustin, comme l'enfant le plus soumis, fit éclater son obéïssance, son respect, son amour pour l'Eglise ; & que l'Eglise, par un fidéle retour, comme une mere équitable, atteſta son estime, sa confiance, &, si j'ose le dire, sa prédilection pour saint Augustin. Il la consulte au Concile de Carthage, & elle décide en sa faveur. Il la harangue au Concile de Miléve ; & elle souscrit à tous ses oracles. Il prend son Chef visible, le Vicaire de Jesus-Christ, pour son juge : & trois Papes consécutifs canonisent sa doctrine. Elle passe des Conciles particuliers dans les Conciles généraux, qui en adoptent jus-

qu'aux paroles ; qui en forment leurs décrets ; qui la propoſent pour régle de Foi à toute l'aſſemblée des Fidéles, & à tous les enfans de l'Egliſe.

La victoire de la grace étoit complette, & le triomphe d'Auguſtin parfait, ſi l'erreur proſcrite, & l'héréſie condamnée ſçavoit céder, & ſe ſoumettre. Mais, non : tandis qu'on la foudroyoit à Rome, elle pulluloit en Afrique ; elle ſe répandoit dans les Gaules ; elle pénétroit à Conſtantinople ; elle s'enracinoit ſur-tout en Angleterre, patrie de l'Héréſiarque, & refuge de ſes ſectateurs. S. Auguſtin les pourſuivit par-tout, par lui-même, par ſes ouvrages, par ſes diſciples. Saint Germain d'Auxerre, & ſaint Loup de Troyes, allerent juſques ſur les bords de la Mer Brinannique, les forcer dans leurs derniers retranchemens, avec les armes de la Foi, qu'ils avoient empruntées de ſaint Auguſtin. Armes triomphantes, qu'ils appuyerent, par ſon avis, pour derniére reſſource, du bras religieux des Princes Chrétiens.

Car c'étoit le ſentiment de ce grand Saint. Sentiment, dont il n'étoit pas d'abord ; il eſt vrai ; mais au quel il revint ; au ſujet des Donatiſtes. Sentiment, qu'il a prouvé fort au long dans pluſieurs de ſes Ecrits : que dans des tems d'héréſie, il ne ſuffiſoit pas de s'étudier à la clémence & à la douceur, mais qu'il falloit avoir

de la vigueur & de la fermeté, que ce ſeroit être ennemi du ſalut de tant d'ames qui périſſent hors de l'Egliſe, que de ne vouloir pas qu'on les preſsât, pour les faire rentrer dans le ſein de leur Mere. Que les unes ſont des brebis égarées, qu'il faut ramener à la bergerie ; & les autres des loups raviſſans, qu'il faut écarter du bercail ; qu'une fauſſe compaſſion pour les hérétiques eſt alors pour les Catholiques une vraie cruauté ; qu'on ne doit pas regarder ſi l'on force, mais à quoi l'on force par une juſte ſévérité ; qu'un jour viendra que ceux qui en blâment les rigueurs, en beniront les effets, & s'écrieront : Heureuſe néceſſité, qui a été pour nous comme un ſecond baptême ! puiſqu'en nous ſoumettant, comme des enfans, à l'autorité des puiſſances légitimes, elle nous a rendu en effet des vrais enfans de Dieu & de ſon Egliſe. Ce ſont les propres paroles de ſaint Auguſtin : *Felix neceſſitas quæ ad Eccleſiam compellit* ! Tel a été dans les derniers tems le ſentiment de ſaint Auguſtin, & telle fut toujours depuis ſa conduite, pour faire céder les erreurs à la Foi, & rendre tous les eſprits dociles à la grace. Que n'a-t-il pas fait, pour faire triompher la vertu des vices, & regner la grace dans tous les cœurs ? Ne le regardons plus ſeulement comme un célébre Controverſiſte, conſidérons-le comme un ſaint Légiſlateur

Voyons tout ce qu'il a fait en faveur de la grace, d'abord par ses exemples, puis par ses loix. Recueillons les plus belles leçons de vertu qu'il nous a données; Catéchuméne, Docteur, Evêque, Fondateur d'Ordres. C'est en peu de mots, depuis le commencement de sa conversion l'abrégé de sa vie.

Arrêtons-nous d'abord, si vous voulez, au premier pas, qu'Augustin, à peine converti, & n'étant encore que Catéchuméne, a fait dans les voies du Seigneur, pour la gloire & le triomphe de la grace; je veux dire, au Livre de ses Confessions. Livre incomparable; monument éternel de sa reconnoissance & de son zéle, autant que de sa pénitence & de sa douleur. Que de glorieuses conquêtes ce seul ouvrage de saint Augustin pénitent n'a-t-il pas faites en faveur de la grace, par sa simple lecture? Que d'ames désespérées n'a-t-il pas retirées du désespoir, par la confiance en Dieu qu'il y inspire? Que de cœurs endurcis na-t-il pas touchés par l'onction de la piété, qu'il y répand, & dont il est plein? Que de consciences aveugles n'a-t-il pas éclairées par les examens & les recherches qu'il fait, & qu'il y fait faire? Fut-il jamais pécheur, honteux encore d'avouer à un Prêtre ses plus secrets désordres, après avoir lû l'aveu public, qu'un si grand homme fait des siens à tout l'univers, & transmet à tous les siécles?

Fut-il jamais pénitent, déformais tenté de s'excuser, en s'accusant, & de faire de sa confession son apologie, après avoir admiré avec quelle simplicité un si beau génie entre dans les plus humilians détails de ses péchés, & rapprocher toutes les circonstances, qui en aggravent la malice? Fut-il jamais enfin cœur contrit de ses fautes, esprit humilié de ses égarémens, capable d'être content de sa conversion, & satisfait de son retour à Dieu; après avoir vû dans un écrit immortel, un esprit Angélique, & un cœur tout divin, perpétuer ses regrets, & éterniser ses larmes? Jugez-en par vous-mêmes, Chrétiens Auditeurs; vous l'avez entre les mains ce Livre miraculeux, ce conquérant des cœurs, inspiré par l'humilité, dicté par la douleur; & la preuve la plus authentique de son utilité & de ses merveilleux effets, c'est sa popularité, qui l'a rendu si commun dans le Christianisme. L'avez-vous jamais ouvert, sans que vous en ayez reçû quelque sainte impression? sans que l'Esprit de Dieu vous ait fait entendre sa voix? Sans que la conscience vous ait fait quelque reproche? Sans que vous ayiez conçu quelques sentimens de pénitence? Sans que vous en ayiez remporté quelques desirs d'être enfin un jour tout à Dieu? Lisez-le donc souvent ce chef-d'œuvre de saint Augustin commençant. Prenez-le, pour ainsi dire, à son

berceau, pour Légiſlateur & pour Maître; admirateurs de ſes leçons, vous deviendrez bientôt imitateurs de ſes exemples, obſervateurs de ſes loix; & diſciples de S. Auguſtin, vous ſerez, comme tant d'autres, des conquêtes de la grace.

Mais la conquête la plus glorieuſe à la grace eſt celle des erreurs des Sçavans rébelles encore, juſques dans les hommages mêmes qu'ils rendent à la vérité; ſurtout lorſqu'aveuglés par leurs préventions, ils l'ont d'abord méconnue, & que par des lumieres ſupérieures ils ſont forcés de la reconnoître; plus difficiles à convertir alors qu'à convaincre; & bien moins diſpoſés à dire: Je me ſuis trompé, qu'à le penſer. C'eſt ce qui a fait avancer à un grand génie de ces derniers ſiécles; qu'il ſe faiſoit fort de tromper les plus obtinés hérétiques; mais que c'étoit à un autre plus ſaint que lui, de les ſoumettre, & de leur faire avouer ce qu'ils ont tant de peine à dire: Nous nous ſommes égarés: *Ergo erravimus.* Or c'eſt cette conquête ſi précieuſe & ſi rare, que S. Auguſtin, comme Docteur, a ſecondé par ſon exemple. Dans la fleur de ſa réputation, appuyée de tout le monde chrétien, conſulté, & ſuivi même des dépoſitaires de la Doctrine, il entreprend la réviſion de ſes Ouvrages. Juge inexorable en ſa propre cauſe, il condamne ſans ménagement ce que pluſieurs même admiroient dans

ſes Ecrits; & non content de le condamner dans le ſilence, il le retracte dans un Livre fait exprès; & ne rougit point d'apprendre à la poſtérité que, comme ſa vie n'a pas été ſans taches, effacées par ſes larmes, ſon eſprit n'a pas été ſans défauts, réparés par ſon humilité. Victoire ſignalée de la grace, non pas tant ſur l'orgueil de l'eſprit, que ſur la ſenſibilité du cœur, qui ſouvent, ſans aimer la loüange & la réputation, l'eſtime & la gloire, craint ſouverainement l'humiliation & le mépris. Victoire préférable en un ſens à toutes les victoires, que ſaint Auguſtin remporta pour le grace. Parce que dans celles-là il ne vainquit que ceux qui en étoient les ennemis déclarés; au lieu que dans celle-ci, en ſe ſurmontant lui-même, il ſurmonta celui que les Papes & les Conciles appellent le Défenſeur magnifique de la grace: *Magnificus defenſor gratiæ.* Victoire enfin ſuivie d'une infinité d'autres victoires, encore plus honorables à la grace. Car ſi dès ſon premier combat avec les Chefs des Manichéens, ſaint Auguſtin réduiſit Fortunat à mettre bas les armes, & à s'avouer vaincu; ſi dans une ſeconde diſpute il obligea Félix à faire abjuration de l'erreur, & profeſſion de la Foi; ſi dans cette célébre Conférence qu'il eut, par ordre de l'Empereur, en préſence du Tribun Marcelin, avec les Donatiſtes, il engagea la plûpart des Evê-

ques de ce parti à rentrer dans le sein de l'Eglise, & à y faire rentrer leurs peuples avec eux; n'en soyons point surpris. C'étoient là des triomphes, que vainqueur de lui-même, il avoit préparés par l'exemple de ses rétractations, comme par un trophée immortel, érigé aux plus rares conquêtes de la grace.

Enfin, la conquête la plus chère à la grace est celle des cœurs de ses Ministres, dont elle est plus jalouse que des autres; parce qu'eux sanctifiés, le salut des autres est bien avancé; comme eux pervertis, la perte des autres est presque inévitable. C'est à cette conquête que saint Augustin, fait Evêque, s'est particuliérement attaché, en devenant le modéle non-seulement de tout son Clergé, mais encore de tous les Evêques du monde. En effet, quelle qualité doit avoir un Evéque, pour être parfait, que saint Augustin n'ait pas possédée dans le dégré le plus parfait? Faut-il de la science! J'ai l'ai dit: il fut par son érudition le prodige de son siécle, & il est encore l'admiration du notre. Faut-il de l'humilité? Quelle violence ne lui fallut-il pas faire, pour l'obliger d'accepter, je ne dis pas l'Episcopat, mais le Sacerdoce? Faut-il du zéle? En quoi, & pour qui en a-t-il jamais manqué? Catéchuménes & baptisés, Clercs & Laïcs, Religieux & Séculiers, Hérétiques & Fidéles, étrangers & domestiques, tous

tous eurent part également à ses soins. Prêcher, instruire, controverser, écrire, visiter même, c'étoient là ses occupations journaliéres. Tout à tous en général, & tout entier à chaque particulier, il paroissoit à tous être lui seul plusieurs hommes, & à chacun n'avoir à cœur que son salut & son bonheur. Faut-il de la sagesse? L'éloignement qu'il eut, depuis sa conversion, de toute assiduité du sexe, en est une preuve authentique; & la raison qu'il apportoit de s'en éloigner, une maxime mémorable pour tous les Ministres de l'Eglise; c'est de craindre, disoit-il, de se rendre suspects aux libertins dans les fonctions mêmes de la piété. Faut-il du courage & de la fermeté? Il eut à essuyer les calomnies des Pélagiens, les fureurs des Donatistes, les cruautés des Circoncellions. Saint Jérôme l'en félicite dans une de ses lettres. Les Catholiques vous révèrent, lui écrit-il: *Catholici te venerantur.* Mais le comble de votre gloire, c'est que les hérétiques vous détestent: *Detestantur hæretici.* Faut-il enfin une bonté de Pasteur: & une tendresse de pere? L'amour de sa chère Eglise lui coûta la vie. Le spectable d'Hippone assiégée par les Vandales lui fut un douloureux martyre. Pasteur compatissant, il ne put survivre à la désolation de son troupeau. Plûtôt que de le voir périr, il demanda la mort. La pénitence avoit épuisé ses larmes.

L'amour divin embraſoit ſon cœur La bonté paſtorale & la tendreſſe paternelle immolerent enfin la victime, & couronnerent ſon ſacrifice. Il mourut, comme Moïſe, ſans goûter ici-bas le repos de la terre promiſe ; il mourut, comme Moyſe, en chantant des cantiques de douleur: il mourut comme Moyſe, parmi les regrets de ſon peuple, & dans le baiſer du Seigneur.

Il ne fit point de Teſtament, remarque l'Hiſtorien de ſa vie ; parce qu'avant ſa mort, la charité l'avoit dépouillé de tout en faveur des pauvres, qu'il regardoit comme ſes plus chers enfans ; & pour qui ſouvent il avoit épuiſé les tréſors de ſon Egliſe, ſans en épargner les vaſes ſacrés, qu'il fit rompre, & vendre, dans leurs beſoins, pour les faires ſubſiſter. Mais il laiſſa, en mourant, un héritage bien plus précieux, en laiſſant, comme Fondateur, ſon eſprit & ſa régle à tant d'Ordres Religieux, qui combattent encore aujourd'hui ſous ſes enſeignes, dans toute l'étendue de l'Egliſe de Dieu. Ordres chéris, de l'Egliſe, & bénis de Dieu. par quelle viſible bénédiction du Ciel ſe ſont-ils ſi-tôt & ſi fort multipliés ſur la terre ? Vous avez, grand Saint, ſelon l'expreſſion du Prophéte, vous avez planté de votre main les premiers ſeps de cette vigne ſi fertile pour le ſalut des ames : *Plantaſti radices ejus.* La multitude & la variété des rejettons, qui en ſont ſortis en

Pſ. 79. 10.

moins de rien, a remplis l'univers: *Et implevit terram.* Ordres auſſi reconnoiſſans envers Dieu & ſon Egliſe, que Dieu & ſon Egliſe leur ont été favorables. Par quelle fécondité merveilleuſe de ſainteté ſe trouve-t-il qu'à peine un demi ſiécle après la mort de ſaint Auguſtin, ſes enfans ſpirituels euſſeut déja donné à Dieu pluſieurs milliers de Martyrs ; & qu'ils comptent de nos jours une multitude de Bienheureux, que l'Egliſe a inſcrits au nombre, & mis au Catalogue des Saints? Ordres floriſſans, & tous remplis encore de l'eſprit de leur ſaint Patriarche. Par combien de vertus formées ſur ſes loix, & cultivés ſous ſes auſpices, ne ſe perrétuent-ils pas à la gloire de Dieu, & à l'utilité de ſon Egliſe ?

Ibid.

Mais quoi, me direz-vous ? ces vertus & ces régles de ſaint Auguſtin ſont-elles donc uniquement pour des ames religieuſes ? Non, ſans doute, Chrétiens Auditeurs : & ſaint Auguſtin nous dit à tous ce que ſaint Paul, ſon Modéle & ſon Maitre, diſoit à tous les Fidéles : Pour travailler de concert avec nous, ou plûtôt avec la grace, nous vous exhortons tous à ne pas recevoir envain la grace de Dieu; *Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.* En effet, ce qui rendit ſaint Auguſtin, comme ſaint Paul, & ſi fidéle à la grace, & ſi zélé pour elle ; ce qui l'engagea déſormais à ſuivre ſes inſpirations,

2. Cor. 6. 1.

& à soûtenir ses intérêts ; ce qui le détermina enfin à être non-seulement sa conquête & son Disciple, mais encore son défenseur & son second Apôtre ; c'est le mauvais usage qu'il en avoit fait d'abord, & l'abus qu'il en voit fait faire aux autres ; c'est qu'il se reprochoit à son égard & des résistances & des forfaits ; c'est qu'il se souvenoit qu'elle avoit été en bute à ses traits & à ses contradictions ; & qu'il avoit été pour ses freres une pierre d'achoppement & de scandale. Or les mêmes offenses ne nous engagent-elles pas aux mêmes réparations? Non contens de nous être égarés dans les mœurs, ou dans la Foi, n'avons-nous entraîné personne dans les mêmes routes de l'iniquité ou de l'erreur? N'avons-nous jamais parlé de la Religion avec mépris, ou du vice avec licence? Et par là n'avons-nous jamais inspiré la même licence, ou le même mépris? Nos exemples enfin ont-ils tous été conformes aux leçons de l'Evangile, & nos entretiens d'accord avec les sentimens de l'Eglise, incapables de faire aucune impression contraire sur les cœurs & sur les esprits? Hélas! nous avouons tous que nous sommes des Augustins pécheurs: travaillons donc à devenir des Augustins convertis. Rendons à la grace tout ce que nous lui devons. Faisons-la regner en nous, & triompher des autres. Disons-lui souvent avec ce saint Docteur : *Agnosce quod tuum est : ignosce quod meum est.* Grace de mon Dieu! Reine des cœurs! Souveraine des esprits! reconnoissez ce que je tiens de vos bienfaits ; & pardonnez ce qui vient de mes ingratitudes. Par vos bienfaits, je suis Chrétien & Fidéle : par mes ingratitudes, je ne suis qu'un infidéle & un pécheur. Par vos bienfaits, je joüis de vos lumiéres : par mes ingratitudes, je retombe sans cesse dans mes aveugles égaremens. Par vos bienfaits, Dieu seul est l'objet de mes adorations & de mon culte : par mes ingratitudes, je ne suis pour lui qu'indifférence & que froideur. Par mes ingratitudes enfin, je mérite l'enfer, & je le crains : par vos bienfaits, le Ciel est à moi, & j'espére une éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.

PANEGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Sapientiam ejus enarrabunt gentes ; & laudem ejus enuntiabit Ecclesia.

Des Nations entières publieront sa sagesse : & toute l'Eglise célébrera ses loüanges. Eccl. ch. 39.

C'Est la pensée de S. Grégoire Pape, que dans cette assemblée générale, où le Sauveur du monde viendra couronner ses Saints, & leur rendre gloire pour gloire, les Apôtres paroîtront à la tête des Nations qu'ils ont soumises à sa Religion: & conduiront en triomphe les conquêtes qu'ils ont faites à son Eglise

Quel spectacle saint François Xavier, quoique le dernier des Apôtres, ne donnera-t-il pas lui seul à l'univers? On verra marcher à sa suite les peuples les plus fameux de l'Orient, les Indes, le Japon, & la Chine même : puisqu'il a porté l'Evangile aux portes de cet Empire, & qu'il y en a comme inspiré le premier esprit, en y rendant les derniers soupirs : *Sapientiam ejus enarrabunt gentes.* L'on entendra son nom réclamé de toutes parts, & par les Chrétientés les plus édifiantes de l'Europe, qu'il a réformées par ses soins, & par les Eglises les plus florissantes du nouveau monde, qu'il a fondées par ses travaux : *& laudem ejus enuntiabit Ecclesia.* Quelle joie pour vous, Peuples Fidéles, qui vous intéressez à son honneur parmi les hommes, & qui plus d'une fois avez ressenti les effets de son crédit auprès de Dieu !

Mais ce spectacle ravissant ne sera pas sans un triste retour. Jesus-Christ a promis à tous ses Apôtres, qu'ils jugeroient avec lui l'univers, afin de condamner, dit encore saint Grégoire, tous ceux qui n'auront pas voulu croire ce qu'un monde entier a cru à leur prédication, & par leur ministère.

Comme saint François Xavier a eu part à leur emploi, il aura part de même à leur puissance ; & si les premiers Apôtres doivent être en commun les Juges du monde infidéle, ce dernier sera en particulier le Juge des mécréans de nos jours, où la Foi est si combattue, & par les sentimens impies des uns qui n'ont point de religion, & par les opinions erronées des autres qui n'ont que de fausses créances. Quelle confusion pour ces prétendus esprits forts, que le triomphe de ce nouvel Apôtre !

Car qu'eſt-ce que ſon apoſtolat tout récent ? ſoit qu'on enviſage le ſuccès qui l'a ſuivi : ſoit qu'on examine l'exercice qu'il en a fait : ſi ce n'eſt un témoignage authentique de notre Foi : témoignage auquel il n'y a point de réplique.

Le ſuccès de ſon apoſtolat eſt une preuve inconteſtable de la vrai Religion : *Sapientiam ejus enarrabunt gentes.* Voilà pour ceux qui ne croient point, & le ſujet de ma premiére Partie. L'exercice de ſon apoſtolat eſt une démonſtration indubitable de la véritable Egliſe ; *& laudem ejus enuntiabit Eccleſia.* Voilà pour ceux qui croient autrement qu'il ne faut, & le ſujet de mon ſecond Point.

Ce n'eſt donc point ici proprement le Panégyrique de ſaint François Xavier, que j'entreprens, quoique je doive vous détailler toute ſa vie : c'eſt l'éloge de la Foi, ſans laquelle il n'eſt point de Religion ; & de l'Egliſe, hors de laquelle il n'y a point de ſalut. J'ai beſoin, pour y réuſſir, d'un puiſſans ſecours du Ciel ; demandons-le par l'interceſſion de la Reine des Apôtres, & de la Mere des Fidéles : *Ave.*

I. PART.

LA preuve la plus authentique de la vérité de la Religion Chrétienne, c'eſt, ſelon les Peres, ſon établiſſement, & ſon progrès. Ouvrage miraculeux qui ne peut venir que de Dieu ſeul, & qui porte avec

ſoi des traits ſi brillans de ſa toute puiſſance, qu'il faut s'aveugler, pour ne l'y pas reconnoître, comme vous l'allez voir dans le ſujet que je traite. Car je prétends que dans ces derniers ſiécles l'apoſtolat de Xavier a eu à peu près de ſemblables effets ; & que l'heureuſe fertilité de ſes travaux évangéliques eſt une fidéle image de la fécondité divine du Chriſtianiſme naiſſant. Des Royaumes entiers & de vaſtes contrées, enlevées à l'idolâtrie, & conquiſes à la Foi ; l'empire de l'Evangile porté où n'avoit pas même encore pénétré le nom de Jeſus-Chriſt ; les limites de ſon Egliſe reculées juſqu'aux extrémités de la terre, la Croix plantée au milieu de la barbarie, une infinité de ſaints Autels élevés ſur les ruines des temples profanes, des millions d'ames retirées des portes de l'enfer & miſes en voie du Ciel ; en un mot, tout un nouveau monde converti dans l'eſpace de dix ans, à la prédication d'un ſeul homme, ſans aucun ſecours humain, & par la ſeule vertu de la parole divine, malgré toutes les oppoſitions des hommes ; & tous les efforts des démons : voilà le ſuccès que j'appelle avec le Prophéte la merveille de nos jours, l'œuvre de Dieu ſeul, & la preuve de la vraie Religion : *A Domino factum eſt iſtud, & eſt mirabile in oculis noſtris.* Il ne faut, pour s'en convaincre, qu'un peu de réflexion ſur la grandeur de l'entrepriſe, & la rapidité de Pſ. 117. 23.

son exécution ; sur la foiblesse des moyens, & leur efficace, pour la finir ; sur la multitude des obstacles, & leur concours au miracle, dont Dieu est l'Auteur, & Xavier l'instrument.

Dieu le choisit parmi les enfans d'Ignace, & de deux de ces Ouvriers Evangéliques destinés aux Missions Orientales, il ne prend que lui seul. Qu'est-ce qu'un seul homme, ô mon Dieu, pour un si grand ouvrage ? Mais que ne peut pas un homme choisi de la main, & soûtenu du bras de Dieu ? Allez, lui dit le Seigneur, par la bouche de celui qui tenoit près de lui sa place, & qui avoit sur lui son autorité ; allez de l'un à l'autre hémisphère ; portez sur les deux pôles le flambeau de la Foi ; embrasez-y tout de ce feu sacré que j'ai moi-même allumé sur la terre : *Et orben incende.* Ordre divin, mais bien au-dessus de toutes les forces humaines ! Qui ne se récrieroit pas à une semblable proposition ? Allez seul conquérir tout un monde ; allez en extirper toutes les erreurs, en déraciner tous les vices, y faire fleurir toutes les vertus ; allez réunir tant de peuples différens de génie, de mœurs, & de langage, dans le sein d'une même Religion ? Eh ! de quelle Religion encore ? D'une Religion aussi inflexible dans ses Loix, qu'incompréhensible dans ses Dogmes ; d'une Religion qui proscrit le moindre doute, comme

elle condamne le moindre défaut ; d'une Religion qui veut être crue sur sa parole, & suivie sur ses promesses, d'une Religion qui demande, pour premier hommage, le sacrifice des lumiéres de la raison, & des inclinations de la nature, & pour premier tribut, la disposition à perdre tout pour elle, son sang même, & sa vie ; d'une Religion enfin si impérieuse & si jalouse de ses droits, qu'elle ne peut souffrir de tolérance avec toute autre religion. Persuadez-la cette Religion à tous ; aux petits & aux grands, aux sages même, & aux simples, aux doctes & aux ignorans, aux Académies & aux Cours ; faites-la leur embrasser avec toutes ses rigueurs & toutes ses obscurités. Enseignez aux Indiens mols une pureté sans tache ; aux Paraves avares un commerce sans usure : aux fiers Japonois une humilité sans fard ; aux furieux Maures un pardon sans réserve ; aux Bonzes opiniâtres, & aux Brahmanes curieux, une Foi sans raisonnement : qu'au lieu d'adorer ce qu'ils voient, ils adorent ce qu'ils ne voient pas : qu'ils mettent à la place de leurs dieux mortels, un Dieu mort ; & qu'à la pompe de leurs brillantes idoles, ils substituent l'opprobre de la Croix du Sauveur. En vérité, cet assemblage de toutes les nations dans un pareil culte ne vous semble-t-il pas un projet plus chimérique encore que la réunion des Langues, & la monarchie de

l'univers. Cependant ce projet s'exécute, & dans dix ans tout eſt fait.

Xavier part : mais avant que de quitter le port, il ſanctifie la Ville de Liſbonne, & la Cour de Portugal, comme pour ſe mettre en poſſeſſion de ſon apoſtolat. Le vaiſſeau qui le porte, lui fournit une autre matiére de zéle. Il y trouve des cœurs du moins auſſi endurcis que ceux dont il médite la conquête ; il les touche, il les gagne, il les change ; & par la réforme de tout ce qu'il y rencontre des mauvais Chrétiens, il s'eſſaie à la converſion des Infidéles. Le Moſambic, qui s'offre ſur ſon paſſage, & où il paſſe l'hyver pour le ſalut de ſes habitans, partie Chrétiens corrompus, partie obſtinés Mahométans, en ſix mois change de face, & devient une Chrétienté floriſſante. Le voilà hors de notre hémiſphère ; il a déja paſſé la ligne Equinotiale, & la Zone torride ; & il arrive enfin à Goa, l'abord de tous les vices, auſſi bien que de toutes les nations. Il y prêche, & cette Ninive criminelle, au cri de ce nouveau Jonas, devient une Ninive pénitente. Ici, n'entreprenons plus de le ſuivre, nous le perdrions infailliblement de vûe ; & le détail de ces courſes continuelles, & de ces rapides expéditions, qui n'ont pu rallentir ſon courage, changeroit ma mémoire, & fatigueroit votre imagination.

Jettons ſimplement les yeux ſur la Carte

du nouveau monde ; on ne l'apprend bien que par le dénombrement des lieux que ce ſaint Apôtre a conſacrés, & quand l'Hiſtoire ſe tairoit ſur les fruits incroyables de ſes travaux évangéliques, tant de monumens de réligion ignorés des anciens Géographes, & nouvellement gravés ſur la mappemonde, nous les annonceroient aſſez. Paroiſſez donc, glorieux trophées de la Foi ! montrez-vous, reſtes précieux du zéle de Xavier ! atteſtez-nous les ſuccès de votre Apôtre, comme vous nous atteſtez les grandeurs de ſon Maître ! Temples réligieux de la Côte de la Pêcherie, qui vous a mis à la place des temples des faux dieux ? Sacrés Autels des Iſles des Moluques, qui vous a ſubſtitués aux autels des démons ? Pieux Edifices de l'Iſle du Maure, qui vous a conſtruits ſur les débris de vos Moſquées ? Et vous, fameuſes Egliſes du Japon, qui vous a enrichies des dépouilles de tant de Saints, dont vous avez peuplé le Ciel ? N'eſt-ce pas à Xavier que vous en êtes redevables ? Je ne finirois point, ſi je voulois faire ici le journal de ſes triomphes, & la liſte de ſes victoires. Il faudroit paſſer de Goa au Comorin, du Comorin au Travancor, d'ici à Malabar, de-là à Amboïm, puis à Malaca, à Meliapor, à Ceylan, à une infinité d'autres Iſles barbares, dont les noms ſeuls peu connus avant lui, vous étonneroient par leur rudeſſe, autant que par

leur nouveauté. Il faudroit en esprit se transporter de ville en ville, de province en province, de Royaume en Royaume, avec une vîtesse qui n'exprimeroit pas celle de ses pas. Il n'est plûtôt en un lieu, qu'il vole à un autre. A peine a-t-il eu le tems de le reconnoître, qu'il l'a déja conquis, sans que ce mouvement presque aussi rapide que celui des astres, rallentisse son ardeur, ou en affoiblisse l'impression. Car à voir dans chaque pays les prodigieux changemens qu'il y opére, on diroit qu'il y a passé toute sa vie; & à compter le tems qu'ils emploie à le parcourir, à peine peut-on croire qu'il ait eu le loisir de le voir autrement, qu'en passant. Cependant dans ces vastes régions point de ville ni de bourgade, où il ne s'arrête; dans chaque station point de maison qu'il ne visite; dans chaque habitation point de famille qu'il n'instruise; & dans chaque instruction peu d'auditeurs qu'il ne gagne à Dieu, mais avec tant de rapidité, qu'il semble que ce soit une même chose pour Xavier, de venir, de voir, & de convertir. N'est-ce pas là un miracle, & un miracle du premier ordre?

C'est ce qu'on ne pourroit contester, quand même, pour faire de si grands changemens, & de si rapides progrès, les moyens les plus proportionnés & les plus convenables y auroient été employés, la fortune & l'opulence, la grandeur & l'autorité, l'habileté & la science. Car vous le sçavez, ce sont là les principaux ressorts des révolutions qui se font faites, & qui se font dans le monde. L'opulence a toujours des sectateurs; la grandeur ne manque jamais de courtisans; & la science se fait aisément des disciples. Si Dieu eût voulu se servir de ces secours humains pour la conversion du nouveau monde, Xavier n'avoit que faire de changer ni d'état, ni d'emploi, ni d'inclination. Sorti du sang des Rois de Navarre, il étoit grand par sa naissance; si la fortune du siécle n'y répondoit pas, celle de l'Eglise ne pouvoit se refuser à son mérite; l'amour des Sciences étoit sa passion dominante, & les applaudissemens qu'il en recevoit sembloit justifier son amour pour elles, & autoriser sa passion: mais ce n'est point à ces voies naturelles que Dieu a attaché l'accroissement de la Religion & de la Foi; c'est par des routes toutes contraires qu'il a résolu de l'étendre, comme elle s'est établie dans le monde, afin que la propagation, non plus que l'établissement du Christianisme ne puisse s'attribuer qu'à sa toute-puissance. Il faut qu'à l'exemple des premiers Apôtres, l'Apôtre de ces derniers tems abandonne tout, biens & espérances, en se faisant Religieux; grandeurs & dignités, en entrant dans un Ordre qui y renonce par vœu; études mêmes & sciences, en bornant tous

ſes talens à de ſimples inſtructions ; & que dans ce dénument général de tous ſécours humains, il marche à la conquête du nouveau monde.

Doutez-vous que de pareils apprêts ne dûſſent exciter la riſée des faux ſages de ce tems-là, comme ils doivent exciter la ſurpriſe des prétendus eſprits forts de nos jours? Vous partez donc, Xavier ; & vous allez porter la Foi aux extrémités de la terre ; eh ! quelles proviſions avez-vous faites pour un voyage ſi pénible & ſi long? Un bréviaire, & un Crucifix ! voilà toutes mes richeſſes, Jeſus-Chriſt, & ſon Evangile. Du moins avez-vous eu ſoin de vous faire annoncer, comme un homme de diſtinction, envoyé des Rois, Légat Apoſtolique, afin qu'on vous rende les honneurs dûs à votre naiſſance, à votre caractère, à votre mérite? Non ; celui qui m'envoie, eſt venu au monde, non pour être ſervi, mais pour ſervir les autres : tel a été la Maître ; tel doit être le Diſciple. Mais ſongez-vous que vous aurez affaire aux plus habiles & aux plus profonds génies de l'Orient ? Où ſont vos Livres, vos Interprétes, vos Guides ? J'aurai pour Livres, le Symbole ; pour Interprétes, les ignorans ; & la Providence pour Guide. En trois mots, toute la politique de mon apoſtolat c'eſt de me réduire au nombre des pauvres mandians, des ſerviteurs, & des enfans. Quels moyens, & quelles reſ-

ſources ! Cependant, ô miracle viſible de la Religion Chrétienne ! Rien de plus prompt à l'établir, que ces moyens en apparence ſi éloignés ; rien de plus puiſſant à la ſoutenir, que ces reſſources humainement ſi inutiles. Cette pauvreté vaincra l'endurciſſement des riches ; cette humilité triomphera de l'orgueil des grands ; cette ſimplicité ſurmontera la ſubtilité des ſçavans. Juſtifions par les faits ces prodiges.

Pauvreté victorieuſe de l'endurciſſement des riches. Xavier entre dans Goa, capitale des Indes. Qu'y trouve-t'il ? Une ville que le luxe & le faſte avoit plongée dans tous les crimes. L'abondance y avoit produit la molleſſe ; la molleſſe, l'oiſivété, l'oiſivété, tous les vices ; & tous les vices engraiſſés dans la délicateſſe, & endormis dans la fainéantiſe, un funeſte endurciſſement des mœurs. Comment les toucher? Par l'amour de la pauvreté. L'hopital ſera ſa demeure, le ſoin des malades ſon emploi, la vûe des plus grandes misère l'objet de ſa tendreſſe. De ſi héroïques efforts ébranlent les ames les plus dures. Parlez, Xavier : les cœurs vous ſont ouverts, vos leçons achéveront ce qu'ont commencé vos exemples. Il prêche en effet ; & à ſa prédication, les pécheurs les plus invétérés ſe convertiſſent. On rompt les faux contrats, & les traités uſuraires. On reſtitue les gains

douteux, & les fonds mal acquis. On porte, même à ſes pieds, les biens légitimes, pour en fonder des hôpitaux, & en bâtir des Séminaires. Monumens glorieux, qui crieront à jamais victoire; victoire de la pauvreté ſur les richeſſes.

Humilité triomphante de l'orgueil des grandeurs. Le Japon fut le champ de ce beau triomphe. Cet Empire diviſé preſque en autant de Royaumes, que de Provinces & de Villes mêmes, n'offroit de toutes parts que la pompe des Palais, l'éclat des Thrônes, & le brillant des Couronnes. Idoles toûjours environnées de la flatterie, & eſcortées du menſonge; & par conſéquent d'un difficile accès à la Religion & d'un abord peu favorable à la vérité. Par où en approcher? Par la recherche de l'humilité. Xavier, loin de ſe faire alors courtiſan, contrefait l'eſclave; ſe met à la ſuite d'un Cavalier; porte à pied ſon bagage: & dans cet équipage humiliant, ce vil étranger ſe voit reçû comme un Prophéte; conſulté comme un Oracle; reconnu comme un Ambaſſadeur du vrai Dieu. Les Rois & les Reines viennent prendre de lui la loi; courbent leurs têtes orgueilleuſes ſous la Croix, qu'il leur préſente; reçoivent de ſa main le ſaint Baptême; & publient par une vie chrétienne le triomphe de l'humilité ſur les grandeurs.

Simplicité ſupérieure à la ſubtilité des

Sciences. Les Bonzes, les Brachmanes, les Docteurs & les Prêtres des faux Dieux, s'aſſemblent en foule contre Xavier; uſent les fineſſes de leurs eſprits, puiſent les ruſes de leurs Ecoles, pour le faire tomber dans leurs piéges, ou du moins le fatiguer par leurs diſputes: le moyen de les confondre! Par l'étude de la ſimplicité. Xavier s'attache aux enfans, les catéchiſme, les inſtruit, les baptiſe, les confirme dans la grace & dans la Foi; & en ſe repetiſſant, pour ainſi dire, comme un autre Elizée, ſur ces organes impuiſſans, il les anime de ſon eſprit. Vous euſſiez vû un million de ces petits Apôtres courir aux Temples, briſer les Pagodes, forcer leurs parens à leur applaudir, les Bonzes eux-mêmes à les ſuivre, tous à reconnoître la ſupériorité de la ſimplicité ſur les Sciences.

Voilà donc tout le plan de l'apoſtolat de Xavier. Or je demande maintenant à ces eſprits forts, qui ſe piquent de rendre les véritables raiſons de tous les changemens en matiére de Religion, à quelle cauſe naturelle ils peuvent attribuer la converſion ſubite de tout un monde par des moyens ſi diſproportionnés & ſi foibles? Ils ſeront forcés de convenir qu'il faut qu'un pouvoir ſurhumain s'y ſoit employé; & qu'une main divine a pu ſeule achever ce grand ouvrage: ſur-tout s'ils ajoûtent à toutes ces conſidérations

la prodigieuſe multitude des obſtacles, & néanmoins leurs concours unanime au miracle. C'eſt par-là que ſaint Paul prouve celui de ſon apoſtolat, dont il reléve les glorieux avantages, par le détail de ſes dangers continuels : dangers, dit-il, ſur la mer, dangers ſur la terre, dangers de toutes parts, & de toute eſpéce. Xavier, à la lettre, n'en peut-il pas dire autant ? Et ſon apoſtolat auſſi rempli de traverſes que de ſuccès, n'eſt-il pas, comme celui de S. Paul, un continuel miracle ?

Traverſes ſur la mer, de la part des démons conjurés contre ſa perſonne. Témoins les différentes tempêtes qu'ils lui ſuſciterent, & dans leſquelles, comme ſaint Paul, il fit trois fois naufrage : *Ter naufragium feci.* Le dernier fut le plus éclatant. Les vents déchaînés avoient briſé ſon vaiſſeau contre un rocher ; & les vagues agitées avoient déja englouti une partie des débris, & diſperſé l'autre. Xavier, où êtes-vous, quand tout eſt déſeſpéré ? Son eſprit eſt abyſmé dans l'océan des bontés divines ; & ſon cœur ſurnage vers le port du ſalut, ouvert à tant d'ames qui l'appellent de toutes parts. Cette conſidération lui fait diſputer ſa vie contre les flots ; & ſon zéle rame ſeul contre la tourmente. Battu de l'orage, plongé dans les eaux, enſeveli dans les ténébres, il ſaiſit une planche qu'il rencontre, à la faveur de laquelle il demeure

2. Cor. 11. 25.

dans le ſein de la mer, une nuit & un jour, comme un autre ſaint paul : *Nocte & die in profundo maris*, flottant au gré des vents, & à le merci des vagues. Là ſur ſa planche, comme ſur un vaiſſeau, dont la Providence eſt le Pilote, il admire les grandeurs de Dieu dans les fureurs de cet élément courroucé ; & ſe rit des efforts des démons, & de leur rage. Encore plus, Seigneur, s'écrie-t-il, ſelon ſa coutume, encore plus d'empêchemens & d'obſtacles, afin que votre puiſſance ſoit plus reconnue, & votre nom plus glorifié : *Ampliùs, Domine, ampliùs.* Quel courage, & quelle foi ! Le ſuccès répond à ſes déſirs. & paſſe même ſon attente. Jetté par le flux ſur des côtes barbares, il y eſt reçu, non comme le rebut de la mer, mais comme un préſent du Ciel. On vient en foule recueillir les richeſſes de l'Evangile qu'il y porte. Toutes les Iſles d'alentour s'entrediſputent ce divin tréſor. Mais nulle n'en profite mieux que l'Iſle du More. Cette terre, qui paſſoit dans l'Orient pour une terre maudite, eſt pour Xavier une terre de bénédiction. Ses habitans, que leur inhumanité faiſoit appeller Anthropophages, deviennent, à ſa parole, non-ſeulement des hommes, mais des Anges. Le pays même, dont les abyſmes ; qui vomiſſent des flammes, faiſoient une image de l'enfer, ſe change, par ſa culture, en un Paradis de délices. Il goûte

Idib.

dans ces campagnes fertiles en poisons, dont il abolit l'usage, des douceurs qui le font fondre en larmes, & éclater en soupirs. C'est assez, dit-il, Seigneur, c'est assez : trop de récompenses & de consolations pour de si foibles travaux & de si légères souffrances ! *Satis est, Domine, satis est* ! Voilà les heureuses suites des traverses qu'il avoit essuyées sur la mer, de la part des démons.

Traverses sur la terre de la part des hommes armés contre ses Néophytes & ses Eléves. De plusieurs faits semblables en voici un exemple. A peine a-t-il introduit le Christianisme dans les Isles des Moluques, que les Badages soulevés par leurs Docteurs & leurs Prêtres, entrent à main armée dans le Royaume de Travancor, prêts à mettre tout à feu & à sang, & résolus de détruire dans son berceau cette Chrétienté naissante. Que fera ce bon pasteur ; incapable de fuir en mercenaire, à la vûe du loup raviſſant, & déterminé à mourir : pour sauver son troupeau? Se tiendra-t-il sur la défensive; & attendra-t-il le secours du Ciel ? C'est ce qu'il fit peu après dans l'Isle Dulate, où le Roi assiégé, & sur le point de se rendre, faute d'eau, obtint la pluie par ses priéres, & reçut le Baptême en reconnoissance. Prendra-t-il le parti d'attaquer, & engagera-t-il un combat inégal ? C'est ainsi qu'on le vit à Malaca, envoyer six

petits Vaisseaux Portugais contre soixante gros Navires Achénois, prédire, & annoncer la victoire. Mais alors la Religion étoit établie dans les Indes : & au tems dont je parle, elle ne faisoit que de naître. Dans ces commencemens de conversion, comme la guerre s'allumoit aisément entre les peuples voisins, les uns déja Catéchuménes, les autres encore Idolâtres ; il falloit encourager les premiers, & gagner les seconds ; Xavier donc prend en main le Crucifix ; court au-devant des ennemis, & dès qu'il peut se faire entendre: Arrêtez, leur crie-t-il : au nom de Dieu vivant, je vous défends de passer outre ; & je vous commande de sa part de retourner sur vos pas. A l'instant il est obéi. L'armée fuit, & se dissipe ; mais il la suit, la raillie sous l'étendart de la Croix, & lui fait rendre les armes à Jesus-Christ.

Vous me direz sans doute que ce sont là des miracles ; & que c'est justement des miracles dont vous doutez. Je consens que vous demeuriez dans votre doute ; me je soutiens que le grand miracle que je vous prêche, devient encore plus grand par votre incrédulité ; & une si subite & si générale révolution, dénuée de tout prodige, ne seroit-elle pas de tous les prodiges le plus grand? Il suffit donc de reconnoître, ce qu'on ne peut contester, qu'en moins de dix ans, à la prédication de Xa-

vier, les Indes & le Japon ont embraſſé la Foi & la Loi Chrétienne ; c'eſt-à-dire, les vérités les plus obſcures, & les vertus les plus pénibles, ſans aucun ſécours humains, & malgré les plus puiſſans obſtacles, pour convenir que c'eſt là ſans contredit un miracle ; mais un miracle qui ſurpaſſe infiniment tous les autres miracles ; un miracle qui préſuppoſe néceſſairement d'autres miracles ; un miracle enfin, qui eſt une preuve de la Religion invincible à l'incrédulité.

Miracle qui ſurpaſſe tous les autres miracles. Il eſt hors de doute que le miracle le plus au-deſſus du miracle même, c'eſt le changement d'eſprit, & la converſion du cœur ; ſur-tout, quand les erreurs de l'un ſont, pour ainſi dire, héréditaires, & ont été ſuccées avec le lait, & que les vices de l'autre ſont invétérés, & ont paſſé comme en nature. Pour vous faire convenir de cette vérité, & vous en rendre la preuve plus ſenſible, ſouffrez que je faſſe une ſuppoſition ; & plût au Ciel qu'elle pût ici, du moins en partie, ſe vérifier à vos yeux ; vous en ſeriez touchés & convaincus. Vous ſçavez qu'il y a partout des eſprits forts, & des cœurs durs ; gens ſans religion, ou ſans conſcience, inſenſibles à toutes les touches de la grace, &, ce ſemble, abandonnés à leur ſens réprouvé. Vous en connoiſſez de ce caractère : cent fois vous avez gemi de leurs égaremens

égaremens, & peut-être déſeſpérez-vous de leur retour. Que diriez-vous, ſi dans cet Auditoire, & à la parole que je vous prêche, quelqu'un de ces pécheurs, en apparence, inconvertibles, ſe convertiſſoit tout-à-coup en votre préſence, renonçoit hautement à ces faux préjugés, & à ſes mauvaiſes mœurs ; & embraſſoit publiquement une foi pure, & une vie chrétienne ? Eſt-il aucun de vous qui ne s'écriât ſur l'heure : Le doigt de Dieu eſt ici ; & ce n'eſt point là l'ouvrage de l'homme. Cependant ce ne ſeroit là qu'un bien foible échantillon du chef d'œuvre que je vous propoſe aujourd'hui. Car, hélas ! qu'eſt-ce qu'un pécheur dans le Chriſtianiſme, aveuglé & endurci, tant qu'il vous plaira, & tout-à-coup éclairé & converti ; au prix d'un monde d'Idolâtres, métamorphoſés & transformés en Chrétiens dans le ſein du Paganiſme ? Qu'eſt-ce que le ſuccès d'un Prédicateur, qui dans le cours de ſes prédications, ramenera peut-être quelques ames égarées dans les voies du ſalut, encore après bien des travaux & des veilles ; en comparaiſon du triomphe d'un Apôtre, qui baptiſe en un ſeul jour des peuples entiers, juſqu'à s'épuiſer de forces dans ce ſacré miniſtère ; en ſorte qu'il ait beſoin, comme un autre Moyſe, qu'on lui ſoûtienne les bras, non pour exterminer des ennemis, mais pour faire des enfans de Dieu ? Qu'eſt-ce enfin que les conver-

sions les plus éclatantes de nos jours, qui aboutissent, tout au plus, à la pénitence & à la retraite, mise en paralléle avec le seul changement du Japon, redevable à Xavier d'un million des Héros & de Martyrs, comparables aux Héros & aux Martyrs de la primitive Eglise ? N'en dis-je pas plus dans ce seul abrégé des succès de son apostolat, que si j'entrois dans le détail de tous les miracles de sa vie.

Miracle qui présuppose d'autres miracles. Vous me demandez quels ils sont; & si j'en puis bien convaincre les incrédules ? En voici un du moins, attesté par le succès même de son apostolat, & à l'épreuve de la plus défiante critique. C'est le don des Langues, qu'il faut nécessairement que Dieu lui ait communiqué, pour faire tout ce qu'il a fait. Car il est certain que cet Apôtre a annoncé la Foi sans Interpréte dans plus de trente Royaumes de différens langages ; qu'il y a été entendu non seulement des Princes & des Rois, des Docteurs & des Prêtres, qui d'ordinaire ont plus de connoissance que le commun des hommes, mais encore d'un nombre innombrables de divers peuples, qui ne sçavent guère que la langue qu'ils ont apprise en naissant ; qu'il a prêché lui-même par tout dans les places publiques ; & que ses prédications toujours fructueuses, laissoient ses Auditeurs assez instruits de nos Mystères, pour être suivies de

près de leur Baptême. Cependant Xavier n'a demeuré dans les Indes que dix ans, dont il en a passé deux entiers dans le Japon. A peine la vie d'un homme suffiroit-elle pour apprendre une seule de tant de Langues. La science donc qu'il en avoit, & l'usage qu'il en faisoit, ne pouvoit être qu'une science surnaturelle, & un miraculeux usage. Or, dites-moi, n'est-ce pas là, la merveille qui donna tant de créances aux premiers Apôtres, & qui leur gagna d'abord tant de Disciples ? Et si par ce seul endroit le prompt établissement du Christianisme fut alors un vrai prodige, son rapide progrès, par le même moyen, n'est-il pas de nos jours un miracle bien authentique ?

Miracle enfin, qui est une preuve de Religion invincible à l'incrédulité. Que tous les incrédules de nos jours réunissent toutes les forces prétendues de leurs génies, pour s'élever contre la Religion Chrétienne. Voici dequoi réfoudre tous leurs sophismes contre la Foi, & les tourner même à son avantage. Vous trouvez donc mille raisons qui vous semblent combattre la vérité de nos plus grands mystéres, & la possibilité de nos plus saintes Loix. J'en conviens, si vous voulez, avec vous. Mais convenez avec moi que, malgré toutes ces raisons, ils ont été crus, ces grands Mystéres ; elles ont été suivies, ces saintes Loix, dans ces derniers tems,

par un monde entier, à la prédication d'un seul Apôtre ; il faut donc ou que tout un monde se soit laissé surprendre,& séduire par un seul homme, pour croire le faux, & pour faire l'impossible;ce qu'il est ridicule de penser, & absurde de dire: ou qu'une lumiére surnaturelle ait autorisé cette créance, & qu'une force divine ait établi cette Religion:ce raisonnement est sans réplique. Qu'on oppose ici tout ce qu'on voudra opposer ; qu'on multiplie les objections ; qu'on fortifie les doutes ; qu'on grossisse les difficultés : toutes ces oppositions ne serviront qu'à démontrer la bonté de la cause ; ces objections se tourneront en preuves ; ces doutes se changeront en éclaircissemens ; ces difficultés passeront même en motifs de crédibilité : puisque tous ces prétendus obstacles à la Religion n'ont pû empêcher une infinité de gens habiles & sages, du moins aussi prévenus, & aussi préoccupés, de croire ce qui leur sembloit d'abord une fable, & d'embrasser ce qu'ils avoient rejetté jusques-là, comme une folie. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse ainsi tourner les cœurs, & changer les esprits.

Je finis cette Partie par un témoignage d'autant moins suspect, qu'il est sorti de plume ennemie. C'est celui d'un Ministre Protestant qui a écrit dans ces derniers tems que la vie de Xavier est une vie si remplie de prodiges, qu'elle suffit seule

pour convaincre tout esprit raisonnable de la vérité de la Religion. Mais j'ajoûte ce qu'il n'a osé dire, que si le succès de son apostolat est une preuve incontestable de la vraie Religion, l'exercice de ce même apostolat est une démonstration indubitable de la véritable Eglise ; c'est le sujet de ma seconde Partie.

II. PART.

C'EST une judicieuse & solide remarque qu'ont fait avant moi quelques Auteurs modernes, que la Providence de Dieu, qui veille toujours au bien de son Eglise, n'a jamais plus éclaté que dans ces deux derniers siécles, si funestes à l'Allemagne, à l'Angleterre, & à la France, par l'apostasie de Luther, le schisme d'Henri VIII, & la prétendue réforme de Calvin. Ce fut de leurs jours que Dieu suscita Xavier, l'Apôtre de l'Orient, des Indes, & du Japon : comme pour consoler son Epouse affligée de la perte de quelques-uns de ses plus beaux héritages, par la conquête du nouveau monde entier. Il semble même que la divine Sagesse ait pris plaisir elle-même à manifester son dessein, par le concours de certains événemens, dont la rencontre ne peut être l'effet du hasard. Car dans le tems que Luther déclara son apostasie, & fit avec lui tant d'apostats, Xavier prit le parti de l'Etat Ecclésiastique, & se mit en devoir de rendre à l'Eglise les services

importans qu'il lui rendit dans la ſuite. Dans le tems que Calvin commença à dogmatiſer, & à ſe faire dans Paris des diſciples : Xavier ſe joignit à Ignace, & s'aſſocia à ſes compagnons, pour faire avec eux la guerre aux ennemis de la Foi. Dans le tems enfin qu'Henri VIII. ſe fit nommer Chef de l'Egliſe Anglicane, & qui ordonna, ſous peine de mort, qu'on effaçât de tous les Livres le nom du Souverain Pontife; Xavier partit pour les Indes; ſous les auſpices du ſaint Siége; & y fut envoyé par le Pape en qualité de ſon Légat. Ce ne ſont encore là, ſi vous voulez, que de ſimples conjectures; venons à la démonſtration que forme en faveur de la véritable Egliſe l'exercice de ſon apoſtolat.

L'apoſtolat, ſelon le plan que nous en donnent l'Evangile & la Tradition, renferme trois choſes eſſentielles dans ſon exercice; la miſſion qui l'autoriſe, les fonctions qui s'y font, & la doctrine qui s'y enſeigne. Si je vous montre donc évidemment que c'eſt dans le ſein, & du ſein de l'Egliſe Romaine, lors même qu'elle étoit le plus vivement combattue par ſes ennemis, que notre Apôtre a pris & ſon autorité, & ſes pratiques, & ſes leçons; ne conviendrez-vous pas que ſon miraculeux apoſtolat n'eſt pas moins une preuve de la véritable Egliſe, que de la vraie Religion : je commence par ſa miſſion.

Il eſt vrai, au même tems que Xavier

fondoit dans l'Orient de nouvelles & de floriſſantes Egliſes, Luther, Henri VIII. & Calvin, formoient dans l'Occident & dans le Nord de récentes & de nombreuſes Sociétés. Or, je demande où eſt entre elles la véritable Mere des Fidéles, la légitime Epouſe de Jeſus-Chriſt, cette Egliſe pure & ſans tâche, qu'il a acquiſe de ſon ſang, & que ſaint Paul appelle la colonne & le ſoutient de la vérité : *Columna & firmamentum veritatis.* 1. Tim 3. 5. Jugeons-en d'abord par leur naiſſance & par leur origine. Voyons ſur quels fondemens, ſous quelle conduite, & par quels ordres ces différens édifices ſe ſont élévés dans le monde chrétien : *Super quo baſes illius ſolidatæ ſunt? aut quis demiſit lapidem angularem ejus?* Jb. 38. 6. N'examinons point, ſi vous voulez, quels étoient les artiſans & les ouvriers de ces entrepriſes ſi contraires, & de ces ouvrages ſi oppoſés. La différence de leurs caractères eſt auſſi connue, que celle de leurs doctrines. Qui ne ſçait que Xavier étoit auſſi irréprochable dans ſa vie, que ces prétendus Réformateurs étoient peu réformés dans leurs mœurs? N'entrons point, ſi vous le jugez inutile, dans leurs vûes particulieres, ni dans leurs deſſeins perſonnels. Les intentions des hommes ſe connoiſſent par leurs diſpoſitions. Il eſt viſible que Xavier ne reſpiroit que le ſalut des ames, & la gloire de Dieu; au lieu que ces nouveaux Reli-

gionnaires n'agissoient que par incontinence, par intérêt, par vengeance, par ambition. Ne nous arrêtons pas même aux mesures qu'ils prirent, & aux moyens qu'ils employerent; on n'ignore pas qu'ils réussirent par des ressorts peu ressemblans. Xavier se fit des Disciples, en leur enseignant une voie étroite, les loix de la pénitence, les régles de la continence, la pratique de la mortification des sens. Et ces nouveaux Docteurs se gagnerent des partisans, en leur prêchant une morale commode, qui les déchargeoit de l'obligation des vœux, du joug de la confession, des rigueurs de l'abstinence & du jeûne. Enfin, ne comparons pas même succès à succès; puisque de l'aveu public, Xavier seul a peut-être plus converti d'Infidéles, que tous les Novateurs ensemble de son tems, n'ont perverti de Chrétiens. Contentons-nous d'abord de nous assûrer de leur mission; puisque la premiére condition de l'apostolat, selon saint Paul, c'est la mission même de l'Apôtre. *Quomodò*
Rom. 10. 15. *prædicabunt, nisi mittantur?* Xavier prend la sienne de l'Eglise Apostolique & Romaine, c'est-à-dire, du chef, & des Pasteurs unis au Chef. C'est des pieds du Pape, qu'il part pour les Indes; c'est aux pieds de l'Evêque qu'il va se jetter, en arrivant à Goa; c'est de sa soumission aux Puissances Ecclésiastiques qu'il attend la bénédiction de ses travaux. Voilà le fondement de son apostolat, voilà la base de son ouvrage, voilà la pierre angulaire sur laquelle il bâtit, comme sur une pierre inébranlable, & contre laquelle les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir: *Super quo baſes illius ſolidatæ ſunt; aut quis dimiſit lapidem angularem ejus.* Les Auteurs de la prétendue réforme n'avoient garde de tenir une pareille conduite, ni de prendre de semblable mission. Ils avoient entrepris de réformer l'Eglise dans son Chef & dans ses principaux membres; & pour les mieux réformer, ils avoient résolu de retrancher le Vicaire de Jesus-Christ, & les Successeurs des Apôtres; sous prétexte qu'il s'étoit glissé des abus, & qu'il y avoit des désordres parmi les premiers Pasteurs; comme si les désordres prétendus ou réels des premiers Pasteurs de l'Eglise avoient pû ôter à l'Eglise même l'autorité qu'elle avoit reçûe de Jesus-Christ; comme si ce divin Maître, malgré les plus visibles déréglemens des Ministres de la Synagogue, n'avoit pas toujours autorisé leur ministère; comme si l'erreur la plus pernicieuse & la plus grossiére n'étoit pas de faire dépendre la puissance de gouverner, des qualités personnelles de ceux qui en sont revêtus; comme si l'abus enfin que peuvent faire les hommes de cette puissance divine, en détruisoit le fond, qui est l'œuvre de Dieu. Mais de qui tiennent-ils donc leur mission? C'est de Dieu,

disent-ils, c'est de Dieu même. C'est Dieu qui les a choisis, qui les a suscités, qui les inspire, qui les fait parler. Ils le disent d'eux, sans le prouver. Xavier, sans le dire de lui, le prouve par des miracles : quoi qu'il en soit, c'est à l'œuvre qu'on connoît l'ouvrier.

Observons donc les effets de ces deux missions, publiées en même tems; l'une ordinaire, & dans les régles : l'autre extraordinaire, & par un esprit particulier; & nous verrons que la mission imaginaire de ces hommes inspirés n'aboutit entre eux qu'à des schismes & à des partages, qui sont de leur prétendue réforme naissante, une tour de Babel, où la diversité des langues produit bien-tôt la confusion des esprits : tandis que la mission de Xavier, malgré son étude, forme de l'ancien & du nouveau monde fidéle, un globe parfait, dont toutes les lignes aboutissent au même centre, je veux dire, à l'Eglise Romaine, d'où sort la loi, & d'où la parole est annoncée, aussi essentiellement une dans son esprit & sa conduite, qu'il n'y a qu'un Dieu dans sa nature & son essence, & qui par conséquent est la seule véritable.

Mais il y a, dit-on, dans cette Eglise Romaine si vantée un mêlange monstrueux d'inventions purement humaines, ajoûtées aux traditions vraîment apostoliques; de pratiques superstitieuses & idolâtriques, confondues avec les Mystéres sacrés & divins; on y voit l'introduction d'un culte grossier & charnel, substitué au culte spirituel & parfait que Jesus-Christ est venu nous enseigner dans son Evangile, quand il a dit que Dieu est Esprit, & que c'est en esprit qu'il veut être adoré. C'est là le sujet des reproches dont accablerent l'Eglise Romaine les Eglises qui se disoient réformées; c'est là la matiére des accusations qu'elles lui intenterent au tribunal de l'univers; c'est là enfin la cause du divorce éclatant qu'elles firent avec elle, du tems de Xavier. Mais c'est la justement sur quoi l'exercice de son apostolat dans ses fonctions fut une apologie publique, & une démonstration visible de la véritable Eglise. Car il n'est point d'article controversé sur lequel les pratiques de cet Apôtre, approuvées de Dieu même, & autorisées du Ciel, ne justifiassent pleinement les usages établis parmi les Fidéles. Je ne parlerai pas de nouveau de ces formidables armées que Xavier mit en fuite, tenant en main le Crucifix, ou la Croix qu'on traitoit alors d'idole. Je ne dirai rien de ce nombre infini de démoniaques qu'il délivra par l'application de ces Reliques qu'on jugeoit dignes du feu. Je ne ferai point valoir cette prodigieuse multitude de malades qu'il guérit par l'invocation des Saints, (& sur-tout de la Reine des Saints,) qu'on regardoit comme

un attentat à la médiation du Sauveur. Je ne me prévaudrai point de tant de morts qu'il ressuscita par des priéres faites en leur faveur, priéres qu'on taxoit d'illusions & de rêveries. Enfin, je ne rapporterai point tant d'autres graces miraculeuses, obtenues en son nom de nos jours, par les mêmes moyens, comme si ce saint Apôtre continuoit encore son apostolat, en appuyant de son crédit auprès ne Dieu, les mêmes pratiques qu'il a mises en vogue durant sa vie. Au reste, si je passe tous ces faits sous silence, ce n'est pas que je me défie de leur certitude, ou que je redoute pour eux la critique. La notoriété en est si publique, qu'il y auroit plus de foiblesse que de force d'esprit à vouloir contredire ce qu'attestent les quatres parties du monde. Or sans aller plus loin, quel avantage ne pourrois-je pas tirer de ces miracles en faveur de l'Eglise Romaine, dont Xavier établissoit le rit, & exerçoit les fonctions? Est-il croyable que Dieu eût voulu autoriser par des événemens qui ne pouvoient venir que de lui seul, un apostolat, dont l'exercice n'auroit été, comme le prétendoient les Novateurs; qu'un tissu de superstitions, d'impiété, & d'idolâtrie? N'auroit-ce pas été désoler lui-même son Royaume, & ruiner de ses propres mains son empire?

Mais venons aux fonctions les plus essentielles, & aux plus importans ministè-

res, sacrés Mystères, & divins Sacremens. La nouvelle réforme retranche d'abord Pénitence & Eucharistie, & tout ce qui en dépend. L'Eglise Romaine les maintient, & les défend avec zéle. Je vous laisse à penser quelle est la marâtre, ou la mere? Celle qui ôte, ou qui donne aux enfans leurs alimens & leurs remédes. Jugeons-en par les suites. Calvin, & les autres Chefs des nouveaux Sectaires aboliſſent, d'un commun accord, dans les lieux qu'ils ont pervertis, la Confession & la Messe; réduisent le Sacrifice, & sa Victime à de simples figures, & à de purs symboles. Qu'en arrive-t-il? La piété s'éteint, le relâchement s'introduit, au relâchement succéde le libertinage. Le déchet de la vertu est si prompt, & le progrès du vice si rapide: en un mot, la corruption devient si générale, que ces zélés Réformateurs sont obligés de demander en grace à l'Empereur Charles-Quint, qu'il rétablisse par une régle de police, l'usage de la Confession qu'ils avoient abolie, disent-ils par un principe de religion. Triste aveu des pernicieux effets qu'avoit produit en peu de tems dans les mœurs leur prétendue réforme. Xavier au contraire dans les vastes pays qu'il a conquis à Jesus-Christ, établit comme Sacrement, tout ce que ceux-là rejettent comme sacrilége. Il y fait profession d'immoler réellement & chaque

jour, sous les apparences du pain & du vin, le véritable Agneau sans tache ; il y apprend à ses Néophites à venir l'adorer, & l'offrir avec lui, à le désirer, & à le recevoir comme leur Sauveur & leur Dieu; & s'y disposer par une exacte & entiére confession de leurs péchés ; enfin, à tenir & à pratiquer tout ce que tient & pratique l'Eglise Romaine. De là que s'ensuit-il ? On voit en peu d'années, par ces saintes pratiques, fleurir dans cette Chrétienté naissante, toutes les vertus du Christianisme naissant, la pureté des Vierges, l'austérité des Pénitens, la ferveur des Solitaires, la piété des Prêtres, le zéle des Confesseurs, l'héroïsme des Martyrs à l'épreuve de toutes les rigueurs de la Croix, du feu, du fer, & de la mort, preuve indubitable de la sainteté de cette Eglise admirable, comme Dieu, dans ses Saints, & conséquemment la véritable.

Finissons par la doctrine de ce saint Apôtre, trait encore bien remarquable dans l'exercice de son apostolat. Car on le voit par ses Lettres, monumens éternels de la Catholicité de la Foi que nous professons ; il faisoit profession de n'enseigner que ce qu'enseigne l'Eglise Romaine. Toute sa Bibliothéque consistoit dans l'abrégé des premiéres leçons qu'elle donne ; & souvent il renvoyoit les Théologiens mêmes à l'école des enfans. Mon Dieu ! je vous prie, écrivoit-il à un de ses

plus illustres compagnons : que le soin du Catéchisme tienne le premier rang dans vos occupations. Cette science, qui vient du saint Siége, est plus sûre que celle qui s'acquiert sur les bancs ; & les plus beaux raisonnemens des Docteurs ne valent pas les simples instructions du chef & des premiers Pasteurs de l'Eglise. Ainsi parloit ce grand Apôtre. Cependant il n'ignoroit pas que cette doctrine, qu'il recommandoit si fort, étoit la matiére des contestations du tems : que bien des articles, qu'elle enseignoit pour articles de Foi, passoient dans les opinions nouvelles pour des hérésies & des blasphêmes ; & que du jugement du plus grand nombre des premiers Pasteurs, en sa faveur, on en avoit appellé au futur Concile. N'importe, c'est la doctrine de l'Eglise Romaine, le centre de l'unité, l'oracle du Christianisme, la dépositaire, l'organe, & s'il est besoin, l'interpréte des vérités révélées de Dieu. Tout ce qu'elle dit, & ce qu'elle donne pour dogme de Foi, il le croit, & le transmet de même aux autres, prêt à le signer de son sang, sans attendre la décision d'un Concile. Il meurt en effet aux portes de l'Empire de la Chine, qu'il alloit soumettre, comme les autres, à la Chaire de saint Pierre. Les ennemis de cette Chaire Apostolique meurent en Europe, dans le cours de leur révolte, avant la conclusion d'aucune Assemblée œcu-

ménique. Or, je vous demande : L'un en eſt-il moins Apôtre ? Les autres en ſont-ils moins Héréſiarques au Jugement de Dieu? L'Egliſe univerſelle ne tarde guère à anathématiſer ces derniers, & leurs erreurs ; à canoniſer Xavier, & ſa Doctrine. Voilà donc l'unité, la ſainteté, & la catholicité de l'Egliſe Romaine, pleinement juſtifiées par l'apoſtolat de Xavier ; l'unité dans ſa miſſion, la ſainteté dans ſes fonctions, la catholicité dans ſes leçons. Trois preuves indubitables de la véritable Egliſe.

Quelle ſource pour nous, Chrétiens Auditeurs, de conſolation & de confiance! Mais quel ſujet en même tems de confuſion & de crainte ! Conſolation & confiance dans la Foi, dont nous faiſons profeſſion, & que nous venons de reconnoître pour la ſeule véritable. Confuſion & crainte dans la vie que nous menons, ſi peu conforme à notre Religion, dont nous venons d'admirer les miracles. Le ſeul nom de Xavier, contemporain de nos Peres, & ſa mémoire toute fraîche encore parmi nous, ont de quoi calmer nos troubles dans les orages & les tempêtes qui agiteront toujours la Nacelle de l'Egliſe, & la Barque de S. Pierre. Nous pouvons dire alors avec un ſaint Docteur : Seigneur! ſi je m'égarois, en ſuivant ceux que vous m'avez donné pour guides, vous ſeriez ſeul reſponſable de mon erreur.

Je marche dans la route que m'ont frayée tous vos Apôtres, juſqu'à l'Apôtre de ces derniers ſiécles ; puis-je craindre la ſurpriſe, en voyant renouvellés les miracles de leurs tems, dans les miracles de nos jours ; & le triomphe de l'Evangile dans l'univers, vérifié par la conquête du nouveau monde. Après de tels ſignes, ſi je me trompois dans ma créance, je tomberois dans un piége que vous m'auriez tendu vous-même. *Domine ! ſi error eſt, quod credimus, à te decepti ſumus.* Mais d'autre part, ce nouveau triomphe du Chriſtianiſme, & cette nouvelle conquête de l'Egliſe ſur un monde entier d'Idolâtres, par la prédication d'un ſeul Apôtre, dans l'eſpace de dix ans que dura ſon apoſtolat, crient contre nous vengeance devant Dieu, de l'abus que nous faiſons de ſa grace, & du peu de profit que nous tirons de ſa parole, nous qui vivons dans le centre de la Foi, Eh quoi ! Xavier prêchoit-il un autre Evangile que celui qu'on nous préche ? Sommes-nous moins diſpoſés que ces Infidéles, je ne dis pas à le croire, mais à le pratiquer ? Dieu leur donnoit-il des ſecours ſurabondans ? Et nous refuſe-t-il au moins les moyens néceſſaires ? Quelle eſt donc notre excuſe ? Xavier, dit-on, faiſoit alors des miracles, & les Prédicateurs de nos jours ne ſont point des Thaumaturges. Mais à quoi ſerviroient de nouveaux miracles ?

Puiſque ceux de Xavier, qui ſubſiſtent, nous convainquent, & ne nous convertiſſent pas. Les Martyrs du Japon avoient-ils vû les miracles de Xavier, qui avoient converti leurs peres ? Sûrs de leurs converſions, ils en ſuivoient les exemples. Et nous : contens de les admirer, nous ne voulons pas les imiter. En faut-il davantage pour que leurs converſions tournent à notre confuſion, & retombent à notre charge ? *Gravant audita, niſi ſuſcipiantur imitanda.* Attachons-nous donc plus que jamais à l'Egliſe Catholique, Apoſtolique, & Romaine ; vivons conformément à ſes dogmes & à ſes loix. C'eſt tout le fruit de ce Diſcours. Je vous le ſouhaitte, &c.

SERMON
POUR
UNE VETURE.

Beatus quem elegiſti, & aſſumpſiſti ! inhabitabit in atriis tuis.

Heureuſe l'ame, ô mon Dieu, que vous avez choiſie, & que vous vous êtes attachée : elle fera ſa demeure avec vous dans vos tabernacles éternels. Pſeaume 64.

CE n'eſt pas là, ma chère Sœur, le langage qu'ont tenu les mondains, quand vos premiers pas vers la retraite ont fait de vous, pour un tems, le ſujet de leurs réflexions, & la matiére de leurs entretiens.

La préſomptueuſe eſtime qu'ils ont d'eux-mêmes, comme s'ils étoient les ſeuls ſages de la terre ; les prétentions aſſûrées, qu'ils croient avoir ſur vous, comme ſur une conquête, qui ne pouvoit leur échapper ; leurs anciens & inſurmontables préjugés contre le nom même de retraite, de pénitence, & de cloître ; le mépris piquant qu'ils affectent pour la ſimplicité de notre état, & pour l'humi-

lité de nos pratiques : le dépit secret que leur cause ce sacrifice, que nous y faisons de leur orgueilleuse sagesse à la sainte folie de la Croix ; toutes ces idées, réunies & réveillées par votre entrée subite dans les premiers essais de la Religion, ont attiré sur vous, (je le dis, ma chère Sœur, sans crainte de vous offenser,) nom de justes éloges, & une édifiante approbation, mais les regrets des uns, les murmures des autres, & la condamnation de presque tous ; je dis de tous les mondains. Et plût à Dieu que des voix chrétiennes, consacrées depuis long-tems aux éloges de la vertu, ne fussent point entrées à leur manière dans ce plaintif concert ! Car pourquoi vous le dissimuler ? Non, ma chère Sœur, ne vous en flattez point ; les sages du monde même n'ont pas tous approuvé votre voix. Dans les premiers momens de sa surprise, où les a jettés une démarche si peu attendue, plusieurs se sont écrié avec amertume : Eh ! pourquoi tant de précautions contre les piéges du monde, pour une jeune Vierge, que la sagesse de son éducation, la bonté de son naturel, la noblesse de ses sentimens, la maturité de son esprit, l'innocence de ses mœurs, des exemples domestiques de vertu, mettoient suffisamment à couvert ? Que deviendra donc le monde, si l'on éloigne de son commerce quiconque pourroit l'édifier, sans craindre de s'y perdre ? Est-il sage de voi-

ler dans l'obscurité du cloître des talens naturels, que Dieu n'avoit pas donnés, pour être toujours enfoüis & cachés ? est-il même permis de dérober à une famille noble & chrétienne : de qui l'on recevoit des leçons de sagesse, la consolation & le fruit qu'elle avoit droit de se promettre de ses exemples & de ses leçons ? Ainsi ont raisonné les prétendus sages du monde. Il n'est pas jusqu'au tems de votre fuite, & aux circonstances de votre retraite, jusqu'au secret, dont vous avez accompagné vos démarches, jusqu'au choix même que vous avez fait de votre asyle, qui n'ait fourni matiére à la maligne censure des uns, ou à la fausse compassion des autres. Nous n'avons entendu que des plaintes ; nous n'avons vû couler que des larmes. Tant il est essentiel à l'œuvre de Dieu, d'être l'objet universel de la contradition des hommes !

Mais que le monde en murmure, & que ses amis vous plaignent : au moins, nous, ma chère Sœur, nous nous joindrons à vous, & aux amis de votre divin Epoux, pour nous écrier avec joie tous ensemble : Heureuse est l'ame que Dieu à choisie, qu'il a retirée du monde, & qu'il appelle dans la retraite même la plus austère, pour en faire sa conquête & son épouse ! *Beatus quem elegisti, & assumpsisti* ! Non, ma chère Sœur, ce ne sera point avec regret que nous vous ver-

rons dépouillée de ce reſte d'ornemens profanes que vous n'avez repris, que pour les quitter avec plus d'éclat. Vous ne nous verrez point attendris mal à propos, gémir ſur la rigueur de votre choix, & dire d'un ton compatiſſant : Que de mérite déplacé ! Que de talens perdus ! Que d'eſpérances trompées ! Langage ſcandaleux du monde, qui croit qu'une maligne réflexion ſur le ſacrifice, ou un peu de pitié ſur la victime, eſt toute la part qu'il doit prendre à la ſainte cérémonie qui nous aſſemble. Eſſayons plûtôt de le déſabuſer, & de le contraindre, s'il eſt poſſible, de s'intéreſſer à notre joie.

Vous quittez donc le monde, ma chère Sœur, avant même que de le connoître, & vous vous donnez à Dieu dans la Religion. Voilà le beau ſpectacle dont vous nous faites aujourd'hui les témoins. Vous quittez le monde ; c'eſt la voie, dont vous vous éloignez : premier motif de notre joie ! parce que c'eſt un premier pas, qui vous approche de votre bonheur : nous le verrons dans la premiére Partie. Vous vous donnez à Dieu dans la Religion ; c'eſt le terme que vous touchez : ſecond motif de notre joie ; parce que c'eſt un aſyle, qui aſſûre votre bonheur ; nous le verrons dans la ſeconde Partie.

Eh ! qui pourra donc déſormais nous empêcher de dire avec le Prophéte : Heureuſe l'ame que vous choiſiſſez, ô mon

Dieu ! & qui répond à votre choix ! *Ave.*

AVOIR l'air d'aſſurance que prend le monde, ou l'inſultante compaſſion qu'il affecte, quand il s'agit d'une vocation, qui lui enleve une conquête, ſur laquelle il avoit compté ; ne diroit-on pas qu'on a grand tort de le fuir, & qu'on eſt fort à plaindre de le perdre ? I. PART.

Cependant ſi ce monde eſt tel que nous le repréſentent ceux qui doivent le mieux connoître ; je veux dire, ou d'anciens eſclaves, qui ont eu le bonheur de rompre ſes chaînes : ou quelques-uns de ceux-mêmes qui les portent encore, mais dans ces intervales de lumiére, où ils en ſentent tout le poids ; ſi ce monde, comme ils le diſent, eſt une ſociété de trompeurs, Chrétiens en apparence & de nom, mais en effet preſque tous payens de mœurs ; ſi c'eſt une aſſemblée d'inſenſés, qui n'ont de ſageſſe, que pour canoniſer leur commune folie ; ſi c'eſt une foule de téméraires, qui ſe croient tout permis, à l'exception de leurs devoirs, & chez qui rien ne déshonnore tant que l'exercice de la Religion qu'ils profeſſent ; ſi c'eſt une terre infidéle, un pays d'illuſion, où le faſte tient lieu de mérite : où les intérêts du tems ſont oublier ceux de l'éternité ; où la fortune a le nom, & reçoit les hommages de la divinité ; s'il faut enfin regarder le monde, comme une école de perver-

sion, où l'on apprend tout, hormis la science des Saints & du salut : où parmi des hommes destinés tous également à mériter une éternelle félicité, c'est une foiblesse d'y penser, une honte d'y travailler, une lâcheté même de ne pas tout risquer; en vérité, ma chère Sœur, est-ce là un séjour qui doive faire tant d'envie? Est-on donc si coupable d'abandonner pour toujours une demeure si périlleuse pour le salut? Mais peut-être aussi est-ce là calomnier le monde, & le défigurer? Peut-être que ceux qui nous le peignent si difforme, sont des partisans rebutés, qu'il n'est pas juste de croire sur leur parole. N'outrons rien, ma chère Sœur, entrons dans le détail. Suivons le monde tel qu'il est, depuis l'entrée riante qu'il ouvre à la jeunesse, jusqu'à l'issue malheureuse qu'il lui prépare : choisissons même le monde poli, le monde raisonnable, le monde prétendu innocent : faisons de lui un portrait, qui lui ressemble à son gré, & où il ne rougisse point de se reconnoître. Je n'en veux pas davantage, pour autoriser votre fuite, pour justifier notre joie, & pour éterniser la reconnoissance que vous devez aux miséricordes du Seigneur, sur le bonheur de votre éducation & beaucoup plus encore sur celui de votre vocation.

Une jeune personne paroît née pour le monde, c'en est assez : on la lui destine, son

son choix est fait par avance : c'est une vocation décidée. Peut-être qu'un jour elle examinera elle-même si c'étoient-là sur elle les desseins de Dieu. Mais ce sera apparemment quand ses écarts & ses malheurs la forceront d'en rechercher la source dans la témérité & dans la foiblesse des parens, qui, pour se contenter, ou pour lui plaire, l'auront aveuglément précipitée où son Dieu ne la vouloit pas.

Cependant elle est élévée dans le sein de sa famille. On y cultive avec soin, & l'on se fait un devoir d'y cultiver tout ce qu'elle a reçû de la nature, pour plaire au monde, & pour souhaiter de lui plaire. C'est aujourd'hui ce qu'on appelle éducation ; & ce que dans des siécles plus simples, mais plus innocens, on auroit traité de piége & de séduction. On lui laisse, ou plûtôt, on lui fait prendre les maniéres, les maximes, & les goûts du monde. En user autrement, ce seroit impolitesse, qui de toute part se verroit accablée de reproches.

Je veux bien qu'au milieu d'une famille chrétienne elle prenne aussi quelque teinture de la Religion qu'elle professe. Car enfin, c'est un usage ; & la mode n'est pas encore passée d'en faire de tems en tems à la jeunesse quelques leçons. Je sçais qu'on ne la risque pas d'abord à faire un essai prématuré des dangereux talens qu'on lui reconnoît, & dont on nose pas en-

core la flatter. Mais peuvent-ils être assez voilés à ses propres yeux ces funestes talens, pour que bien-tôt elle ne s'en applaudisse pas ? Peut-elle les découvrir, & ne pas souhaiter d'en recevoir l'encens du public ? Peuvent-ils être apperçûs, & ne pas attirer à la nouvelle idole des adorateurs, qui deviennent aussi-tôt ses maîtres dans la science du monde ? Science maudite, où les progrès sont toujours rapides, dès qu'on en sçait les premiers élémens : bienheureuse encore, si des exemples domestiques de mondanité ne vont pas au-devant des penchans de la nature ; si le tumulte, qui accompagne d'ordinaire les sociétés d'une mere, ne fournit jamais d'occasions aux foiblesses de son éléve ; & si des liaisons secrettes n'avancent pas de beaucoup les fruits empoisonnés de la liberté qu'elle attend.

Quoiqu'il en soit, mettons les choses dans la situation la plus favorable où elles puisse être à son égard. Ajoûtons seulement à son caractère un cœur tendre, souple, & susceptible de ses sentimens; un esprit vif, propre à former des intrigues, & capable de soûtenir des engagemens. Ajoûtons-y, (ce qui ne manque guère de s'y trouver,) l'amour du plaisir, l'entêtement de la vanité, la curiosité de voir le monde, & d'y briller : & ceci supposé voyons arriver le tems, où des bras d'une famille, elle entre dans un établissement

aussi désiré qu'il étoit à craindre.

Quels jours, grand Dieu ! quelles épreuves ! Les voilà donc ces jours critiques, où le libertinage de l'esprit & du cœur suit de bien près les premiers momens de la liberté. Jours formidables, où des principes de Religion, déja bien foibles, déja furieusement combattus par tous les penchans de l'âge & de la nature, vont avoir à soûtenir de si rudes assauts, qu'on sera comme forcé de s'y rendre, ou qu'il faudra plus d'un miracle, pour n'y pas succomber. Maximes établies, usages reçûs, exemple universel, respects humains, sociétés dangereuses, assemblées brillantes, spectacles enchanteurs, flatteries affectées, sympathies touchantes, discours libertins, railleries de la piété, mépris de la Religion sous le nom de la dévotion ; enfin, opposition générale de tout ce que l'on voit, & de tout ce que l'on entend, aux oracles de l'Evangile, & aux reproches de la conscience: voilà d'abord les combats qu'il faut essuyer ; voilà les ennemis qu'on rencontre, dès les premiers pas que l'on fait dans la brillante carriére du monde. Ennemis redoutables qu'il faudroit fuir, & que l'on veut combattre ; ennemis flatteurs qu'on ne combat que foiblement, & qu'on seroit bien faché de vaincre: ennemis constans qui ne quittent jamais prise : qui ne se rebutent de rien, & qui reviennent sans cesse à la charge, pour tenter un jeune

cœur. Car telle eſt, ſans rien exagérer, la jeuneſſe de nos jours ; telle, ſans doute, qu'elle n'étoit pas au tems de nos Peres ; mais telle que notre ſiécle devroit rougir de la former.

Hélas, Seigneur! quelle impreſſion tant de traits redoublés ne vont-ils pas faire ſur un cœur déja tout préparé au mortel poiſon qu'on lui préſente, pour le mettre en compromis avec les loix ſévéres de l'innocence ? Peu à peu l'eſprit de Religion ſe deſſeche, & ſe diſſipe. Les exercices de la piété deviennent ennuyeux & fatigans ; la bagatelle & la légereté prennent la place du ſérieux & du ſolide. On accoutume ſa conſcience à ſe taire, & ſa bouche à parler le langage de la raillerie & du mépris. On s'apperçoit que l'on s'égare, & l'on fuit ſon guide. On ne peut ſe cacher la foibleſſe, & on ſe donne un air d'eſprit fort. On n'a pas encore gagné ſur ſoi de n'eſtimer point la vertu, & l'on affecte une inſultante ſupériorité au-deſſus de ce qu'on appelle perſonnes ſimples, réguliéres, ſcrupuleuſes, & dévote : *Egreſſus eſt à filia Sion omnis decor ejus.*

Thren. 1. 56.

Cependant les grandes vérités de la Religion perdent de leur poids, & s'effacent de l'eſprit. On s'éloigne de Dieu, & Dieu ſe retire. Il parle & moins ſouvent, & moins haut. Au ſoin du ſalut ſuccéde le goût du plaiſir ; à la priére l'indévotion ; à l'approche des Sacremens un

prétendu reſpect hypocrite & trompeur ; à la méditation importante de ſa fin une idolâtrie de ſa figure, & une occupation éternelle de ſa perſonne ; à la ſuite des occaſions une audacieuſe ſécurité ; à la fréquentation des Egliſes la curioſité des ſpectacles ; aux lectures de piété de livres d'intrigues ; aux utiles entretiens avec les anciens dépoſitaires de ſes premiéres ferveurs de maudites confidences avec des ames corrompues ; au travail néceſſaire l'oiſiveté du jeu, ou qui pis eſt encore, les rêveries de la paſſion ; aux ſaints cantiques des filles de Sion les molles chanſons des filles de Samarie ; à la modeſtie chrétienne des airs ſcandaleux ; & (ce qui met le comble, à la perverſion,) ſuccédent enfin à la délicateſſe de la conſcience de fauſſes maximes, un ton railleur, & une tranquillité déplorable.

Au milieu de tant d'écueils, on ne craint pourtant point le naufrage ; peu s'en faut que le monde ne ſe plaigne qu'on porte encore trop loin les ménagemens & les ſcrupules. Jeſus-Chriſt au moins ſe plaindroit à tort qu'on n'en fait pas aſſez, pour reconnoître ſon amour, pour ſuivre ſes exemples, pour profiter de ſon Sang. On s'applaudit à ſoi-même ; & l'on ne rougit point de vanter encore ſon innocence.

Innocence, grand Dieu ! & pour qui donc nous prend-on, quand on nous tient

ce ſpécieux langage ? Comme ſi nous n'avions pas appris de notre divin Maître que toutes les précautions de l'Evangile ne ſont pas de trop, pour la conſerver ; comme ſi nous ne ſçavions pas qu'elle eſt le fruit de la retraite, de l'auſtérité, & de la priére ; comme ſi les Chrétiens les plus ſervens, ceux qu'on traduit ſous le nom de dévots, n'étoient pas tous les jours en danger de la perdre ; comme ſi ce qu'il y a de plus pur, loin des périls, & caché dans la ſolitude, ne ſe plaignoit pas encore que les périls l'y viennent chercher ; comme ſi des cœurs trop ſenſibles, hélas ! & trop tendres pouvoient ne pas aiſément s'attacher ; & qu'un cœur attaché ne fût pas déja un cœur coupable ; comme ſi enfin quelques ames échappées du naufrage, ne révéloient ces honteux myſtères d'iniquité, ſur leſquels on s'efforce de répandre de ſi belles couleurs, & de jetter un voile impoſteur d'innocence ; voile impoſteur en effet, qui ne les dérobe pas à la connoiſſance de Dieu, ni même à celle des hommes ; trop inſtruits par leur propre expérience, ils ſçavent aſſez ce qu'on doit penſer de cette innocence de parade, & de toutes ces vertus de ſpectacle, qui ne ſont bonnes qu'à ſauver les apparences, & à impoſer aux yeux les moins perçans. Non, non, point d'innocence dans ce commerce dangereux : ſi ce n'eſt une innocence au goût d'un monde

dépravé, qui ne ſçait condamner que ce qu'on ne ſçait point diſſimuler ; qui compte pour rien l'oubli de Dieu, & le mépris du ſalut ; & à qui ſouvent une mauvaiſe plaiſanterie tient lieu de conviction contre tous les oracles de l'Evangile.

Car allez annoncer cette morale que nous prêchons ici, dans ces cercles profanes, où brille la ſcience du monde ; prêchez-leur la ſuite de la diſſipation, & l'amour de la retraite : dites-leur, après Jeſus-Chriſt ; que quiconque paroît ſur ce théatre, eſt déja jugé ; qu'il ſe met au nombre des réprouvés, & qu'il touche à ſa perte : de quel air d'indignation ſerez-vous reçû ? où plûtôt avec quelle injurieuſe compaſſion ne ſerez-vous pas dedaigné ?

Mais quoi ? mondains aveuglés ! ſont-ce donc là des vérités ſi nouvelles & ſi étrangères à des Chrétiens ? de bonne foi, croirez-vous m'avoir confondu, en me diſant, à votre ordinaire, d'un ton de pitié ; qu'on ſeroit bien à plaindre, ſi tous les élûs de Dieu étoient renfermés dans l'enceinte des cloîtres. Non, ſans doute ; les élûs de Dieu ne ſont pas tous dans les cloîtres ; il s'en trouve dans le monde, j'en conviens ; & nous en connoiſſons. Mais dans le monde licencieux d'aujourd'hui, tel que vous le connoiſſez, livré au démon du plaiſir, du luxe, de l'intérêt ; dans le monde adorateurs de la fortune, &

enchainé à ſes autels ; dans le monde indifférent pour ſa Religion, cenſeur de la piété, tyran des vocations, perſécuteur de quiconque ou le fuit, ou lui réſiſte ; hélas ! ma chère ſœur, que les élûs y ſont rares ! & qu'ils s'y ſont à grands frais ! Comptez bien, Chrétiens, qui vivez dans le ſiécle, comptez ceux d'entre vous, qui ont aſſez de courage, pour contredire par leur conduite, toutes les maximes du monde, pour bruſquer ſes bienſéances & ſes loix, pour affronter ſes mépris, pour eſſuyer ſes inſultes, pour ſouffrir ſes injuſtices, pour ſoûtenir ſes perſécutions, pour braver ſa tyrannie ; & qui ne parviennent enfin à avoir la paix avec lui, que quand le monde, déſeſpérant de les gagner, leur accorde, comme une inſigne faveur, ſon indifférence, & les honore d'un parfait oubli ; comptez bien les Chrétiens de ce caractère ; & en comptant ſur ce pied ; vous aurez préciſement le nombre de ceux qu'on doit regarder parmi vous, comme les élûs de Dieu dans le monde. Nombre, en comparaiſon de l'autre, infinement petit : *Pauci electi* ; ait l'Evangile. J'en dis beaucoup : & je n'en dis peut-être pas aſſez. Quelque choſe de moins ; on riſque ſon ſalut, & l'on n'eſt plus des élûs de Dieu, & de ceux qui ſe ſauvent. Car enfin, point de preſcriptions contre l'Evangile ; & l'univers entier conjuré pour en corrompre les maximes, n'élargira jamais

Matt. 3. 16.

la voie étroite, qui ſeule conduit au Ciel, dit Jeſus-Chriſt ; *Arcta via eſt.* Ah ! ma chère Sœur, on admire votre courage : moi-même, je vous en félicite. Mais j'admire encore plus, ſouffrez que je le diſe, l'intrépidité de celles qui ne vous ſuivent pas. Se dire à ſoi-même ; Il faut mourir, & peut-être bien-tôt ; il faut mourir, & quitter pour jamais le monde, & tout ce qui m'y attache ; il faut mourir, & aller rendre compte à Dieu de ſes graces, & de mes œuvres ; il faut mourir, & recevoir l'arrêt irrevocable de mon éternité. Se le dire ſérieuſement, & ſe jetter hardiment dans le parti du monde, tel qu'il eſt aujourd'hui ! Pluſieurs le doivent, parce que Dieu les y appelle, & les y place : mais en vérité : il faut ſe ſentir une vocation bien des fois annoncée, un fond de Religion bien riche, une vertu bien affermie, & ſur-tout une généroſité d'ame, que par un renverſement bien déplorable, on trouve preſque toujours dans celles qui fuient le danger, & preſque jamais dans celles qui affrontent le combat.

Matt. 7. 14.

Monde injuſte ! tu te trompes donc dans tes jugemens ſur la premiére condition du choix d'un état de vie ; tu ne juge jamais une vocation, pour la retraite, aſſez bien éprouvée ; & tu triomphes injuſtement, quand à force de délais, d'artifices, de perſécutions, tu réuſſis à la détruire, comme ſi une bonne vocation ne pouvoit pas ai-

sément se perdre ? Témoin ce jeune homme de bonne volonté, dont parle l'Evangile, que Jesus-Christ appella, & qui d'abord docile à sa voix, refusa de le suivre, quand il lui dit qu'il falloit préalablement tout quitter : *Abiit tristis ; erat enim habens multas possessiones.* Mais s'agit-t-il d'entrer dans tes engagemens ? tu ne demandes jamais si la vocation est bien assûrée, & si l'on a bien pensé, en s'engageant dans tes chaînes, à quoi l'on va s'exposer. Tu crois que, pour être du monde, il suffit de lui vouloir plaire, & de lui plaire en effet ; quoique ce soit là souvent une raison de n'en être pas. Sur ce principe, hélas ! pour une vocation douteuse dans le cloître, combien de fausses dans le monde! trop de goût pour tes charmes, trop de disposition à s'en laisser ébloüir, trop d'intelligence d'un cœur foible avec tes séduisantes tentations, trop peu de crainte de tes caresses, trop de respect pour tes loix ; c'est là d'ordinaire : selon toi pour entrer dans le monde, la plus infaillible de toutes les vocations ; & c'est là peut-être au fond la meilleure, pour s'en retirer. Heureuses au moins celles de ce caractère, que le Seigneur attire de bonne heure dans l'asyle assûré de la Religion !

Mais si toutes ne s'y sentent pas appellées, que toutes apprennent au moins ce qu'elles ont à craindre, jusqu'où elles doivent porter l'éloignement & la fuite

Qu'elles demeurent dans le monde, puisqu'elles croient que Dieu les y veut. Mais qu'elles s'attendent à s'y sauver difficilement, & avec de grandes précautions. Qu'elles se convainquent qu'il n'est point pour elles d'occasions médiocrement dangereuses. Qu'elles comptent sur des combats & plus rudes & plus opiniâtres que tous ceux de la Religion la plus austère. Qu'elles se défient d'elles-mêmes : sur-tout quand une confiance téméraire commencera à affoiblir une juste crainte. Qu'elles se défendent avec un courage d'un maudit respect humain, qui les intimidera ; d'un attachement naissant, qui les flattera ; d'un dégoût subit de la prière, qui les saisira : d'un chagrin mélancholique, qui les rongera ; d'une croix domestique, qui s'appesantira : d'une fortune brillante, qui les ébloüira. Qu'elles ne fassent jamais l'essai de ce qu'on appelle les plaisirs innocens du monde, fêtes, espectacles, assemblées ; n'y prissent-elles que l'ébauche & la teinture de la passion : n'en revinssent-elles que moins disposées au recueillement, plus avides de la dissipation, plus portées même à une sombre reverie, & à une noire inquiétude, funestes présages d'ordinaire, & préludes inséparables des premiers écarts! hélas! leur salut dès-lors est en grand danger, & pour surcroit de désolation, leur retour à Dieu bien difficile.

Quel bonheur pour vous, ma chère

Sœur, que Dieu vous enléve à tant de risques, & à tant de peines tout à la fois! Et voilà la source de cette joie chrétienne, que témoignent en ce jour ceux qui prennent part à votre sacrifice. Celui, dont vous avez reçû le noble sang, qui coule dans vos veines, & à qui vous devez une éducation plus précieuse que la vie; instruit mieux que vous par son expérience, des dangers & des amertumes du siécle, régle sa joie paternelle sur sa tendresse chrétienne. Il apprend au monde par sa constance, qu'un pere, qui sacrifie à Dieu une fille devenue sa gloire, sa consolation, son soûtien, reçoit de son Dieu plus qu'il ne lui donne. Il vous conduiroit, en tremblant, au milieu des périls qu'il évite; il vous méne en triomphe dans l'asyle qu'il vous envie. Je pourrois parcourir de la sorte le reste d'une famille chrétienne, & vous dire que depuis l'état du mariage qu'on y honore, jusqu'à celui des Vierges qu'on y voit, tous au ond applaudissent à votre choix, & se font plus d'honneur de donner à Jesus-Christ une épouse de leur sang, que de remplir la Ville, la Cour, & le monde, comme elles font, de l'édification de leurs vertus, que de voir leur sang & leur postérité dans les plus hauts rangs du monde. Ce sont-là, ma chère Sœur, dans toutes les personnes à qui vous appartenez, des sentimens conformes aux vôtres. Justes

sentimens, que leur inspire, comme à vous, la connoissance du monde que vous quittez; & que je vais fortifier en peu de mots, par le portrait de la Religion où vous entrez.

II. PART.

D'OU peuvent, je vous prie, venir aux gens du siécle les sombres & noires idées, qu'ils se forment presque tous de l'Etat Religieux? & pourquoi à la place des félicitations, que devroient recevoir les parens & les amis d'une Vierge Chrétienne, qui se consacre de bonne heure au Seigneur, vient-on leur faire, à la honte du Christianisme, de pitoyables condoléances; & ne croit-on avoir à leur porter que des paroles de consolation? Ah! sans doute, ma chère Sœur! c'est que dans la comparaison que ces hommes de chair & de sang ont coûtume de faire entre le monde qu'ils aiment, & le cloître qui les effraie, ils ne font entrer pour rien la nécessité commune à tous les états de travailler à son salut, & d'assurer son éternité. Rétablissez, mondains injustes, toujours plus porté pour le monde, que pour votre Dieu, si toutefois vous en avez d'autre que le monde, rétablissez dans vos esprits les vérités fondamentales de votre Foi; souvenez-vous seulement que cette nouvelle épouse de Jesus-Christ n'a point d'autre Dieu, & n'aura point d'autre Juge que vous; & que vous avez le même Evan-

gile, & les mêmes prétentions qu'elle. Sur ces principes que vous n'oseriez conteſter; entrez en éclairciſſement avec nous; & examinons enſemble la juſtice prétendue de vos préférences ſi peu chrétiennes.

Tout Chrétien eſt obligé par état de renoncer au monde. Tel eſt, vous le ſcavez; ſon premier & ſon plus eſſentiel engagement, *Abrenuntio mundo.* Mais tous n'ont pas l'avantage de trouver dans ce renoncement commandé l'aſſurance & la facilité, que procure la douceur de la retraite, & la sûreté du cloître. Un Chrétien, retenu dans le monde par ſa vocation, peut & doit renoncer au monde; parce qu'il doit & peut ſe ſauver. Mais le monde de tous côtés l'inveſtit, & le rappelle. Toujours à portée de le voir, & de l'entendre, toujours il doit craindre de le croire, & de le ſuivre. Sans ceſſe aux priſes avec cet ennemi de ſon ame, il eſt difficile qu'il ſorte toujours victorieux du combat. Vouloir ſe ſauver, &, à le bien prendre, ne vouloir rien autre choſe, c'eſt un point néceſſaire au ſalut. Mais le vouloir toujours, aux dépens même de ſa réputation & de ſon intérêt; le vouloir toujours, environnés que l'on eſt d'une foule d'occupations qui diſſipent, le vouloir toujours dans le ſein d'une nation dépravée & corrompue, qui ne le veut pas pour elle, qui ſe fait honneur de ne le vouloir pas, qui prend à tâche de perſécuter à outrance quiconque le veut plus qu'elle: ah! ma chère Sœur, que de dangers! ou tout au moins, que de peines! quel danger de ne pas réſiſter au torrent! & quel martyre, ſi l'on y réſiſte, comme il faut! Oppoſons ſeulement le cloître au monde par ces deux endroits; & jugeons lequel des deux états mérite le mieux nos alarmes.

J'apperçois dans ces ſaintes retraites une troupe choiſie d'innocentes Vierges, ſéparées du monde, & conſacrées à Dieu. Vous les plaignez, mondains, & elles vous plaignent. Mais dites nous donc ce que vous penſez de leur état: ou plutôt apprenez de nous ce que vous devez penſer vous-mêmes du cloître. Ah! ce ſont proprement elles, qui, touchées des invitations du Sauveur, & charmées de ſes exemples, ſe changent, ſans balancer, de tout le poids de ſon joug ſalutaire. Elles apprenent de leur divin Epoux à ſe livrer elles-mêmes de rigoureux combats. Mais le prix de leurs victoires eſt la paix inaltérable de leurs ames: & leurs guerres continuelles contre les ennemis de l'innocence, ſe terminent toujours par le plus délicieux repos. Les mondains au contraire, & les partiſans du ſiécle ſont des lâches volontaires, que le joug du Sauveur effraie. Ils le ſecouent avec indocilité; & à la place de ce joug ſi doux, qui fait les Saints, ils ſe ſoumettent à celui

d'un tyran, qui en fait des payens, & qui les accable à pure perte.

Dans le monde, quand on se livre à sa séduction, (& qu'il est rare de ne s'y livrer pas!) on se damne infailliblement; & l'on se damne, en portant des croix bien plus rudes que celles qui sauvent les amis de Dieu en Religion.

Dans la Religion, quand on en prend l'esprit, (& pourquoi ne l'y prend-on pas?) on se sauve à coup sûr; & l'on goûte, en se sauvant par la route même de la Croix, les prémices délicieuses du bonheur éternel qu'on achete, qu'on mérite, & qu'on attend.

Dans le monde la différence n'est guère que du plus ou du moins de péchés & de corruption. Dans la Religion on ne connoît de distance que du plus au moins de ferveur & de perfection.

Dans le monde il faut un courage plus qu'héroïque, pour ne se pas laisser entraîner au torrent qui précipite. Dans la Religion il faudroit une lâcheté bien déplorable, pour ne se pas joindre à la multitude qui édifie.

Dans le monde, pour se sauver, il faut prendre une route solitaire; & soûtenir avec une sainte fierté les regards insultans d'une foule impie de spectateurs critiques. Dans la Religion, pour se perdre, on auroit trop à combattre; & l'on ne pourroit faire de société.

Dans le monde, pour retourner à Dieu, après ses égaremens, il faut se résoudre à n'avoir plus de paix avec des passions fiéres de leur empire, & jalouse de leur ancienne domination. Dans la Religion, si l'on fait un faux pas, tout avertit, tout soûtient, tout reléve; & l'on n'a pas le tems de s'enfoncer dans l'abysme.

Dans le monde les plaisirs dérangent: & les devoirs même de l'état se tournent en distractions. Dans la Religion tout recueille: & les délassemens même innocens se changent en de pieux exercices.

Dans le monde en un mot, tout est empêchement, tout est obstacle; & dans la Religion tout est moyen, tout est facilité. Sur ce simple paralléle, ma chère Sœur, applaudissez à votre assurance: jugez de notre joie par la vôtre, & approuvez-la part que nous y prenons. Ce n'est pas que j'ignore qu'il est des dangers jusques dans le sein de la retraite, & qu'il s'y fait quelques fois des chûtes qui étonnent. Mais après-tout, elles n'étonnent que parce qu'elles sont rares: & l'on sçait les raisons qu'a le monde de les faire tant valoir dans le public. Quoiqu'il en soit, si ce malheur est à craindre, & s'il nous doit tenir dans une sainte frayeur, ne puis-je pas, ma chère Sœur, vous annoncer sans présomption qu'avec la grace d'un Dieu Sauveur, votre Epoux, ce malheur ne vous regarde pas. Que ce soit-là la juste puni-

tion de ces épouſes infidéles, qui n'offrent à Dieu qu'à regret un ſacrifice à demi volontaire, & à demi forcé, qui partagent leur cœur, qui veulent le ménager, & qui capitulent, pour ainſi dire, avec leur Maître. Je n'en ſuis point ſurpris.

Mais vous, ma chère Sœur, qui même avant votre entiére ſéparation du monde, lui faiſiez ſentir qu'il n'étoit pas digne de vous; vous, dont une ſage maturité, & de ſérieuſes réflexions ont préparé toutes les démarches; vous, dont la ferveur, au jugement même des plus ſcrupuleuſes diſpenſatrices de leurs ſuffrages, a égalé la longueur des épreuves; vous, qui avez choiſi pour retraite le regne de la miſéricorde, le ſanctuaire de la Religion, le ſéjour de l'innocence, & l'école de la piété; vous enfin, qui allez vivre, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, ſur la terre dans la ſociété des Anges; ah! je puis bien vous en répondre: oui, ſans doute, vous remplirez l'attente du Ciel: vous éprouverez que pour les ames de bonne volonté, la Religion, en devenant l'aſyle de la ſûreté & du ſalut, devient encore le ſéjour de la douceur & de la conſolation. Second avantage.

En effet, ma chère Sœur, comme dans toutes les conditions de la vie, depuis les palais des Rois, juſqu'à la cabane des bergers, tout Chrétien eſt par état le Diſciple d'un Dieu crucifié; par-tout auſſi il

trouve ſa croix à porter; l'on n'eſt Chrétien qu'à ce prix, & l'on ne devient Saint qu'à titre de ſouffrances. Mais croix pour croix, il y a long-tems qu'on l'a dit; celles qui ſauvent, ſont bien plus légères que celles qui damnent; & pour dire quelque choſe de plus, ſouffrances pour ſouffrances, celles qui ſauvent en Religion, ne ſont ici rien, en comparaiſon de celles qui ſauvent dans le monde.

Car quelle illuſion d'abord de s'imaginer que nous ayons, nous autres Religieux, des croix à porter, qui ne regardent pas tous les Chrétiens. C'eſt partout le même Evangile. Dans l'un & dans l'autre état la vigilance eſt néceſſaire, la mortification commandée, la victoire des paſſions, & la haine de ſoi-même indiſpenſable.

Mais avec une entiére égalité dans l'obligation, quelle différence dans la pratique! Oui, mon Dieu! il faut l'avouer, & l'expérience en fait convenir: il eſt bien plus aiſé de renoncer à tous les plaiſirs, que de ſe modérer dans leur uſage: de ne poſſéder point de richeſſes, que de les poſſéder ſans attache, ou de les perdre ſans déſeſpoir; de vivre ſans prétentions, que de vivre ſans envie; de ſe tenir éloigné de tout charme, que de ne pas s'en laiſſer ébloüir; d'être à couvert des traits de la ſatyre, que de les mépriſer; d'être hors de la portée de tout reſpect

humain, que d'en triompher à toute heure ; d'obéir, que de commander ; en un mot, de garder les conseils dans la Religion, que d'observer dans le monde, comMarc. 19 17. me il faut, les préceptes : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.*

Il est vrai cependant, & je ne prétends pas ici dissimuler : il est vrai que dans la Religion, sur-tout aux jours de nos premieres épreuves, nous nous trouvons comme transplantés dans une terre étrangére, dont les fruits, quoique salutaires, paroissent d'abord un peu amers, & causent de tems en tems quelque dégoût à la nature. Il est vrai que nos premiers combats sont plus brusques, plus vigoureux, plus fréquens que les autres. Il est vrai que nous nous y faisons à nous-mêmes une guerre plus sérieuse que dans le monde, qu'on nous porte sans pitié des coups bien dur à l'amour-propre, & qu'on nous apprend même à nous en porter de mortels. Mais qui le croiroit ? & le monde voudra-t-il bien s'en rapporter à notre témoignage ? C'est dans cette espéce de cruauté ; ce semble, impitoyable, c'est dans notre rigueur à nous combattre, & à nous détruire, que se trouve le germe de la paix, & la douceur de nos tranquilles années. Nous enchaînons nos ennemis ; & nous en faisons nos esclaves. Les mondains plus délicats que nous, les épargnent. Mais il ne tardent guère à sentir

qu'ils ont autant de maîtres, que de désirs ; autant de tyrans, que de passions ; autant de bourreaux, que de vices. Sans aller plus loin, voilà déja leurs croix plus pesantes que les nôtres.

Que seroit-ce maintenant, si outre ces croix générales, que nous impose également à tous & la corruption de la nature, que nous avons à corriger ; & la sainteté du nom chrétien, que nous sommes chargés de soûtenir ; je venois à comparer les croix propres de notre état, avec celles que nous voyons se répandre sur les états du monde les plus florissans ? qu'elle différence, grand Dieu ! & que bien-tôt ces épines, dont on nous croit environnés, se changeroient à nos yeux en fleurs & en couronnes ! Donnez-moi dans le cloître une Vierge Chrétienne, consacrée sans reserve à un Dieu, son Epoux, fidéle à tous ses engagemens, & incapable de jetter un regard jaloux sur le monde qu'elle a quitté ; telle, en un mot, que vous allez devenir, ma chère Sœur : & dites-moi d'où lui pourroient venir ces coups accablans, sous lesquels nous voyons gémir tous les jours, se désespérer même la plûpart des esclaves du siécle ? Non : je ne vois plus rien ni au dedans, ni au-dehors, qui puisse l'affliger, ni troubler son repos. Au dedans, soumission, dépendance, assujettissement, régles, observances : je le sçais. Mais ce sont

d'aimables liens de ſon choix, & qu'elle chérit ; ce ſont de belles chaînes du goût de Dieu, & qui l'honorent bien plus qu'elles ne la captivent. Au-dehors, indifférence, oubli, mépris, perſécutions mêmes, & outrages : je le crois. Mais elle s'y eſt attendue : & elle y reconnoît avec conſolation le glorieux apanage de l'épouſe fidéle d'un Epoux crucifié. De tout côté dépouillement, humiliation, anéantiſſement, mort, & ſacrifice. Il eſt vrai : & vous n'en direz jamais tant, qu'elle ne cherche à s'en procurer davantage. Mais après tout, on n'eſt guère ſenſible à la privation d'un bien, quand on ne tient point à ſa poſſeſſion. On ne regrette point une agréable nourriture, dont on connoît le poiſon. Et en ſe dépouillant de tout, comme on fait dans le cloître, on quitte bien moins les douceurs de la vie, que les épines qui les environnent.

Dans le monde, ma chère Sœur, ah ! ſouffrez que je vous épargne ce détail douloureux, & que je laiſſe au monde lui-même à vous faire de ſes peines une peinture toute propre à vous faire récrier ſur le bonheur de votre ſuite; où voit-on dans ce perfide ſéjour des épouſes ſans affliction, des meres ſans déſolation, des riches ſans amertumes, des Grands ſans humiliation; dans notre ſiécle même ſi trompeur, où tout brille d'un éclat impoſteur, dans ce ſiécle ſi fécond en fortunes rapides & précipitées, où ſont les nouveaux riches, qui ne craignent pas un changement de ſcène ? les nouveaux Grands, qui n'apperçoivent pas le penchant de leur ruine ? les nouveaux heureux, en un mot, ſans frayeur, ſans inquiétudes, ſans allarmes ? du plus au moins, voilà de quoi l'on ne s'exempte point dans le cours de la vie; voilà ſurquoi l'on doit compter ; au moment qu'on prend l'établiſſement, en apparence, le plus ſolide. Votre état ſeul, ma chère Sœur! & par cet endroit quelle préférence ne mérite-il pas ? votre état ſeul vous met à couvert de ces croix accablantes, de ces ſéparations violentes que cauſent de grands attachemens ; & de ces funeſtes revers qu'annoncent pour l'ordinaire les careſſes trop empreſſées d'une fortune changeante & volage.

Mais enfin, les croix de part & d'autre ſuſſent-elles égales ; ce qui n'eſt pas : & les peines puſſent-elles ſe compenſer; prétention, dont l'expérience ne nous permet pas de convenir ici : au moins ne doit-on pas nous diſputer l'avantage du côté des vraies douceurs, & des ſolides conſolations.

Je dis des vraies douceurs, & des ſolides conſolations. Car nous ſerions bien à plaindre, ma chère Sœur, ſi la ſatisfaction des ſens, ſi les délices du corps, ſi le luxe des habits, la magnificence des équipages, le cortége des domeſtiques,

le faſte des maiſons, le fracas des aſſemblées, le tumulte des ſpectacles, ſi les titres & les honneurs du monde, ſi les commodités mêmes & les aiſes de la vie, avoient fait juſqu'ici, ou pouvoient faire les vrais heureux ſur la terre. Mais il y a déja long-tems que les hommes avides de leur bonheur, courent ſur les pas les uns des autres, dans cette trompeuſe carriére, ſans qu'aucun d'eux ait pû parvenir au terme de la félicité. Non jamais le cœur humain ne ſe raſſaſiera d'une béatitude ſi légère. Créé pour un contentement plus ſolide, il ne cherche jamais avec plus d'inquiétude l'objet, de ſon repos, que quand il poſſéde tous les biens, où il ſe flattoit de le rencontrer, & où il ne ſe rencontre pas en effet.

Il faut donc prendre une autre route; & c'eſt celle, ma chère Sœur, où nous vous voyons entrer avec tant d'ardeur & de courage. Route, à la vérité, dont l'entrée eſt épineuſe & difficile; & qui ne préſente d'abord à nos yeux que de veſtiges arroſés de ſueurs, quelquefois même teints du ſang des voyageurs, qui nous y précédent. Mais ne vous laiſſez point effrayer, chère épouſe de Jeſus-Chriſt: ſuivez ſans foibleſſes vos compagnes & vos guides, qui du ſein du repos, où elles ſont déja parvenues, ne ceſſent de vous dire qu'après quelques combats livrés dans le déſert, bientôt vous découvrirez, comme

comme elles, une terre de promiſſion, où le miel & le lait coulent de toute part en abondance: & où l'onction la plus douce ſort de la dureté de la pierre; je veux dire, de la ſévérité même de la Régle qu'on y pratique; qu'une imagination captivée par la retenue des ſens, ſe remplit bien-tôt après des images les plus pures & les plus belles: qu'un corps réduit en ſervitude, courbé, & atténué ſous le joug, acquiert un genre de vigueur préférable aux délices de la vie; qu'un eſprit aſſujetti par un ſaint recueillement, & raméné à l'ingénuité de l'enfance par la perte d'une raiſon trop humaine, commence à devenir propre aux douces communications de l'eſprit de Dieu; qu'une volonté enchaînée par de vœux, ſe trouve d'autant plus libre, qu'elle ſe tient plus reſerrée dans ſes liens méritoires; qu'une épouſe de Jeſus-Chriſt goûte une douceur inexprimable dans l'amertume du calice, qu'elle partage avec ſon Epoux; que dans le ſejour de la Religion les horreurs du Calvaire, & les joies du Thabor ſe trouvent divinement réunies; qu'au milieu de la fournaiſe d'un feu purifiant, ſouffle un vent plus agréable que tous les zéphirs; que l'on y eſt rafraîchi par la douce roſée du Ciel, & conſolé par la viſite des Anges; qu'il y a pour les ames fortes une eſpéce de myſtérieux martyre, où la bleſſure qu'elles ſentent, eſt plus dé-

licieuſe mille fois, qu'elle n'eſt douloureuſe: qu'il eſt enfin pour les chaſtes amantes du Sauveur, (ſur-tout pour les habitantes du Carmel :) une nature de plaiſirs divins : & une ſorte de ſaintes voluptés, que toutes les révolutions de la terre, & tous les efforts de l'enfer ne ſont pas capables d'altérer ; (qui les fait écrier ſans ceſſe avec leur ſainte Mere : Ou ſouffrir, ou mourir : *Aut pati aut mori.*) Plaiſirs divins, ſaintes voluptés, qui ſont les avant-goûts, & les gages des félicités éternelles.

Mais quel langage, grand Dieu, pour les eſclaves du monde ! ils ne nous entendront pas. Qui peut même s'aſſûrer qu'ils n'abuſeront pas par une critique maligne du choix innocent de ces expreſſions figurées de l'Ecriture, pour traiter notre bonheur de bonheur imaginaire ?

N'en diſons donc pas davantage, ma chère Sœur, attendons que l'eſprit ſaint, touché de votre correſpondance ; ſe faſſe lui-même votre Maître dans cette école ſublime de l'amour divin. Qu'il vous ſuffiſe aujourd'hui des premiers rayons de ſa lumiére ; que ſa bonté a déja fait briller ſur vous, comme l'aurore d'un plus grand jour. Et ſouvenez-vous ſeulement que s'il eſt pour les ames communes des adouciſſemens & des conſolations, c'eſt auſſi aux Vierges innocentes, détachées, généreuſes, comme vous, que ſe réſervent les faveurs des amantes, & les careſſes des épouſes.

Que vous êtes donc heureuſe, ma chère Sœur ! & qu'il nous convenoit bien d'applaudir à votre bonheur, en dépit des murmures & de la compaſſion du monde ! Faſſe le Ciel que vos heureux progrès dans cette ſainte carriére, où vous entrez d'un air ſi ſatisfait & ſi content, ſoûtenus par le zéle infatigable de tant de ſurveillantes éclairées, que votre Epoux vous donne ici pour Maîtreſſes & pour guides ; animés par les exemples édifians d'une multitude de vertueuſes compagnes & de ſœurs ferventes ; aidée par les priéres de tant de chœurs comparables aux chœurs des Anges, vous conduiſent en paix juſqu'à la conſommation de votre ſacrifice ; & après une vie ſainte dans le ſéjour de la vertu, à une éternité bienheureuſe dans le ſein de la gloire. Amen.

SERMON
POUR
UNE PROFESSION
RELIGIEUSE.

Egredere de terra tua, & de cognatione tua & de domo patris tui, & veni in terram quam monſtravero tibi.

Sortez du lieu de votre naiſſance, quittez le ſein de vos parens; abandonnez la maiſon de votre pere; & venez dans la terre que je vous montrerai. Au Chap. 12. de la Genèſe.

CE premier commandement que Dieu fit aux peres de tous les fidéles pour éprouver ſa foi, & le diſpoſer à des épreuves encore plus pénibles; vous l'avez pris pour vous, ma chère Sœur, comme l'eſſai de votre vertu, & le commencement de votre ſacrifice. Ce premier acte d'obéiſſance qu'Abraham pratiqua en s'éloignant de ſa patrie, pour aller dans une terre étrangére, vous l'avez accompli à la lettre en vous ſéparant du monde, pour venir ici chercher la retraite. Le lieu que vous avez quitté eſt le lieu de votre naiſſance,

la demeure de vos proches, la maiſon de votre pere: *egredere de terrâ tuâ, & de cognatione tuâ, & de domo patris tui*: celui où vous êtes entrée eſt une terre toute ſainte que Dieu lui-même vous a découverte par ſes divines lumiéres; & où il vous a conduite par un ſecret mouvement de ſa grace: *& veni in terram quam monſtravero tibi.* Vous avez donc imité la généreuſe réſolution de ce ſaint Patriarche, & je remarque avec plaiſir dans vos premiéres démarches tous les traits de ferveur qui ont conſacré ſes premiers pas. Sa promptitude à écouter les inſpirations du Ciel, ſa fidélité à répondre aux deſſeins de Dieu, ſon courage à en ſurmonter les obſtacles. Comme lui vous n'avez pas balancé ſur la difficulté des liens que vous aviez à rompre: vous avez briſé tout à coup les nœuds du monde qui vous étoient les plus chers, & avec eux tout ce qui pouvoit vous y retenir captive. Non plus que lui vous n'avez pas héſité ſur le choix de votre aſyle: vous avez d'abord fixé vos yeux ſur ce ſéjour ſacré où les éminentes leçons de piété que vous y avez déja reçues, & qui vous en ont donné une ſi haute eſtime; les grands modéles de perfection que vous y avez vûs, & qui vous en ont facilité la pratique: les heureux penchans à la religion que vous y avez portés & que vous avez ſenti croître de jour en jour, ont été pour vous les marques ſûres

d'une vocation toute divine. Pour la suivre vous n'avez consulté ni votre tendresse, ni la tendresse de vos proches ; Dieu seul a été votre guide, & sa voix votre oracle. Sa volonté suprême a triomphé des inclinations de la nature, son divin amour a vaincu les attraits du sang, & ses conseils évangéliques l'ont emporté sur tous les vains discours du monde. On a eu beau vous représenter de sa part les austérités du Cloître, les mortifications de la vie religieuse, les suites d'un engagement exposé, dit-on, à de longs repentirs: vous avez courageusement rejetté toutes ces vûes trop humaines, & vous avez jugé qu'il valoit mieux vous en rapporter à Dieu qui vous appelloit à lui pour être sa conquête & son Epouse, que d'en croire les hommes qui vous attiroient au monde pour vous en faire l'esclave & la victime.

Que vous reste-t-il donc maintenant ? & qu'est-ce que Dieu demande aujourd'hui de vous ? d'achever à sa gloire ce que vous avez commencé par sa grace: de lui jurer aux pieds des Autels une foi éprouvée par deux années entiéres de ferveur: de lui consacrer à jamais un cœur dont il a déja les premices ; trop heureuse, ma chère Sœur, de vous donner irrévocablement à lui dès la pointe de vos plus beaux jours. C'est pour vous affermir dans ces justes sentimens de reconnoissance, que je vais vous faire voir la sagesse de votre

choix, & les avantages qu'a l'état que vous embrassez pour toujours sur celui que vous avez quitté. Vérité pour vous, ma chère Sœur, bien consolante, & dont vous avez déja gouté les solides douceurs ; vérité bien sensible à toutes ces vierges vertueuses dont le contentement aussi vif qu'au premier jour vous répond de la durée de votre bonheur. Mais vérité bien inconnue à la plûpart des Chrétiens qui m'écoutent, & qui peut-être après avoir blâmé votre entreprise, viennent encore ici plaindre votre sort. Pour les détromper, j'ai besoin des lumiéres du Saint Esprit: demandons-les par l'interceſſion de son Epouse : qui par un privilége spécial en vous recevant au nombre de ses filles chéries, devient aujourd'hui votre mere. *Ave.*

Quelle différence, ma chère Sœur, entre la vie que l'on méne dans le siécle, & celle que l'on passe en religion! Je ne veux, pour en juger comme il faut, que le premier coup d'œil. L'une tumultueuse & dissipée traîne avec elle mille embarras & mille obstacles: L'autre paisible & retirée ne s'occupe que du soin de servir Dieu. Dans l'une, on ne soupire qu'après des plaisirs grossiers & terrestres, dans l'autre on en goûte de spirituels & de divins. Dans le siécle le salut est environné d'écueils toujours en danger de faire un tris-

te naufrage : il eſt dans la religion, comme dans un port aſſûré à l'abri de la tempête & de l'orage ; vous ne l'ignorez pas, chères épouſes de Jeſus-Chriſt, & vous, vous ne l'éprouvez que trop, triſtes eſclaves du monde ! les embarras du ſiécle vous détournent du ſervice de Dieu ; l'attache aux plaiſirs du ſiécle vous empêche de goûter Dieu : les rencontres funeſtes du ſiécle vous mettent à toute heure au hazard de perdre Dieu. Voilà les inconveniens où le ſiécle vous engage, & dont la religion vous délivre ; car les exercices de piété qui ſont difficiles dans le monde, ſont faciles dans la religion. Les goûts ſpirituels qui ſont inconnus aux gens du monde, ſont ordinaires dans la religion : le ſalut qui eſt expoſé dans le monde, eſt plus en ſûreté dans la religion. Voilà, ma chère Sœur, les avantages que vous trouvez dans votre heureuſe condition : la facilité de ſervir Dieu, le plaiſir de goûter Dieu, l'aſſûrance de poſſéder Dieu. Trois prérogatives de la vie religieuſe qui vont faire les trois points de ſon éloge, juſtifier votre choix & vous animer à ſa profeſſion. Commençons.

I. PART.

DAns le monde comme dans la religion, l'on peut & on doit ſervir Dieu dans l'un & l'autre état, c'eſt là la grande affaire. C'eſt même l'affaire unique ; mais il s'agit de voir où elle eſt plus facile, dans le

monde où les occupations partagent, où les inquiétudes agitent, où le tumulte diſtrait, où les liaiſons captivent, où les exemples ſéduiſent : que d'obſtacles au ſervice de Dieu ! dans la religion tout y conſpire, tout le favoriſe : la ſainteté des exercices que l'on pratique, le dégagement des inquiétudes dont on eſt à couvert, la tranquillité du lieu que l'on habite, la piété des perſonnes avec qui l'on vit, l'héroïſme des actions que l'on voit. Peſons, Meſdames, tous ces avantages de notre état : je commence par la ſainteté des exercices que l'on y pratique.

Peut-on comparer les occupations du monde & celles de la religion, ſans envier le bonheur de l'une, & déplorer le malheur de l'autre ? quelle baſſeſſe & quelle vanité dans ce qui abſorbe un eſprit mondain, & en même tems quel dérangement & quel déſordre ! Quelle nobleſſe & quelle ſolidité dans ce qui occupe une ame religieuſe ! & tout enſemble quel arrangement & quel ordre ! Si j'entre dans le détail des affaires du ſiécle : je vois, l'un embarraſſé à étendre ou à conſerver, à défendre ou à diſputer les limites ou les droits d'une acquiſition ou d'un héritage, miſérable morceau de terre dont il emprunte le titre & le nom, & auquel il prodigue ſes ſoins & ſes peines. Je vois l'autre attentif à ſoutenir une vaine préſéance, une diſtinction chimérique, un honneur imaginaire

que l'on doit & que l'on rend non pas au mérite de sa personne, mais aux apparences de sa dignité : ou tout au plus au hasard de sa naissance. Je vois celui-ci attaché à ménager le plus léger intérêt, à recueillir le moindre profit, à faire valoir le plus foible produit d'un bien dont il paroît bien plus l'économe & le gardien, que le possesseur & le maître. Je vois celui-là aussi régulier à faire sa cour, qu'on la lui fait régulièrement à lui-même; de patron qu'il est, devenir suppliant à son tour, & ne s'élever si haut sur la tête des uns, que parce qu'il est des premiers à ramper aux pieds des autres. Mon Dieu ! que ces occupations devroient paroître humiliantes & onéreuses à des ames destinées à n'adorer & à ne servir que vous seul ! Voilà cependant à quoi se passe la vie de ces hommes importans du siécle qui traitent tous les solitaires de gens inutiles, & tous les monastères de lieux d'oisiveté: qui demandent tous les jours à quoi bon tant d'établissemens religieux dans le monde ? & qu'est-ce que l'on y fait de si nécessaire ?

S. Chrys. Ah! répond un saint Pere : l'on y fait ce que tout chrétien devroit au moins desirer de faire. On n'y est occupé ni de richesses périssables, ni de gloire passère, ni de fortune temporelle & fragile, pitoyables occupations, dit ce Pere, qu'on peut appeller de vraies inutilités. Ici tout est noble, tout est grand, tout est saint, tout se

sent de la majesté du maître que l'on y sert on y honore son domaine souverain, on y contemple ses grandeurs adorables, on y médite ses merveilles infinies, on y chante ses loüanges éternelles, on y publie ses immortels bienfaits, on y étudie, on y exprime ses divines perfections, on y fléchit sa colère, on y désarme son bras irrité, on y touche son cœur paternel, on y rappelle ses anciennes miséricordes, en un mot on y fait sur la terre ce que font les bienheureux dans le Ciel : & le Cloître par la sainteté de ses exercices, est en quelque sorte un Paradis commencé. Mais, quoi ? me direz-vous, ces pieux exercices ne sont-ils pas praticables que dans le cloître? & dans le monde ne peut-on donc pas s'en occuper ? encore une fois, on le peut & on le doit ; mais le fait-on ? est-il même aisé de le faire ? car outre la bassesse naturelle aux occupations mondaines qui les attache uniquement aux sordides intérêts de la terre, n'y voit-on pas regner un dérangement éternel qui les détourne incessamment des solides intérêts du Ciel. N'est-ce pas la plainte ordinaire des gens du siécle? quand on les presse de satisfaire à leurs plus pressantes obligations & qu'on leur reproche avec justice de donner tant au commerce des hommes, tant à l'avancement de leur fortune, & pas le moindre instant au service de Dieu. Quelle est leur excuse la plus ordinaire ? ne nous allé-

guent-ils pas incontinent les engagemens néceſſaires de leur condition, comme des obſtacles continuels aux fonctions de la piété? Le monde, diſent-ils, eſt une région ſi féconde en embarras & en affaires pour peu qu'on y ait de liaiſon & d'habitude, on y trouve à toute heure cent ſortes d'occupations qui dérangent ou qui abrégent les exercices de la religion. Comment voulez-vous, par exemple, qu'un homme, qu'une femme du monde chargés du pénible détail, l'un d'un emploi public, l'autre des ſoins domeſtiques; obligés par état de remplir tous les devoirs de la ſociété, redevables à leurs proches, à leurs alliés, à leurs amis, à leurs enfans, à leurs inférieurs, à leurs égaux, à leurs maîtres: au milieu de tous ces ſoins accablans qui, loin de diſpoſer au recueillement, portent naturellement à la diſſipation, comment voulez-vous qu'ils aient le loiſir & la liberté de s'appliquer, comme il faut, aux objets importans de l'autre vie? C'eſt beaucoup pour eux d'y donner en paſſant quelques momens courts & précipités: car de vouloir y deſtiner un tems fixe & réglé, c'eſt aſſez pour que tous les contre-tems imprévûs viennent en foule s'y placer. Un affaire en attire une autre. Ils'en forme un enchaînement habituel: & ſi quelque court intervalle en échappe, n'eſt-il pas naturel que ce ſoit pour ſe divertir & ſe délaſſer?

Ainſi raiſonnent, ainſi vivent la plupart des gens du monde, & j'avoue ici de bonne foi qu'en les blâmant en public, je les plains en ſecret. D'autant plus à plaindre en effet, que ces excuſes ſi plauſibles en apparence, ne les juſtifient point devant Dieu qui veut abſolument & à quelque prix que ce ſoit, une entiére préférence pour ſon ſervice: *quærite primùm regnum Dei.* Or ce n'eſt guère que dans la religion, qu'il eſt facile de la lui donner cette juſte préférence. Là le ſervice de Dieu eſt non-ſeulement la principale affaire, mais encore l'unique occupation: enſorte qu'il eſt auſſi difficile d'y manquer, qu'il eſt aiſé de n'y pas vacquer dans le ſiécle. Là l'ordre regne juſques dans les devoirs même de la piété, & la pratique de l'un ne peut troubler l'exercice de l'autre; parce que chacun d'eux a ſon tems preſcrit, & ſon heure marquée, ſon cours & ſes bornes. Là les actes des vertus ſe ſuccédent & ſe diſpoſent les uns aux autres, la lecture à la méditation, la méditation à la priére, la priére à la participation des Sacremens, & le changement de bonnes œuvres en eſt proprement la ſeule diſtraction. Dans la vie du monde, vous le ſçavez, hélas! il n'y a que trop de ces heures perdues prodiguées au repos, aux ajuſtemens, aux repas, aux viſites, au jeu, aux converſations: & le mal eſt, que ces heures, ſi vous voulez indifférentes, abré- *Matth. 6. 33.*

gent étrangement les bonnes, & diminuent excessivement le tems du service de Dieu. Hélas ! qu'une ame sérieusement occupée de ces bagatelles, est bien peu capable de penser à rien de sérieux, dit S. Chrysostôme ? Comme c'est selon le monde sa principale gloire, c'est aussi selon elle sa principale occupation : une ame religieuse en se délivrant pour jamais de cet étalage de parures & de tout cet attirail de vanité, a trouvé le secret de ménager au service de Dieu bien des heures précieuses, que les autres prodiguent aux bienséances du monde. Ses vertus sont désormais ses seuls ornemens, & ses saintes œuvres, ses uniques parures. Il en est de même des autres besoins du corps qui dans le monde nuisent, & qui dans la religion contribuent même au service de Dieu : là la nature, ici la grace en profite, & ce qui dans le siécle est matiére de péché, devient en religion occasion de vertu. La tempérance & la frugalité y réglent les repas : l'obéissance & la nécessité y fixent le repos : l'un & l'autre y sont toujours assaisonnés de la mortification chrétienne, & l'on peut dire que la premiére différence qui se trouve entre les deux états, dont je parle, c'est que la vie mondaine corrompt & dérobe souvent à Dieu les actions les plus saintes ; au lieu que la vie religieuse sanctifie même les actions les plus humaines & les consacre toutes au

S. Chrys.

service de Dieu ; premier avantage.

Mais je veux que les personnes du siécle puissent rompre aisément le cours embarrassant de leurs occupations profanes, pour s'appliquer comme il faut à ce qui est du service de Dieu : peuvent-elles au moins sans peine calmer les inquiétudes qui les en retirent. Autre obstacle : car c'est un oracle de Dieu, qu'on ne le trouve pas dans l'agitation & dans le trouble : *non in commotione Dominus*. Les distractions volontaires de l'esprit, & les injustes partages du cœur l'en éloignent ; or que de distractions inquiétes ! que de cruels partages dans la vie des gens du siécle ! il n'y a là-dessus qu'à les écouter : ils sont assez éloquens à s'en plaindre, trop heureux s'ils étoient aussi habiles à s'en préserver. Tantôt c'est la difficulté de pourvoir à des besoins pressans qui les agite, & le malheur des tems qu'on ne peut éviter. Tantôt c'est la décadence d'une fortune chancelante qui les accable, & le concours de mille fâcheux revers qu'on ne peut ni prévoir ni parer. Presque toujours c'est le mauvais procédé de quelque homme qui les traverse, & l'humeur bisarre de cent sortes de gens qu'il faut tous ménager, & à la plûpart desquels même il faut plaire. Les domestiques & les enfans, l'époux & les parens, les associés & les confidens sont-ils tels qu'on les souhaitte ? On craint alors de les perdre : autres perplexités : l'in-

3. Reg. 19. 11.

firmité les accueille & les allite, quelle triſteſſe! quelle gêne! le péril les menace & les preſſe, quelle frayeur! quelles alarmes! la mort les ſaiſit & les enléve, quel découragement! quel déſeſpoir! Joüiſſent-ils tous d'une parfaite ſanté? il faut leur être à tous complaiſant & utile: vous épuiſez-vous en leur faveur? pour un cœur reconnoiſſant, hélas! combien en faites-vous d'ingrats! ne les ſervez-vous pas à leur gré? ils en murmurent, ils s'en plaignent, ils en font éclater leur reſſentiment, & peu s'en faut qu'ils n'envient votre bonheur, ou qu'ils ne s'ennuyent même de votre vie. Je ne dis rien ici, ames religieuſes, que vous ne ſçachiez comme moi, non par l'expérience que nous en ayons faite, mais par la confidence qu'on nous en fait; tant on eſt au fond convaincu dans le monde de la ſolidité de notre bonheur, qui nous rend & plus compatiſſans & plus conſolans que les autres. De combien de déplaiſirs cuiſans & de dévorans chagrins ne nous fait-on pas tous les jours les dépoſitaires? & tandis qu'avec l'Evangile, nous diſons aux uns; ne pleurez pas; *noli flere*, & aux autres, calmez-vous: *nolite ſolliciti eſſe*. C'eſt le bon plaiſir de Dieu, ce ſont les ordres du grand maître; il faut les adorer & les ſuivre: ne nous diſons-nous pas ſouvent à nous-mêmes? hélas! peut-être qu'à leur place en de pareilles conjonctures, nous ne ſerions pas plus

Luc. 8. 52.

Luc. 12. 22.

tranquilles, ni mieux diſpoſées qu'eux à penſer au ſalut & à ſervir Dieu: graces à la félicité de notre condition, nous ſommes exempts de ces fâcheuſes épines, comme les appelle le Sauveur, qui s'oppoſent aux progrès de la ſémence divine & de la piété chrétienne: & ſi la charité ne nous obligeoit quelquefois de les arracher des cœurs où les biſarreries du ſiécle ne ceſſent de les ſemer à pleines mains, aurions-nous jamais appris à les connoître?

Ce n'eſt pas, comme le penſent, & comme le diſent les gens du monde, qu'une ame religieuſe ſoit une ame indifférente & inſenſible. Elle a comme eux, je veux bien l'avouer ici, ſes ſoucis & ſes ſoins: mais ſoucis précieux! ſoins tous divins! Dieu eſt-il content de moi! l'aime-je comme il m'aime? ne ſuis-je pas infidéle à ſes graces? & la ferveur de mes actions répond-elle à la continuité de ſes faveurs? Voilà les peines qui naiſſent dans les cloîtres; voilà celles que nous travaillons ſi ſouvent à y calmer: ſaintes inquiétudes, que je ſouhaiterois à tous les chrétiens qui m'écoutent, parce que ce ne ſont pas au moins de ces ronces ſtériles & nuiſibles dans les voies du Seigneur; mais plûtôt de vifs & de preſſans aiguillons pour réveiller l'ardeur qu'on doit avoir pour le ſervice de Dieu. Second avantage.

La tranquillité du lieu n'y contribue pas moins encore que le tumulte du ſiécle y

nuit : troisiéme obstacle dont la religion délivre ; car c'est ici proprement, disent les Peres, le port du salut où regne le calme inaltérable de la grace, & où l'on entend point gronder les flots orageux du siécle ; *mundi persequentis felix effugium.* C'est ici l'école de la doctrine céleste où le Sauveur s'applique en secret à instruire & à former les chastes amantes qui l'étudient & qui le suivent : *cœlestis doctrinæ schola.* C'est ici un séjour privilégié où Dieu place l'élite de ses élûs mêmes pour s'y unir d'autant plus étroitement à leurs cœurs, que leurs corps sont plus étroitement attachés au Cloître : *homo quidem habitator est sui, sed ejus inhabitator est Deus.* C'est ici ce Paradis délicieux qui a quelque chose de comparable au Paradis terrestre; qui a même cet avantage sur le premier, que celui-là d'un innocent fit un coupable, & que celui-ci rend les coupables mêmes innocens ; *paradisus deliciarum innocens.* C'est ici le centre, c'est l'élément des ames saintes, & presque l'unique demeure où elles se plaisent ; parce que c'est au moins l'unique où l'on sert Dieu tranquillement, *sanctarum mentium delectatio.*

Ce sont là les éloges que les saints Peres d'un commun accord, ont donné à ces paisibles retraites. Trouvez-moi un seul lieu dans le monde dont on puisse en dire autant? quelle habitation étrangère, grand Dieu ! que le siécle pour vos serviteurs !

quel camp ennemi de votre service ! on n'y entend jamais que le fracas des plaisirs tumultueux, que les cris des dissensions & des querelles ; que le bruit des aventures tragiques ; que le souffle des passions dangereuses ; que le sifflement du serpent enchanteur ; que l'éclat des chûtes funestes. Dans ce tumulte général & continuel, comment conserver, je vous prie, ce repos d'esprit & cette tranquillité d'ame si nécessaire pour écouter la voix de Dieu, qui parle par-tout à la vérité ; mais qui ne se fait bien entendre, que dans la solitude. Pour en montrer la difficulté, je n'ai qu'une preuve sensible, mais que je regarde comme la démonstration la plus claire.

Tous les hommes apostoliques sans exception, à commencer par les Apôtres mêmes, quoiqu'ils ne vécûssent dans le siécle, que pour le sanctifier ; quoiqu'ils ne parlassent jamais aux hommes, que des vérités éternelles ; quoiqu'ils ne vissent le monde que dans les lieux les plus sacrés, aux piés des Autels, au tribunal de la pénitence, à la sainte Table du céleste Epoux ; n'ont pas laissé de s'y trouver à la longue trop dissipés, trop distraits, & de se réfugier de tems en tems dans la retraite pour écouter Dieu eux-mêmes dans le silence, après l'avoir préché aux autres dans le tumulte. De-là concevons la peine qu'ont à se recueillir ceux qui demeurent habituellement dans le siécle. De-là

comprenez, gens du monde, l'obligation que vous avez de vous en retirer quelquefois, & de vous séparer au moins de ces lieux où le monde se donne plus en spectacle. De-là jugez, ma chere Sœur, du bonheur que vous procure la religion, & de la facilité que vous y trouverez à servir votre Dieu. Troisiéme avantage.

Ajoûtez à cela la piété des personnes avec qui vous avez à vivre, dont l'édifiante société vous délivrera de la contrainte que la vertu souffre dans le commerce du monde. Quatriéme obstacle.

Car si les liaisons mondaines ne la détruisent pas, du moins elles la captivent: & si elles ne l'engagent pas toûjours à se démentir, elle l'obligent au moins souvent à se cacher. On n'ose se mettre en possession de servir Dieu sous les yeux de ceux qui font profession de le méconnoître: on craint d'exposer la dévotion aux traits malins de ses censeurs déclarés; pour leur complaire, ou du moins pour ne les pas irriter, on en retranche autant qu'on peut les dehors & les pratiques, sans quoi toutefois le fond ne peut long-tems subsister; & souvent l'on devient indévot & mondain, de peur de paroître indiscret & singulier. Fatal écueil où viennent échouer une infinité de vertus timides.

Il n'est pas besoin, ma chère Sœur, dans l'état que vous avez embrassé, de vous précautionner contre un pareil obs-

tacle: il ne peut s'y rencontrer. Je n'ai que faire de vous exhorter à lever ici l'étendart de la piété: vous l'y avez trouvé arboré sur tous les fronts, & planté dans tous les cœurs. Il est inutile de vous dire que vous devez donner ici l'exemple, vous n'avez qu'à le suivre; en quelque genre de vertu que vous vouliez vous exercer, vous en aurez devant les yeux de grands modéles; quoi que vous fassiez pour tâcher de les atteindre, vous remarquerez toujours bien de la distance; recueillez seulement avec soin ce qui vous paroitra dans chacune de plus édifiant & de plus imitable. Dans l'une la patience, dans l'autre l'humilité, dans celle-ci la charité, dans celle-là l'obéissance, dans toute la mortification & l'austérité: & ne craignez pas que ce soin de vous conformer aux autres, ne soit peut-être considération humaine, penchant naturel, basse complaisance; car ce qui s'appelle dans le monde respect humain, égard polique, crainte servile, n'est en religion qu'émulation de vertu, combat de perfection, facilité de servir Dieu: quatriéme avantage.

La piété des personnes m'a conduit, comme vous voyez, à l'utilité des exemples; & d'abord il semble qu'il ne soit pas naturel de les séparer. Cependant comme dans le monde, outre l'impiété ouverte & le libertinage déclaré, il y a pour dernier obstacle un certain relâchement de

mœurs, une certaine tiédeur de vie plus nuisible au service de Dieu, que le scandale des grands crimes qui ne sont guère capables d'inspirer que l'horreur & la fuite: de même dans les cloîtres, outre les exemples ordinaires de vertu qui y frappent, on y voit de tems en tems éclater certains actes généreux, certains efforts surhumains, certains traits héroïques qui touchent, qui ébranlent, qui raviſſent, & c'est ce que j'appelle avec S. Bernard, l'héroïsme de la religion: cinquiéme & dernier avantage.

C'étoit du monde dont parloit ce grand Saint, quand il souhaitoit d'y voir fleurir les premiers tems de l'Egliſe naissante *quis mihi det ut videam ecclesiam Dei, sicut in diebus antiquis*? C'étoit, dis-je, du monde dont il parloit, & du monde le plus chrétien & le plus réformé; mais où malgré la réforme & le christianisme, on ne trouve que trop tous les jours de zélés peu charitables, de pieux indiscrets, de vertueux fantasques, d'innocens immortifiés, de pénitens délicats, de justes encore attachés à la vie: en un mot de chrétiens imparfaits. Ce n'est qu'en religion où l'on voit communément unies ensemble, une charité compatissante à une extrême austérité, une simplicité admirable à une prudence consommée, une humilité profonde à un mérite rare, une mortification sans ménagement à une innocence

Bernard.

sans tache, une précaution vigilante à une vertu bien affermie, une préparation continuelle à la mort à un genéreux mépris de la vie, jusqu'à s'interdire souvent des soulagemens permis & des remédes nécessaires. Qu'a-t-on vû de plus héroïque dans les plus beaux siécles de l'Egliſe? & ne sont-ce pas ces actions plus qu'humaines qui inspiroient de la vénération aux payens pour le Christianisme; & aux chrétiens de la faveur au service de Dieu?

Arrêtons-nous, si vous voulez, à ce qui nous frappe aujourd'hui; quoi de plus grand! quoi de plus magnanime! quoi de plus propre à encourager les ames les plus lâches, que le sacrifice qu'une jeune victime fait ici d'elle-même à Dieu? A la fleur de la jeuneſſe fermer les yeux à tous les charmes du monde, lorsque le monde fait briller tous ses charmes: dans un âge où les déplaisirs ne peuvent encore avoir d'entrée, s'éloigner pour jamais des plus innocens plaisirs: dans une condition où l'on peut être content des dons de la nature & flatté des promeſſes de la fortune, renoncer à tout ce que l'on espère, à tout ce que l'on a, à tout ce que l'on est: dans le sein d'une illuſtre famille que le noble sang qu'on y a pris feroit juſtement aimer, quand on n'y auroit pas puisé des vertus encore plus nobles, & que la vertu seule rendroit aimable, quand le sang n'y auroit pas attaché; s'en détacher, s'en sé-

parer, s'en arracher même pour s'unir à Dieu, & n'aimer plus que lui seul, c'est là, disoit saint Bernard, un de ces miracles de grace que l'on voit souvent dans la religion, mais qu'on ne peut voir sans se sentir presſé d'un nouveau désir de servir Dieu.

J'en atteste ici les sentimens de toutes ces vierges qui vous voient avec plaisir, ma chère Sœur, vous avancer sur leurs pas : quoiqu'elles ayent déja fait ce que vous faites, quittez ce que vous quittez ; sensibles cependant à l'exemple que vous avez reçeu d'elles, & que vous leur rendez dans tout son éclat, elles en prennent une nouvelle ardeur. Leur joie, leur attention, leur attachement pour vous en sont d'illustres témoignages. Or cet édifiant spectacle que vous leur donnez aujourd'hui, d'autres dans la suite vous le donneront à leur tour. Vous admirerez en elles, ce qu'en vous vous comptez pour peu ; & leurs engagemens publics à servir Dieu, seront pour vous des engagemens secrets à le servir encore mieux.

Ainsi donc tout ici contribuera à vous animer à son service, & vous y trouverez autant de facilité, que dans le siecle vous y eussiez trouvé d'obstacles. Dieu vous dit aujourd'hui ce qu'il vous dira tous les jours de votre vie, & ce qu'il disoit autrefois à son peuple cheri : *vacate & videte quoniam ego sum Deus.* Ame choisie entre mille

Ps. 45. 11.

mille, joüissez ici du repos que je vous procure, *vacate* ; & tandis que les mondains partagés par les occupations, agités par les inquiétudes, distraits par le tumulte, captivés par les liaisons, séduits par les exemples, m'oublient ou me mépriſent ; vous, libre de tous ces empêchemens par autant de priviléges opposés, dédommagez-moi de l'ingrat oubli des uns, vengez-moi de l'outrageux mépris des autres, & voyez s'il est un autre Dieu que moi, qui mérite votre amour : *& videte quoniam ego sum Deus.* C'est-à-dire, ma chère Sœur, qu'outre la facilité de servir Dieu, vous aurez encore ici le plaisir de goûter Dieu : seconde prérogative de la vie religieuse, & seconde partie de son éloge.

II. PART.

L'Etat religieux, comme tout autre état a ses peines & ses douceurs, & ce seroit également le défigurer, que de le peindre ou sans épines ou sans fleurs. Ce qu'il a d'essentiel & de particulier, dit saint Bernard, c'est que ses épines sont visibles, & ses fleurs cachées ; *Cruces vident, unctiones non vident.* Ce qu'il a d'avantageux & de privilégié, c'est que ses peines sont légères, & que ses douceurs ne le sont pas ; ce qu'il a de miraculeux & de Divin, c'est que ses rigueurs apparentes sont les véritables sources de son véritable bonheur ; & qu'il n'est comblé des bénédic-

Bernard

tions du Ciel, & rempli de l'onction de la grace, que parce qu'il eſt privé des conſolations de la terre, & livré aux macérations de la nature ; voilà le paradoxe évangélique, que les mondains ne comprennent pas. Cependant c'eſt une vérité cent fois répétée dans les ſaintes Ecritures, que les goûts ſpirituels & divins, goûts délicieux, dit ſaint Paul, & qui paſſent tous les plaiſirs naturels & humains, ne ſont que pour les ames qui ſe ſévrent des ſatisfactions, & qui embraſſent la mortification des ſens ; & que la douceur divine ne ſe trouve que dans la force chrétienne.

Ce qui trompe les gens du ſiécle, & ce qui les rend ſur ce point incrédules, c'eſt qu'ils en voient ſouvent parmi eux, & qu'ils ſe voient quelquefois eux-mêmes éloignés des plaiſirs, & accablés d'afflictions, ſans qu'ils puiſſent un ſeul moment goûter Dieu; c'eſt qu'ils ſont ſouvent auſſi retirés, & quelquefois plus mortifiés que des Religieux, ſans que Dieu les viſite, & les conſole, c'eſt en un mot qu'ils ont tous les déboires du monde, ſans jamais ſentir les délices de la Religion.

Mais prenez garde, Chrétiens, & ne vous y trompez pas, ce privilége n'eſt promis & attaché qu'à une ſéparation ſainte, & à une mortification chrétienne: or où ſe trouvent-elles, je vous prie? dans le monde, ou dans le cloître?

Dans le monde, ſi vous voulez, on voit de ces ſéparations du monde, & de ces éloignemens de plaiſirs, à qui l'on donne communément le nom de retraite & de dévotion ; mais ſéparations politiques, ſéparations hypocrites, ſéparations faſtueuſes, ſéparations ſenſuelles, ſéparations mondaines, & bien oppoſées aux ſéparations religieuſes & chrétiennes. Voilà pourquoi le plaiſir de goûter Dieu ne les accompagne pas.

Faut-il s'étonner en effet ſi dans ces ſortes d'états on ne ſçait ce que c'eſt que goûter Dieu? Les joies du Ciel remplacent les plaiſirs du ſiécle, il eſt vrai ; mais elles en veulent un éloignement entier. C'eſt une manne qui ne tombe dans le déſert, que quand les proviſions de l'Egypte ont tout-à-fait manqué; les délicieux avant-goûts de la terre promiſe ſuppoſent un généreux mépris du monde, & tel qu'il ne ſe trouve guère que dans l'Etat Religieux.

La politique mondaine & la ſageſſe profane n'y ont nulle part. Eh! quelle raiſon humaine peut engager ſur-tout une jeune perſonne, qui n'a jamais donné de mécontentement au ſiécle, & qui n'en a jamais reçû de mauvais traitemens, à faire un choix irrévocable d'une priſon perpétuelle; à s'enſevelir toute vivante dans un cloître, comme dans ſon tombeau ; à y célébrer avec pompe, long-tems avant ſa

mort, ſes propres funérailles ? Rien que vous, ô mon Dieu ! le déſir de s'aſſurer votre éternelle poſſeſſion, & l'eſpoir de vos charmantes careſſes, n'inſpire & ne ſoûtient de pareilles réſolutions : Protecteur de la ſimplicité, la tromperiez-vous dans ſon attente ?

L'hypocriſie & l'artifice n'en ſont point les reſſorts. Eh ! quel intérêt ſi ſubtil & ſi délicat peut porter principalement un eſprit mûr & judicieux, maître de ſon choix, ſollicité de toute part d'en faire un qui lui plaiſe, à prendre de tous les partis le plus contraire à la nature ? Nul autre motif, Seigneur, de cette libre préférence, que l'attrait des céleſtes douceurs que vous lui avez promiſes pour partages. Amateur de la droiture & de la ſincérité, manqueriez-vous donc de fidélité pour elle

L'oſtentation & la vanité n'en dérobent point le mérite : l'on ſçait aſſez ce que penſe le monde de ceux qui rompent avec lui, pour ſe donner à Dieu, & comment il en parle ; & l'on n'ignore pas qu'après ce divorce avec le monde, tout ce que l'on fait dans la ſuite, pour le ſoûtenir parfaitement, eſt ignoré dans le ſiécle, & dans la Religion même compté pour peu. Ainſi nulle autre prétention dans cette pénible démarche, ô mon Dieu ! que celle de vos faveurs les plus ſecrettes : Rémunérateur de l'humilité, la laiſſeriez-vous donc ici ſans ce doux repos que vous

lui propoſez par-tout pour récompenſe ? *Invenietis requiem animabus veſtris.* Matt. 11. 29.

Enfin, l'amour de ſoi-même, non plus que l'amour du monde, n'y peut trouver place : pour le monde, on lui dit un adieu éternel ; on en quitte & l'habit & le nom, & l'eſprit & le cœur pour ſoi-même on s'engage à ſe renoncer, à ſe contredire, à ſe combattre, à ſe détruire, à ſe crucifier ; on y travaille, on s'y exerce. Eh ! que reſte-t-il donc à une ame ainſi détachée de tout ? Vous ſeul, ô Seigneur. & vos aimables tendreſſes ! Implacable ennemi des loix du monde & de la chair, pourriez-vous donc ne pas tendrement chérir une ame qui s'unit à vous, pour les combattre ?

Il faut donc ou effacer des livres ſaints tous les ſacrés oracles, qui nous aſſûrent qu'il y a un plaiſir divin à ſe priver pour Dieu de tout plaiſir humain ; ou convenir que c'eſt proprement dans la Religion, où ce céleſte contentement ſe trouve ; & que l'éloignement qu'on y voit des plaiſirs, n'en prouve pas une excluſion générale, ni une perte irréparable, comme le monde ſe le figure ; mais plûtôt, comme dit ſaint Bernard, un choix éclairé, & un échange précieux des plus groſſiers & des plus communs contre des plus exquis & de plus purs : *Voluptates non perdimus ſed mutamus.* Bernard.

Diſons le même de l'uſage des croix,

que de la séparation des plaisirs ; il est certain, selon toutes les maximes de la Foi, que les souffrances humaines sont ici-bas même les véritables sources des
Matt 5. 5. consolations divines : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.* Il y a des croix dans le monde, comme il y en a dans la Religion : ne les comparons point, ma chère Sœur, la comparaison ne nous en seroit pas fort honorable ; la multitude, la pésanteur, la continuité des croix du monde nous feroit bien-tôt rougir du petit nombre, de la foible mesure, & de la courte durée des nôtres. Cependant les gens du monde se plaignent tous les jours que leurs croix sont sans onction, & qu'ils ont le déplaisir de souffrir dans le monde, sans y avoir le plaisir de goûter Dieu. En devons-nous être surpris ? Les croix du monde sont des véritables croix ; mais ce ne sont pas des croix vraîment chrétiennes ; ce sont des croix que l'on se fait ; ce sont des croix que l'on hait ; ce sont des croix, dont on ne tire nul avantage. Faut-il demander pourquoi Dieu ne les bénit pas ?

Les croix du monde sont des croix que l'on se fait par un amour déréglé de ses biens, par un empressement excessif pour ses faveurs, par un servile assujettissement à ses loix, à ses modes, à ses caprices : croix forgées par les mondains. Si c'étoit Dieu qui les en chargeât, il ne

manqueroit pas de les adoucir ; mais ce sont les mondains qui s'en chargent eux-mêmes, contre le gré de Dieu, & aux dépens de sa sainte Loi.

Les croix du monde sont des croix que l'on hait : ah ! cruels dégoûts, rebuts humilians, liaisons insupportables, traitemens indignes, contradictions éternelles, croix forcées pour les mondains ! S'ils les acceptoient au moins de bon cœur, Dieu sçauroit bien en tempérer l'amertume ; mais non, loin de s'y soûmettre, ils s'en chagrinent ; ils s'en plaignent même avec scandale, ils en murmurent. Les croix du monde sont des croix dont on ne tire nul avantage : hélas ! dans ces tems de revers & de fléaux, combien conservent encore toute la fierté de leur orgueil, malgré l'abaissement de leur fortune, & dans les bornes les plus étroites de la médiocrité & de l'indigence même, tous les vices de la prospérité & de l'abondance ; croix perdues pour eux : s'ils en profitoient, en les corrigeant, Dieu les consoleroit : mais faute de s'amender en souffrant, ils s'endurcissent.

Les croix de la Religion ne sont pas des croix de cette nature ; ce sont des croix divines, des croix chéries, des croix utiles & salutaires. Croix divines ; c'est la sainteté d'un Ordre établi de Dieu c'est la sévérité d'une Régle inspirée de Dieu ; c'est l'autorité des personnes qui y tien-

nent la place de Dieu ; c'eſt-à-dire, que c'eſt Dieu même qui les diſpenſe, & qui les donne. Croix chéries & déſirées ; ſi elles ne l'étoient pas au point où elles le ſont, oſeroit-on les donner à l'eſſai & à l'épreuve durant des années entiéres, oſerions-nous même en parler ici, comme nous en parlons ? Que l'on cache aux jeunes perſonnes qui ſe jettent dans le parti du monde, les croix de leur état, c'eſt ſageſſe des hommes, c'eſt providence de Dieu ; à des infortunés condamnés, hélas ! à ſouffrir malgré eux, on dérobe autant qu'on peut, la vûe du ſupplice : mais pour les ames bien appellées à la Religion, ne leur en pas montrer toutes les croix, ce ſeroit du côté des hommes, ou ignorance, ou injuſtice, parce que du côté de Dieu, c'eſt là le premier attrait de la vocation : *Si quis vult poſt me venire ; tollat crucem ſuam.*

Matth. 26, 24.

Croix enfin utiles & ſalutaires : toutes ont ici leurs avantages : matter le corps, détacher le cœur, ſoûmettre, l'eſprit, faire ſon tréſor de la pauvreté, ſes délices de la mortification, ſa gloire de l'obéiſſance, ce ſont là des traits viſibles de ſalut, que toute ame religieuſe recueille des croix qu'elle embraſſe. S'il y a donc des croix délicieuſes, comme l'Évangile nous l'apprend, & comme un Chrétien n'en peut douter ; des croix ſur leſquelles coule de tems en tems l'onction des douceurs céleſtes & des conſolations divines il faut que ce ſoient les croix de la Religion, ou il n'y en a point en ce monde.

Mais en quoi donc conſiſtent, me direz-vous, ces contentemens, ces délices, ces conſolations ? C'eſt, mondains, ce qu'il ſeroit fort inutile de vous expliquer. Vous ne les concevriez pas ces heureux momens, où Dieu ſe fait ſentir aux ames pures ; cette douce eſpérance, qui leur fait preſſentir, & goûter par avance les joies du Ciel ; ces rayons de lumiéres, qui leur découvrent en un inſtant & la vanité des biens périſſables, & la plénitude des biens éternels ; ce ſont là des énigmes & des myſtères pour vous, avouez-le ; c'eſt un langage étranger dans le monde. Eh ! les enfans attachés à leurs jeux puériles, comprennent-ils les ſolides plaiſirs d'un âge plus mûr ? Ne vous offenſez pas de cette comparaiſon ; elle eſt dans ce ſens même tirée de ſaint Paul.

Mais vous êtes bien aveugles, ſi vous ne les voyez pas : & où ? demandez-vous : dans la conduite, dans l'entretien, & juſques ſur le front de tant de perſonnes religieuſes que vous connoiſſez, parmi leſquelles les plus retirées & les plus auſtères, telles qu'on en voit ici, vous paroiſſent toujours les plus heureuſes & les plus contentes. Croirez-vous qu'elles veuillent vous impoſer ? Quand elles le voudroient d'un commun accord, le pour-

roient-elles ? peut-on se contrefaire, se déguiser de la sorte, si unanimement, & si long-temps ? Pourquoi les gens du monde si habiles & si versés dans l'art de dissimuler & de feindre, ne peuvent-ils cacher de même leurs chagrins au milieu de leurs divertissemens ? Et s'il y a de secrets déplaisirs, comme vous n'en doutez pas, vous paroît-il incroyable qu'il y ait des douceurs secrettes à qui n'en craint pas les épines ? Il ne seroit pas moins superflu, ma chère Sœur, d'entreprendre de vous en instruire ; vous l'avez appris déja par une heureuse expérience, & vous l'apprenez encore tous les jours dans les chastes embrassemens de votre divin Epoux : c'est lui-même qui vous dit au moment qu'il s'unit à vous, dans ce sejour jonché de croix, mais plus encore semé de fleurs : joüissez à loisir du plaisir de goûter Dieu: *Gustate, & videte quoniam suavis est Dominus.* Ps. 33. 9. Ne différons point davantage ce moment heureux qui va vous engager pour toujours. Achevons donc ce qui me reste, & montrons en peu de mots l'assûrance que vous trouverez encore ici de posséder votre Dieu. C'est la courte conclusion de ce Discours.

III. PART.

DE'S que Dieu appelle une ame à la vie religieuse, c'est un grand préjugé pour elle, que Dieu a un dessein particulier de la sauver. Car pourquoi la tireroit

il, je vous prie, des dangers du siécle, s'il ne l'aimoit plus que les autres, qu'il y laisse engagées au hasard de s'y égarer, & de s'y perdre. Cette présomption paroît assez forte, pour pouvoir la rassûrer.

Mais pour trancher court, si vous voulez sçavoir au juste sur quoi je fonde ce préjugé favorable. & cette espéce d'assûrance que j'ai du salut de toutes les personnes, qui dans la Religion, comme vous, ma chère Sœur, se consacrent de bonne heure au service de Dieu, c'est sur la nature de l'état Religieux : état qui par lui-même les met à couvert d'une infinité de vices & de péchés auxquels on est sujet dans le monde, & qui leur fournit mille secours, pour s'est relever, si par foiblesse, ou par surprise, elles venoient malheureusement à y tomber.

Oui, Chrétiens, dans la corruption du siécle, tel que vous le connoissez, les cloîtres sont comme autant d'asyles ouverts à l'innocence, & fermés au crime; & par où pourroit-il y entrer ? Toutes les avenues en sont interdites aux plus flatteuses passions sur lesquelles dans le monde est établi son empire. L'avarice, l'ambition, la sensualité, monstres cruels qui font tant de ravages dans les cœurs mondains, sur une ame religieuse ont peu de prise. L'intérêt & l'honneur, sources empoisonnées de tant de péchés & de vices accrédités dans le monde, n'ont point

ici de cours ; tout y obéit, tout y eſt en commun. Par-là que de machines infernales tombent, pour ainſi dire, d'elles-mêmes aux pieds de la pauvreté & de l'obéiſſance ! Envieroit-on les biens du monde, après avoir quitté les ſiens propres ? Souhaitteroit-on le ſuperflu, après s'être reduit au pur néceſſaire ? Aſpireroit-on à des diſtinctions imaginaires & paſſagères, après avoir embraſſé par état l'humilité ?

Mais quand la vanité & la cupidité ſe réveilleroient encore dans une ame religieuſe, elles ſe laſſeroit bien-tôt de l'inutilité de leurs pourſuites ; ces paſſions ne peuvent long-tems ſubſiſter, quand elles ſouffrent une éternelle contrainte, & qu'elles ne ſont point excitées & entretenues par la préſence des objets, qui peuvent les flatter. Elles s'affoibliſſent peu à peu dans leur éloignement ; & l'impoſſibilité, ou le peu d'apparence d'être jamais ſatisfaites, les détruit ſans peine, & les déracine du cœur.

La ſenſualité n'a pas ici plus d'accès que l'avarice & l'ambition ; le voile, diſoit Tertullien aux vierges Chrétiennes de ſon tems, le voile eſt un puiſſant bouclier impénétrable à tous les traits mortels de ces objets enchanteurs, qui flattent les yeux, & empoiſonnent les ames. *Confugit ad velamen virgo.* A plus forte raiſon, le cloître, les veilles, les jeûnes, *Tertull.*

les auſtérités, qui y ſont en uſage, ſont d'excellens préſervatifs contre la moleſſe, & l'aiguillon de la chair rébelle à l'eſprit. La régularité du ſilence eſt une garde fidéle à la diſcrétion, auſſi bien qu'à la charité ; & de combien d'autres dangers ne préſerve pas la clôture ? La ſeule fureur des aſſemblées mondaines : car comment appeller autrement cette étrange paſſion ; qu'a ſur-tout le ſexe de ſe produire, & de ſe donner en ſpectacle où il y a plus de ſpectateurs, & où par conſéquent il eſt plus difficile que tous les regards ſoient purs, & toutes les complaiſances innocentes ; la ſeule fureur des aſſemblées mondaines allume plus de feux, embraſe plus de cœurs, damne plus d'ames, que tous les autres artifices de l'enfer. Or c'eſt de quoi garantit le cloître. En un mot, il faut convenir que les occaſions d'offenſer Dieu ſont auſſi rares en Religion, qu'elles ſont fréquente dans le ſiécle.

Et c'eſt en quoi, Chrétiens Auditeurs, je ne puis m'empêcher ici, en finiſſant, de demander juſtice à votre foi d'une injure criante que vous lui faites. Car que dans la plus grande jeuneſſe, ſans aucune expérience, on s'engage impétueuſement dans le monde, en proie à toutes ſes paſſions, & en butte à tous ſes traits ; qu'on y prenne un établiſſement fixe ; qu'on y contracte des nœuds auſſi indiſſolubles de leur nature, que ceux de la Religion ?

perſonne de vous n'y trouve à redire ; chacun applaudit même aux choix ; du moins on ne s'aviſe pas de demander ſi les parties intéreſſées ont bien déliberé ſur les dangers auxquels elles s'expoſent, ou ſi les parens y ont bien penſé pour elles.

Mais qu'au même tems, dans un âge même un peu plus mûr, après avoir conſulté Dieu, déterminé qu'on eſt à s'éprouver encore ſoi-même, avant que de s'engager ſans retour, on entre dans l'aſyle aſſûré de la Religion ; alors on ſe récrie contre la précipitation prétendue de ces pieuſes démarches ; on menace les jeunes cœurs, qui ſe preſſent de les faire, d'un long repentir : on blâme hautement la facilité des parens, qui ne les arrêtent pas de tout leur pouvoir On veut trouver dans leur conduite des raiſons de prédilection, où d'indifférence ; & Dieu veuille que, ſelon la coutume de nos jours ; on ne s'en prenne pas à l'Egliſe même, qui approuve, & qui ratifie de ſi prompts engagemens.

A qui vous comparerai-je donc, Chrétiens, toujours moins favorables à Dieu qu'au monde ? Sinon à ces payens aveugles, dont parle ſaint Cyprien, leſquels voyoient avec chagrin de leurs concitoyens entrer dans le ſein de l'Egliſe perſécutée ; tandis qu'ils en voyoient d'autres avec plaiſir tous les jours dans les cirques, & ſur les théâtres publics, aux

priſes avec les bêtes féroces ? ſans ſonger, dit ce Pere, que d'applaudir, comme ils faiſoient, au péril de leur prochain, c'étoit ſe rendre complices de ſa mort & de ſa perte : *Eſſe ſe non putant oculis parricidas.* Cyprian.

Et moi je dis que de cenſurer, & controller éternellement, comme vous faites, les ſaintes ſûretés que prend le vôtre, c'eſt, ſans y penſer, en vouloir à ſon ſalut, & à ſon bonheur ; quoiqu'il en ſoit, je veux que, malgré toutes ces ſûretés, dont je viens de parler, on tombe quelque fois en Religion comme dans le monde : outre que les chûtes ordinaires ne ſont pas ſi profondes, elles ne peuvent être auſſi durables, trop de ſecours rélévent ici les moindres fragilités ; l'horreur ſalutaire des plus légères fautes dans un ſi ſaint lieu, la vûe continuelle de tant de bons exemples, les avis charitables de tant de ſurveillantes éclairées, le retour indiſpenſable de tant de revûes frequentes, l'habit, les emplois, les murailles mêmes, qui portent par-tout gravés les plus touchans Myſtères de la Religion, & les plus tendres ſentimens de la piété, ſont des voix trop éloquentes, pour n'être pas écoutées. Et que prêchent-elles ? La pénitence.

Dans le monde un Chrétien s'eſt-il oublié ? Il faut qu'il ait recours à des auſtérités extraordinaires, s'il veut faire de dignes fruits de pénitence : & c'eſt ce qui

ne se fait presque jamais. Vous le sçavez, dans la Religion une ame pénitente trouve abondamment, sans sortir de son état, de quoi satisfaire à Dieu. Sa vie seule est elle-même une si rigoureuse pénitence, que si elle ne l'avoit pas embrassée d'elle-même, on ne la lui pourroit pas imposer; n'en disons pas davantage; c'est déja trop parler du remède, où le mal est si peu commun.

Dans le monde voir le crime sans pénitence, c'est un monstre d'iniquité qui n'effraie plus, parce qu'il est devenu familier: dans la Religion voir la pénitence sans crime, c'est un miracle de grace, qui ne surprend point, parce qu'il est journalier.

Dans le monde la différence n'est guère que du plus au moins de corruption: dans la Religion on ne connoît de distance que du plus au moins de ferveur.

Dans le monde vous en verrez plus qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui ne soient parfaitement relevés. C'est une proposition que saint Ambroise a cru pouvoir avancer. *Plures reperi qui innocentiam servaverint, quàm qui rectè pœnitentiam egerint.* Dans la Religion vous en trouverez plus qui se sont au moins maintenus & conservés, que vous n'en trouverez qui s'y soient pervertis & déréglés. C'est une vérité reconnue que je ne crains point qu'on me conteste.

Dans le monde enfin, rare est la palme de la pénitence, & plus rare encore celle de l'innocence; c'est ce qui nous désole; c'est ce qui nous fait trembler. Dans la Religion on les voit entrer, s'unir, croître, & se perfectionner l'une & l'autre jusqu'au dernier soupir; c'est ce qui nous fait bénir Dieu, & ce qui nous console. Et c'est aussi, peres vertueux, & meres chrétiennes, ce qui doit le plus vous consoler dans le libre sacrifice de vos enfans & de vos proches.

Quelle consolation en effet de pouvoir vous dire: Nous n'aurons plus désormais à répondre à Dieu de leurs péchés. Trop heureux, si dans notre état nous pouvons approcher de leurs vertus, & devenir, à notre tour, les imitateurs de nos éléves! mais du moins les satisfactions, Seigneur, que vous offrent ces innocentes victimes de surérogation pour elles, ne seront pas pour nous inutiles; nous en ressentirons les effets, si nous n'en partageons pas les mérites; elles serviront à nous obtenir de votre grace une vie sainte, & la persévérance finale.

C'est ce qui vous consolera vous-même, ma chère Sœur, sur-tout au lit de la mort; à cette heure inévitable, où tout trouble le mondain, le souvenir du passé, l'attache au présent, la crainte de l'avenir; quel bonheur, d'avoir depuis longtems tout prévû, tout expié, tout quitté!

Quelle douceur, de remettre son ame entre les mains d'un Juge qu'on a pour Ami, pour Pere, pour Epoux! quel contentement! quelle consolation! d'expirer, en embrassant les sacrées plaies de Jesus-Christ crucifié, & mourant après avoir mené, à son exemple, une vie innocente, mortifiée, & pénitente, une vie, qu'on peut regarder avec justice, comme une mort anticipée. Puisque c'est en effet mourir à la terre, mourir au monde, mourir à soi-même, que d'embrasser un état, & de faire profession d'une vie, qui n'a d'autres avantages que la facilité de servir Dieu, le plaisir de goûter Dieu, l'assûrance de posséder Dieu dans le tems présent & dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON
POUR
UNE PROFESSION
RELIGIEUSE.

Ecce nos reliquimus omnia, & secuti sumus te; quid ergo erit nobis?

Voilà que nous avons tout quitté, & que nous vous avons suivi: qu'elle sera donc notre récompense? En saint Matthieu, Chap. 19.

TElles furent les paroles que la confiance mit autrefois dans la bouche des Apôtres, lorsque leur dépouillement entier eut été suivi d'un attachement invariable à la personne & à la loi de Jesus-Christ; ils commencerent d'abord par le renoncement aux biens & aux espérances du tems, *Ecce nos reliquimus omnia:* & ils se mirent à la suite du maître qui les avoit engagé à tout quitter: *& secuti sumus te*; deux démarches qui se succéderent, & qui fonderent les espérances des nouveaux disciples. Ils ne se crurent autorisés à former de grandes prétentions & à les exiger, que quand ils eurent joint ensemble la pratique du double conseil, &

d'abandonner leurs poſſeſſions, & de marcher ſans interruption à la ſuite de Jeſus-Chriſt : *Quid ergò erit nobis* ?

L'état religieux, ma chère Sœur, n'eſt que le retracement de ce premier modéle, & d'une renonciation ſans réſerve à tous les biens paſſagers ; & d'une conſtante application à ſuivre Jeſus-Chriſt : *reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te.*

L'impatiente ardeur qui vous anime à vous voir bientôt dépouillé des avantages de la fortune, & à vous dévouer pour jamais à la ſuite de Jeſus-Chriſt, ſeront pour vous les principes d'une touchante ſécurité pour les derniers de vos momens. Alors, certes alors vous pourrez dire au Seigneur ces conſolantes paroles, *Quid ergo erit nobis* ? quelle ſera donc la récompenſe que vous me deſtinez ? Voilà que j'ai tout quitté, *omnia* : tout, & les tendreſſes d'une famille qui ne m'a conduite à l'Autel, qu'en répandant des larmes ; *omnia*, tout, & les avantages de la naiſſance, ou de la fortune, ces vaines idoles que le ſiécle adore : *omnia*, tout, & les agrémens d'un âge qu'on regarde comme la fleur de la vie, & qui fait l'enchantement du monde ; *omnia*, tout, & les plaiſirs, que j'étois dans la ſaiſon de goûter, & dont le charme ſe préſentoit à mes yeux ; *omnia*, tout, cette liberté qui prête à ſuccéder à la gêne de mon enfance, n'a point fait illuſion à mon Cœur : *omnia* :

tout, je ne me ſuis rien réſervé que vous, qui ſerez mon partage pour jamais. Ainſi dégagée, je me ſuis miſe à votre ſuite, Seigneur ! la ſolitude ne m'a point effrayée : je me ſuis confinée avec vous dans un déſert *& ſecuti ſumus te.* L'auſtérité d'une vie pénitente ne m'a point intimidée : j'ai jeûné & affligé mon corps, comme vous : *& ſecuti ſumus te.* La dépendance ne m'a point révoltée ; à votre exemple, j'ai courbé ma tête obéiſſante ſous un joug que j'ai trouvé léger ; *& ſecuti ſumus te.* Mon ſacrifice eſt accompli, ne ſuis-je pas en droit d'exiger vos promeſſes ? *Quid ergo erit nobis.*

Si ce langage autoriſé par les Apôtres eſt fondé ſur l'Evangile même, que puis-je faire de mieux, que d'en tirer aujourd'hui le ſujet d'une édifiante inſtruction ? A proprement parler, toute la ſublimité de la profeſſion religieuſe eſt établie ſur la pratique indiviſible de ces deux conſeils, quitter tout, & ſuivre Jeſus-Chriſt.

Quitter tout, c'eſt une action généreuſe, mais paſſagère : ſuivre Jeſus-Chriſt, c'eſt un engagement pénible, & à jamais durable. L'un eſt l'effet d'une réſolution courageuſe, mais qui n'a plus de retour : l'autre eſt une obligation de tous les jours, & qui vous rengagera, ma chère Sœur, tous les inſtans dans un cercle nouveau de devoir, qui ne finiront qu'avec la vie. Quitter tout, ſans ſuivre J. C. ce ſe-

roit une cérémonie vaine & fastueuse, dont la pompe éblouiroit, & dont les suites seroient la misère & le repentir. Suivre Jesus-Christ sans avoir tout quitté, ce seroit une vertu commune, sujette à l'instabilité, & qui ne s'éléveroit pas au-dessus de la perfection des ames vulgaires. La réunion seule des deux conseils, fait entrer les personnes religieuses dans un ordre supérieur de la perfection chrétienne. Le moment où elles se dépouillent de tout, c'est une action héroïque, premier trait qui distingue l'état où vous allez vous consacrer, & le sujet de mon premier point. La nécessité qui suit de-là, de ne vous séparer plus de Jesus-Christ, & de le suivre dans les travaux jusqu'à la fin de la carrière, c'est le second trait qui met le comble à vos engagemens, & la matiére du second point. L'un animera votre courage pour l'héroïsme de l'entreprise que vous méditez : l'autre vous excitera à la constance, pour ne pas succomber dans la suite, sous le poids de vos obligations. Adressons-nous à Marie, & disons-lui avec l'Ange ; *Ave.*

I. PART. SE dépouiller de tout, c'est-à-dire, de la possession de ses biens, ou du droit à l'héritage paternel ; de la jouïssance des plaisirs permis & de l'usage de sa liberté, ce don si précieux : sceller son renoncement par des paroles prononcées à la face

des autels, & accompagnées d'irrévocables sermens ; c'est, ma chère Sœur, l'effet d'une générosité héroïque qui doit faire l'étonnement de tout le monde, des Anges & des hommes. Nos yeux s'accoûtument à ces spectacles que la religion rend ordinaires ; mais pour peu que nous voulions en approfondir les suites, nous en serons frappés jusqu'à l'étonnement.

Une innocente victime s'approche du Sanctuaire : son recueillement fait assez sentir qu'elle a réfléchi sur les engagemens qu'elle va prendre : une année s'est écoulée dans les épreuves de son nouvel état : les ministres de Jesus-Christ ont sondé son cœur, c'est à leurs pieds qu'elle se prosterne. Qu'y vient-elle faire ? le voici : se dépouiller par le vœu de pauvreté de tout ce qui flatte la cupidité, & de ce qui irrite l'ambition du siécle : s'arracher à la volupté, ce tyran si impérieux du cœur, par le vœu de chasteté : enfin par les liens de l'obéissance, se donner de nouveaux maîtres, & renoncer à la disposition, autrefois licite des desirs libres de son cœur. O Ciel, ô Terre ! soyez étonnés d'une résolution si généreuse ! non Jephté, non Abraham ne remporterent pas des victoires plus glorieuses sur eux-mêmes, lorsqu'ils immolerent à Dieu l'objet étranger de leur affection, que l'humble servante de Jesus-Christ, en sacrifiant au Seigneur les plus intimes inclinations que la nature

ait gravées dans elle. Ce n'eſt point ſur autrui que va s'exercer ſon courage, c'eſt dans ſon propre fonds qu'elle trouve la matiére d'un ſacrifice héroïque.

Jugez-en, Meſſieurs & par vos propres ſentimens, & par les ſentimens que la cérémonie réveille dans le cœur de celle qui en devient l'objet. C'eſt à ces témoignages inconteſtables que je vous rappelle : vous êtes effrayé de tout ce qu'elle deſire : elle deſire tout ce qui vous effraie ; vos difficultés, vos répugnances relévent la grandeur de ſon entrepriſe. Plaiſe à Dieu, que la nobleſſe de ſon deſſein, vous amene du moins juſqu'à reſpecter le maître, qu'elle juge digne d'être honoré par de ſi pénibles efforts.

C'eſt donc dans vous, Meſſieurs, que je cherche d'abord l'aveu de l'héroïſme attaché à la profeſſion religieuſe. Pour vous en convaincre, je n'employerai pas les idées vagues d'une perfection imaginaire : je vous rapprocherai de vous-mêmes, & par-là je vous forcerai à rendre juſtice, je ne dis pas aſſez, à n'oſer refuſer votre admiration à la généreuſe Epouſe de Jeſus-Chriſt, *interroga cor tuum, frater*, diſoit autrefois ſaint Auguſtin dans une occaſion preſque pareille. Interrogez vos cœurs, perſonnes mondaines ; quelles réponſes vous rendent-ils ſur le renoncement ſi parfait d'une victime diſpoſée à ne ſe réſerver rien de ſon holocauſte ? *& ex labore*

labore tuo æſtima pretium ſanctitatis. Au ſeul mot de pauvreté, vous ſentez la convoitiſe frémir, & l'avarice ſe révolter. Ce n'eſt pas au reſte la ſeule crainte de manquer du néceſſaire qui vous allarme ; cependant la confiance en Dieu devroit la bannir d'un cœur chrétien. Ce qui vous trouble, c'eſt l'abandon des eſpérances que vos droits vous donnent, que votre induſtrie vous promet, & peut-être que l'iniquité a pû faire naître. Quoi ? dit on : je me verrois réduit à n'oſer aſpirer aux légitimes prétentions de rendre ma fortune meilleure ? Quoi ? je laiſſerois échapper d'opulentes ſucceſſions, que les loix m'autoriſent à recueillir ? Quoi ? je ne pourrois pourſuivre par des voies légitimes des biens que la naiſſance m'aſſûre ? Quoi ? ma voix ne ſeroit pas écoutée pour les redemander ? Quoi ? l'on m'enléveroit impunément le fruit de mes ſueurs ? Quoi ? mes travaux ne tourneroient pas à mon profit ? Quoi ? j'aurai été oublié dans une promotion, ou refuſé dans la recherche d'un emploi ? Voilà les plaintes que l'avidité d'acquérir vous met à la bouche ; tous les jours le ſiécle en fait retentir les Tribunaux de la juſtice & la cour des grands. On y joint les murmures contre des puiſſances reſpectables ; au tems d'une taxe, d'une ſuppreſſion d'office, d'un ſervice méconnu, on eſt vif, emporté, inconſolable, voilà la peinture de votre cœur,

L'avez-vous interrogé ? consultez à son tour celui de la généreuse personne qui va renoncer à tous les biens qui excitent vos empressemens. Elle apperçoit le vuide où va la laisser son dépouillement. Non, Messieurs, elle n'est ni sans vûes, ni sans passions ; elle voit tout ce que vous voyez, elle sent tout ce que vous sentez ; effort surprenant qui l'éléve au-dessus d'elle-même. Elle va se condamner à perdre toutes ses prétentions, elle ne détachera pas un regard, ni sur ce qu'elle laisse, ni sur ce qu'elle espère ; on ne l'entendra point gémir sur les pertes qu'elle va faire. Pleine de joie, & par un consentement volontaire, elle se réduira à cet état de dénuement qui vous épouvante, qui cause vos transports. Son cœur est prêt Seigneur ! son cœur est prêt ; encore quelques instans, & vous la verrez s'enlever tous ses droits avec plus de courage, que vous n'en avez, Messieurs, à soûtenir les vôtres ; soyez insensibles, si vous pouvez, au moment d'une abdication si pénible.

Elle est plus généreuse encore par l'ascendant qu'elle va prendre sur les attraits de la volupté, jugez-en par vous-mêmes, personnes enivrées des plaisirs du siécle ? Ce n'est pas au reste seulement dans les cœurs souillés par la débauche, que je trouverai la conviction que je cherche ; des sens livrés à l'infamie, corrompent l'esprit. Ces sortes de gens regardent le

projet de la continence, comme une résolution impraticable. Laissons ces monstres qui déshonorent la réligion, servir d'ombre, malgré eux, à la pudicité de nos vierges chrétiennes. Ici je m'adresse aux personnes qui vivent sans décri, & qui se parent d'une réputation saine dans les engagemens du monde : *Interroga cor tuum*, leur dirai-je, interrogez votre cœur ; & voyez combien il vous seroit dur de vous priver de ces divertissemens mondains, que l'Epouse d'un Dieu va s'interdire pour toujours : la rapidité de vos desirs vous rappelle sans cesse à de nouvelles parties de plaisirs ; votre occupation de tous les jours est de les faire succéder les unes aux autres, après avoir employé de longues heures à réparer par art ce que la nature vous a refusé d'agrémens, ou à rehausser ce qu'elle vous en a donné : vous passez du lit à la table, de la table au jeu, du jeu au spectacle, ou à la promenade ; des conversations amusantes se changent bientôt en des entretiens séduisans. On veut faire essai de ces passions, dont le théatre, ou la lecture des livres profanes ont laissé des impressions attendrissantes : un reste d'honneur ou de crainte humaine fait qu'on se ménage pour éviter l'éclat. Cependant on entretient dans son cœur un poison doux & flatteur, qui fait l'aliment de la vie, dit-on, on le porte en tout lieu ; l'habitude qu'on s'en fait, le

rend néceſſaire : on s'en nourrit & on le goûte à tous les inſtans : en faire le ſacrifice, c'eſt ce que ne peuvent arracher de vous, ni les devoirs de la religion, ni les retours de la raiſon. Voilà juſqu'où va la tyrannie que l'amour du plaiſir uſurpe ſur vos cœurs.

La généreuſe ſervante de Jeſus-Chriſt, l'a ſagement prévû, & le vœu de chaſteté qu'elle va faire, l'en préſervera pour jamais. Elle a connu combien nos inclinations nous emportent violemment vers le plaiſir : elle n'a pas ignoré qu'on en ſent les atteintes, ſur-tout à l'âge où elle va s'immoler : elle s'en voyoit la carriére ouverte, & le premier penchant de la nature la portoit, comme le reſte des enfans des hommes, à y courir. Elle s'arrête, malgré le penchant qui l'entraîne, elle ſuſpend la vivacité de ſes deſirs, elle conſidére de quels charmes la chaſteté promiſe va la ſevrer. Un voile, un habit pénitent va faire toute ſa parure, une grille, un Cloître, va mettre une impénétrable barriére entre elle & le ſiécle. Captive, elle va voir borner ſes courſes à l'enceinte d'une clôture : ſon jeu ſera l'oraiſon & l'examen de ſon cœur. Ses ſpectacles ſeront les cantiques ſacrés, dont elle ſera retentir la maiſon de Dieu ; du reſte, plus d'attachement, qu'elle regarde comme permis, plus d'inclinations amuſantes, plus de diſcours touchans, plus de flatteries, plus de careſſes : le vœu de chaſteté dont elle va ſe lier, l'oblige à prendre les précautions les plus éloignées, pour en conſerver l'intégrité. Siécle corrompu ! tu en es effrayé, & ton effroi tourne à la gloire des perſonnes qui ſe conſacrent à ſuivre l'Agneau ſans tache.

Il n'eſt pas moins glorieux, parce qu'il n'eſt pas moins difficile, de s'aſtreindre par le vœu d'obéiſſance, à ne ſuivre que les mouvemens de la volonté d'autrui. Jugez-en encore, ames mondaines, par vos propres ſentimens, & ſondez encore ici votre cœur : *Interroga cor tuum*. La dépendance eſt pour vous le joug le plus peſant à porter. Les confidens de vos chagrins ne vous l'entendent dire que trop ſouvent. Dans des momens où la ſincérité délie vos langues, toutes vos plaintes vont à faire ſentir la ſervitude où vous languiſſez, ou ſous les yeux d'une mere vigilante, ou ſous la garde d'un Epoux impérieux. La ſeule vûe de devenir maîtreſſe de vos déportemens, vous fait aſpirer aux divers changemens d'état qui ſe ſuccédent dans la vie. Pour ſecouer les chaînes d'une mere attentive, on s'empreſſe de s'en ſéparer. On trouve dans d'autres liens un nouvel eſclavage. On ſoupire après l'affranchiſſement qu'on ſe promet : quelle joie ſecrete ! quand on commence enfin à reſpirer, après le recouvrement de ſa liberté : vous en ſentez tous les charmes,

Messieurs, vous en concevez le prix.

La jeune personne dont le sacrifice vous rassemble, n'en est pas moins touchée que vous; mais la magnanimité chrétienne lui fait préférer l'esclavage. Pour ne pas s'égarer en suivant les routes que son cœur lui marqueroit, volontairement & indispensablement tout ensemble, elle va s'assujétir sous l'empire d'autrui. Toutes ses heures seront marquées, tous ses momens seront réglés par le son d'une cloche impérieuse. Elle aura à répondre de toutes ses démarches à une supérieure quelquefois rigide, toujours vigilante; elle recevra ses répréhensions sans excuse & sans murmure: dans la maladie, dans la santé, elle se gouvernera non par ses goûts, mais par des ordres étrangers. Ses Sœurs seront pour elle autant de surveillantes charitables, mais incommodes à la nature. Plus leur zéle sera vif, plus elles seront scandalisées de ses moindres infractions des plus légers devoirs; toujours gênée dans sa captivité, jusques dans sa derniére vieillesse, *cùm autem senueris*, elle sera ceinte par autrui, & conduite où elle ne voudra pas aller: *Alius cinget te & ducet te quò tu non vis.* Elle a déja éprouvé le poids d'une si pénible dépendance; on lui a même appesanti le joug pendant une année d'essai; cependant son cœur soupire après le moment qui va serrer ses liens. Pour acheter la liberté des enfans de Dieu, ce

Joan. 21. 18.

Ibid.

n'est pas trop, dit-elle, qu'un esclavage de toute la vie; non, il n'est pas possible, gens du siécle, que vos cœurs ne soient touchés d'une résolution si courageuse, peut-être même qu'en ce moment vous répandez des larmes, plûtôt par une fausse compassion pour la victime qui va s'immoler, que par tendresse pour une parente, pour une amie, que le désert va séparer de vous. Je ne condamnerai point vos pleurs; mais joignez-y l'admiration. Son dévouement est héroïque: vous n'en disconviendrez pas: mais accordez-vous ici avec vous-mêmes. Pourquoi cet oubli, ce mépris même du siécle pour les personnes que l'effort le plus courageux en a séparés? Vous admirez, & vous mépriſez! vous êtes frappés d'étonnement, & vous haïssez, vous persécutez! est-ce jalousie? est-ce reproche secret de votre lâcheté? Monde pervers! honore du moins & respecte ceux que ta foiblesse ne te permet pas d'imiter.

Que dis-je? Détournons les yeux de dessus nous, & fixons toute notre attention sur les sentimens, que la grace met au cœur de la jeune personne, qui va se consacrer à Dieu. Second principe, pour juger de la grande action qu'elle va faire. Je ne prétends pas au reste porter mes conjectures jusqu'au fond de votre ame, ma chère Sœur; j'y trouverois peut-être quelque chose de plus sublime que ce

qui va faire le sujet de mon admiration. Je me borne aux sentimens que le dévouement de chaque Religieux doit nécessairement produire dans son cœur, au moment de sa consécration. Qu'ils sont nobles! qu'ils sont héroïques! Les voici.

Il éléve son action par trois dégrés différens, jusqu'à la perfection la plus éminente. Premier dégré. Il entend Jesus-Christ lui dire : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Si vous voulez entrer à la vie, gardez mes commandemens. *Si vis.* Si vous le voulez. Ah! Seigneur, s'écrie-t-il : c'est le désir le plus ardent de mon cœur. La terre ne m'est rien. C'est vers le Ciel que je tourne toutes mes affections. Pour m'y assûrer un rang, il faut observer toute la Loi. Mais le siécle est un lieu de désordre. Les infractions y sont fréquentes ; & le crime y est impuni par la multitude ; & par le crédit des prévaricateurs. J'en suis averti par les Anges, que le Seigneur m'a députés, comme à Loth. Il faut quitter Sodome, m'ont-ils dit : Je fuirai donc sur la montagne : *Fugiam ad montem.* Un asyle m'est présenté, Seigneur, contre l'inobservation de votre loi. Je connois le libertinage de mon cœur, & sa foiblesse contre des exemples autorisés. Je ne puis être assez empressé de mettre à couvert une innocence, qui s'est échappée du naufrage commun. Ah! Messieurs, si le seul joug de la Loi sem-

Matt. 19. 17.

ble intolérable à la licence du siécle, si les commandemens du Législateur paroissent impossibles à l'héresie, quelle fermeté de courage dans une ame qui cherche, qui trouve enfin une retraite, où l'observation entiére de la Loi lui devienne possible, facile, nécessaire!

Second dégré. Un cœur prévenu de la grace, qui l'attire à la Profession Religieuse, ose encore quelque chose de plus. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir à courir dans la voie des commandemens. Il entre dans les sentiers pénibles des conseils. En effet, Jesus-Christ pousse plus loin ses sollicitations. Il fait en sa faveur ce qu'il fit en faveur de ce jeune homme de l'Evangile : *Si vis perfectus esse*, lui dit-il : voulez-vous tenter la voix la plus étroite de la perfection? *Si vis.* Le voulez-vous? Ce n'est pas une nécessité que je vous impose : c'est une œuvre de surérogation que je vous conseille. Ce n'est pas un précepte indispensable à tous; c'est une exhortation que je n'adresse qu'à un petit nombre d'ames choisies. Voulez-vous être parfait? *Si vis perfectus esse.* Ici la nature est élevée au-dessus d'elle-même. Si je le veux, Seigneur, s'écrie-t-on ; oui, parlez, & votre serviteur vous écoutera. J'entreprendrai tout, pour me donner la perfection, où vous m'appellerez. Le monde lui-même m'a appris à chercher en tout à me perfectionner, dans les exercices du

Matt. 19. 21.

corps, dans la politesse de bienséances, dans les tours de l'esprit, dans la décence des parures, dans l'agrément des conversations; on n'épargne ni soins, ni fatigues, ni gêne, ni dépense, pour exceller, pour briller dans son état: vouloir être parfait, c'est un instinct, que la nature inspire à tous les hommes. Que faut-il faire, ô mon Dieu pour le devenir à vos yeux? Allez donc, répond le Seigneur; quittez les embarras & les sollicitudes du siécle. Laissez les morts ensevelir leurs morts. Mourez à vos proches, & regardez-les comme morts pour vous. Ce n'est pas assez. Renoncez à vos biens, non pas par un simple dégagement de cœur; c'est un précepte; mais par une abdication réelle: *Vende omnia quæ habes.* C'est le conseil que je vous donne. Serez-vous assez généreux pour le suivre? Oui, Messieurs, la jeune personne, qui va se dévouer à Dieu, sera plus courageuse, que le jeune homme de l'Evangile. Elle portera l'héroïsme jusqu'à joindre la pratique des conseils les plus onéreux à l'observation des préceptes les plus indispensables. Elle ira plus loin encore.

Ibid.

Le troisiéme dégré, par où elle montera à la plus sublime perfection, c'est que par la Profession Religieuse, elle osera se faire des préceptes des simples conseils. Il me semble lui entendre dire: Non, Seigneur, l'observation de votre Loi, & la

pratique de vos conseils ne suffisoient pas à mon amour. Je ne puis prendre avec vous des engagemens trop étroits & trop indissolubles. Je ne puis assez serrer & appesantir mes chaînes, lorsqu'il s'agit de me lier à vous, & de vous plaire; je multiplierai mes obligations, pour ne me laisser plus de prétextes de vous échapper. Le nombre de mes devoirs vous marquera mieux mon empressement à vous servir. Que les personnes réglées du siécle accomplissent votre Loi; c'est la grace que je vous demande pour elles; que celles qui, sans sortir du monde, ont pris le parti de la piété, observent vos conseils: ce sera dans ma retraite un sujet d'étonnement & d'émulation pour moi. Après tout, il reste un point de perfection à acquérir, où la vocation de Dieu m'appelle. Je ne le négligerai pas. Ce qui n'est que de choix & de surérogation pour les autres, va me devenir d'une indispensable nécessité. La moindre propriété permise aux plus parfaits du siécle, sera pour moi une rapine dans l'holocauste. Le plus léger engagement de mon cœur sera dans moi une infidélité sacrilége, faite à l'Epoux que j'aurai choisi: une soustration à l'obéissance, non-seulement contre les Puissances que Dieu & que l'Eglise ont établies sur moi, mais contre les Maîtres volontaires que je me serai donnés, sera pour moi une coupable rébellion. Les or-

dres que je recevrai, pourroient être négligés de tout autre, ils seront sacrés pour moi. Telle est la distinction que je veux mettre entre les promesses que j'ai faites au Baptême, & les engagemens que je vais prendre dans la Religion.

Le moment de la consécration approche, nouvelle Héroïne! C'est la tête d'Holoferne qu'il faut trancher. Semblable à Judith, je m'adresserai à vous, Seigneur, au moment décisif: *Confirma me, Deus*; vous dirai-je. Fortifiez mon bras dans un instant, où toutes les difficultés & toutes les suites de l'exécution viennent en foule intimider mon cœur. J'ai déja franchi avec courage les premiers périls, pour venir m'essayer dans la Religion; j'ai passé au travers d'une armée de barbares conjurés à ma perte; encore un coup à frapper: & je sortirai d'esclavage: *Confirma me, Deus, in illa hora*; donnez de la force à une main tremblante: & remplissez mon ame d'une vertu héroïque; *Et quod per te credens fieri posse cogitari perficiam*: & j'accomplirai alors avec votre secours ce que j'ai cru pouvoir entreprendre par votre inspiration. *Credens*: oui, mon Dieu! le grand effort que je médite, est l'ouvrage de ma foi. C'est elle qui me met à la main le glaive, qui atteint jusqu'à la division de l'ame d'avec le corps. *Per te*. C'est pour vous seul que j'ai commencé d'entreprendre un projet supérieur à la vertu ordi-

Judith. 13. 7.

Ibid.

Ibid.

naire. C'est par vous seul que je pourrai l'accomplir. Accordez-moi la grace non-seulement de tout quitter, au moment de ma consécration: *Reliquimus omnia*: mais de vous suivre sans relâche dans l'état durable que je vais embrasser: *Et secuti sumus te*. C'est le sujet du second Point.

II. PART.

LA perfection de l'Etat Religieux ne consiste pas seulement dans le moment héroïque, qui établit celui qui s'y engage, dans un état de séparation semblable à la mort. Qui le croiroit? Ce sacrifice, tout généreux qu'il est, n'est qu'une première démarche pour entrer dans une carriére encore plus longue & plus pénible. Quitter tout, biens, plaisirs, liberté, ce n'est pas le terme de la perfection; c'est la voie pour entrer dans un chemin semé de difficultés. De-là naît une source d'obligations toujours nouvelles, dont l'âge, les infirmités, les considérations humaines peuvent dispenser. Ce devoir éternel & indispensable, c'est de suivre Jesus-Christ par des routes épineuses; devoir qui ne finira qu'avec vos jours: *Et secuti sumus te*. Tandis que j'approfondis cette vérité, faites avec moi, Messieurs, des réflexions qu'on ne fait guère, & qu'il ne m'est pas permis de vous cacher.

Non, Messieurs, les conseils que Jesus-Christ nous a tracés, & dont la géné-

reuſe ſervante du Seigneur va ſe charger, ne nous ont pas été donnés ſimplement, pour nous tenir dans la gêne. Dieu n'a pas prétendu par-là ſe faire un plaiſir biſarre de nous voir tous les jours mortifiés, accablés de peines, ſeulement pour lui plaire. Quel goût, diſoit-il autrefois à ſon peuple, croyez-vous que je trouve dans les victimes ſanglantes que vous m'immolez ? La chair des béliers, & la graiſſe des taureaux me ſoulévent le cœur. Ce n'eſt pas le ſacrifice pour le ſacrifice même, que l'Eternel agrée ; ce qui attire ſon attention & ſes complaiſances, c'eſt la ſoumiſſion d'un cœur, qui reconnoît qui honore ſon domaine par l'immolation d'une victime choiſie.

Ainſi dans la pratique des conſeils évangéliques, ce n'eſt pas le dépouillement pour le dépouillement même, ce n'eſt pas uniquement la fuite des plaiſirs permis, ce n'eſt pas préciſément la ſujettion à une volonté étrangére, que le Seigneur cherche, & qu'il a en vûe ; il porte ſes prétentions plus loin. Cet extérieur de dénuement, de retraite, & d'aſſujettiſſement dans les intentions de Dieu, a pour but le dégagement intérieur. Dieu les rapporte à des fins plus nobles, que ce qui paroît au-dehors. S'il aime, ma chère Sœur, à vous voir dépouillée de vos biens, c'eſt pour vous voir plus parfaitement attachée à lui par le dégagement des ſoins de la terre. S'il ſe plaît à vous voir ſevrée de tous les plaiſirs du ſiécle, c'eſt afin que vous ne fixiez vos inclinations qu'en lui ſeul. S'il prend plaiſir à vous voir captive ſous la volonté d'autrui, c'eſt pour ſanctifier juſqu'à vos moindres actions, & pour les tirer d'un ordre commun. Son culte, & votre propre utilité pour le Ciel ſont les derniéres fins de vos engagemens ; c'eſt par-là ſeulement que vous ſuivrez Jeſus-Chriſt : *Et ſecuti ſumus te.* Se dépouiller des biens du tems, & ne ſe ſervir pas de ſon engagement, pour ſe recueillir tout en Dieu, s'abſtenir des plaiſirs, ſans s'occuper inceſſamment de l'amour de ſon nouvel Epoux, avoir ſacrifié ſa liberté, & ne relever pas une obéiſſance forcée par des motifs ſupérieurs ; c'eſt ſaiſir l'écorce du conſeil, & en négliger le fonds : c'eſt s'en tenir à la lettre qui tue, & n'en pas prendre l'eſprit qui vivifie : en un mot, ce ſeroit avoir tout quitté, ſans avoir ſuivi Jeſus-Chriſt ; c'eſt-à-dire, ſans avoir pénétré ſes deſſeins. Voilà l'importante Morale qui me reſte à vous développer ; & qui doit, ma chère Sœur, vous ſervir de guide pour le reſte de vos jours.

Oui, Meſdames, on a vû des Philoſophes profanes porter le dépouillement des biens de la terre auſſi loin que nos Nazaréens de la Loi nouvelle ; ſoit orgueil, ſoit amour de la diſtinction, ſoit grandeur

d'ame, ils fouloient aux pieds & les richeſſes qui ſont l'objet de nos empreſſemens, & le luxe qui les accompagne. Ce n'eſt donc pas par une déſappropriation réelle que vous différez d'eux, c'eſt par les motifs qui l'animent, & par les fins qui la déterminent. Vous voulez, comme eux, éviter les embarras qui ſont les ſuites d'un bien à acquérir, ou à augmenter. Juſques-là, c'eſt ſageſſe humaine, c'eſt dégagement philoſophique; mais dans le Chriſtianiſme, ce n'eſt plus la raiſon ſeule qui nous rend Philoſophe; c'eſt la Religion qui prétend nous faire des Saints. Une ame donc ſolidement chrétienne a compris qu'il n'eſt guère poſſible de donner tous ſes momens à Dieu, lorſqu'on eſt contraint de les partager entre lui, & les ſollicitudes du ſiécle. Elle craint d'en être détournée par le tumulte des occupations, ou par des amuſemens étrangers. Jugez par vous-mêmes, Meſſieurs, de la ſolidité de ſes craintes, lorſque par le droit que nous donne le miniſtère ſacré, nous vous reprenons de votre indolence au ſervice du ſouverain Maître; quelles ſont vos excuſes? Vous vous retranchez ſur la multitude de vos ſoins, ſur le tracas des affaires domeſtiques, ſur la diſſipation néceſſaire qu'elles produiſent. Vos prétextes ſur cela vont quelquefois plus loin que la vérité, ou du moins que l'eſſentiel de vos obligations. Car après-tout, rien ne peut vous diſpenſer de chercher d'abord le Royaume de Dieu, & de compter que tout le reſte vous ſera donné, comme de ſurcroît. Pour les perſonnes dépouillées de tout, elle n'ont pour elles ni excuſes véritables, ni prétextes colorés, quand elles négligent de n'être qu'à Dieu. Leur inapplication aux choſes éternelles eſt uniquement l'ouvrage de leur cœur. Vous n'aurez, ma chère Sœur, à reprocher qu'à vous-même ces recherches du monde qui vous fuit, ces viſites qu'on ſçait quelquefois ſe ménager, pour ſervir de ſoulagement à l'inquiétude naturelle; ces converſations qui ne ſont jamais aſſez longues, parce qu'elles vous dérobent à des emplois pénibles, ou à des priéres onéreuſes. Dans un examen ſérieux de vous-même vous n'aurez pas ſur cela à ſoulager vos remords, par l'accablement des bienſéances, ou des néceſſités du monde. Ses ſectateurs ſeront dans l'agitation. Les uns entreront dans des emplois lucratifs, mais dangereux; les autres courront à la fortune avec le double péril de leur vie & de leur éternité; d'autres encore jugeront le public, ſans ſe ſéparer un ſeul moment, pour ſe juger eux-mêmes: au milieu de tous ces mouvemens, nous les entendrons ſe plaindre que tous leurs inſtans leur ſont dérobés par la variété de leurs emplois; & leur négligence de l'unique néceſſaire ſera toujours palliée du beau nom

de devoir. Cependant à de certains momens, ils soupireront après la tranquillité de vos retraites. Que leurs plaintes, que leurs soupirs, que leurs prétextes servent à vous tenir bornée à la seule occupation qui vous reste ! Vous avez choisi la meilleure part, ma chère Sœur ; votre dépouillement va vous l'assûrer. Il ne vous restera plus qu'à contempler Dieu, qu'à le goûter dans la priére. Prosternée aux pieds des Autels, on ne se plaindra point que vous négligez la culture de votre esprit, & les bienséances de la société : assidue à la psalmodie, on ne dira point que vous quittez pour elle la vigilance sur un domestique mal réglé. Empressée à entendre la parole de Dieu, on ne vous reprochera point qu'on profite de vos absences, pour se livrer à la débauche. Nourrie souvent du Corps de Jesus-Christ, on ne murmurera point de vous voir obligée de dissiper en un instant la sainte ardeur que vous aurez puisée à la Table de J. C. tous ces reproches que l'on fait aux personnes du monde se tournent, pour vous en devoir. Ce sont les suites de votre dégagement. Dès que vous vous en dispensez, le siécle lui-même s'en scandalise, & la Religion vous condamne.

Nouvelle obligation durable, qui suit du vœu de chasteté : c'est de ne songer qu'à plaire à l'Epoux qu'on a choisi. Ici ce n'est plus moi, c'est S. Paul qui va vous

instruire des devoirs d'une virginité promise & vouée à Dieu. Le Seigneur, dit-il, ne m'a point ordonné de vous faire un précepte sur la continence perpétuelle : *De virginibus præceptum non habeo.* 1. Cor. 7. 25. Tout mon zéle ne peut aller qu'à vous en donner le conseil : *Consilium autem do.* Ibid. Votre ferveur, Mesdames, vous a fait aller plus loin que les conseils de l'Apôtre. Du conseil vous vous êtes fait un précepte : c'est la plus belle partie de votre héroïsme. Mais que s'ensuit-il de ce conseil rendu indispensable ? Le voici : *Æmulor vos Dei æmulatione :* 2. Cor. 11. 2. continue saint Paul. Depuis que votre cœur est consacré à Dieu, j'ai conçu pour vous une jalousie, dont je dois être responsable au Seigneur. Je suis en droit d'exiger de vous pour lui un amour sans mélange, une tendresse sans partage. J'ai été le témoin, le Ministre des engagemens que vous avez pris avec lui : *Despondi enim vos.* Ce sera donc à Ibid. moi de vous représenter à Jesus-Christ, comme des Vierges sans tache, qui ne se seront souillées par aucun attachement étranger : *Virginem castam exhibere Christo.* Ibid. Du reste, ajoûte le saint Apôtre, il n'en sera pas de vous, comme de celles de votre sexe, qu'un Sacrement a liées à un époux mortel. Leurs soins, leurs empressemens sont divisés : *Et divisus est.* 1. Cor. 7. 33. Que de sacrifices de leurs inclinations même de piété, ne sont-elles pas obligées de faire à la

complaisance mutuelle ? Que d'attentions à plaire à celui que le ciel leur a joint ? Que de soustractions nécessaires d'une partie du cœur faites à Dieu, qui devroit
Ibid. 34. l'avoir tout entier ? *Quærit quomodò placeat.* Pour vous, ma chère Sœur, vous n'avez plus qu'nn seul objet. C'est le Maître que vous avez mis en possession de tout vous-même. Votre Bien-aimé sera tout à vous ; vous serez toute à lui. Vos empressemens se termineront à lui seul ; il y répondra par ses caresses. Vos entretiens avec lui seront tendres ; ses réponses seront favorables. Vous lui ferez tous les jours des offrandes nouvelles de mille inclinations naissantes ; sa sensibilité pour vous se signalera par mille marques de préférence. Non semblable aux vierges folles, vous ne vous contenterez pas d'être chaste de corps : Vierge prudente, la lampe à la main, vous courrez au-devant de votre Epoux. Vous le suivrez par-tout où il ira. Vous ne vous départirez point de sa présence : *Et secuti sumus te.* Enfin, vous atteindrez la fin du vœu de chasteté : c'est une charité vive & constante pour Dieu.

Finissons. L'obéissance, à laquelle vous allez vous astreindre par vœu, ne seroit qu'un esclave honteux, si le Seigneur n'avoit eu d'autres vûes que de vous assujettir, en vous réduisant sous l'empire d'autrui. Une sujettion pareille, & plus rigoureuse encore, se trouveroit sans mérite, & dans le soldat qui dépend de son chef, & dans une épouse soumise aux caprices d'un mari bisarre. Obéir, c'est un moyen de perfection : mais voici la fin que Dieu se propose dans votre asservissement : c'est à vous d'y aspirer. Son intention a été d'élever par-là toutes vos démarches les plus naturelles à un ordre supérieur. Il a prétendu les sanctifier toutes, les diviniser toutes. Que ce projet est noble ! qu'il est avantageux pour vous ! oui, la personne que vous allez choisir pour l'arbitre de vos volontés, va changer à vos yeux de caractère. C'est Dieu lui-même, que vous appercevez dans elle ; ses ordres seront des miracles sacrés ; & ses avertissemens des signes de la volonté du Très-Haut. Revêtue de l'autorité de Dieu, elle parlera ; & ce sera moins à la sagesse de ses réglemens, & à la douceur de ses maniéres, qu'au Législateur qu'elle représentera, que vous déférerez. Docilité naturelle, flexibilité d'humeur, douceur de tempérament : heureux ceux à qui la nature les donne ! Mais ce seroient pour vous des motifs trop imparfaits, pour vous servir de régle. Dieu seul méritoit le sacrifice que vous allez faire de votre volonté. Dieu seul aussi vous animera à vous soumettre. De-là, quel trésor de mérites ne rassemblerez-vous pas pour le Ciel ? Vous mettrez tout à profit, & vous le confierez, comme un dépôt, entre les

mains du juste Juge. Les heures de travail, les momens mêmes de délassement, tout vous sera compté, comme le tems de la priére, & de la lecture. Nulle démarche indifférente ; non pas même ces actions, où l'ame, ce semble, a moins de part que le corps. Ainsi s'écouleront les heures d'une vie dont l'obéissance aura sanctifié tous les instans. Voilà le fruit de votre consécration ; si vous sçavez la rapporter à la destination que Dieu en a faite, vous vous serez attachée à suivre Jesus-Christ obéissant, & obéissant jusqu'à la mort : *Et secuti sumus te.*

De-là naîtra cette confiance qui vous fera dire avec les Apôtres : *Quid ergo erit nobis ?* Quelle récompense recevrons-nous donc ? La récompense d'avoir quitté vos biens sera, ma chère Sœur, de goûter un parfait repos, exempt des inquiétudes mondaines, & de jouir d'un loisir, qui ne devra être employé qu'en des œuvres de salut. La récompense d'avoir renoncé aux plaisirs du siécle, sera d'être inondée d'un torrent de délices dans la Maison de Dieu ; d'aimer votre Epoux, & d'en être aimée, & d'éprouver les goûts divers de la manne, qui tombe au désert. Enfin, la récompense de votre soumission sera une vie pleine de jours, dès l'âge le plus tendre ; & une réponse, qu'il n'y aura point eu de vuide dans vos plus longues années. En est-ce assez pour l'immensité de vos

désirs ? Non : Dieu est plus libéral que nos espérances ne sont étendues. Voici des promesses de Jesus-Christ plus glorieuses encore ; & elles sont pour ceux uniquement qui auront tout quitté, & qui l'auront suivi : *Vos qui reliquistis omnia, & secuti estis me.* Que leur destinez-vous donc ? Seigneur ! Le monde en sera effrayé, tandis, mes chères Sœurs, que vous en serez consolées. Au dernier jour de l'univers, lorsque le Fils de l'Homme viendra prononcer la sentence de vie & de mort, vous serez assises, vous autres, sur des thrônes, pour juger les douze Tribus d'Israël : *Sedebitis & vos super sedes duodecim, judicantes duodecim Tribus Israël.* La promesse est générale & sans exception pour les Apôtres & pour vous.

Matt. 19. 28.

Ibid.

Aujourd'hui donc votre exemple accuse le monde. Pour peu qu'il ait d'équité, il souscrira à la perfection de votre état ; & il se condamnera par la comparaison qu'il fera de vous avec lui. Dès aujourd'hui, semblable à la Reine de Saba, vous portez un jugement tacite contre le monde : Mais dans ce jour formidable, où le sort de tous les hommes sera réglé pour jamais, vous deviendrez les Juges de tous les coupables de l'univers : *Judicantes duodecim Tribus Israël.* C'est avec appareil & avec distinction que le Fils de l'Homme venu sur les nuées du Ciel, vous associera à ses jugemens. Des thrô-

nes seront destinés à celles qui se seront cachées dans l'obscurité d'un Cloître : *Sedebitis super thronos.* Alors votre voix mêlée à celle d'un Dieu, prononcera contre le siécle un arrêt irrévocable, qui justifiera le mépris que vous en avez fait. Les mondains iront en gémir pendant une éternité. Mais vous, Personnes Religieuses, vous serez transportées avec Jesus-Christ à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Luc. 22. 30.

ORAISON FUNÉBRE
DE
MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Dabo tibi Filium, cui benedicturus sum, eritque in Nationes, & Reges Populorum orientur ex eo.

Je vous donnerai un Fils, que je bénirai; il sera Pere des Peuples, & des Rois sortiront des lui. Genése, 17.

C'Est à la bonté & à l'obéissance des premiers Princes du Peuple de Dieu que sont accordées de si belles récompenses. Abraham parmi les nations infidéles léve l'étendart de la Foi ; dans la guerre de ses voisins, il devient l'asyle des Princes opprimés ; Dieu lui promet une race choisie, c'est-à-dire, aussi flexible aux loix paternelles, qu'il avoit été docile aux volontés divines ; aussi agréable aux peuples, qu'il s'étoit montré secourable aux Rois ; *Dabo tibi Filium, cui benedicturus sum.* Les vertus du fils ne sont pas moins heureuses ; obéissant & soumis, Dieu lui destine pour enfans les plus puissans Monarques de la terre : *Reges populorum orientur ex eo.* Aimable & bienfaisant,

Dieu lui prépare des peuples qui l'honoreront, & l'aimeront comme leur pere : *Eritque in nationes.*

Ne remontons point aux premiers tems du monde, pour voir l'accompliſſement de ces promeſſes; nos ſiécles fameux par les attentats de l'héréſie, & fertiles en Princes malheureux, ont un Défenſeur des Autels, & un Protecteur des Couronnes : & nous pleurons dans la perte de ſon Fils Unique, un Fils ſoumis & obéiſſant, devenu, par une protection viſible du Ciel, le Pere des Rois; un Prince aimable & bienfaiſant, reconnu, par un juſte retour, pour l'amour & les délices des peuples ; c'eſt l'éloge le plus naturel de très-Haut, très-Puiſſant, & Excellent Prince, Monſeigneur, Louis Dauphin.

Mais, hélas ! il n'eſt plus, & ſes bénédictions ſeules lui ſurvivent ; ſa mémoire eſt glorieuſe, mais ſes jours ont été trop courts ! Le Ciel a voulu qu'il vît regner ſes enfans, mais qu'il ne regnât lui-même que ſur nos cœurs, & qu'il nous laiſsât tout à la fois, & dans ſa poſtérité nombreuſe, l'aſſûrance de pluſieurs ſiécles heureux, & dans ſa mort précipitée le ſujet d'un regret éternel : il ne nous appartient pas, Seigneur, de pénétrer vos deſſeins, ni de vous demander compte de vos promeſſes: cependant qu'en penſeront un jour les ennemis de votre Loi, quand ils verront dans l'Hiſtoire, un Dauphin de France, après un demi ſiécle preſque entier de la ſoumiſſion la plus conſtante, & de la plus héroïque bonté, mourir au milieu de ſes plus belles années, également pleuré de ſon Pere, & regretté des Peuples ? Ne ſeront-ils pas en droit de demander : Où ſont ces ſiécles promis à l'obéiſſance ? *Honora patrem, ut ſis longævus ſuper terram.* Exod. 20. 12. Vous les accordâtes autrefois, ô mon Dieu, à cet Iſaac ſi cher, objet de la tendreſſe paternelle, & de la vénération publique; jeune encore, vous lui fites voir les portes du tombeau, mais ce ne fut que pour les lui ouvrir dans la plénitude de ſes jours ; vous vous contentates alors de l'oblation de la victime ; & vous nous en demandez le ſacrifice. Nos péchés méritoient-ils donc encore ce rude châtiment, le plus ſenſible de vos coups ? Nous ne manquons point, il eſt vrai, de conſolation dans notre douleur; vous ne nous ôtez point tout eſpoir, en retranchant la moitié des jours d'une vie ſi précieuſe : plaiſe à votre bonté les ajoûter à celle que vous nous laiſſez pour gage de vos faveurs ! mais après-tout, que ſont devenues nos eſpérances ?

Foible foi des hommes ! Pitoyable aveuglement ! N'eſt-il donc de regne, ni de vie que pour ce monde ? Dieu ne peut-il, par un heureux échange, transférer là-haut les avantages qu'il avoit ici-bas deſtinés à la vertu ? Les récompenſes des enfans reſpectueux, dit ſaint Ambroiſe, ſont

encore plus pour l'éternité, que pour le tems ; & les prémices que l'on en voit sur la terre, ne sont que de légères fleurs, détachées des couronnes éternelles.

Recueillons donc les bénédictions que le Ciel a versées sur le Prince que nous pleurons. Recueillons-les, pour soûtenir les justes espérances que nous avons de son salut; pour payer le douloureux tribut que nous devons à sa mémoire ; pour animer les vœux & les priéres qu'attend, & que demande peut-être son repos, & pour justifier sur lui les divines promesses. Admirons sa soumission filiale pour son Pere, couronnée par l'éclatante élévation de sa famille aux premiers Thrônes de l'univers ; & sa bonté paternelle pour les peuples, récompensée par leur tendre & respectueux attachement à sa Personne. Puisse la vûe de ses récompenses nous porter à l'imitation de ses vertus.

I. PART.

C'EST une Loi portée généralement à tout homme d'honorer ceux dont il a reçu le jour. Loi, dit saint Paul, distinguée par la prérogative des promesses divines : *Mandatum primum in promissione.* Honneurs, biens, vie, postérité : voilà pour le siécle présent : le succès de la priére, la grace de la persévérance, le salut de l'ame en un mot ; voilà pour l'autre vie : jugez si l'accomplissement d'un tel devoir n'est pas le digne sujet d'un éloge

Ephes. 6. 2.

devant Dieu, & le juste fondement d'une espérance chrétienne.

Les Princes en ce point, loin d'être privilégiés, y sont plus astreints que les autres : les droits du sang, & ceux de la majesté réunis, exigent un double hommage ; avec cette seule différence, que la majesté veut une soumission plus respectueuse, & le sang une sujettion plus tendre. De-là voyons-nous dans les Livres sacrés les enfans des Souverains doublement soumis par devoir, doublement aussi récompensés de leur soumission, comme plus criminels dans leur désobéissance, nous les voyons toujours punis d'une maniére plus sévère & plus éclatante.

Mais si par un bonheur aussi rare parmi les Grands, qu'il est désirable, nous trouvions la respectable qualité de Maître, jointe aux augustes titres de Pere & de Monarque ; & qu'un Fils aussi docile que respectueux & tendre, sçût, par un nouveau dégré d'attachement, soutenir le poids glorieux de cette nouvelle obligation, serions-nous surpris de le voir comblé de bénédictions ? Et instruits des complaisances de notre Dieu, pour l'obéissance & la soumission qu'il est venu chercher lui-même sur la terre, ne nous croirions-nous pas en droit de tout espérer pour un Prince Chrétien, dont il seroit vrai de dire : Son Pere a trouvé toujours en lui un Fils, un Sujet, un Disciple fidéle ?

Or voilà le caractère de la vertu que vous avez admirée, respectée, préconisée tant de fois dans le Prince, pour qui vous venez implorer ici les divines miséricordes. Après Dieu, rien n'étoit au-dessus de lui, que celui que saint Paul veut que nous considérions, comme en étant ici-bas la plus vive image. Il l'a aimé comme son Pere, il l'a honoré comme son Roi, il l'a étudié comme son Maître; vous avez couronné dès ici-bas, Seigneur, les marques de tendresse qu'il lui a données, les témoignages de respect qu'il lui a rendus, les fruits de justice qu'il a tiré de ses leçons: daignez dans l'éternité les couronner encore.

Devenu Fils Unique par la mort de deux Princes, & de trois Princesses, que le Ciel ne fit que montrer à la France, notre Prince recueillit, pour premier héritage, tous les sentimens de tendresse que le sang paternel avoit fait couler dans ces jeunes cœurs. Resté seul de tant de Branches Royales, son attachement à la Tige des Lis n'en devint que plus fort. Se prévalut-il de l'avantage d'être uniquement chéri, pour s'émanciper des loix de la plus exacte obéissance; semblable à ces enfans trop chers, dont la perte vient souvent d'être tout l'espoir de leur famille? Et s'apperçut-on qu'il fût Fils Unique, qu'en ce que son attention, son zéle, sa déférence étoit sans égale? L'âge, la raison; qui ne servent d'ordinaire qu'à faire sentir le poids de la dépendance, & l'attrait de la liberté, virent augmenter ses empressemens, & redoubler ses assiduités; le progrès de ses années ne fut marqué que par de nouveaux accroissemens d'affection, d'autant plus vive sur la fin, que sa religion plus épurée concouroit en ce point avec ses inclinations.

Quel exemple pour son auguste famille, de le voir heureux pere, mais fils encore plus complaisant, disputer à ses enfans auprès du cœur paternel la gloire de la tendresse filiale, s'attacher à lui plaire, s'affliger de ses pertes, applaudir à ses succès: jamais plus actif, que quand il falloit à sa suite voler aux périls, & courir à la victoire, ou bien seul aller porter l'éclat de ses armes, & soûtenir la justice de sa querelle; & jamais plus content de soi, que lorsqu'après de glorieuses campagnes, chargé de lauriers, il venoit les déposer dans le sein de son pere, & apprendre par ses caresses qu'il le jugeoit digne de lui. Mais quel désintéressement dans sa piété! Lui, qui partageoit les moindres maux, dont étoit manacée une tête si chère; lui, que l'on avoit vû nuit & jour attaché au lit de ses douleurs: lui, dont l'amour souffroit tout ce que le courage du Roi surmontoit: intrépide dans ses propres dangers, il ne vent point qu'il lui rende la pareille; une seule de ses visites lui devient

à charge, la moindre approche l'agite & l'inquiéte, il en craint les ſuites, & ne peut ſouffrir d'être aimé à ce prix. C'eſt ce qui parut dans ſa derniére maladie, où ſon amour, pour la premiére fois, oſa réſiſter à des volontés que jamais il n'avoit ſçû contredire, & où par condeſcendance il fallut enfin lui céder. Heureux à près de cinquante ans paſſés conſtamment ſous les yeux d'un pere, d'avoir paru tel à ſon égard juſqu'à la fin, qu'aux premiers tems de la plus tendre jeuneſſe, ſans s'être démenti un ſeul moment, & ſans lui avoir jamais donné d'autre chagrin, que celui que lui cauſe la perte d'un fils ſi cher & ſi aimable. C'eſt là la gloire propre de Monſeigneur le Dauphin, & dont peut-être pour trouver quelque exemple dans un Prince, il faudroit remonter juſqu'aux ſiécles des plus anciens Patriarches.

Gloire, dit le ſaint Eſprit, qui ne peut être l'ouvrage que de la plus haute ſageſſe & de la plus héroïque vertu, à qui ſeule il appartient de former & de ſerrer les indiſſolubles nœuds d'une tendre obéiſſance. Celle que la nature inſpire, n'eſt pas à l'épreuve des paſſions, & ne paſſe guère au-delà des bornes d'une timide enfance: celle que l'intérêt ſoûtient, ne l'anime qu'à la vûe d'une prochaine eſpérance, & languit dans une trop longue attente: celle que produit une heureuſe ſimplicité, n'eſt plus connue de nos jours, où tout

homme ſemble naître ingénieux à défendre contre la loi les prétentions de ſa liberté; celle qu'impoſe la néceſſité, ne ſe trouve tout au plus que dans les baſſes conditions, & rarement parmi les Grands que tout dès le berceau ſemble porter à l'indépendance. Le ſpectacle de la grandeur qui les environne, les ſollicite à la fierté: la ſoupleſſe de ceux qui rampent devant eux, leur inſpire du goût pour l'autorité: l'exercice flatteur du commandement efface plus aiſément de leurs eſprits les pénibles leçons de l'obéiſſance: la voix d'une cour attentive à les flatter, les entretiens plus volontiers de ce qu'ils peuvent être, & de ce qu'ils ſeront un jour, que de ce qu'ils doivent être, & de ce qu'ils ſont encore: leurs propres inclinations plus à portée d'un libre cours, s'élévent avec plus d'efforts contre la digue qui les arrête: quelles lumiéres ne faut-il pas pour reconnoître tous ces écueils! quelles ſemences de vertu pour oppoſer aux amorces de tant de vices! humilité de cœur, ſolidité d'eſprit, égalité d'ame, pureté dans ſes vûes, modération dans ſes deſirs, inflexibilité dans ſes devoirs, crainte de Dieu: voilà quels ſont dans les Princes les fondemens néceſſaires de l'amour & du reſpect paternel. Faute de ces vertus, que d'Abſaloms ingrats! que d'Adonias ambitieux! que de licencieux Ophnis! que d'incorrigibles Phi-

nées ! que de factieuses Athalies ! opprobres de leurs familles & fléaux de leurs Etats. Laissons tous ces noms odieux ensevelis dans le trouble & l'horreur de leurs siécles, hélas ! trop peu éloignés de nos histoires modernes, pour n'en pas voir souvent retracées des images funestes. La piété du Prince que nous pleurons, n'a pas besoin de ces indignes ombres, pour en avoir plus de lustre : vous en avez été vous-mêmes & les témoins & les panégyristes ; combien de fois l'avez-vous proposé pour modéle à vos enfans ? Combien peut-être parmi vous dans une postérité nombreuse, ont souhaité d'en trouver quelqu'un aussi tendrement soumis & aussi inviolablement attaché ? combien dans ce seul fils ont jugé le bonheur domestique du Monarque plus digne d'envie, que toute sa grandeur & sa majesté royale ? combien ont dit tout bas ce qui fut dit à Monseigneur au Camp de Philisbourg, lorsque lisant une lettre du Roi, il s'écria pénétré de tendresse : Il faut avouer que j'ai le meilleur de tous les peres ! Et le plus heureux, reprit un de ceux qui étoient présens ; en cela fidéle écho de l'Europe entiére. Si cette affectueuse soumission a d'une commune voix mérité les éloges des hommes, pensez-vous qu'elle n'ait point attiré les bénédictions de Dieu ? & ne sera-ce, Seigneur, qu'en faveur des enfans de Jonadab, que vous aurez prononcé cet

oracle ? parce que vous avez fait de votre cœur, un cœur soumis & dévoué aux justes loix de votre pere, je ferai de votre race une race sacrée, & de vos enfans les oints du Seigneur : *Pro eo quod obedistis præcepto Jonadab patris vestri.... non deficiet vir de stirpe Jonadab stans in conspectu meo.* Mais examinons toute l'étendue du mérite, avant que de jetter les yeux sur l'éclat des récompenses. *Jerem. 35 18, 19.*

Je l'ai dit, & vous en demeurerez d'accord : la France a vû dans un même prince, jusqu'où peut aller & la tendresse d'un fils pour son pere, & le respect d'un sujet pour son Roi : tendresse & respect, vertus, au sentiment même des sages, difficiles à concilier & faciles à se détruire. Qu'il est naturel dans le sein de la majesté, de se familiariser avec elle ; si près du législateur, de se croire au-dessus des loix ; & de se jouer, pour ainsi dire, du tonnerre, quand on est accoutumé à l'entendre, à le suivre, à le porter ! Jonathas, ce Prince fidéle, ne fut point exemt de ce reproche. Son avide ardeur pour les armes les lui fit prendre sans ordre & à l'insçu du Roi : son inconsidérée faveur irrita contre David la haine du Souverain, & son indiscréte piété pour ceux qui l'accompagnoient à jeun dans une marche pénible, le fit murmurer contre la pieuse loi du Monarque. Nulle tache semblable dans la vie du Prince que la France regrette. Aus-

si ardent que Jonathas pour la gloire, il l'attendit & ne la prévint jamais, content de faire dans une guerre plus paisible les essais de sa valeur. Encore combien de fois l'a ton vû interrompre le noble exercice de son courage, s'arrêter tout-à-coup au milieu de sa course, suspendre, différer, rompre les parties les plus engagées, dès que son devoir l'appelloit auprès du Roi; plus sensible à l'honneur de lui rendre ses hommages, qu'au plaisir de remporter d'innocentes victoires: aussi constant, mais plus heureux, que Jonathas dans le choix de ses amis, il sçavoit entretenir avec eux la liaison la plus tendre, mais jamais contre le gré ou l'inclination même du Roi: les plus aimés sujets de l'un, étoient les plus chers favoris de l'autre; & l'éloge le plus éclatant & le moins suspect de ce respectueux discernement, est de voir encore dans les premiéres places de la Cour, à la tête des armées, ici & sous nos yeux, dans le gouvernement d'une de nos plus belles provinces, ceux qui tenoient le premier rang dans son estime & sa faveur. Maître non moins généreux, mais sujet plus soumis que Jonathas, s'il considéroit les services qu'on rendoit à sa personne, il estimoit encore plus la déférence qu'on devoit aux religieuses & sacrées ordonnances du Roi: il refusa constamment de demander grace pour les réfractaires, quelques chers & fidéles qu'ils lui fussent d'ailleurs, & ne vou-

lut jamais signaler son crédit ni la bonté de son cœur au préjudice des sages & sévères loix portées par l'autorité suprême, pour réprimer la fureur & la licence des armes. Que peut-on imaginer de respectable dans un Roi qui n'ait reçu de ce Prince soumis un profond & constant hommage? ses ordres? il les recevoit avec joie, il les exécutoit avec fidélité, il les publioit avec éloge. Son nom? il le faisoit retentir dans les siéges & les attaques, pour encourager les troupes animées déja par son auguste présence. Ses portraits & les images? c'étoient là ses plus riches présens: au moins n'en trouva-t-il pas de plus précieux, pour reconnoître ceux dont l'avoient prévenu deux puissans Electeurs de l'Empire, jugeant que toute l'Europe avoit pour le Roi les mêmes sentimens que lui, ou du moins ne doutant pas qu'elle n'en dût avoir de semblables. Sa personne & sa présence? près d'elle, il sembloit chargé de tous nos hommages: pouvoit-on le voir au pied du Thrône, sans sentir ce qu'il sentoit lui-même pour la sacrée personne du Roi, & sans demeurer épris, confus, pénétré de son respect pour la majesté royale?

Quelle idée les ambassadeurs remportoient-ils de la France; après avoir vû ce Prince qui avoit conquis leurs provinces, & sauvé nos frontiéres, ce Prince qui avoit déconcerté leurs projets & surpassé nos es-

pérances ; ce prince dont toute la terre parloit, garder en préſence du Roi un ſilence plein de reſpect, paroître à la Cour, tel qu'avoient paru dans ſon Camp les Gouverneurs & les Commandans des villes rendues à ſes armes ; confondre toutes ſes qualités héroïques dans le ſeul caractère du plus parfait courtiſan, & donner encore de nouvelles leçons de fidélité & de reſpect aux François qui peuvent ſe flatter d'en donner aux autres nations de la terre. Ah ! ils avouoient qu'ils avoient trouvé peut-être ailleurs autant de pompe, d'éclat, de magnificence, mais non pas une ſi merveilleuſe ſubordination, une ſi noble dépendance ; & ce ſpectacle leur rendoit ſenſible la vérité de cet éloge donné par ſaint Grégoire à nos ſouverains ; qu'autant que les autres Rois ſont élévés au-deſſus de leurs ſujets, autant nos Rois le ſont au-deſſus des autres Monarques. Nous-mêmes nés & nourris dans cette humble ſoumiſſion qui fait la ſûreté & le bonheur des Monarchies, l'avons-nous jamais eſtimée ſi légitime, ſi néceſſaire, ſi glorieuſe, que quand nous l'avons vûe ſoûtenue, accréditée, ennoblie par l'exemple d'un prince ſi ſoumis ? & pouvoit-on ne ſe pas faire honneur de la qualité de ſujet reconnue publiquement pour le titre favori du Dauphin de France ? C'eſt ainſi qu'autrefois les Egyptiens & les Hébreux furent également frappés de la grandeur

d'Iſraël, en voyant ce Joſeph qu'ils avoient adoré comme leur maître, adorer lui-même Jacob comme ſon Roi ; & ce fut alors, Seigneur, que pour récompenſe de ſa pieuſe ſoumiſſion, vous lui annonçâtes la gloire & la proſpérité de ſa famille, & que dans les enfans vous bénîtes par avance le Pere. Serons-nous ſurpris, témoins d'une égale fidélité, de voir en ſa faveur renaître & éclater les mêmes bénédictions ?

Mais allons plus avant, & joignons à la fidélité du ſujet & à la tendreſſe du fils, la docilité du Diſciple. Ce n'eſt guère la coûtume des grands d'avoir leurs enfans pour éléves : c'eſt beaucoup pour eux de ſçavoir choiſir des mains sûres & habiles pour les former : du reſte ils leur abandonnent ce qu'ils ne devroient que leur prêter, & ſe repoſent de tous les ſoins de l'éducation domeſtique, ſur des leçons étrangéres ; leçons utiles & importantes, mais non pas les ſeules néceſſaires : leçons dont l'enfance ne peu ſe paſſer, mais qui paſſent ſouvent avec la jeuneſſe : leçons qu'on peut appeller des préparations éloignées à des plus mûres & de plus ſolides connoiſſances. Le Roi eut ſoin de procurer les premiéres à Monſeigneur, mais il ſe réſerva la gloire de lui donner les derniéres, ſuivant l'exemple & la maxime de cet Empereur chrétien qui ne vouloit pas, diſoit-il, que ſon fils fût redevable à per-

sonne plus qu'à lui : *ne plus alteri, quàm patri deberet*. Laissons donc les premières années que ce Prince passa sous d'autres maîtres; dans ces commencemens il apprit à honorer son Roi, & à aimer les peuples; que pouvions-nous souhaiter davantage? Il y acquit de plus ce fond de probité & de droiture amie de la vérité, & ennemie du mensonge, qui ne sçait ni altérer ce qui est, ni feindre ce qui n'est pas, & incapable de séparer les paroles des pensées, dont elles doivent être naturellement les images; vertu qu'il a conservée sans tache jusqu'au dernier moment de sa vie, & qu'il avoit reçue dans toute sa pureté du plus zélé protecteur de la vérité, qu'ait porté notre siécle, feu M. de Montausier, nom respectable à toute cette province qui regarde comme un de ses plus nobles priviléges, d'avoir toujours été confiée à ceux à qui le Roi confioit ce qu'il avoit de plus cher, & d'avoir eu successivement pour ses derniers Gouverneurs, ceux que le Prince avoit le plus près approché de son fils, l'un pour lui enseigner à obéir, l'autre pour lui apprendre à commander, & celui que nous possédons, pour l'accompagner dans ses plus glorieuses journées. Venons à ces tems, où l'âge & les forces permirent à Monseigneur d'entrer dans les projets du Roi, & de commencer à marcher sur ses traces : avant sa quatorziéme année, on le vit dans la Franche-Comté faire sous son

pere ses premiéres armes, suivre avec ardeur le cours impétueux que Dieu donnoit alors à nos victoires, & étudier cette impérieuse rapidité que l'on eût cru inimitable, si dans ses conquêtes du Rhin il n'eût sçû depuis si bien l'imiter. Dans ces camps plus tranquilles, où le Roi pour l'instruire & le former avant que de partir pour ses heureuses expéditions, changeoit en divertissement les travaux de la guerre, il apprit à joindre la modération à la valeur, à ménager les membres de l'Etat & à être avare d'un sang d'autant plus cher à ses princes, qu'il est plus prompt à se répandre pour eux: leçon dont il profita depuis en Allemagne, où brûlant d'impatience d'engager une action sanglante, il sçut se vaincre en vainquant la passion du combat, & l'amour de la victoire. A Mons, à Namur, dans ces siéges si fameux par la surprise des ennemis, & la diligence de nos troupes, il prit cette impression d'activité guerriére, qui deux ans après, traversa comme un éclair les plus vastes plaines, & parut tout-à-coup aux yeux de l'Europe assemblée : en un mot, rapprochez les Campagnes du fils, de celles du Pere, & vous reconnoîtrez aisément le maître dans le disciple.

Mais, quoi? n'est-il donc pour nos princes d'autres vertus, que les vertus militaires? & n'est-ce que pour elles qu'ils ont besoin d'exemples & de leçons? Que

les autres Souverains vantent leurs exploits : étalent leurs triomphes, se parent de leurs conquêtes, funestes succès de l'hérésie, ou fruits honteux de l'indigne alliance qu'ils ont faite avec elle ? nous vivons sous un regne, dont la pureté de la foi, & zéle de la religion, sont l'ornement & la gloire : c'est pour elle que nous combattons, c'est en elle que nous espérons, & c'est le fils & le disciple de son généreux & presque unique défenseur que nous pleurons. Héritier présomptif du plus chrétien Roi du monde, il prit possession par avance de son christianisme, comme de la portion la plus précieuse de la couronne : nul sous ses yeux n'osa l'attaquer ; l'impiété fut muette en sa présence, & l'irréligion bannie & persécutée par le pere, n'eut jamais le front de paroître devant le fils. Digne fils de celui qu'on nomme à bon droit le fils aîné de l'Eglise, il en maintint toujours les loix, & en pratiqua constamment les rigoureuses observances, malgré les spécieux prétextes de l'amour-propre, parmi les délices de la Cour, nonobstant la licence des armées, dans les jeûnes prescrits, fatigues, épuisement, lassitude, rien ne prévaloit ; secours, rafraîchissement, précautions : tout cédoit à la loi de l'Eglise. Le vit-on, comme Jonathas, après de longues & pénibles courses, au milieu des forêts & des bois, porter une main avide

sur le miel défendu, & fut-il jamais besoin de lui dire, comme au fils de Saül : Prince, maudit est celui qui mange d'aujourd'hui ! *Maledictus vir qui comederit hodie* : rare exemple d'obéissance & capable de confondre bien des chrétiens, dont la santé est moins précieuse : & la foi moins soumise ! avec quelle fidélité rendoit-il à Dieu les pieux hommages que tout chrétien lui doit aux premiers & aux derniers momens du jour ! fidélité, vous le sçavez, qui lui sauva la vie, il y a peu d'années, dans une attaque imprévûe qui l'eût enlevé dès-lors à la France, si le tems de la priére, en différant celui du sommeil, n'eût rendu tout-à-la fois & le péril moins extrême, & le secours plus présent. L'attention qu'il avoit dans toutes ses campagnes à mettre hors d'insulte les lieux saints, son exactitude à se rendre les jours marqués au divin sacrifice, le soin qu'il prenoit sur cela de ceux qui étoient à sa suite, la sainte inquiétude & la crainte chrétienne qu'il avoit qu'aucun d'eux n'y manquât, jusqu'à quitter son repos trois heures avant le jour, pour entendre la messe à la tête du Camp dans le mouvement subit d'une marche précipitée ; tout cela n'étoit-il pas le fruit salutaire, que disciple docile, il avoit recueilli de la piété du Roi si zélé pour l'honneur des Autels, si dévoué aux intérêts de la religion, & & vraîment grand en tout ce qu'il a fait, pour l'étendre, l'affermir, la défendre.

1. Reg. 14. 28.

Quelle ſera la récompenſe d'une docilité ſi parfaite ? celle que Dieu promit à Salamon, lorſqu'il lui dit : Fils de David, ſi vous en êtes le diſciple, & qu'à vos vertus on reconnoiſſe ſon ſang ; les Sceptres croîtront dans votre famille, & mes peuples viendront demander des Rois à vos enfans. Celle dont le Ciel couronna l'obéiſſance d'un autre Louis fils de Philippe Auguſte, un des ancêtres du Prince que nous pleurons, à qui Dieu pour prix d'une fidélité ſemblable, aſſûra, dit un de nos Hiſtoriens, & fixa la Couronne de France dans la poſtérité de ſon fils aîné S. Louis, ſans compter les Couronnes de Naples & de Sicile, échues contre toutes apparences au plus jeune de ſes fils. Celle, enfin, que mérite l'excellenee de ces humbles vertus, ſoumiſſion, dépendance ; vertus, fondemens des familles, colomnes des états, baſes du Chriſtianiſme, mais vertus ſerviles & populaires au jugement des hommes, qui n'eſtiment & ne reſpirent que l'indépendance & l'autorité. Qu'euſſent-ils penſé, ces hommes vains & ſuperbes, s'ils euſſent vû dans un Prince de nos jours, près de cinquante années d'obéiſſance & de docilité conſtante écoulées, ſelon leurs idées, ſans honneur, & enſevelies ſans gloire? Juſtifiez donc, Seigneur, à leurs yeux la vérité de vos promeſſes, renouvellez l'éclat de vos récompenſes, confondez l'orgueil de notre ſiécle ; & du

fils le plus ſoumis, faites-en le pere le plus glorieux.

Que vois-je en effet ? & quel heureux événement : Guerres funeſtes, ſuſpendez vos fureurs ; peuples jaloux de notre gloire, mettez bas pour un tems les armes ; que toute l'Europe tranquille réſerve ſon atention à ce dénouement imprévû ! Traités de partages, projets de démembrement, chefs-d'œuvres de politique, cédez aux reſſorts de la Providence: Dieu qui tient entre ſes mains les diadêmes & les cœurs des monarques, en diſpoſe autrement que vous ne vouliez, & que nous n'oſions attendre. Du ſein d'une Monarchie, dont les intérêts oppoſés & les armes ennemies nous avoient toujours malheureuſement éloignés malgré nos plus étroites alliances, on vient offrir au Dauphin de France vingt fois plus de couronnes qu'il n'a d'enfans, tous dignes de les porter : couronnes, quoique deſtinées aux enfans, qu'on peut appeller les couronnes du Pere, ce ſont les droits de ſa naiſſance, & plus encore les fruits de ſes vertus. C'eſt lui qui les céde & qui les fait accepter: c'eſt lui qui dépoſitaire fidéle des vœux de l'Eſpagne auprès du Monarque de France & des Princes de ſon ſang, détermine la généreuſe irréſolution de l'un, & l'héroïque indifférence des autres ; c'eſt lui qui dit à ſes enfans ce que Jonathas diſoit à David, Vous, vous regnerez ſur

1. Reg. 23. 17. Ibid. Israël, *tu regnabis super Israël* : & moi je demeurerai dans le rang inférieur où m'a mis la Providence, *& ego ero tibi secundus* : trop glorieux, (ce furent les vives expressions de sa joie dans ses premiers transports,) trop glorieux & trop content de pouvoir dire toute la vie de deux puissans Monarques assis sur le thrône ; le Roi mon pere, & le Roi mon fils ! couronnes non pas prévenus par ambition, briguées par crédit, ménagées par intrigues, enlevées par surprise, assurées par la force, soûtenues par des crimes. C'est la loi fondamentale d'un Etat qui en appelle à leur rang les maîtres légitimes : quoi de moins contestable ? c'est un Monarque mourant, qui prêt de paroître devant Dieu, déclare ses héritiers présomptifs : quoi de plus authentique ? c'est le consentement général des peuples qui reconnoît les véritables princes : quoi de plus décisif ? C'est le nouveau souverain, qui sans armes, sans thrésors, & presque sans autre suite que celle de ses vertus, se met entre les mains de ses sujets, se livre à leur fidélité, se repose uniquement sur la bonté de sa cause & l'évidence de ses droits : quoi de moins suspect ? c'est le Ciel même, qui, contre tous les efforts humains, se déclare pour le juste possesseur opprimé par de nombreuses armées & de puissantes ligues : quoi de plus miraculeux & de plus divin ? couronnes non plus ébranlées,

chancelantes & menacées d'une chûte prochaine. Le même Dauphin qui les a méritées par sa piété, les voit, avant que de mourir, affermies sur la tête de son fils, beaucoup plus encore par l'attachement de ses sujets, que par les victoires & par la postérité, dont Dieu bénit son sang & ses armes.

De telles couronnes ne sont-elles pas de visibles bénédictions du Ciel, & des présages d'une plus ample récompense ? Nous pouvons donc, Seigneur, les offrir à votre divine majesté, pour la faire souvenir de ses anciennes miséricordes sur le Prince, pour qui nous vous prions ; nous pouvons les montrer à ses peuples, pour les animer à suivre ses exemples ; nous pouvons enfin les graver sur son tombeau, pour éterniser la mémoire de sa soumission filiale couronnée par l'éclatante élévation de sa famille aux premiers thrônes de l'univers. Voyons sa bonté paternelle pour les peuples récompensée par leur tendre & respectueux attachement à sa personne : c'est le sujet de ma seconde partie.

II. PART.

RIen de plus commun que les apparences de la bonté ; mais rien aussi de plus frivole que leurs récompenses : des regards favorables disputés par une foule de concurrens empressés à les recevoir, quelques bienfaits échappés & payés sur le champ

par des actions de grace, des paroles obligeantes suivies d'applaudissemens ; voilà tout-à-la fois & le mérite & le fruit ordinaire de cette bonté superficielle qui donne tant de lustre à la grandeur. Ce n'est pas à ce prix que l'Ecriture met la bienveillance héroïque à laquelle elle promet & l'empire des cœurs, & la conquête des Cieux. C'est une vertu solide, constante, à l'épreuve de tout, & qui coûte, dit saint Chrysostôme, plus qu'on ne pense, à celui qui l'exerce. Elle régle tous ses devoirs, elle entre dans toutes ses fonctions, elle devient, pour ainsi dire, l'ame de sa conduite : telle étoit la bonté du Prince que la France regrette. A la tête des Armées, au milieu des villes, dans le sein de sa Cour, toujours populaire, bienfaisant, généreux ; qu'a-t-il reçu pour récompense ? tout ce qui rend un Prince heureux, en le rendant aimable : succès glorieux, sincères hommages, tendres & zélés services : n'est-ce pas là, Seigneur, ce que vous avez promis ici-bas aux princes débonnaires par cet oracle de votre sagesse ; faites par la bonté perfide à vos actions, & outre les éloges & les respects des hommes, vous aurez leur attachement & leur tendresse, *in mansuetudine opera tua perfice, & super hominum gloriam diligeris.*

Eccli. 3. 14.

Non, ce ne fut ni l'ennui d'obéir, ni l'envie de commander, qui fit prendre les armes au Dauphin de France : de tels exploits

exploits auroient déshonoré ses vertus, & ne seroient que de vices heureux. Un plus noble motif lui apprit à combattre & à vaincre.

La ligue d'Ausbourg venoit d'éclorre ; le Ciel le choisit par les mains de son pere, pour porter le premier coup à cette hydre naissante, & toute l'Europe vit avec quelle activité il s'en acquita. Ni la crainte des fatigues ne l'arrêta dans le sein du repos, ni l'attrait du commandement ne lui en fit prolonger le glorieux exercice. Il vivoit heureux & tranquille, & la France menacée de toutes parts, l'appelle à son secours : il y vole. Point d'autre délai pour se rendre à sa voix, que celui de l'entendre : il vient, il ordonne, tout plie sous ses loix, ennemis & sujets, vaincus & vainqueurs, tout conspire à lui faire goûter le plaisir que donnent aux jeunes héros les prémices de la victoire ; & loin de s'endormir sur ses premiers lauriers, à peine se donne-t-il le tems de les compter. Il court en moissonner de nouveaux, pour en couvrir la France contre l'orage qui s'apprête. La Cour dont il s'éloigne sans peine, le Camp où il paroît sans retardement, le soldat qu'il anime sans cesse, l'ennemi qu'il poursuit sans relâche, les villes où il triomphe sans y faire de séjour, admirent le feu qui le transporte, & n'osent y résister. Heidelberg ouvre ses portes presque à son arrivée : Philisbourg, fameux

autrefois par un siége opiniâtre de plus de quatre mois, malgré les incommodités continuelles d'une saison avancée, & la vigoureuse résistance d'une nombreuse garnison, ne tient pas trois semaines : Manheim est la conquête de trois jours, Frankendal de deux, Spire, Worms, Openheim & trente autres fortéresses, suivent le rapide sort de la Capitale. Le Palatinat entier avec toutes ses forces, céde à la rapidité du vainqueur ; point de sage précaution qu'il ne prît, point de fatigues qu'il n'essuyât, point de place importante qu'il n'allât reconnoître, point de poste hasardeux qu'il ne visitât, point d'action périlleuse qu'il n'animât de sa présence, qu'il ne payât de ses largesses, qu'il n'honorât auprès du Roi d'un fidéle & avantageux rapport.

Qui lui avoit inspiré cette ardeur ? qui la soûtint si constamment dans ses autres Campagnes ? la vûe des dangers de l'Etat ; car pour ses propres périls, il les vit toujours d'un œil froid & tranquille, & ne craignant que pour nous, il fit souvent craindre pour lui. C'est le témoignage qu'ont rendu à sa valeur les ennemis de la France, d'autant plus croyables en ce point, qu'ils ont moins d'intérêt de nous flatter. Souffrez que j'en rapporte un monument assez authentique, pour trouver ici sa place : je n'en changerai pas même les termes par respect pour une si

glorieuse vérité. Les François, dit un Général des Armées de l'Empereur, en écrivant l'Histoire de ses Campagnes d'Allemagne, les François vinrent se ranger en bataille à la vûe de notre Camp : nous avions derriére nous Hailbron, à droite & à gauche des bois impraticables, & devant nous une large ravine. Plusieurs petites troupes détachées vinrent nous reconnoître d'assez près, pour se faire tuer : dans une je distinguai sans peine Monsieur le Dauphin, & je le fis remarquer. A ce moment j'apperçus à mes côtés un soldat qui le couchoit en joue. Je levai promptement ses armes ; & je lui dis qu'on devoit respecter dans les périls la personne des Princes. Le Prince de Bade m'en remercia plusieurs fois ; & j'eus le plaisir d'entendre les éloges que tous les Généraux donnerent à mon action. Qu'étoit-elle, Messieurs, cette action si louable, & si digne en effet d'un applaudissement universel ? Un mouvement subit de la nature, qui quoique dans un ennemi, ne put refuser sa vénération & sa tendresse à l'héroïque bonté d'un Prince prêt à se sacrifier au service de l'Etat. Comment doit-on regarder l'auteur de ce fait mémorable ? comme un heureux instrument des bénédictions du Ciel, qui touché de la générosité d'un si bon Prince, s'intéressoit à sa sûreté, & veilloit à notre bonheur : sur qui retomboient ces éloges & ces ac-

tions de graces ? ſur celui qui en étoit le principal objet, & de qui la vie précieuſe heureuſement conſervée dans un ſi preſſant danger, paſſoit, au ſentiment de tous les braves, pour un ſervice public, dont l'Europe entiére devoit conſerver le ſouvenir, & partager la reconnoiſſance. Puiſſent ces Héros, nos ennemis & nos fléaux, mais dans cette occaſion nos conſervateurs & nos peres, recevoir la récompenſe de la juſtice qu'ils rendirent alors à la vertu ! & s'ils vivent encore, puiſſent-ils bien-tôt ſe réunir au peuple, dont ils ont admiré & défendu le Prince ! Et vous, terres meurtriéres, fatales à tant de grands cœurs ! il eſt juſte qu'en faveur de celui-ci que vous avez reſpecté, nous vous pardonnions tout le ſang François, dont vous êtes arroſées depuis tant d'années : à Dieu ne plaiſe que je forme ici contre vous les mêmes vœux que fit autrefois David contre les montagnes funeſtes aux Guerriers d'Iſraël, ni que je prie le Ciel de ſuſpendre ſur vous ſes roſées ! qu'elles y tombent au contraire en abondance, pour amollir de plus en plus votre ſein, & lui inſpirer cette horreur de la guerre, qui vous fit alors trembler pour les jours d'un Prince ſi généreux ! après cela faut il s'étonner ſi nos troupes, plus intéreſſées à ſa conſervation, étoient auſſi plus allarmées de ſes dangers ? Si tout le camp frémit à Philiſbourg, lorſque, trop expoſé

au feu du Canon, il demeura quelque tems enveloppé dans un tourbillon de fumée & de pouſſiére ; ſi le plus fameux de nos Ingénieurs le voyant près de lui dans des ouvrages avancés, ſe crut quelquefois obligé de lui faire violence, & de ſe plaindre hautement que le fils, trop fidéle imitateur du pere, ſuivoit des exemples de valeur plus à louer, qu'ils n'étoient à imiter !

Ce n'étoit que dans ſes propres riſques qu'il ne conſultoit que ſon courage : s'agiſſoit-il de l'intérêt commun, il n'écoutoit plus que la voix de la patrie ? point d'autre preuve que le parti qu'il prit à Hailbton, devant ce même camp, dont un des Généraux vient de nous faire une ſi affreuſe image. Repréſentez-vous donc d'une part ces bois impraticables, ces abyſmes profonds, ces forts eſcarpés, qui couvroient les Aigles Impériales ; & de l'autre, un jeune Lion, qui vient fondre ſur elles, à travers les éclats & les foudres. Plus l'entrepriſe eſt difficile, & plus la gloire du ſuccès l'anime ; il connoît leurs forces, & il ſent ſon pouvoir ; le péril du combat ne l'étonne pas ; dès le premier abord, il a eſſuyé toute l'horreur de la mêlée ; il craint peu les retranchemens & les remparts ; il en avoit vû de plus forts dans le Palatinat, & il avoit appris l'art de les forcer ; nulle défiance ſur la réuſſite ; ſes victoires paſſées, & l'ardeur préſente de ſon ar-

mée, en ſont d'heureux préſages ; qui peut donc l'arrêter ? la reſpectueuſe remontrance de nos Généraux ſur l'abondance du ſang qu'il en alloit coûter, & ſur la foibleſſe des avantages qu'on en pouvoit attendre. Il eſt vrai, & je ne le déſavouerai pas, qu'un coup d'œil échappé ſur les palmes qui s'offroient à ſes eſpérances, lui fit verſer des pleurs qu'il ne put cacher : mais ce fut là tout ce qu'il donna à ſa noble ambition ; l'amour de la victoire eut pour gage ſes larmes ; & l'amour de l'Etat, la fermeté de ſon cœur. Il ſe plaignoit à la vérité, (car pourquoi diſſimuler maintenant ce qui fut alors public ?) il ſe plaignit, dis-je, d'être cette année le ſeul Général de la France, dont les armes fuſſent ſans éclat ; mais cet éclat dont il étoit ſi jaloux, ne l'éblouit jamais aſſez, pour lui faire perdre de vûe ce qu'il devoit à l'intérêt de la patrie. Seul, ſi vous voulez, il fut d'avis qu'on attaquât l'ennemi, quoi qu'il en dût coûter ; pardonnons ce premier tranſport à ſon empreſſement pour la gloire : mais enfin, il ſouſcrivit au ſentiment général, qu'il ne falloit pas, pour un ſtérile honneur, expoſer l'élite de nos troupes : admirons dans ce généreux acquieſcement ſon attachement au bien de l'Etat.

Quelle en fut la récompenſe, Meſſieurs! une joie, une confiance, une nouvelle ardeur militaire dans nos troupes, toutes

les fois qu'elles avoient l'honneur de le voir & de le ſuivre : c'eſt ce qui parut dans ſa derniére Campagne, ſur les bords de l'Eſcaut. La, la ligue percée de coups conſécutifs que lui avoit porté le bras toujours vainqueur du Maréchal Duc de Luxembourg, avoit fait un dernier effort, pour venger ſa honte, & réparer ſes pertes par une entrepriſe d'éclat. Quatre-vingts mille hommes ſur terre, & près de cent voiles ſur mer menaçoient nos ports. Tout favoriſoit leur deſſein ; leurs routes plus courtes & plus faciles, les nôtres plus pénibles & plus longues ; la carriére ouverte à leur courſe, la nôtre reſſerrée par des lignes & des retranchemens ; leur armée formidable & plus en état de prendre les devans par de nombreux détachemens; la nôtre inférieure en nombre, mais ſupérieure en Chefs. En un mot, l'ennemi comptoit ſur cent avantages, & le Maréchal ſur la ſeule préſence de Monſeigneur. Se ſeroit-il trompé pour la premiére fois dans ſes ſages meſures & dans ſes reſſources toujours infaillibles ? La ſuite le fit voir. Leur camp marche, & le nôtre vole ; la terre tremble ſous leurs pas, ſous les nôtres elle diſparoît ; le dépit prête à leurs ſoldats des forces, & la confiance donne aux nôtres des aîles. Plus de quarante lieues pour une armée en moins de quatre jours ! Quelle vîteſſe inouie ! La poſtérité l'ap-

prendra avec surprise ; mais elle sçaura que Luxembourg ouvroit la marche, & que Monseigneur la fermoit. Ce fut alors que se renouvella le prodige de cette marche triomphante des Israélites, où parut à leur tête une colonne de feu portant aux ennemis la terreur & la mort, & derriére eux un Ange du premier Ordre, inspirant au peuple de Dieu son ardeur & son zéle : *Angelus Dei abiit post eos, & cum eo pariter columna nubis.* Que faisoit-il là ce Génie Tutélaire ? Comme un aigle, dit l'Ecriture, voltige autour de ses aiglons, & les excite à voler, à son exemple ; ainsi étendoit-il ses aîles sur son peuple, & le portoit, pour ainsi dire, devant lui : *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, & super eos volitans, expandit alas suas, & assumpsit eum.* Tous prirent en effet l'essor, selon l'expression du Prophéte, sans se reposer ; tous traversérent riviéres & montagnes, sans prendre haleine ; tous coururent, sans se lasser ; tous firent les plus violens efforts, sans manquer de forces : *Assument pennas sicut aquilæ ; current, & non laborabunt ; ambulabunt, & non deficient.* Point de plaintes que celles qu'ils se faisoient à eux-mêmes de leur lenteur ; point de cris que des chants de joie ; point de faim que le désir de la gloire ; point de soif que celle de la victoire : ils l'eurent en effet sans combat, en l'arrachant par leur diligence

Exod. 14. 19.

Deut. 32. 11.

à l'ennemi prévenu, déconcerté, confus.

Cette marche si fameuse de nos jours, l'étonnement de l'Europe & le salut de nos frontiéres, est-elle après-tout plus honorable au Prince qui la commandoit, que celle qu'il faisoit tranquille & désarmé dans le sein de la France ? Là, s'il ne veilloit point à la sûreté de l'Etat, il en faisoit au moins les délices ; au défaut de ces nombreuses armées, tous les cœurs voloient à sa suite ; s'il ne voyoit pas l'ennemi reculer devant lui, les armes à la main, il voyoit une foule de peuple toujours charmé de sa présence, se disputer l'avantage de l'approcher. Etoit-ce admiration, ou reconnoissance ? inclination, ou devoir ? vénération, ou tendresse ? C'étoit tout cela, & quelque chose de plus : un transport subit, un ravissement populaire, une espéce d'enchantement public, qui fixoit tous les esprits, & confondoit sur lui tous les regards. Rappellez & réunissez, s'il se peut, ces glorieuses réceptions de nos jeunes Princes, qui servirent à consoler la France de la cession qu'elle venoit de faire à l'Espagne, en lui montrant ce que le Ciel lui avoit réservé ; ces acclamations de joie, ce concours universel, ce flux & reflux perpétuel de spectateurs empressés ; à l'appareil près, que ne permet pas une entrevûe fréquente & rapide ? tout ce qui se fit, il y a peu d'années dans les provinces, au passage des

enfans, se renouvelloit chaque jour à la vûe du pere, dans le centre du Royaume. C'étoit de-là, (vous ne le désavoûerez pas, jeunes Princes, plus jaloux de l'honneur paternel, que de votre propre gloire,) c'étoit de-là qu'étoit venue cette attente réciproque, vous, que vous aviez conçue de l'affection des peuples, & celle que les peuples avoient conçue de vos bontés; attente qui de part & d'autre fut si bien remplie. Ils chercherent en vous celui qu'après le Roi, ils aimoient davantage: quelle joie pour eux de le voir multiplié dans ses plus vives images! vous cherchâtes en eux tout ce que vous inspiroit la tendresse pour celui qui vous unissoit au cœur & au sang royal: quel plaisir pour vous d'entendre son nom & son éloge mêlés aux vôtres dans les applaudissemens publics! en un mot, vous fites voir aux peuples le fruit de ses exemples, & les peuples vous firent goûter les fruits de ses vertus.

Dans quelle impatience étoit-on de le revoir après une courte absence? que d'inquiétudes dans son éloignement! quels triomphes à son retour! mais quelle consternation dans ses maladies! Toute la France ne sembloit-elle pas languir avec lui? Goûtoit-on d'autres plaisirs dans ces tristes momens que ceux que donne l'espérance? Que de vœux! que de prières! que de sacrifices! Ils monterent autrefois jusqu'à vous, ô mon Dieu! & vous en

futes touché; nous vous demandions avec instance que le tems de son regne fût encore éloigné; mais que vous voulussiez à proportion prolonger ses jours; vous nous exaucâtes alors: avons-nous manqué de reconnoissance? ces mêmes Temples, témoins de nos soupirs, n'ont-ils pas retenti de nos Cantiques? L'encens ne brûla-t-il pas sur vos Autels, tandis que les feux allumés annonçoient au loin le retour d'une santé si chère! ces réjouissances publiques à sa convalescence, n'étoient-ce pas autant d'aveux solemnels de votre bienfait? Hélas! dans un pareil accident nous nous promettions encore la même faveur: & nous vous préparions les mêmes actions de graces! Avec quelle ardeur cette Ville, toujours des premiéres à marquer à ses Princes son inviolable attachement, eût-elle signalé son dévouement & son zéle? Zéle & dévouement où conspire la piété de tant de sacrés Ministres, ses Oracles & ses Modéles; l'éclat d'une nombreuse & illustre Noblesse, dont elle prend les sentimens; l'autorité de ses Cours souveraines, son ornement & son appui; le choix toujours distingué des Magistrats & des principaux Chefs, qui la gouvernent: sous des guides si sages & si zélés quels eussent été, Ville fidéle, dans la conservation de ce Prince les témoignages de votre joie! Tels, sans doute, que dans vos justes regrets paroît entre

tous les autres, l'éclatant monument de votre douleur. Détournons, s'il se peut, nos esprit de ces tristes réflexions, pour les appliquer à des vérités plus consolantes & plus capables de les instruire.

D'où venoit au Dauphin de France cet empire des cœurs? D'une oisive & stérile bonté, ou d'une bonté agissante & secourable? D'une affabilité politique, ou d'une charité chrétienne? De vaines démonstrations de bienveillance, ou d'un attendrissement sincère sur les membres affligés de l'Etat? disons mieux, sur ceux de Jesus-Christ? Souffrit-il jamais qu'on en éloignât aucun de sa présence? Fuyoit-il, selon la coutume des Grands, l'aspect des malheureux, comme le poison de la félicité? Ne les voyoit-il qu'à regret? Et s'endurcissoit-il à leurs larmes? Pour un misérable, avoir frappé ses yeux, c'étoit avoir touché son cœur: & dans ces occasions on ne connoissoit plus la supériorité de son rang qu'aux excès de sa tendresse. Jusqu'où sa bonté ne l'a-t-elle pas souvent fait descendre? Vous le sçavez, Dieu des miséricordes! & ses abaissemens charitables sont écrits dans le livre de vie. Que dis-je? Les peuples, témoins de ses bontés, en conservent chérement les glorieuses traces; les peres les montrent à leurs enfans, & l'on entend encore dire dans les lieux où il a passé; ici dans des années stériles on vit le Dauphin

de France environné de pauvres, s'arrêter au milieu d'eux, distribuer d'une main libérale de quoi soulager leur indigence, & partager avec eux, par pitié, leur pain de douleur, afin de conserver le souvenir & le sentiment de leurs misères. Là s'offrirent à ses yeux des orphelins abandonnés, dont il devint le pere, en leur procurant une éducation plus heureuse que leur naissance; dans ce champ écarté, seul & sans suite, il apperçut un reste infortuné d'années & de misères. On avoit renversé par hasard le fruit de ses travaux, & des sueurs de son front. A ce spectacle, oubliant & plaisir & grandeur, il mit pied à terre, comme si le besoin eût été extrême, ou la personne affligée son égale; de ses mains augustes il l'aida à relever son fardeau, & y ajoûta pour adoucissement ses largesses. Non content d'un si prompt & si pieux secours, il lui ordonna de venir le lendemain recueillir une moisson plus abondante. Ainsi commençoit dans la bouche des peuples, l'Histoire du Dauphin de France; c'étoient là les traits qui l'avoient gravé dans leurs cœurs; voilà ce qui lui attiroit cette foule d'admirateurs, qui tous épris de cet air de majesté mêlé de douceur, de cet heureux tempérament de grandeur & de condescendance, de cet accès si gracieux & si facile, s'en retournoient en s'écriant, comme cette Reine, à la vûe de Salomon: Ce que l'on voit de

ſes bontés, paſſe tout ce que l'on en rapporte: *Major eſt... quàm rumor, quam audivi.*

3. Reg. 10. 7.

Ne pouvoit-on pas encore ajoûter avec elle? Heureux ceux qui ſont attachés à ſon ſervice, & qui jouiſſent à toute-heure des heureux effets de ſa préſence; *Beati ſervi tui, qui ſtant coram te ſemper!*

Ibid. 8.

Sa bonté n'étoit point de ces bontés faſtueuſes, qui cherchent toujours l'éclat, qui ne ſe produiſent qu'au grand jour, & qui ſe dédommagent dans le particulier des charitables efforts qu'elles ſont en public. Tel qu'il paroiſſoit à la tête des armées, & au milieu des villes, tel il étoit dans le ſein de ſa Cour. La prééminence de ſon rang, les droits de ſa naiſſance, la proximité du Thrône, en l'élevant au-deſſus de toutes les Têtes non couronnées, ne lui firent jamais perdre de vûe les plus baſſes conditions. Avec quelle douceur ménageoit-il les moindres de ſes domeſtiques? Avec quelle charité entroit-il dans tous leurs beſoins? Avec quelle patience ſupportoit-il leurs manquemens & leurs défauts? Maîtres délicats & difficiles, que la moindre négligence irrite! ne ſeriez-vous pas confondus d'entendre dire aux plus anciens ſerviteurs du Dauphin de France, que durant le cours d'un long ſervice, dans les plus fâcheux contre-tems, inévitables chez les Grands, ils n'ont jamais ni vû le moindre ſigne de colère éclater ſur ſon front, ni entendu le moindre reproche échapper de ſa bouche? Ils ſouffroient eux-mêmes aſſez, diſoit-il alors, de leur propre confuſion; & cette peine qu'il ne pouvoit leur épargner, parce qu'elle venoit de leur repentir, il la ſoulageoit au moins par ſa douceur, & ſon ſilence. Chez lui les ſervices étoient toujours préſens, & il n'oublioit du paſſé que les fautes commiſes. C'étoit aſſez d'avoir une fois été couché ſur l'état de ſa Maiſon, pour n'être jamais effacé ni de ſon eſprit, ni de ſon cœur. La maladie, la vieilleſſe, en lui rendant ſes Officiers inutiles, les lui rendoient encore plus chers; infirmes, il en avoit encore plus de ſoin que dans leur ſanté; uſés, & hors d'état de ſervir, il les conſervoit plus ſoigneuſement que dans leur jeuneſſe; leur mort même, loin d'en ravir le ſouvenir, ranimoit pour eux ſa tendreſſe, & il payoit encore dans les enfans, les mérites déja récompenſés de leurs peres. Qui ne ſe crut heureux au ſervice d'un Prince, dont la bonté étoit inaltérable, & la protection héréditaire? Qui ne ſe fit à ſa ſuite un plaiſir de ſon devoir? Qui de ſes Officiers ne mit, je ne dis pas, en ſa grandeur, ou en ſon pouvoir, mais en ſa perſonne toute ſa confiance? S'ils l'ont portée trop loin cette confiance qui n'eſt dûe qu'à vous, ô mon Dieu, en l'appuyant ſur un roſeau fragile, vous la leur faites bien expier par

la désolation où les jette sa chûte inopinés. A ce coup imprévû, leurs cœurs glacés, leurs sens interdits, leurs pas égarés, leur dispersion, leur silence, leurs larmes, marquent assez qu'ils n'aiment en lui que lui seul; qu'ils mesuroient la durée de ses jours sur l'étendue de leurs désirs; & que sans cesse occupés à benir le jour de sa naissance, ils avoient oublié qu'il étoit mortel comme les autres hommes. Fatale illusion du cœur humain, toujours ingénieux à se flatter, trop prompt à espérer, trop lent à craindre pour ce qu'il aime! A quels périls n'avez-vous pas exposé un Prince si cher à la France? Graces à vos bontés, Seigneur, toujours favorables à ceux qui les imitent, vous avez paru prévenir les funestes suites de cette aveugle tendresse, & prémunir un si bon Maître contre le trop crédule espoir de ses domestiques. Si vous n'avez pas voulu lui épargner, non plus qu'à plusieurs Justes, la surprise de la mort, au moins l'avez-vous placée dans un moment favorable; vous avez en sa faveur rapproché le tems de la justice, & celui de la miséricorde; teint encore du Sang de Jesus-Christ, vous l'étendites sur sa Croix: & dans les premiers momens de sa douleur, vous sçavez avec quelle soumission il se mit entre vos mains; si la joie trompeuse d'un soulagement peu durable rallentit sa ferveur, au moins les derniers regards de ses yeux mourans, les

derniers mouvemens de ses mains suppliantes, les derniers gémissemens de son cœur expirant, vous ont demandé la grace de la pénitence. Vous ne l'aurez pas refusée, Seigneur, à celui, dont vous vous êtes servi si souvent, pour la procurer à de plus grands pécheurs. Vous vous serez souvenu du zéle qui l'intéressoit à la mort chrétienne de tous ceux qu'il sçavoit être en danger à la Cour, ou dans ses armées. Vous n'aurez pas sur-tout oublié l'heureux succès que vous donnâtes à sa piété dans l'éclatante & sincère conversion d'un des plus braves Officiers de nos troupes. Frappé d'un coup mortel à Philisbourg, il mouroit esclave opiniâtre de l'erreur de ses peres; avis, remontrances, instructions, tout étoit inutile. Le Prince, toujours sûr des cœurs, dès qu'il paroissoit à la tête d'une entreprise, vint à bout de celle-ci, la plus difficile & la plus belle de ses conquêtes. Ses caresses & ses bienfaits furent en cette occasion les amorces de la grace; le mourant fut touché des tendres soins qu'il prit & de sa vie & de son salut, abjura l'hérésie, reçut son Dieu, Auteur de sa foi. Il mourut en louant les divines miséricordes, & les bontés d'un Prince auquel il devoit, disoit-il, le plus heureux jour de sa vie. O Dieu, si fidéle à récompenser ici-bas toutes ses vertus, auriez-vous manqué d'accord à cette attention charitable aux besoins pressans des

ames, des reſſources ſecrettes de ſalut? Couronnez donc, Seigneur, votre ouvrage; ouvrez à nos ſoupirs & à nos larmes les portes du Ciel, fermées peut-être encore à ſes taches, lavez-les toutes dans le Sang de votre Fils; il va vous être offert par les mains d'un Pontife ſelon votre cœur, & qui dans les pénibles fonctions du ſacré Miniſtère, ne reſpire que le ſalut des ames, & votre gloire. A ſon Sacrifice réuniſſez, Chrétiens, vos attentions; vous trouverez dans la Victime qui va s'immoler, de quoi vous conſoler, & vous inſtruire; ſes exemples ne nous prêchent qu'obéiſſance & charité; & ſes divines leçons nous apprennent que c'eſt à l'onction de la douceur, & à l'humilité de la ſoumiſſion qu'eſt promis ce véritable repos, qui ne ſe trouve que dans les Tabernacles éternels. Ainſi ſoit-il.

ORAISON FUNÉBRE DE LÉOPOLD, DUC DE LORRAINE.

Corona aurea ſuper caput ejus: expreſſa ſigno ſanctitatis, & gloriâ honoris.

Sa Couronne formée de l'or le plus pur, porte le ſymbole de la piété, & le luſtre de ſa dignité. Eccl. 45.

LA voilà donc cette Couronne ſi auguſte! la voilà tombée de deſſus la tête du Souverain, qui l'avoit relevée avec un nouvel éclat! la voilà devenue le trophée de la mort, qui nous enléve ce Reſtaurateur de la ſouveraineté de ſes peres, au milieu de ſes années.

Grand Dieu! de quels coups frappez-vous un peuple qui n'a reçu de vous, ni de plus fort attachement que pour ſes Princes, ni de plus beau préſent que des Princes dignes de ſon attachement.

Il s'étoit attendu, ce peuple ſi zèlé pour ſes ſouverains, au bonheur de vivre ſous les loix d'un Héros à qui celui que nous pleurons devoit le jour.

Mais votre providence en refuſant cet-

te grace à des sujets si fidéles, leur fit trouver un dédommagement. Ils eurent enfin la consolation de posséder Léopold, & encore celle de posséder par les soins de ce Prince reconnoissant, du moins les cendres de Charles V. & de mêler leurs larmes à celles du fils dans les honneurs qu'il rendoit tous les ans à la mémoire de son auguste pere.

Hélas! ils ne prévoyoient pas, que cette premiére pompe funébre, dans l'espace de trente ans, qu'a duré son regne, dût se renouveller presque chaque année avec de nouveaux sujets de larmes; & qu'une partie d'une postérité si nombreuse, enfans & petits enfans, malgré l'inégalité de l'âge, se trouveroit bientôt réunie dans l'égalité du tombeau.

Mais le Chef restoit alors: & sous ses yeux croissoient encore des éleves qui répondoient à ses soins, & qui passoient même ses espérances.

Léopold n'est plus; ses peuples ont perdu leur pere, & ses enfans leur modéle. Où chercher donc leur consolation? que dans le souvenir de vos faveurs, ô mon Dieu, & dans l'espoir de vos miséricordes.

Vous l'avez choisi pour reprendre, & pour soûtenir la couronne de ses Ancêtres. Il l'a reprise & il l'a soutenue en y ajoûtant même une nouvelle splendeur. *Corona aurea super caput ejus.*

Vous l'aviez fait Prince chrétien, & Prince souverain pour en allier les devoirs, & pour en remplir les obligations; il a répondu à vos desseins en unissant sous la couronne, la piété à la grandeur souveraine; *Expressa signo sanctitatis & gloriâ honoris.*

Les qualités du Souverain ont illustré la piété du Prince chrétien: *Gloriâ honoris.* Premier Point.

Et la piété du Prince chrétien a sanctifié les qualités du Souverain; *signo sanctitatis.* Second Point.

C'est sur l'union constante de ces deux sacrés caractéres marqués par vous-même, Seigneur, pour des signes de prédestination, que nous venons ici devant vous, répandre avec confiance nos vœux & nos larmes en faveur de très-Haut, très-Puissant, & très-Excellent Prince, Léopold, Duc de Lorraine & de Bar, Roi de Jérusalem.

Prince à jamais respectable! qui ne putes durant la vie, souffrir le moindre éloge, sur-tout des Ministres de l'Evangile, & qui regardiez, disiez-vous, comme des blasphêmes dans leur bouche, les louanges de l'homme mêlées aux oracles de Dieu! Ce n'est point un vain panégyrique que je viens, malgré vous, vous offrir après la mort. Je craindrois que votre voix ne s'élevât de ce Mausolée; & ne me reprochât une désobéissance, par-

donnable après tout à l'amertume de la douleur, & plus encore à la juſtice de la reconnoiſſance.

C'eſt une ſimple ſollicitation de priéres que je viens faire pour votre ame, en repréſentant dans votre caractère cette heureuſe union des qualités du Souverain avec la piété du Prince Chrétien. Union qui a fait la gloire de votre regne, & la félicité de vos ſujets.

I. PART. LA piété brille ſur les têtes couronnées : c'eſt là qu'elle paroît avec plus d'éclat. Les hommages que lui rendent les Souverains, ſont & plus nobles & plus purs que ceux des autres hommes ; plus nobles, parce que leurs rangs étant plus élevés, leurs reſpects ſont auſſi plus éclatans ; plus purs, parce que leur volonté étant plus indépendante, leur ſoumiſſion eſt auſſi plus méritoire.

Mais quand toutes les qualités, qui peuvent rendre un Souverain recommandable, s'uniſſent à la piété, l'accompagnent, la ſignalent, la couronnent ; c'eſt alors qu'elle eſt au comble de ſa gloire, qu'elle devient proprement ſouveraine, & qu'elle force l'impiété même à la reſpecter.

C'eſt ce que nous avons vû ſous le regne de Léopold. Dieu qui l'avoit choiſi pour regner ſur les états de ſes ancêtres, & pour y faire regner avec lui la piété,

voulut la rendre plus reſpectable, en rendant plus reſpectable le Souverain. La Providence prit ſoin de raſſembler dans ſa perſonne tous les préſages qui peuvent annoncer un regne également illuſtre & chrétien : la ſplendeur & la ſainteté de l'origine ; le miracle & la gloire de la naiſſance ; la religion & la majeſté de l'éducation ; la nobleſſe & la bonté du caractère ; la piété & l'héroïſme des premieres actions ; & pour comble de faveurs, la grandeur & la bénédiction de l'alliance. Quels pronoſtics d'un heureux avenir, ou plûtôt quelles aſſûrances !

Falloit-il d'autre garant de ce que la religion & le monde devoient attendre de Léopold, que le ſang même qui couloit dans ſes veines ? ſang de l'auguſte maiſon de Lorraine. Sang auſſi diſtingué par la pureté de ſa foi, que par l'antiquité de ſon origine ; ſang à qui les Autels ſont auſſi redevables que les thrônes ; ſang auſſi fécond en protecteurs de l'Egliſe, qu'en Souverains des états ; ſang en un mot, dont on peut dire ce qu'un hiſtorien ſacré a dit du ſang d'un héros des premiers ſiécles, qu'il réunit en ſa faveur l'admiration du monde profane, & l'amour du monde chrétien : *Habet in eo Reſpublica, quod admiretur, & Eccleſia quod diligat.* Glorieuſe ſucceſſion, que Léopold recueillit en naiſſant, d'un Duc conquérant & d'une Reine Ducheſſe ! Les nommer

l'un ou l'autre, c'eſt nommer à la fois & la grandeur & la piété. Le Grand Charles, plus grand encore par ſa religion, que par ſa valeur; & la pieuſe Eléonor, digne épouſe d'un grand Capitaine, & digne ſœur d'un grand Empereur. Quelque part qu'on jette ici les yeux, que voit-on ? que des vertus royales unies à des vertus chrétiennes; & de cette union que pouvoit-il naître ? que la piété d'un Prince chrétien illuſtrée par les qualités du Souverain.

Le miracle & la gloire de ſa naiſſance n'étoient pas un moindre préjugé du luſtre que ſon regne devoit donner à la piété. Quel relief en effet ne promettoit pas au culte de Dieu un Prince qu'on pouvoit appeller en naiſſant, un enfant de la priére, & un éléve de la victoire; un don du Ciel également accordé & aux vœux d'une auguſte mere ſuppliante, & aux mérites d'un pere ſaintement Guerrier, & vrai Héros Chrétien ? Je ne dis rien ici qui ne ſoit atteſté par des monumens publics. Temple fameux dans la Suabe ! Temple ſi magnifiquement bâti, & ſi richement fondé par la reconnoiſſance d'Eléonor, au lieu même où elle avoit ſenti treſſaillir dans ſon ſein le fruit précieux de ſes déſirs ! Et vous, Fêtes célébres dans tout le monde chrétien ! Fêtes conſacrées au ſouvenir de ces glorieuſes journées où Charles vainqueur fut ſurnommé par les Ottomans mêmes

mêmes, l'*Invincible* ! vous immortaliſerez Léopold, en apprenant aux ſiécles à venir & la part qu'eut le Ciel à ſa naiſſance, & les applaudiſſemens que donna la terre à ſes premiers ſoupirs. Mais nous, devons-nous être ſurpris & de ces ſolemnités ſaintes qu'il a établi dans ſa Cour en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Mere de Dieu, & des magnifiques Autels qu'il a dreſſés dans cette Ville à la mémoire de l'Apôtre des Indes ? Marie étoit ſa Mere, dont il tenoit la vie, & Xavier ſon Patron, à qui, jeune encore, il dut ſa conſervation; un Prince marqué par tant de prodiges, pouvoit-il ne pas être le prodige de ſon tems ?

L'éducation répondit à la naiſſance. La majeſté concourut avec la Religion à former dans ce Diſciple docile & le cœur du Prince Chrétien, & l'eſprit du Souverain. Je ſçais qu'il fut mis de bonne heure en mains vertueuſes & habiles. Ne leur dérobons point l'honneur d'avoir eû part à ce grand ouvrage. C'eſt une juſtice que leur doit, & que leur a déja rendue la reconnoiſſance publique. La Lorraine retentit encore des acclamations qu'elle a données à leurs heureux ſoins. Elle n'oubliera jamais ſur-tout ce grand homme, l'Ange Tutélaire de Léopold; grand homme dans l'exécution; Ange pour le conſeil; bon en paix, comme en guerre; auſſi ſage Miniſtre, que brave Général. Mais après-tout,

c'eſt au ſouverain Moteur que les aſtres doivent & les mouvemens qui les réglent, & les intelligences qui les gouvernent. Il en eſt de même des jeunes Princes élévés près du Thrône. L'aſtre naiſſant de la Lorraine eut pour premiére ſphère la Cour Impériale, & pour premier Modérateur un auguſte & religieux Empereur. Delà quel accord de majeſté & de religion! tel que l'univers entier l'admire encore aujourd'hui dans la ſacrée majeſté qui regne ſi glorieuſement dans l'Empire, reſte unique de trois dignes Eléves, que forma lui-même ſous ſes yeux le fameux Empereur Léopold avec la même attention & la même tendreſſe; deux fils Empereurs, & l'aîné des Princes ſes neveux, qui fait le ſujet de nos larmes. Une éducation ſi majeſtueuſe & ſi chrétienne, jointe à un noble & heureux naturel; pouvoit-elle produire un autre caractère que celui que nous avons admiré? Un eſprit également vif & ſolide; pénétrant & appliqué; orné de ſciences, & attentif aux affaires; laborieux ſans fatigue; brillant ſans affection; éminent ſans vanité; un cœur droit, généreux, fidéle à ſes devoirs, ennemi de l'impoſture, zélé pour la juſtice, inſenſible à la flatterie, & tendre à la piété; une mémoire heureuſe, qui ſans autre culture que celle des premiéres années, lui tint lieu depuis d'expérience conſommée; fit admirer ſa converſation aux

gens les plus habiles, enrichit ſes lettres & ſes écrits de réflexions auſſi curieuſes & auſſi belles, qu'utiles & édifiantes; lui rendit naturel & familier l'uſage de pluſieurs Langues mortes, ou étrangéres; un air héroïque & populaire, qui excitoit la curioſité, & rempliſſoit l'attente: un talent de repréſenter qui imprimoit le reſpect, & attiroit la confiance; un genre de s'exprimer qui approchoit de l'Oracle; & ſur-tout une maniére d'obliger, qui étoit un ſecond bienfait. La moindre de ces qualités dans un Prince eſt un don viſible du Ciel, & leur aſſemblage, tel que nous l'avons vû, un vrai miracle de la grace?

Les ames privilégiées ſe font bien-tôt connoître par des actions d'éclat, dès que l'occaſion s'en préſente. La Providence eut ſoin d'en ménager à Léopold; & qu'y vit-on éclater? La piété & l'héroïſme; Non, ce ne fut ni l'ennui d'obéir, ni l'envie de commander, ni l'ardeur de vaincre, qui fit prendre ſi-tôt les armes à ce jeune Héros dans le feu de la jeuneſſe. Ces motifs vicieux étoient exclus de ſon cœur par des vertus héréditaires. Digne fils d'un Conquérant, mais d'un Conquérant Chrétien, s'il étoit né dans les triomphes, s'il avoit crû parmi les victoires, c'étoient des victoires & des triomphes, dont la Religion recueilloit & l'honneur & le fruit. Voilà le précieux patrimoine que lui laiſſa un pere belliqueux, en le

laissant à peine âgé d'onze ans : quelle perte, hélas ! pour la Religion : & en apparence quelle ressource ! peuples infidéles, ennemis des Chrétiens ! ne vous en prévalez pas : Léopold ne tardera guère à vous faire sentir qu'il est l'héritier de la valeur, aussi-bien que de la piété paternelle. Je le vois au premier bruit d'une guerre sainte, emporté par une ardeur bien supérieure & au feu de l'âge, & à l'aiguillon du sang ; je le vois voler au secours de la Religion menacée. Ni les délices d'une Cour Impériale qu'il abandonne, ni les tendresses d'une Reine mere dont il s'éloigne, ni la fatigue des pénibles marches auxquelles il n'est point fait, ni l'horreur des périls inévitables où il court, rien n'arrête son rapide essor, dès que la cause de Dieu l'appelle ; il prend pour conseil son courage, ses Lorrains pour compagnons, pour drapeau son nom, & son zéle pour guide. Qui est-ce qui l'anime ? Qui est-ce qui l'instruit ? Qui est-ce qui l'arme ? Qui est-ce qui l'aguerrit ? La piété. Voyons l'héroïsme.

Ce fut à la sanglante journée de Themisvar qu'il parut tout entier. L'aile droite de l'armée Impériale étoit commandée par le Maréchal de Carlinford. Son illustre Eléve, sous les ordres du Général Heister, combattoit à la gauche où étoit le fort du choc. L'Infanterie Chrétienne y fut si maltraitée, & le désordre y étoit

si grand, que tout sembloit désespéré. Le Duc seul, le Duc de Lorraine au milieu de la mêlée, comme un aigle à travers les foudres & les éclairs, perçoit jusqu'au centre du Croissant ; & quoiqu'il eût vû tomber ce qu'il y avoit de plus brave à ses côtés, quoiqu'il fût démonté lui-même, son courage redoublant avec le danger, il alloit faire mettre pied à terre à ce qui lui restoit de troupes, pour enfoncer les bataillons Ottomans. Il y auroit péri sans doute, si la prudence des Généraux, charmés de ces essais de conduite & de valeur, qui promettoient au monde chrétien un grand Capitaine, & un fils semblable au pere, ne l'eût dégagé d'un gros d'ennemis, & d'un tas de mourans & de morts. Oublierez-vous jamais, peuples si zélés pour vos Maîtres, & n'apprendrez-vous pas à vos enfans le signalé service que vous rendirent dans cette action les premiers Chefs de l'armée chrétienne, en sauvant de tant de périls une tête si chère à votre repos & à votre bonheur ? Et vous, ô Dieu de miséricorde, auriez-vous oublié dans vos plus redoutables jugemens, & n'auriez-vous pas trouvé écrit dans le Livre des Justes le généreux sacrifice que ce Héros de dix-sept ans vous fit alors mille fois de son sang & de sa vie ? *Nonne scriptum est hoc in Libro Justorum.* *Joſ.* 10. 13.

Passons le reste de ses exploits, non qu'ils lui soient moins glorieux, ou qu'il

y ait reçu moins d'éloges ; mais il exerçoit alors sa valeur & ses armes contre un Royaume Chrétien, dont il avoit acquis déja l'admiration, & j'ose dire, la tendresse. La paix se fit. Paix à jamais mémorable dans les fastes de Lorraine, & par le recouvrement d'un Souverain, & par l'acquisition d'une Souveraine, dont l'heureuse union assuroit les Etats, & relevoit la Couronne. Gage infaillible d'un regne également illustre & chrétien : la grandeur & la bénédiction de l'alliance.

Qu'est-il besoin ici que je parle ? Parlez pour moi, peuples affligés; d'où vous viennent ces adoucissemens & ces ressources dans la tristesse où vous êtes plongés, & dans l'accablant événement qui vous consterne ? Qu'est-ce qui vous soûtient, & qui vous ranime encore, après la perte d'un Maître, dont la vie faisoit votre bonheur, & la mort fait votre calamité ? Qu'entendons-nous tous les jours dans les expressions naturelles de vos fidéles sentimens ? Des regrets de ce qui n'est plus, entrecoupés de vœux pour ce qui vous reste ; des éloges du regne passé, mêlés d'acclamations au gouvernement présent; des mouvemens successifs de douleur & de consolation, d'abattement & d'espoir, de plainte & de reconnoissance. Hélas! dites-vous dans l'effusion de vos soupirs & de vos larmes, après avoir goûté, trente ans durant, dans les tems les plus difficiles,

les plus chères faveurs du Ciel ; la paix, la prospérité, l'abondance ; où en serions-nous, si Dieu ne nous avoit laissé de quoi perpétuer, & renouveller même ces dons de sa bonté ? Que nous serviroit d'avoir eu un Souverain, sous lequel nous vivions heureux & paisibles, si nous n'avions dans son auguste fils un Successeur de ses vertus ; mûr aussi-tôt que lui pour le Thrône; digne, à son exemple, de la Couronne, avant que de l'avoir portée ; élevé dans la même Cour avec le même succès, reconnu enfin, & préconisé comme lui, par les suffrages unanimes de l'Europe entiere ? Qu'aurions-nous fait dans son absence ? si nous n'avions trouvé pour supplément, dans la Dépositaire légitime de l'autorité souveraine, fille de Héros & de Rois très-Chrétiens, un caractère royal, & un mérite héroïque; pénétration d'esprit, droiture de cœur, sagesse de conduite, fermeté d'ame, qui lui fait sacrifier au bien public, & à ses devoirs, sa tendresse, & ses douleurs. Daigne le Ciel lui rendre les attentions qu'elle nous donne ! veiller à sa conservation, comme elle veille à notre tranquillité ! & ce qu'elle fait de bien à son peuple chéri, le payer au centuple à sa postérité florissante ! Reste précieux de quatorze merveilles de leur âge, Princes ou Princesses qu'elle a donnés à la Lorraine pour appuis sur la terre, & pour protection dans le Ciel :

Bibliothèque Royale Albert Ier

n'eſt-ce pas là ce que vous répétez chaque jour ? Et qu'eſt-ce que ce langage public ? Un aveu ſolemnel de l'éclat que donnoit à la piété de Léopold la grandeur & la bénédiction de l'alliance.

Ce ne ſont encore là que les prémices d'un regne heureux. Venons au regne même, & admirons les qualités du Souverain.

Né, de l'aveu des plus grands Maîtres, pour la guerre ; élevé dès la fleur de ſa jeuneſſe, dans les armes ; dreſſé par les mains mêmes de la victoire, aux ſiéges & aux combats, l'intérêt de ſon Etat, l'amour de ſon peuple, le goût qu'il avoit de la vraie gloire, le rendirent pacifique; & firent de ſon regne un regne de ſageſſe, de bonté, de magnificence; qualités royales qui ne ſervirent qu'à rendre ſa piété plus reſpectable aux yeux de l'univers.

Si le regne de Léopold fut l'ouvrage de la paix, qui le rétablit dans ſes Etats ; on peut dire que le regne de la paix qu'il a maintenue dans ſes Etats, au milieu des fureurs de la guerre, fut le chef-d'œuvre de ſa ſageſſe. Ainſi en ont jugé les Cours étrangères, qui par la bonne intelligence qu'il a toujours conſervée avec elles, malgré la contrariété de leurs prétentions, & l'incompatibilité de leurs intérêts, l'ont regardé d'un commun accord, comme un des plus ſages Politiques de ſon tems. Ainſi en avez-vous jugé vous-mêmes,

vous qui avez vû de plus près & ſa délicateſſe à vous ménager tous les eſprits, & ſon adreſſe à vous gagner tous les cœurs. Ainſi en jugera la poſtérité, qui décide du mérite des Souverains, ſur la difficulté de leurs entrepriſes, & ſur le ſuccès de leurs deſſeins. Quelle ſurpriſe en effet ! quand on lira dans l'Hiſtoire que, tandis que la diſcorde diviſoit toute l'Europe, la Lorraine étoit l'aſyle de la paix. Quel étonnement, quand on verra ſur la Carte du théâtre de la guerre que dans des Etats ſitués entre deux Puiſſances déſunies, de part & d'autre fondoit l'orage, ici regnoit la ſécurité; que dans les lieux circonvoiſins la moiſſon étoit incertaine, ici la récolte toujours aſſûrée ; que par-tout ailleurs il n'y avoit que pillages, meurtres, incendies, ou allarmes ; ici calme parfait, douceur, & repos. Mais quelle admiration ! quand on reconnoîtra pour conſervateur de cette heureuſe tranquillité, un Souverain, guerrier d'inclination, pacifique par raiſon, vainqueur de ſes penchans, & maître de ſoi-même; ſans averſion, comme ſans partialité ; neutre en Héros, par attachement à ſon Etat, & par amour pour ſon peuple ; également affable & careſſant pour tous les étrangers ; le premier à louer les belles actions, de quelque côté que tournât l'avantage ; zélé à réprimer les moindres ſaillies échappées contre l'un ou l'autre parti ; attentif à ne donner ni d'om-

brages aux Puiſſances voiſines qui obſervoient ſes démarches, ni de ſoupçons aux Puiſſances éloignées qui ſe repoſoient ſur ſa bonne foi; digne enfin, que les unes & les autres, charmées de ſa conduite, l'aient aſſûré en cas de guerre, de la paiſible poſſeſſion d'une entiére neutralité.

Telle étoit l'idée que l'on avoit au-dehors de la ſageſſe de ſon gouvernement: au-dedans, que de monumens authentiques & durables d'une adminiſtration attentive & à l'honneur de la Couronne, & au bonheur des ſujets! Si nous jettons les yeux ſur la ſphère de la Lorraine, nous en voyons les bornes reculées ſous le regne de Léopold, & de nouveaux Domaines unis, ou ſubſtitués aux anciens Domaines de ſes peres: les Principautés de Lixheim & de Commercy; les Comtés de Falckeſteim & de Ligny: les Baronies de Fénétrange & d'Ancerville; ſans compter dans la Siléſie le Duché de Teſchen, obtenu pour indemnité proviſionnelle du Duché de Monferrat. Que de nouveaux fleurons de la Couronne! Si nous en conſidérons les ſujets, nous admirons les prodigieux accroiſſemens & des familles & des fortunes; tant de lieux peuplés autrefois déſerts! tant de terres fertiles, auparavant incultes! Les Bourgades changées, ce ſemble, en autant de Villes! de nombreux villages, où ſe rencontroient à peine il y a trente ans quelques chaumines! Tout le pays par ſa culture & ſon travail, en état de ſe paſſer des ſecours étrangers! Que de nouveaux avantages pour les ſujets! A qui en ſont-ils redevables? A un habile & ſage Souverain, qui faiſoit ſon occupation de leur bonheur; ménageoit leurs intérêts particuliers, comme ſes propres intérêts; ingénieux à exciter leur émulation, & à favoriſer leur induſtrie; indulgent à tolérer leurs priviléges, & leurs uſages, dès qu'ils ne ſe tournoient pas en abus, ou en déréglemens; aſſidu à écouter les plaintes, exact à rendre la juſtice; régulier à tenir ſes conſeils, docile à ſe rendre au meilleur ſentiment, fut-il contraire au ſien; & dans ces occaſions, quoique rares, faiſant honneur au diſcernement des autres, de ce qui avoit pû échapper à ſa pénétration.

De pareils traits de ſageſſe dans l'art du gouvernement politique autoriſent l'empire de la piété dans l'exercice du pouvoir ſouverain. Quel ſpectacle plus digne du Ciel & de la Terre, que de voir qu'un Prince adoré au-dedans, applaudi au-dehors, univerſellement reconnu pour une des meilleures Têtes de l'Europe, regardât comme ſon principal devoir, le ſoin de faire honorer & ſervir Dieu dans toutes les terres de ſon obéiſſance; qu'il ſecondât dans ce deſſein le zéle des premiers Paſteurs, & l'appuyât de ſon autorité ſouveraine; qu'il enchérît même par une re-

ligieuſe émulation, ſur leurs déſirs de piété, & ſur leurs vûes de religion; & que, ſans jamais porter la main à l'encenſoir, il fût le premier à porter ſon encens à l'Autel, & à le mêler à celui de ſon peuple: parlons ſans figure: que Léopold dans la plus haute eſtime, & la plus grande réputation parmi les Souverains, ſe ſoit fait le Miniſtre des Miniſtres de l'Egliſe; qu'il ait ſoûtenu leurs Mandemens de ſes Edits, ſur le reſpect des Lieux ſaints, & ſur la ſanctification des Fêtes; que dans l'embarras des plus importantes affaires, il ſoit entré dans tous les détails néceſſaires aux réglemens des mœurs; que par un attachement au culte divin, dont nous ne voyons pas d'exemples dans l'Hiſtoire des Conſtantins & des Théodoſes, il ait, de concert avec les Ordres Religieux, établi nuit & jour dans ſa Capitale une ſucceſſion continuelle de priéres publiques; qu'y a-t-il de plus édifiant? Que pouvoit déſirer de plus éclatant le plus pur Chriſtianiſme? Que pouvoit en penſer la plus ſoupçonneuſe politique? Que pouvoit y trouver à redire la critique la plus maligne. Ce ſont, diſoit-on, ce ſont des loix d'un Prince reſpectable, & reſpecté de tout l'univers; loix auſſi ſages que ſon eſprit, auſſi pieuſes que ſon cœur; ainſi gouverne la ſageſſe, ainſi regne la piété.

La piété d'un Prince a-t-elle moins d'éclat, quand ſon regne eſt un regne de

bonté? Autre qualité propre d'un Souverain. Je ſçais que cette qualité, toute héroïque quelle eſt, n'eſt pas irrépréhenſible; & que favorable aux vertus, elle eſt ſujette à des défauts. Je ne dis pas que Léopold en ait été exempt; ni que la louange qu'il mérite, & que l'Ecriture même accorde aux Princes bienfaiſans, d'avoir ſçu donner, & donner en Princes, n'ait pas beſoin de quelque apologie: *Dona largitus eſt juxta magnificentiam principalem.* J'avoue que, comme l'inclination qu'il avoit de faire du bien, n'avoit point de bornes, elle paſſoit ſouvent les régles; & ſe dérangeoit plûtôt que de ſe refuſer: je conviens encore que ſa généroſité, pour trop embraſſer, ne pouvoit pas toujours à tems ſatisfaire; & que, de peur de manquer l'occaſion préſente d'obliger, elle différoit quelquefois de remplir l'obligation preſſante. Je reconnois enfin, qu'outre ſes libéralités immenſes au-dedans, il y en avoit d'autres au-dehors, & ſans doute de plus grandes. Souffrez que par reſpect, je les paſſe ſous ſilence. L'auguſte caractère des Têtes couronnées ſur leſquelles elles ſe ſont répandues dans le tems de leurs malheurs, l'inviolable ſceau du ſecret qui les a tenues, autant qu'il étoit poſſible, cachées aux yeux du public, ne nous permettent pas de les publier, même après ſa mort. Voilà les plaintes qu'on a lieu, ce ſemble, de faire aujour- *Eſth.* 2. 18.

d'hui de la bonté d'un Prince, à qui la postérité rendra d'éternelles actions de graces. Jugez de la vérité des éloges que je lui donne, par la sincérité des aveux que je vous fais.

Mais après-tout, seroit-il possible, ô Dieu de miséricorde! que ces excès de bonté le retinssent encore sous le bras rigoureux de votre justice? Se pourroit-il faire que cette profusion de bienfaits qu'il s'est mis en état de réparer par de sages arrangemens, mît un obstacle à la jouissance de son bonheur? Est-il croyable que vous n'ayez nul égard ni aux circonstances des tems où vous l'aviez placé, ni à la multitude des devoirs que vous lui aviez imposés. Devoirs du sang envers ses proches, & ses plus proches, dont il a eu pour charge l'établissement, & les dettes pour héritage. Devoirs du rang envers ses égaux, Princes & Souverains comme lui, qu'il n'a pu voir sans une compassion effective dans les derniers désastres. Que d'objets ruineux pour un bon cœur! ou plûtôt, pour un grand cœur, tel que celui de Léopold, que d'occasions précieuses! S'il n'en a laissé passer aucune, que lui ait fourni la Providence: s'il s'est cru obligé de s'y offrir, & de s'y livrer par humanité, par religion, par honneur, par conscience; si dans le concours des devoirs généraux, avec ces devoirs particuliers, l'ordre n'a pas toujours été réguliérement

observé: traiteriez-vous, Seigneur, cette irrégularité de mauvaise foi & d'injustice? Où sont les mécontens qui oseroient lui imputer un pareil crime devant vous? S'il y a d'assez mauvais cœurs, pour accuser un si bon Prince après sa mort, eh! permettez, Dieu de justice, qu'il se léve aujourd'hui de ce mausolée pour répondre à leurs reproches.

De quoi vous plaignez-vous, leur dira-t-il? & quel tort vous ai-je fait? Rappellez-vous qui vous étiez; & voyez qui vous êtes. Comparez l'état où je vous ai trouvé, avec l'état où je vous laisse. C'est de-là, comme de son véritable point de vûe, que chacun de vous doit juger de sa décadence, ou de son progrès. En qualité de Souverain, je devois être le Ministre de Dieu, pour le bien de tous. Ainsi l'avois-je appris de saint Paul; *Dei Minister in bonum.* Ne l'ai-je pas été en effet, tant que j'ai vécu? Nommez-moi parmi vous, genre d'état, nature d'emploi, sorte de fortune, différence de rang, dégré d'âge, diversité même de nation, qui ne se soit pas ressenti de mes faveurs; vous murmurez de l'inégalité du partage, comme si j'avois ôté aux uns, ce que j'ai donné aux autres de plus; mais n'avez-vous pas appris du même Apôtre que vos murmures contre l'Oint du Seigneur sont toujours méprisables: *Mihi pro minimo est, ut à vobis judicer.* Que les dispensateurs des graces Rom. 13. 4. 1. Cor. 4. 3.

n'en sont comptables qu'à Dieu seul : *Qui judica me, Dominus est.* Et qu'il y a dans la politique comme dans la Religion des profondeurs, où l'on ne peut entrer, avant le jour du Seigneur sans s'y perdre : *Nolite ante tempus judicare.* Bornez donc vos vûes à vous seuls ; qu'avez-vous aujourd'hui que vous ne teniez pas après Dieu, de mes bienfaits ? avant moi, la Noblesse avoit-elle autant de splendeur & de lustre ? La justice de récompenses & d'honneurs ? La jeunesse d'éducation & d'exercice ? Le commerce de crédit & de vogue ? Les Arts d'estime & de recherche ? L'Agriculture d'utilité & de produit ? Ne disiez-vous pas vous-mêmes qu'autrefois tout ici rampoit, tout y languissoit, tout y étoit mort. Aujourd'hui, graces à mes soins & à mes largesses, tout y vit, tout y prospère ; tout y regne, & y regnera long-tems, comme je l'espère, selon mes désirs. Ce ne sont point ici des reproches que je fais, comme à des adversaires, puis-je en avoir un seul parmi vous ? *Non, ut confundam vos.* Ce sont des avis que je donne, comme à un peuple que j'ai toujours chéri ; *Ut filios meos charissimos moneo.* Souvenez-vous que, si je vous ai laissé dans mes enfans des Protecteurs sûrs, & des Conservateurs fidéles, je serai toujours seul regardé dans l'Histoire, comme votre Restaurateur & votre Pere : *Sed non multos patres.*

Ibid. 4.

Ibid. 5.

Ibid. 14.

Ibid.

Ibid. 15.

Oui, Prince immortel, par vos bienfaits, les noms de Restaurateur & de Pere, attachés à votre nom, comme vos surnoms propres & personnels, subsisteront autant & plus que la Lorraine : *In æternum & ultrà.* Mais ce sont là les moindres titres que vous a mérité un regne de trente années, dont on ne peut compter un seul jour, que vous n'ayiez marqué de quelques nouvelles graces. Comme ce regne de bonté a sur-tout été le regne de la piété ; la piété reconnoissante fera regner dans la mémoire des hommes cette bonté souveraine. Que l'ingratitude méconnoisse, que l'oubli efface, que le tems même aboliſſe, s'il se peut, tout ce que Léopold a fait pour son peuple, & pour son Etat ; ce qu'il a fait de si grand cœur pour le culte de Dieu, pour le service de l'Eglise, pour le soulagement des pauvres, lui rendra éternellement honneur pour honneur, gloire pour gloire, éclat pour éclat. Tant de sacrés Temples relevés & enrichis par ses dons, le feront nommer des siécles à venir, le Zorobabel de son siécle, tant de saintes demeures accrûes & multipliées par ses ordres, le Néhémias de ses Etats ; tant de magasins publics faits par ses soins & ses précautions contre la famine : le Joseph de son peuple ; tant d'hôpitaux enfin bâtis à ses frais, & entretenus de ses fonds, le saint Louis de la Lorraine. Ces Eglises modernes, qui por-

tent ſes armes gravées ſur leurs frontiſpices, annonceront à la poſtérité le zéle dont il brûloit pour la Maiſon de Dieu, l'affection qu'il portoit à la priére publique, & aux Miniſtres occupés d'un ſi ſaint exercice; l'union qu'il avoit déja faite en partie, & qu'il vouloit continuer dans la ſuite des moindres Chapitres aux plus grands, afin qu'un Clergé plus nombreux pût aſſûrer au ſervice divin une plus majeſtueuſe décence; ces nouveaux Monaſtéres où ſa mémoire ſera dans une éternelle bénédiction, publieront avec reconnoiſſance les bontés dont il combloit tous les Ordres Religieux ſans exception; les viſites réguliéres dont il les honoroit, ſurtout les jours de leurs Fêtes, l'attention qu'il donnoit à leur former des éléves dans l'un & l'autre ſexe, faiſant étudier ceux qui, ſans moyens, avoient des talens; payant les dots de celles qui ſans bien, avoient de la vocation. Ces récens édifices différens, diſperſés dans la Lorraine, les uns, comme les ſauvegardes de l'abondance, les autres, comme les aſyles de la miſére, éterniſeront ſa charité prévenante pour les malades, & pour les pauvres. Les premiers n'oublieront jamais que, ſous le regne de Léopold, il ne fut point de maladie populaire, fût-ce à l'extrémité de ſes Etats, qu'il ne fit voler promptement au ſecours, & qu'il ne fournît abondamment aux dépenſes; Médecins, remédes, alimens. Les Seconds ſe ſouviendront toujours que dans les tems de diſette il épuiſoit au ſoulagement de l'indigence & ſes Edits & ſes Finances; toujours prêt à donner & à répandre, & toujours attentif à arrêter les pourſuites, & à faciliter les crédits; ſans reconnoître alors d'autres droits ſouverains que ceux de la charité dominante. Or qu'eſt-ce qu'illuſtrer la piété? Qu'eſt-ce que ſervir Dieu en Prince, & en grand Prince? Qu'eſt-ce que l'honorer en vrai Souverain? Si ce n'eſt, dit ſaint Auguſtin, faire le bien, qui ne peut être fait que par des Souverains: *In hoc ſerviunt Domino Reges: cùm ea faciunt quæ non poſſunt facere, niſi Reges.*

La magnificence eſt encore un appanage de la ſouveraineté. Vouloir l'en dépouiller par une piété mal entendue, & par une vertu biſarre; ce ſeroit combattre la parole de Dieu même, qui la promet au plus ſage de tous les Princes, pour récompenſe de ſa piété & de ſa vertu. Les Souverains la doivent à leur rang, parce que leur grandeur, toute éminente qu'elle eſt, ne frappe les yeux, n'attire les reſpects du vulgaire, qu'autant qu'elle eſt revêtue d'éclat. Ils la doivent encore plus à leurs peuples; parce que la pompe du Souverain fait honneur à l'Etat; & que la gloire du Thrône réjaillit ſur les Sujets. C'eſt uniquement dans ces vûes que Léo-

pold au titre reconnu d'Alteſſe Royale, joignit une magnificence proportionnée à celle des Rois ; c'eſt, dis-je, non par inclination & par goût, mais par bienſéance & par devoir. L'on ſçait aſſez que ſon cœur héroïque & chrétien mépriſa toujours le luxe, & abhorra le faſte ; l'on étoit témoin que dans les plus grands jours de cérémonies, ce n'étoit qu'à regret qu'il en prenoit le pompeux appareil, quoiqu'il ne s'en diſpensât pas. On le voyoit hors de-là populaire dans ce qui concernoit ſa perſonne, aimer la ſimplicité, & fuir l'oſtentation ; mais dans tout ce qui pouvoit intéreſſer l'honneur de la Couronne, l'avantage de la Nation, l'utilité de l'Etat, le bien du peuple, il étoit majeſtueux & magnifique. C'eſt pour l'honneur de la Couronne qu'il a élevé ces différens Palais, dont les ſomptueux dehors, & les entrepriſes hardies nous ſont admirer le génie qui les a commencés, & ne nous laiſſent que le regret de les trouver interrompus, & l'impatience de les voir finis. C'eſt pour l'avantage de la Nation qu'il a établi cette célébre Académie, dont en qualité de premier Directeur, il avoit fait le premier éclat, & qui nous donnoit la ſatisfaction de voir, ſans ſortir du pays, l'élite de la Nobleſſe étrangère, & la fleur de toutes les Nations du monde. C'eſt pour l'utilité de l'Etat qu'il a fait fleurir ici les beaux Arts, & multiplié ces

belles Manufactures, qui par la perfection de leurs ouvrages, offrent à la curioſité même ce qu'elle alloit chercher dans les pays éloignés. C'eſt pour le bien du peuple & pour la facilité du commerce qu'il a fait conſtruire ces ponts, & dreſſer ces levées, qui par leur grandeur & leur beauté pourroient le diſputer aux ouvrages des Céſars, & aux travaux des Romains. C'eſt enfin pour l'intérêt public, & non pour ſa propre gloire, que par ſa magnificence, il avoit rendu ſon Etat le centre de tous les Etats, ſon peuple le rendez-vous de tous les peuples, ſa Cour l'abord de toutes les Cours ; & qu'il étoit devenu, pour ainſi dire, le Souverain univerſel, à qui tout paſſager, voyageur, courier même, ſûr d'un libéral accueil, venoit volontairement rendre hommage. Voilà ce qui gagnoit à la Lorraine l'eſtime & l'affection de l'univers.

Après tout, quelque utile que fût à l'Etat la magnificence du Souverain, oſerions-nous la louer dans la Chaire de ſainteté, à la face des Autels, & au milieu de nos plus adorables Myſtères, ſi elle n'avoit illuſtré ſa piété, & ſignalé ſon zéle pour la vénération des divins Myſtères, pour la décoration des ſacrés Autels, & pour le culte même des Saints ? Ici vous me prévenez ſans doute, & je lis dans vos yeux conſternés, à la vûe de cette pompe funébre, l'affligeante comparaiſon que vous

en faites, avec cette pompe triomphante que la piété de Léopold, l'an passé, vous fit voir à la canonisation d'un Saint de son auguste Sang ; quel anniversaire, dites-vous en vous-mêmes, d'un jour si magnifique & si brillant ! quel changement de décoration & de spectacle, avant même la révolution de l'année ! Que vîmes-nous alors ? Et aujourd'hui que voyons-nous ? Où est la richesse & la somptuosité de ces nouvelles Fêtes, qui nous peignirent si vivement les ineffables beautés de la céleste Jérusalem ? Où est la splendeur & la majesté de ces Solemnités saintes, qui nous donnerent lieu de nous instruire & de l'Histoire des Saints qui en étoient l'objet, & de la pratique de la sainteté qui en étoit la fin ? Où est le lustre & l'éclat de ces apothéoses chrétiennes qui attirerent la curiosité des hommes, & qui charmerent la piété des Fidéles ? Où est enfin Léopold lui-même, ce religieux Zélateur de toutes ces pieuses cérémonies, dont il faisoit toujours la dépense, l'ordre, & le principal ornement ? Hélas ! tout n'est plus ici que somptueuse tristesse, & néant magnifique ! Est-ce donc ainsi que les Saints protégent ceux qui les honorent, & que Dieu récompense ceux qui honorent les Saints ?

Foible foi des hommes ! Pitoyable aveuglement ! N'est-il donc de protection céleste, ni de récompense divine que pour

la vie présente ? Dieu & les Saints ne peuvent-ils par un heureux échange, transférer là-haut les avantages qu'ils promettent ici-bas à la piété ? La piété même du Prince que nous pleurons, demandoit-elle rien de plus précieux que ce qu'elle a obtenu ? Une mort précieuse. Pour en connoître tout le prix, achevons de recueillir les traits de sa vie. Nous avons vû la piété du Prince Chrétien illustrée par les qualités du Souverain ; voyons les qualités du Souverain sanctifiées par la piété du Prince Chrétien.

II. PART.

LA condition des Souverains est environnée d'écueils ; outre les dangers communs du salut qui y sont plus fréquens, leur état même forme encore mille obstacles particuliers à leur sanctification, & ces grands talens pour gouverner, dont je viens de parler, n'offrent que de trop spécieux prétextes, pour se perdre. La sagesse politique n'est pas toujours favorable à la vraie Religion ; la bonté populaire tolère souvent les mauvaises mœurs, & la majestueuse magnificence attache aux grandeurs & à la vie. Voilà les inconvéniens qui ont fait juger long-tems la Souveraineté & le Christianisme incompatibles. Voilà sur quoi Tertullien a cru pouvoir prononcer que, si jamais les Césars devenoient Chrétiens, ils cesseroient d'être Césars ; ou que si les Chrétiens deve-

noient Céſars, ils ceſſeroient d'être Chrétiens. Il s'eſt trompé ; l'expérience a fait voir le contraire ; & ſans ſortir de la cérémonie qui nous aſſemble, nous prions pour un Souverain que la piété a mis à couvert de tous ces reproches. Un Souverain dont la ſageſſe a toujours été attachée aux intérêts de la Religion, la bonté zélée pour le réglement des mœurs, la magnificence détachée des grandeurs & de la vie. Quels motifs de confiance ne nous donnent pas pour ſon ſalut, ô mon Dieu, ces trois gages précieux de vos miſéricordes !

L'accord de la Religion & de la politique eſt toujours épineux & difficile. Elles n'ont point les mêmes vûes, elles ne ſuivent pas les mêmes maximes ; & ſouvent l'une exige ce que l'autre ne permet pas. Sans perdre de tems à vous en donner des preuves étrangères, je me borne à celle que m'offre mon ſujet. Que demandoit de Léopold dans les derniéres guerres de l'Europe la plus ſage politique ? Une entiére inaction & une parfaite neutralité. Vous avez admiré avec quel ſuccès il a conſtamment obſervé ces loix pacifiques, malgré ſon éducation martiale, & ſon inclination guerriére. Doutez-vous que la même politique ne lui preſcrivit la même conduite dans les nouveaux troubles de l'Egliſe ? Et qu'elle n'attendît de ſa part ni acte d'hoſtilité, ni même apparence

rence de déclaration ? Mais la vraie Religion ne fut jamais tolérante, ni le Sang de Lorraine neutre, dans tout ce qui peut intéreſſer la véritable Foi. Léopold ſe déclara donc ; mais il ſe déclara en Souverain pieux & ſage. La ſageſſe, je dis la véritable ſageſſe, réglée par la piété, demande que dans les diſputes de Religion, les Souverains, tout Souverains qu'ils ſont, reconnoiſſent les premiers Paſteurs, unis à leur Chef, pour Juges légitimes ; qu'ils reſpectent, & qu'ils faſſent reſpecter leurs Oracles ; qu'ils ſe ſoumettent, & qu'ils tiennent leurs ſujets ſoumis à leurs déciſions. Quel exemple Léopold ne donna-t-il pas de cette reſpectueuſe ſoumiſſion qui diſtingue, ou plûtôt qui égale tous les vrais Fidéles ? Quel honneur ne porta-t-il pas, & ne voulut-il pas qu'on rendît aux Ordonnances & aux Puiſſances Eccléſiaſtiques ? Ennemi déclaré de la cenſure & de la critique, il l'étoit ſur-tout de celle qui touchoit au dépôt, & aux Dépoſitaires de la Foi. La ſageſſe conduite par la piété veut que le Souverain tienne la main, prête le bras même, s'il le faut, à l'exécution des Jugemens de l'Egliſe ; & qu'il en mette les infaillibles Décrets ſous la ſauve-garde de l'autorité ſouveraine. Peut-on reprocher à Léopold d'avoir falli, ou molli même ſur ce devoir indiſpenſable à tout Souverain Chrétien ? Qu'on me diſe un ſeul écrit contraire aux nouvelles

décisions, ou favorable aux opinions nouvelles, qu'il ait permis qu'on imprimât, ou qu'il ait souffert qu'on répandît dans ses Etats ; curieux de toutes les découvertes modernes, dès qu'elles effleuroient le dogme, il les regardoit comme des attentats. Il y a plus. Qu'on me dise même un seul endroit de ses Etats qui ait été pour les partisans connus de ces nouveautés dangereuses un lieu d'asyle & de refuge. Facile à donner accès à tout autre fugitif, il proscrivoit ceux-ci comme criminels de lèze majesté divine ; ce n'est pas assez : qu'on me dise un seul de ses sujets accusé d'être rébelle à la voix décisive des premiers Pasteurs, ou soupçonné même d'y être indocile, dont il ait pallié l'indocilité, ou dissimulé la révolte. Sourd aux rapports, indulgent même sur les apparences ; aux premiers avis sur les moindres indices, qui intéressoient tant soit peu la Religion, il avoit l'oreille attentive au bruit, & l'œil ouvert au danger. Enfin la sagesse éclairée par la piété songe d'abord à prévenir la contagion, & à empêcher que la gangréne ne gagne. C'est à quoi veilla Léopold. Convaincu que l'erreur n'est le plus redoutable de tous les fléaux, que parce que c'est de tous les maux & le plus subtil & le plus incurable ; son premier soin fut de lui fermer toutes les avenues. Que dans le sacré, comme dans le profane, l'esprit de division se glisse ; que le flambeau de la discorde s'allume ; que la chaleur des disputes s'éléve ; que le feu des résistances s'embrase ; que le nuage des difficultés grossisse ; que l'union des esprits, & la paix des cœurs se rompe hors de ses Etats ; la Lorraine soumise à ses ordres, jouira d'un calme profond. Ses limites seront les bornes de toutes les agitations du tems. Charme de nouveauté, démangeaison de critique, liberté de parler autrement que ne parle la Foi, vous respecterez ces lieux paisibles ; Léopold vous en défend l'entrée ; sous son regne la Religion sera toujours aussi tranquille que l'Etat.

Je conviens que cette double paix, au milieu des guerres & des troubles, est un double miracle, dont Dieu seul est l'Auteur ; & que la Lorraine a doublement droit de chanter ce Cantique d'actions de graces. Oui, c'est vous, Seigneur, c'est vous qui m'avez mise à couvert & en assûrance, dans des jours de périls & de combats : *Domine, Domine, obrumbrasti super caput meum in die belli.* Mais est-ce dérober à Dieu la gloire de ce double prodige, que d'en reconnoître pour instrument Léopold. L'Europe fait honneur de l'un à la sagesse de sa neutralité. L'Eglise ne disconvient pas de la part qu'eut à l'autre la sagesse de sa piété. Qu'il est consolant de pouvoir citer en sa faveur ces

Ps. 139. 8.

différens témoignages! Qu'il eſt beau d'entendre de grands Prélats, de concert avec les grands politiques : „ louer non-ſeulement la pénétration de ſes lumiéres, „ l'étendue de ſes connoiſſances, l'élévation de ſon eſprit, digne des plus grands „ Empires; mais encore ſon inviolable attachement à conſerver l'unité de la Religion, ſon attention vigilante à maintenir la pureté de la Foi, ſon humble „ ſoumiſſion à écouter la voix des premiers Paſteurs, & ſon zéle efficace à en „ protéger les déciſions. Qu'il eſt glorieux „ de trouver dans les titres d'honneur, „ que les uns & les autres lui donnent, le „ nom de Protecteur des Egliſes, joint à „ celui de Reſtaurateur de ſes Etats! Qu'il „ eſt heureux enfin, de les voir d'un commun accord, raſſembler dans ſon caractére le Héros, l'honnête homme, & le „ Chrétien ! „ Ce ſont les propres paroles de leurs Mandemens publics, bien au-deſſus de mes foibles éloges. Quelles idées préſentent à nos eſprits tous ces traits réunis? Celles que je viens de vous donner, & les autres que je vais vous confirmer par des faits auſſi inconteſtables. Une véritable ſageſſe attachée à la vraie Religion, & toutes les qualités du Souverain ſanctifiées par la piété du Prince Chrétien.

La bonté populaire dans un Souverain, auſſi-bien que la ſageſſe politique, a beſoin de la piété, pour être couronnée de-

vant Dieu. Sans elle, ſes récompenſes les plus ſûres ſont frivoles, & ſes meilleurs effets périſſables. Des regards favorables diſputés par une foule de concurrens, & critiqués par un plus grand nombre de mécontens ; des paroles obligeantes ſuivies d'applaudiſſemens, & enſevelies dans l'oubli ; des bienfaits payés d'abord d'actions de graces, & bientôt d'ingratitudes ; voilà tout-à-la-fois & le mérite & le fruit de cette bonté ſuperficielle, qui donne tant de flatteurs aux Grands, & à la grandeur tant de courtiſans. Mais de plus, combien a-t-elle ſouvent à ſe reprocher de graces nuiſibles, de ménagemens dangereux, d'indulgences déſavantageuſes, de tolérances peu convenables aux bonnes mœurs ! Ce n'eſt pas là le caractére de cette bonté ſouveraine, à laquelle l'Ecriture promet le gain des ames, & la conquête des cœurs. C'eſt une vertu ſolidement officieuſe, & ſaintement bienfaiſante, utile pour le tems, & zélée pour l'éternité ; qui ſemblable à la divine Providence, arrange tout pour le ſalut avec force & avec douceur : *Attingit à fine ad finem fortiter, & diſponit omnia ſuaviter.* Sap. 8, 10.

Telle étoit la bonté du Souverain que la Lorraine regrette. Pere commun, mais pere chrétien de tous ſes ſujets, il regarda toujours comme ſa famille, ſon peuple, ſa Cour, & ſes enfans ; il s'appliqua par des voies différentes & proportionnées à leur

rang, à leur donner sur-tout des mœurs & des mœurs chrétiennes. Pour régler son peuple, il n'eût besoin que de son autorité ; jamais Souverain ne fut plus respecté, ni mieux obéi ; parce que jamais Souverain n'eut plus à cœur qu'on respectât les Droits, & qu'on obéît aux Loix de Dieu ; point de désordre public, point de licence populaire, point d'abus passé en coutume, qu'il n'ait aboli par de sages Réglemens. Nous en voyons de rigoureux & de sévères pour empêcher les duels, pour arrêter les vols, pour obvier aux parjures ; nous en trouvons de charitables & d'édifians, pour bannir la fainéantise, pour secourir l'indigence, pour honorer le Culte divin ; en sorte que le recueil de ses Ordonnances & de ses Edits forme un corps parfait de police civile & chrétienne, où sont maintenus en vigueur les principaux devoirs de la Société & de la Religion. Pour sanctifier sa Cour, & y entretenir la lumiére & l'onction divine, il y perpétua, pour ainsi dire, la prédication de la parole de Dieu. Les tems marqués à ce saint exercice ne parurent pas suffisans à son zéle ; il craignit que l'interruption des Oracles sacrés n'occasionnât le relâchement des mœurs. A la continuité même de ces divins secours, il joignit encore la surabondance ; & par un trait de ferveur peu connu dans les Cours chrétiennes, il fit faire dans l'enceinte de son Palais, &

dans celle de sa Capitale des Missions Apostoliques, afin que le peuple profitât des exemples du Courtisan, & que le Courtisan eût part aux graces du peuple. En un mot, il voulut que sa Cour fût telle qu'elle est en effet ; une école de vertu, & un modéle de sagesse. A l'égard de ses augustes enfans, Princes, & Princesses, il se crut redevable de leur éducation non-seulement à Dieu, mais encore au monde entier ; & il se chargea, dirai-je, du soin ou de la gloire de l'achever. Pour les premiéres leçons, il les confia à des personnes d'un mérite.... Vous le connoissez.... Tel que pour former des Empereurs & des Reines, les Basiles & les Théodoses l'auroient désiré ; mais il se réserva les derniéres, suivant l'exemple & la maxime de ces deux pieux Souverains, qui ne vouloient pas, disoient-ils, que leurs enfans dûssent plus à d'autres qu'à leur pere : *Ne plus alteri deberent, quàm patri.* Que ne devra pas en effet à Léopold sa glorieuse postérité ? Héritiére de ses instructions paternelles, qu'il lui a laissées par écrit, comme des monumens ineffaçables & de sa tendresse & de son zéle : vous désireriez sçavoir, pour votre propre édification, les devoirs qu'il y recommande, les régles qu'il y donne, les maximes qu'il y établit ; vous murmurez du secret que l'on en fait, & vous vous plaignez hautement qu'un pareil trésor

soit un tréſor caché ; vous vous trompez ; il eſt aiſé de vous en inſtruire ; rien ici de plus curieux, ni de plus public ; vous les liſez ces ſages préceptes de Léopold dans ſes dignes Eléves. Vous les voyez dans ce Prince ſi cher, qu'il vous a laiſſé ici, en mourant, pour vous conſoler de ſa morr, comme un de ſes fidéles portraits & de ſes images vivantes : Prince qu'il a formé lui-même ſous ſes yeux, & ſelon ſon cœur. Vous les reconnoiſſez dans cette grande Princeſſe, le déſir & l'attente des premiéres Cours du monde; heureuſe celle, dont elle doit faire les délices & l'ornement. Vous les admirez dans ſon auguſte ſœur, qui de tant de charmes qu'elle raſſemble, ne connoît que ceux de la vertu qu'elle pratique. Et quels nouveaux traits encore de ces mémoires précieux ne vous découvrira pas le Souverain que vos vœux appellent, & que vont chercher vos hommages ? Les mœurs des enfans ſont l'éloge des leçons des parens; elles en ſont la premiére empreinte, & la plus fidéle expreſſion ; & l'on peut dire : ſans ſe tromper, en voyant tous les jours les exemples de ſageſſe qu'ils nous donnent : Voilà les régles de conduite que leur a tracées leur auguſte pere.

Sa tendreſſe & ſa bonté ne fut donc point une oiſive tendreſſe, ni une bonté ſtérile. Elle eut pour but l'ordre & la régle ; & parce que la vraie piété eſt la voie

la plus douce & la plus efficace, pour maintenir l'ordre & la régle dans les mœurs, le zéle du Souverain s'attacha ſur-tout à faire regner dans tous ſes ſujets une piété véritable. Piété exemplaire, ſans oſtentation, dans les Princes & Princeſſes ſes enfans. Ce fut là dans leur pieuſe éducation ſon premier ſoin ; & c'eſt encore là dans ſon Teſtament ſi chrétien ſa volonté derniére. Point de devoirs mieux obſervés dans leur conduite, ni plus recommandés dans ſes inſtructions que les devoirs ordinaires d'une vie chrétienne; priéres réglées des premiéres & des derniéres heures du jour. Aſſiſtance journaliére au divin Sacrifice. Approche fréquente des Sacremens. Il les y conduiſit lui-même ſans pompe & ſans faſte, la premiére fois qu'ils en reçurent le divin Auteur. Il les y vit ſouvent aller depuis, à ſon exemple, ſur les pas de leur auguſte mere. Quel ſpectacle ! de jeunes Princes, avec les enfans du peuple, conduits par leur Souverain, à l'entrée triomphante de Jeſus-Chriſt dans leurs cœurs. De jeunes Princeſſes, avec les Princes leurs freres, préſentées ſouvent par les mains de leur Souveraine, à la Table de leur Sauveur ! Qui put le voir, & ne pas dire : C'eſt ainſi que les Aigles Chrétiennes accoûtument leurs jeunes Aiglons à ſoûtenir les approches du Soleil de Juſtice, & ſes plus vives ardeurs. Piété déclarée ſans reſpect

humain dans sa Cour. C'étoit la maxime du Maître, que pour les Grands, la crainte de faire le bien en public, étoit une raison de le faire ouvertement ; & l'ombre même du respect humain, la marque sûre d'un devoir chrétien. Selon cette maxime, il fit de sa Chapelle Ducale un religieux Sanctuaire, où les jours mêmes de divertissemens publics se changeoient quelquefois en jours de Fêtes particuliéres, où les adorations saintes succédoient souvent aux cercles profanes ; où le Souverain & les sujets devenoient en certains tems, tour à tour, jour & nuit même, les Courtisans du Roi des Souverains. Piété solide & sans superstition dans le peuple. C'étoit là proprement la destinée de Léopold d'établir la vraie piété parmi son peuple ; & il y réussit par son exemple ; loi exemplaire dans un Souverain de toutes les loix la plus suivie, comme le succès nous le fait voir. C'étoit pour entretenir l'adoration perpétuelle d'un Dieu Sauveur, toujours présent sur nos Autels, qu'il venoit chaque mois, à son tour, l'adorer durant son heure en public, quoiqu'il ne manquât jamais tous les soirs de l'aller adorer en particulier, avec son édifiante famille, toujours la premiére à le suivre dans ces pieuses assiduités au culte de Dieu. C'étoit pour grossir le cortége de ce grand médecin des ames, dans ses visites salutaires aux malades, qu'il l'accompagnoit

à pied, à l'exemple d'un de ses pieux ancêtres, à qui un pareil acte de piété mérita la Couronne Impériale. C'étoit pour honorer les marches triomphantes de ce Dieu caché dans les mystérieuses ténébres de la Foi, que lui transférant & sa pompe & sa garde, il ne prenoit que le rang & l'appareil du plus respectueux & du plus humble de ses sujets. C'étoit enfin pour faire respecter Jesus-Christ, l'Eglise & ses Ministres, que malgré le privilége de sa condition, & la continuité de ses occupations, il se rangeoit avec le peuple aux devoirs de religion, aux assemblées de piété, aux exercices de dévotion publique, & qu'encore qu'il ne cherchât ni à se montrer, ni à se cacher, les yeux du public étoient si accoutumés à l'y voir & à l'y admirer, qu'ils l'y cherchent encore, & pleurent tous les jours de ne l'y plus retrouver. Pasteurs si zélés pour le bon ordre, aussi unis aux premiers Pasteurs, qu'attachés aux troupeaux confiés à vos soins, vous dont le mérite distingué fait autant d'honneur au choix du Souverain, que le choix d'un Souverain si éclairé fait honneur à votre mérite ; reconnoissez que si vous avez aujourd'hui des peuples si assidus à vos fonctions, dociles à votre voix, soumis à votre conduite, réglés selon vos désirs, vous en êtes redevables à ce Souverain, dont la piété a secondé votre zéle, & sanctifié sa bonté.

Reſte la magnificence, compagne inſéparable de la proſpérité, & ſource ordinaire d'attachement aux grandeurs & à la vie. Comment la piété a-t-elle préſervé Léopold d'une diſpoſition ſi nuiſible à la vertu, & ſi contraire au chriſtianiſme ? par les ſeuls moyens qui forment les vertus, & les vertus pures qui ſont les héros ; & les héros chrétiens, par des épreuves, & des épreuves amères ; ne les diſſimulons point, elles ſont trop honorables au Souverain qu'elles ont exercé, & trop préſentes aux peuples qui les ont partagées pour être paſſées ſous ſilence. Peindre le Héros de la Lorraine toujours calme & tranquille au milieu des délices de ſa cour, uniquement occupé de nobles amuſemens ou de fêtes magnifiques ; ce ſeroit faire injure à ſa vertu, & lui ravir la plus belle partie de ſon hiſtoire.

Il fut un tems, vous le ſçavez, il fut un tems d'épreuve, & pour lui & pour vous; tems d'orage ſubit, de tourbillon imprévû, de tempête inopinée dans la chaleur de la guerre, dont l'Europe étoit embraſée. N'en diſons pas davantage ; c'étoit à l'égard de la Lorraine paiſible, un tems ménagé par la Providence, pour éprouver la modération du Prince, & la ſageſſe des ſujets ; voilà votre mérite, voilà ſa gloire. Quel fond en effet de fermeté d'ame ! quel dégré de pénétration d'eſprit ! quel prodige de diſcrétion ! quelle égalité de conduite !

& ſur-tout, quelle reſſource de religion dans un Prince jeune encore, ces conjonctures ſi preſſantes & ſi délicates ne découvrirent-elles pas ? fermeté d'ame dans le ſang froid, dont il vit fondre tout-à-coup ſur lui ce contre-tems fâcheux ſans en être troublé, comme s'il l'eut déja prévû, pénétration d'eſprit dans le choix du parti qu'il prit de lui-même pour le ſalut de l'Etat, ſans délibérer, comme s'il eût par avance recueilli les avis des plus ſages ! prodige de diſcrétion dans la ſageſſe des réponſes qu'il donna ſur le champ aux expédiens propoſés, ſans jamais ſe départir de la neutralité, comme ſi la conférence qu'il eut alors avec le Miniſtre étranger, eût été préméditée à loiſir; égalité de conduite, dans l'ordre qu'il mit à tout en un inſtant, ſans changer ni d'air ni de maniéres, en changeant d'arrangement & de demeure, comme ſi c'eût été un voyage réglé, & un départ ordinaire; reſſource enfin de religion dans les ſentimens chrétiens qu'il eut alors, & qu'il inſpira même à ſa Capitale affligée, ſans témoigner de chagrin, ſans ſouffrir de murmure, comme s'il eût cédé, non au tems, mais à Dieu. Où eſt l'homme de ſa Cour, qui dans un changement ſi bruſque, s'apperçut en lui du moindre changement ou qui ſurprit dans ſes premiers ſentimens le plus léger mouvement d'impatience naturelle; mouvement pardonnable à certains tempéramens, qui échappe même aux

ames les plus fortes. En quel moment de cette occasion critique, qui que ce fût qui se présentât à lui, fût-ce un flatteur ou un mécontent, en reçut-il d'autres lecons, que des lecons de modération & de sagesse? rien alors dans ses expressions, non plus que dans ses démarches, que de mesuré & d'édifiant, digne d'un religieux Souverain, indépendant des événemens & maître de lui-même, qui ordonne de tout ce qui dépend de ses ordres, & qui se repose du reste sur la Providence, de qui dépendent les événemens. Quel fruit a-t-il tiré dans ses épreuves d'une résignation si chrétienne? plus de force pour les supporter, & pour en sortir plus de bonheur. Les nuages disparurent, & la sérénité revint. Même éclat, même splendeur de regne; mais toujours même grandeur d'ame, & même détachement. La souveraineté & sa magnificence, quelque haut qu'il les ait portées, ne l'éblouirent point, & ne lui firent jamais perdre de vûe les écueils & les dangers, dont elles sont environnées pour le salut; c'est ce qui le faisoit soupirer après les avantages d'une vie privée. Heureux état, disoit-il, où l'on n'a qu'à penser à Dieu, ni à répondre à Dieu que de soi! Ce n'étoit ni vain langage dans sa bouche, ni vain désir dans son cœur. Il a donné des preuves assez visibles de ce détachement généreux, & de ce vertueux penchant, qu'il conserva jusqu'à la mort.

Vous vous souviendrez encore long-tems, Lorraine plaintive, de l'essai que Léopold vous fit entrevoir de son pieux dessein, en associant à ses conseils les plus secrets, en confiant même en partie les rênes de l'Etat à un jeune Prince, hélas! que le Ciel n'a fait que vous montrer, & qu'il s'est hâté de couronner. Pardonnez-moi, si pour vous consoler, je rouvre malgré moi toutes vos plaies. Puis-je aujourd'hui soutenir vos espérances, sans renouveller vos douleurs? & ne dois-je pas retracer à votre foi vos pertes affligeantes, comme des épreuves salutaires à votre Souverain? épreuves que sa piété a mises à profit, pour le détacher, non plus saintement des grandeurs, mais encore de la vie. Pertes en effet amères par elles-mêmes, & qui faisoient payer à la mort de chaque Prince & Princesse, le centuple de la joie qu'avoit donné leur naissance, parce que c'étoient autant de présens qu'on avoit reçûs du Ciel, sans trop les connoître, & que le Ciel reprenoit, après en avoir fait connoître tout le prix, ou bien au moment que la perte des uns rendoit les autres plus précieux encore & plus chers. Pertes accablantes par leur multitude: que d'augustes rejettons de la tige Royale! que de fruits même déja mûrs de la plus heureuse éducation! que d'espérances & de dispositions, dignes de la couronne, ont, en disparoissant, fait disparoître un siécle entier de félicité suc-

ceſſive, & de bonheur héréditaire! pertes déſolantes par leur proximité; la tombe à peine refermée ſe rouvroit : les pompes funébres s'entreſuivoient de près : le deuil s'abrégeoit par un autre deuil; & toutes ces morts compliquées, aigriſſoient les regrets, redoubloient les ſoupirs, & perpétuoient les larmes. Pertes lamentables par leur aſſemblage. On vit preſqu'à la fois, le frere & la ſœur, couple de merveilles, divinement aſſortis : enſevelis dans le même tombeau; comme ſi leur deſtinée eût été commune, ou que l'indiſſoluble union de leurs cœurs eût entraîné celle de leurs vies. A ce ſpectacle, toute la Lorraine s'émeut, & l'Europe entiére s'attendrit. Léopold au milieu de tant d'épreuves, demeure ſoumis aux ordres de Dieu, ſans s'émouvoir, ſans s'attendrir ſur lui-même. Pour ſes enfans, ces illuſtres élûs, la foi lui fait regarder dans leur mort précipitée, l'aſſurance de leur ſalut, & compter le grand nombre des périls qu'ils évitent, & non le peu d'années qu'ils ont vécu. Sentimens de religion auxquels il ſacrifie les ſentimens de la nature.

Quelle eſt la recompenſe de cette héroïque ſoûmiſſion, la plus précieuſe qu'un Souverain chrétien puiſſe deſirer? Dans la magnificence de ſon état, de ſe regarder au milieu des délices, comme une victime entourée de fleurs, pour être offerte avec plus de pompe en ſacrifice : c'eſt-à-dire, un

entier détachement de la vie, & un ſecret preſſentiment de ſa fin. En voulez-vous des témoignages plus authentiques, que les traits les plus marqués des derniéres années de ſon regne? Ce teſtament ſi reſpectable, qu'il fit plein de vigueur & de ſanté, chef-d'œuvre de ſageſſe qui ne lui put être inſpiré que par le plus pur eſprit du Chriſtianiſme. Ces inſtructions Royales & chrétiennes qu'il traça de ſa propre main, pour chacun de ſes enfans, déja ſi chrétiennement inſtruits, & ſi royalement élevés: ouvrages moins de ſon affection & de ſa tendreſſe, que de ſa piété & de ſon zéle : Cette pieuſe aſſociation, où il voulut entrer en faveur des agoniſans; & cette religieuſe aſſiduité qu'il eut chaque année à l'octave ſolemnelle des morts; dévotions lugubres & ſi peu du goût des grands du ſiécle. Ce renouvellement viſible d'attache à la priére, ſaint exercice qui fit toujours ſon attrait, à quoi chaque jour il conſacroit un tems conſidérable; ſouvent des heures entiéres, durant leſquelles on le ſurprit plus d'une fois la face proſternée contre terre, & les yeux baignés de larmes. Sur-tout cet empreſſement exceſſif, comme on oſa le nommer, qu'il fit paroître à s'aſſurer l'indulgence du dernier Jubilé. Sont-ce là des ſignes équivoques du peu de fond qu'il faiſoit ſur le tems, & des meſures qu'il prenoit pour l'éternité. O Dieu de clémence, vous qui ne pûtes voir

une seule fois l'impie Achab suppliant & prosterné devant vous, sans vous laisser fléchir, & vous en glorifier même. *Nonne vidisti humiliatum Achab coram me?* De quel œil vîtes-vous, durant des mois entiers, un Prince religieux, marcher publiquement au milieu de son peuple en vrai pénitent? vous en fûtes touché, Seigneur, & vous lui accordâtes la faveur qu'il avoit le plus à cœur, & qu'il vous demandoit avec le plus d'instance, de n'être point surpris par une mort subite & imprévûe.

3. Reg. 21. 29.

Dans l'histoire des Héros, il y a des pronostics de leur mort, comme il y a des présages de leur naissance. Ces remarquables accroissemens de ferveur dans un Souverain, dont la vie avoit toujours été le regne de la piété; certains adieux au monde échappés de la bouche d'un Prince qui ne parloit que par oracles, si l'on n'avoit pas aimé; je ne dis pas à le flatter, mais à se flater soi-même, devoient faire juger que sa fin étoit proche. Elle approchoit en effet, & le moment vint. Suspendez ici vos pleurs & vos sanglots, peuples désolés! & n'interrompez pas un récit moins propre à vous affliger qu'à vous instruire. C'est ici que le masque doit tomber, & que la vérité doit paroître. C'est, dis-je, à la mort que se fait connoître le vrai Héros chrétien. Les faux Héros la bravent en aveugles, & les lâches Chrétiens la craignent à l'excès. Cette

crainte immodérée par trop de ménagemens, cause la surprise; & cette fausse bravoure par trop d'assûrance, produit la témérité. L'une & l'autre conduisent à l'impénitence. La belle mort est celle où concourrent également, & la force, & la vigilance. Telle a été la mort de Léopold, & c'est sur-tout dans ce dernier acte de sa vie, que sa véritable piété a soûtenu la vrai caractère héroïque, caractère de sageſſe & de fermeté; aux approches de la mort, nulle vaine frayeur; mais aussi nulle trompeuse sécurité. Ce n'est pas ainsi que meurent dans l'Ecriture les Souverains réprouvés, ou peu chéris de Dieu. On voit finir les uns par un accablement fatal, & les autres par une intrépidité encore plus funeste. Ceux-ci, comme le dernier Roi des Amalécites, voudroient vivre & regner toujours, & se plaignent que la mort les arraches aux charmes du thrône, & aux douceurs de la vie; *Siccine separat amara mors?* Ceux-là fiers jusques dans leurs chûtes, insultent au tombeau, comme le premier Roi des Israëlites, & murmurent de ce que la mort ne vient pas leur abréger des momens humilians & pénibles: *Tenent me angustiæ.*

1. Reg. 15. 32.

2. Reg. 1. 9.

Morts lâches, ou morts téméraires! les derniers momens du Souverain, dont je finis l'éloge, firent éclater bien d'autres sentimens. Jamais on ne vit plus de soumission & de constance, plus de christia-

niſme & d'héroïſme enſemble conſpirer à ſanctifier des derniers ſoupirs. Perſuadé que l'avis d'un péril prochain de mort, n'eſt point une nouvelle qu'un Souverain doive attendre, ni de ſes courtiſans, ni de ſes ſerviteurs, il fut le premier à ſe la donner à lui-même, & à l'annoncer aux autres. Voilà le premier trait de la force de ſon eſprit; mais en même tems convaincu qu'un Chrétien doit, ſur-tout alors, ſans attendre qu'on le preſſe, penſer d'abord à ſon ſalut, il voulut avant toutes choſes, ſonger à ſa conſcience, & quoique purifiée depuis peu de jours, la purifier encore dans le Sacrement de Pénitence; voilà le premier effet de la vigilance de ſon cœur. Qu'en penſerent ces eſprits forts, qui dès que quelqu'un en pareil état prend ces précautions ſalutaires, ont coutume de dire, C'en eſt fait, il a tremblé, il eſt mort; comme ſi la crainte de Dieu étoit une foibleſſe, & l'approche des Sacremens un poiſon. Perſonne n'oſa tenir ce langage, ni tirer même ce préſage funeſte, parce qu'on ſçavoit que ſain ou malade, ſon principal ſoin étoit le ſoin de ſon ame, & le promp aveu de ſes fautes, ſon recours. On vit alors à quoi cette pieuſe promptitude eſt utile. Dans un Souverain étendu ſur un lit de douleur, livré entre les bras de la mort, environné de ſujets conſternés, d'eſprits ſaiſis, de cœurs abattus; quelle égalité inaltérable! quelle noble

aſſurance! quelle paiſible tranquillité! autre preuve de courage & de fermeté. Mais que de preuves de religion & d'humilité. Dans la réception ſi déſirée du Juge des Rois & du Souverain des Monarques; à ſa préſence il recueille tous les ſentimens de foi, qu'à la vûe de ſes Autels il faiſoit tous les jours éclater, & il en reçoit auſſi les plus précieux gages du ſalut. Tout ce qui ſoûtient un Héros dans le péril, redouble viſiblement dans Léopold, préſence d'eſprit, grandeur d'ame, intrépidité de cœur. S'il lui échappe de s'atendrir à la vûe d'une Souveraine déſolée & fondante en larmes, ce n'eſt que pour lui recommander ce qu'ils ont l'un & l'autre de plus cher après Dieu, leur famille & leur état. Du reſte, nul retour ſur le monde, nul ſouci du ſiécle, nulle attache pour la terre, nul regret à la vie. Voilà le Héros ſans foibleſſe; voici le Chrétien ſans ſécurité. Libre alors de tout ſoin humain & étranger, il ne penſe plus qu'à ſon ame & à Dieu; en vain le mal ſemble ſe ralentir, & donner jour à l'eſpérance, il demande, & il preſſe lui-même les onctions ſaintes, comme ſes ſouverains remédes. Ses occupations continuelles ſont de repaſſer toute ſa vie dans l'amertume de ſon cœur, de ſe replonger à pluſieurs repriſes dans le bain ſalutaire de la Pénitence, de porter ſes yeux & ſes lévres ſur l'image de Jeſus-Chriſt mourant, & de s'y conformer, vic-

time soumise, en union de sacrifice: ses sentimens successifs vont à passer incessamment du repentir à la confiance, de la confiance au desir du Ciel, & du desir du Ciel à l'amour divin. Ses derniéres paroles se réduisent à celles-ci : Qu'il n'emportoit de la vie que le déplaisir d'avoir offensé Dieu, & qu'il redoutoit sa Justice ; mais qu'il espéroit encore plus en sa miséricorde, & qu'il remettoit enfin son ame entre les mains de son Créateur & de son Sauveur. C'est sur le témoignage de ces dispositions si chrétiennes, que muni des Sacremens, & soûtenu des priéres de l'Eglise, il expire dans le calme de la plus précieuse paix, & nous laisse tous plongés dans l'abysme de la plus inconsolable douleur; si nous n'avions de quoi nous consoler, en voyant Léopold revivre dans son auguste sang.

Oui, Monseigneur, dans l'absence de ce Souverain si désiré, de ce frere unique si attendu, qui vous est si cher, & à qui vous l'êtes également vous-même ; vos qualités si ressemblantes aux siennes nous les rendent ici présentes, & concourent avec elles à consoler la Lorraine d'une perte qui lui sembleroit irréparable, sans cette double ressource. Elle reconnoît que Dieu vous a donné à tous deux pour héritage l'élevation du génie, l'étendue du cœur, & tous les avantages de la nature, qui ont rendu si éclatant le regne du grand Prince qu'elle regrette. Elle vous a

vû en particulier attaché inséparablement à sa personne, à ses loix, à ses leçons, l'aimer comme votre pere, l'honorer comme votre Souverain, l'étudier comme votre Maître, & réunir à son égard la tendresse du fils, le respect du sujet, & la docilité du disciple. Elle vous voit encore plein de ce triple attachement, venir à ses funérailles, recueillir les restes de son esprit héroïque, porter les vœux de sa famille Royale, solliciter les priéres de son peuple fidéle. Heureux peuple, de trouver ainsi dans ses Princes, une perpétuité de mérites, une succession de vertus, une suite de modéles ! Que ce peuple reconnoissant, animé par un si bel exemple, éléve sa voix, redouble ses cris, fasse, s'il le faut, violence au Ciel pour le repos de son auguste bienfaiteur! que cette assemblée respectable de Cours Souveraines dont il a toujours reconnu les importans services, continue après sa mort à signaler pour lui son dévouement & son zéle ! Que cette illustre noblesse, l'objet de ses attentions durant sa vie, lui rende dans l'éternité les soins qu'il a pris dans le tems de son élévation & de sa gloire ! que tous les ordres Ecclésiastiques, séculiers & religieux honorés de ses bienfaits, lui obtiennent graces pour graces, faveurs pour faveurs ! Que la Lorraine entiére, relevée, accrûe, enrichie par ses travaux & ses talens, s'empresse de s'acquiter devant Dieu de

tout ce qu'un état doit à son Restaurateur! Et vous, Dieu de miséricorde; recevez pour la consommation de son salut, si elle est encore à faire, recevez le prix inestimable que ce Dieu victime qui va vous être offert par les mains d'un Pontife également chéri de vous & des hommes, autant selon le cœur des Rois, qu'il est selon votre cœur. Ecoutez favorablement, & le témoignage authentique qu'il a rendu à la piété d'un Souverain qui rendoit aussi authentiquement justice à son mérite, & les vœux publics qu'il va vous faire pour l'entier accomplissement d'un bonheur que nous désirerions tous acheter aux dépens de notre vie. Et puisque Léopold vous a fait regner avec lui, dès le commencement, & durant tout le cours de son regne, daignez, Seigneur, à cet instant, faire regner avec vous Léopold, dans les siécles des siécles. Ainsi soit-il.

Fin des Panégyriques.



